



230 in tanto. 300 pappers 318. 304.
352 catacomber. 8860. | 416 | 444. half lotter.
474. 478.
ABS. 1. 87. 143

71,060.

3 x 1
m. in car

97

original

copy 11.3.

Louis Wirtz
1783.





VOYAGE

D E

SUISSE,

D'ITALIE,

ET DE QUELQUES EN-

droits d'Allemagne & de France, fait
és années 1685, & 1686.

Par M. BURNET, D. en TH.

*Avec des remarques d'une personne de qualité, tou-
chant la Suisse & l'Italie.*

SECONDE EDITION

Revue, corrigée & augmentée.



A ROTTERDAM,

Chez ABRAHAM ACHEER, proche
la Bourse, 1688.

VOYAGE

R. H.

1813

DITALE

THE

OF THE

IN THE

OF THE

OF THE

OF THE



VOYAGE

D E

S U I S S E ,

ITALIE, FRANCE, &c.

L E T T R E I.

M O N S I E U R ,

Il est si ordinaire d'écrire des relations de Voyages, & le monde en est si rempli, qu'il paroîtra peut-être de l'affectation dans le dessein que j'ai d'en augmenter le nombre; sur tout si l'on considère que mon Voyage a été court, fait à la hâte, & par des lieux

A

extrememen connus. Cependant aiant trouvé des occasions favorables de satisfaire ma curiosité, que peu de personnes ont rencontrées avant moi, je me flatte que vous ne trouverez pas mauvais que je vous fasse une relation exacte de ce que j'ai remarqué de plus agreable & de plus singulier dans les endroits où j'ai passé. Je m'en acquitterai en évitant de dire ce que d'autres ont déjà publié; car outre qu'un Voyageur n'a guere le tems d'être copiste, vous sçavez que cela est tout à fait éloigné de mon inclination.

En allant de Paris à Lyon, je fus fort surpris de trouver par tout une si grande misere; car non seulement les Villages sont dans une extreme pauvreté: Mais les Villes mêmes s'en ressentent terriblement. Ce ne sont de tous côtés que de chetives mazes, que des habits déchirés, & des visages haves & abbatus: & quand même il n'y auroit que la solitude qu'on voit regner dans les lieux les plus peuplés, ce seroit assés pour faire concevoir que les habitans y sont dans une grande oppression.

Je ne m'arresterais point à vous faire la description de Lyon, quoi qu'il y eut diverses choses considerables à vous en dire. Sa situation magnifique, quoi qu'irreguliere; la jonction de deux grandes rivières qui s'y fait; ce roc escarpé d'une prodigieuse hauteur où on enferme les prisonniers, le Jardin des Chartreux, la Maison de Ville; le College & la Bibliotheque des Jesuites; le fameux Couvent des Religieuses de S. Pierre; les Eglises & en particulier celle de Saint Irenée; les debris de ses Aqueducs; les Colonnnes & les vieilles Mosaïques qui se voient en l'Abbaye d'Eney; toutes ces choses ont été si heureusement décrites par M. Spon, qu'il y auroit de la temerité à y mettre la main après lui. Je vous dirai seulement que la harangue de Claudius gravée sur une plaque de bronze, & placée au bout d'une Gallerie de la maison de Ville, est une des plus nobles antiquitez du monde, qui nous represente tres-naïvement la maniere d'écrire & de ponctuer de ce tems-là. Le bouclier d'argent du poids de 22 livres, où l'on voit encore

quelques restes de d'orrure , & qui semble représenter l'action genereuse de Scipion lequel renvoya à un Prince d'Espagne une belle captive qu'il avoit faite , est la plus curieuse & la plus belle piece d'argent qu'on puisse voir ; le relief en est si entier , & si beau , qu'il n'a point son pareil ; & on peut dire qu'il ne manque à toute la piece qu'une inscription pour la faire un peu mieux connoître , après quoi elle seroit inestimable.

On voit aussi dans cette Ville quantité d'inscriptions qui se sentent de la barbarie des derniers siècles , & entr'autres , celle-ci : *Bonum memorium Epitaphium hunc.* Il y en a 23. dans le Jardin des Peres de la Merci , mais si mal placées & en si mauvais ordre , qu'on peut juger par là que ceux qui les gardent ni ne les connoissent , ni ne les estiment gueres. J'en rapporterai seulement une , sur laquelle j'ai fait quelques reflexions ; ne sçachant personne qui en ait parlé avant moi. La voici , *D. M. In memoria aeterna Suetia Anthedis , quæ vixit annis 25. M. XI. DV. Quæ dum Nimia pia fuit , facta est*

impia; & Attio probatiolo, Cerealius Calistio conjux & Pater, & sibi vivo ponendum curavit, & subascia dedicavit.

Cette Inscription est évidemment d'un siècle Barbare, comme le marque entr'autres le mot de *Nimia*, qui s'y rencontre dans une construction fautive, que la bonne latinité n'auroit pû souffrir. Mais ce qui est étrange, c'est de voir un homme consacrer un tombeau à sa femme & à son Fils sous lequel lui-même doit reposer, & que cependant il accuse cette femme d'impiété, qu'il dit être procédée d'un excès de pitié. Cela à mon avis merite un peu d'attention.

Il y a apparence que l'impiété dont ils'agit ici étoit publique, parce qu'autrement ce mary n'en auroit pas parlé si fortement qu'il fait. Ainsi je crois que cette Suttia Anthis étoit Chrétienne, & son mary Payen; or les Payens avoient accoutumé d'accuser les Chrétiens d'Atheïsme & d'impiété, parce qu'ils ne vouloient pas adorer leurs Dieux, ni assister à leur service, comme il seroit aisé de le prouver si la chose étoit contestée. C'est pourquoi ce Cerealius Callistio

se crut obligé de marquer quelque chose de ce prétendu crime sur le tombeau de sa femme. Car on marquoit sur les tombeaux des défunts les principaux événemens de leur vie, & c'est aussi ce qu'il fait dans cette inscription, où il ne laisse pourtant pas de rendre un témoignage authentique à la Religion Chrétienne, quand il expose que c'étoit par pitié qu'elle avoit quitté le culte de ses Dieux. Ce qui est fort honorable à la Religion, puisqu'au moment qu'on a senti la véritable pitié, on a aussi tôt du dégoût pour l'erreur. Voila, selon ma pensée, la clef de cette Epitaphe, que je sou mets néanmoins à votre jugement.

Il y a peu de chose à voir à Grenoble. Le sçavant M. Chorier y a quelques Manuscrits d'une antiquité considérable. L'un d'eux qui est de Vegetius de l'art militaire, peut servir à corriger un passage de cet Auteur qui ne fait point de sens dans toutes les Editions imprimées. Ce passage est au chapitre de la Taille des Soldats, & commence ainsi : *Scio semper mensuram à mario Consule exactam*, dans le Ma-

manuscript l'*a* ne se trouve point, & *mario* *Consule* ne se trouvant que dans ce nombre *III*, dont on a fait sans doute un *m*, puis ensuite *mario*, & dans cette lettre *C*, dont on a fait *Consule*; il est évident, comme cela paroît aussi par ce qui suit, que ce passage doit-être lû de cette sorte : *Scio mensuram trium cubitorum fuisse semper exactam*. M. Chorier me montra encore un autre Manuscript vieux de cinq ou six cens ans, contenant la Revelation de Saint Jean toute représentée en figures, & suivie des Fables d'Esopé illustrées de même, d'où il inferoit que ceux qui avoient ainsi joint ces deux Ouvrages, ne les croioient pas apparemment plus authentiques l'un que l'autre.

Jene vous ferai point la peinture de la Valée qui mene du Dauphiné à Chambery, non plus que celle du paysage qui regne dans tout cet intervalle; il faudroit pour cela un meilleur pinceau que le mien. Il me suffira de vous dire, qu'une grande quantité de montagnes hautes & escarpées se suivant de près sur les deux bords de la Valée, qui de son côté est arroulée par

les eaux de l'Iserre , qui ne la rendent pas moins agreable que fertile , il naît de tout cela quelque chose de si agreable & de si diversifié , que les yeux en sont également remplis & réjouis.

La Ville de Chambery n'a rien qui merite qu'on s'arreste à la décrire ; & Geneve est un lieu trop connu pour vous en faire une longue description. Cette Republique est fort petite , mais elle a de si bons Reglemens , que les plus grands Estats les pourroient prendre pour modelles. La Chambre du blé n'est jamais sans une provision de deux années : Ce qui entretient dans la Ville une perpetuelle abondance. Personne cependant n'est obligé d'en acheter là , si ce n'est les Boullangers qui sont obligés d'y en prendre à un certain prix marqué. Non seulement par cette conduite on previent la necessité dans laquelle l'Etat pourroit tomber ; mais en même tems on procure le bien de la patrie ; car cela fait un revenu considerable qui a servi depuis quelque tems à acquiter prés d'un million de dettes , que la Ville avoit contractées durant la guerre ; ce qui se fait sans in-

commoder les Bourgeois , puisque chacun peut prendre du Blé où il lui plaît , excepté les maisons publiques. Sur cela si l'on compare ce qui se passe à Rome , avec ce qui se fait à Geneve dans la vente du Blé , on avouera sans doute que la justice & l'équité regnent bien plus dans cette derniere Ville que dans la premiere ; & si l'on doit juger de la Foi par les œuvres , Geneve l'emportera infiniment sur Rome.

En effet c'est la coutume à Rome d'acheter pour le Pape tout le Blé du pais , sur le pied de cinq écus la mesure , sans qu'il soit permis aux propriétaires d'en vendre aux Marchands ou aux Boullangers : Et ce ne-seroit pas là le plus grand mal si on étoit payé exactement. Mais cela se fait pour l'ordinaire si lentement & avec tant de peine , que quand j'e passai à Rome , le Pape leur étoit redevable de 800000 écus. Outre cela quand on revend ce même Blé , on diminuë la mesure de la cinquième partie , & on en augmente le prix au double , de sorte que ce qui n'a coûté que cinq écus , est revendu douze. Et quand il arrive que les

Boullangers , qui sont obligez de prendre une certaine quantité de Blé à la Chambre , ne peuvent pas la consommer toute ; en rendant ce qu'ils ont de trop , on ne leur en tient compte que sur le pied de la premiere vente ; c'est à dire sur le pied de cinq écus la mesure.

Il n'en est pas de même à Geneve ; car on ne s'y sert que d'une mesure pour acheter & pour vendre , & même on gagne tres-peu sur le blé qui se vend à la Chambre , le prix ne surpasant que de peu de chose celui du marché , de sorte que les Directeurs de cette Chambre ne peuvent être gueres regardés que comme les Facteurs de l'Etat. De plus tant ce profit qu'on tire du blé , que les autres revenus de cette petite Republique , est si bien menagé , qu'il n'y a personne qui se puisse plaindre de l'administration des deniers publics ; lesquels montent par an à la somme de 300000. livres , sur quoy on entretient environ 300 Soldats , & un Arsenal fort considerable , qui à proportion de l'Etat peut-être regardé

comme un des plus grands qui soit au monde, puisqu'il peut fournir de quoi armer plus d'hommes qu'il n'y en a dans la Republique. On prend encore sur cette même somme, les gages de vint-quatre tant Ministres, que Professeurs, & les pensions de tous ceux qui exercent des Charges publiques: ainsi ceux du Conseil des Vint-cinq tirent chacun une pension de cent écus, les Syndics une de deux cens, pour ne rien dire de ceux qui sont envoieés en deputation soit en France, en Savoye, en Suisse ou autres lieux, lesquels ont tous part à la distribution de ces deniers. De sorte que tout étant si bien ménagé, il n'y a gueres d'apparence que personne puisse s'enrichir aux dépens du public. Ceux du Petit Conseil entr'autres n'en seront pas soupçonnés. On peut même dire qu'ils sont bornés à une trop petite pension, pour les grands devoirs auxquels les assujettit leur emploi qui leur emporte quatre ou cinq heures tous les jours; car qu'est-ce que cent écus pour une telle charge?

Il en est de même des Ministres &

des Professeurs, dont les gages sont trop mediocres, aujourd'hui que tout a augmenté de prix, & qu'on vit dans le monde d'un autre air qu'on n'y vivoit il y a 150. ans que ces gages furent réglés. Cependant quand ils ont des talens, il ne laissent pas de se soutenir par le moyen des Mariages qu'ils contractent, & sans cela même leur propre bien leur fournit assés souvent de quoi subsister honorablement, tant parce que les plus riches Bourgeois poussent ordinairement leurs enfans de ce côté-là, que parce qu'avec peu de chose on va loin, quant la dépense est bien réglée.

On ne sauroit assez s'étonner de voir le grand nombre de Savans qui se trouvent à Geneve non seulement entre ceux que leur profession attache à l'étude, mais même entre les Magistrats & les Bourgeois. Ce n'est pas qu'on y en trouve beaucoup du premier ordre : mais chacun a quelque teinture des Lettres, entend le Latin, sçait la controverse & l'Histoire ; Et en general on n'y voit personne qui n'ait de l'esprit & du bon sens.

Le monde y est civil jusqu'à l'excès ; d'où il arrive que non seulement les Etrangers y sont traités avec beaucoup de ceremonie , mais même qu'on en accable ses propres Concitoyens. Au reste dans leur civilité on voit un mélange de la franchise François , & de la reserve Italienne ; ce qui ne seroit pas desagreable , s'il n'y avoit un peu trop de la derniere.

L'on exerce à Geneve une bonne & prompte justice : & il seroit à souhaiter que les particuliers se la rendissent aussi exactement. Mais pour vous parler franchement , ceux qui savent ce qui se passe en cette ville , se plaignent du peu de sincerité qui se trouve chés les habitans en ce qui regarde leur trafic.

Le crime n'y est point toleré , au contraire on le punit si severement que ceux qui le veulent commettre , sont obligés de prendre de grandes mesures , & de se menager avec beaucoup de precaution. L'ivrognerie y est peu connue , nonobstant le voisinage des Suisses qui y ont un grand panchant.

La Loi touchant la vente des fonds

me paroît fort considerable ; car suivant cette Loi , un homme qui veut acheter quelque bien s'adresse d'abord au propriétaire , avec lequel il s'accorde de prix. Après quoi il le fait venir devant le Juge , qui ordonne que par trois diverses proclamations faites consecutivement , pendant six semaines , on declare à qui il appartiendra , que la vente d'un tel fonds sera faite en un tel jour : lequel étant venu , si les creanciers du vendeur voient que le bien n'est pas estimé ce qu'il vaut , ils peuvent encherir par dessus : sinon l'acheteur consigne ses deniers en justice , d'où il retire un titre pour lequel il ne peut être jamais tiré en cause. Cependant les deniers consignés se delivrent par l'Etat ou aux creanciers du vendeur , ou au vendeur lui-même , s'il n'a point de creanciers. Cette maniere de vendre s'appelle subhastation , d'une coûtume qui s'observoit autrefois à Rome de vendre *sub hasta* , & est reçûe en Suisse , où aussi la prescription s'aquiert par une possession paisible de douze années : de sorte qu'on peut dire qu'il n'y a point de

lieu au monde où l'on jouïsse plus
seurement de son bien qu'en ce pays-là.

La forme du Gouvernement est la
même à Geneve qu'en plusieurs des
Cantons ; c'est-à-dire que la souverai-
neté reside dans le Conseil des 200. des-
quels cependant se prennent 25. per-
sonnes qui font ce qu'on appelle le
petit Conseil , qui étant créé par le
grand Conseil en relève aussi & y ré-
pond. Les Elections s'y font par un
espece de scrutin ; de sorte qu'on ne
sauroit sçavoir à qui l'on donne sa
voix : ce qui est un moien pour empê-
cher non seulement les brigues , mais
aussi les ressentimens ; puisque dans
une concurrence , aucun des competi-
teurs ne peut connoître ceux qui ont
esté pour ou contre lui. Cela n'em-
pêche pourtant pas que toute la Ville
n'entre dans les Elections par ses bri-
gues & par ses cabales. Car étant ne-
cessaire d'être du Conseil des 25 pour
entrer au Syndicat qui est la pre-
miere dignité de la Republique ,
ces Charges sont recherchées avec tant
de passion , qu'on n'en auroit pas d'a-
vantage pour des Dignités bien plus

considerables.

J'ai dit que les 25 du petit Conseil sont choisis par le Conseil des Deux-Cens auquel ils ont à répondre. Ce Conseil à son tour fait celui des 200. sur lequel il a inspection. De sorte que ces deux Conseils, dont on ne peut-être qu'à vie, sont dans une mutuelle dépendance, sans que cela apporte toutefois aucune confusion; parce qu'ils n'ont rien de mêlé ensemble; la Magistrature appartient à l'un & la souveraineté à l'autre. Le petit Conseil ne passe jamais le nombre de 25 personnes: mais pour l'autre, quoi qu'il porte le nom de Conseil de deux cens, il va quelques fois jusqu'à 208. ou 210. afin qu'en cas d'absence ou de maladie, le corps puisse être toujours complet. Outre ces deux Conseils, il y en a un troisième composé de 60 personnes qui se prennent dans le Conseil des deux cens, & qui ont été Auditeurs, Procureurs Generaux, ou ont exercé certains emplois qui ne s'exercent que pendant quelques années. Ce Conseil n'est revêtu d'aucune autorité & ne sert proprement

qu'a donner des avis au Conseil des 25. lors qu'il lui faut dans une occasion extraordinaire résoudre quelque chose d'important. Je ne saurois mieux le comparer qu'à ce qu'on appelle un Conseil d'Etat, qui donne ses avis, mais sans imposer aucune nécessité de les suivre. Les Bourgeois assemblés font l'Election des Syndics le premier Dimanche de l'année; cela leur appartenant aussi bien que l'élection de quelques autres Charges. Au reste il y a de la difference entre les Bourgeois & les Citoiens; car le droit de Bourgeoisie, par lequel on a entrée au Conseil des 200. peut-être conféré a des étrangers, soit qu'on le leur vende, ou qu'on le leur donne: mais nul n'est Citoien s'il n'est fils de Bourgeois & n'est né dans l'enceinte de la Ville.

Il seroit inutile d'insister plus longtemps sur la forme de cette petite République, j'ajouterais seulement que sa conservation dépend quasi toute entiere de la forte alliance qu'il y a entr'elle & les Cantons de Berne & de Zurich. Car comme elle est la clef de

leur país, il est certain qu'ils ont un intérêt si particulier à la défendre, que s'ils n'avoient esté visiblement contre leurs intérêts, en permettant aux François la conquête de la Franche-Comté, on ne pourroit jamais s'imaginer qu'ils voulussent souffrir qu'on lui touchast. C'est donc là seulement ce qui la peut sauver. En effet qu'on fortifie tant qu'on voudra Geneve, on pourra par ce moyen la garentir de la surprise & de l'escalade; mais non de l'effort d'une armée Royale qui l'assiègera dans les formes. En ce cas, il n'y a que les Suisses qui puissent la défendre, en mettant sur pied une armée assés forte pour faire lever le siege, ceux de dedans n'étant pas seuls capables d'une longue resistance.

De Geneve je passai au país de Vaux & de là à Lausanne qui est la capitale du país sur le chemin de Geneve à Berne. La Ville de Lausanne est scituée sur trois costaux, de maniere qu'on n'y peut gueres marcher sans monter ou descendre, ce qui est un défaut qui s'appperçoit par tout, mais qui se fait sentir particulièrement du côté qu'est

batic l'Eglise, parce que le panchant est là fort rude. Cette Eglise est belle, & d'une structure magnifique, il y a environ 30 ans qu'un tremblement de terre fendit une de ses murailles du côté du Midi, en telle sorte qu'il s'y fit une ouverture depuis le haut jusqu'en bas d'environ un pied de large. Mais un autre tremblement de terre qui arriva dix ans après, la rétablit; de maniere qu'on n'y peut remarquer aujourd'hui que les traces du mal. L'occasion d'une scituation aussi bizarre, fut le recit de divers miracles qu'on dit avoir esté faits aux environs de l'Eglise, auxquels le peuple ayant ajousté foi selon la credulité du tems, on joignit aussi-tôt & l'Eglise & tous les bâtimens qui en dépendoient, à la vieille ville qui étoit située sur un autre côtau, le long du grand chemin du Lac en Suisse, & à laquelle appartient encore aujourd'hui les principaux privileges, & sur tout le pouvoir de vie & de mort. Entre Geneve & cette Ville est le Lac, qui à un bout est appellé, Lac de Geneve, & à l'autre, Lac de Lausanne. Il se-

roit inutile de vous parler de son étendue, il suffira de remarquer qu'il faut qu'en quelques endroits il ait plus de cinq cens brasses de profondeur, parce qu'on n'y a jamais pû trouver de fonds. Son rivage est bordé de divers petits pelotons de terre si bien pris & si bien ordonnés, qu'on diroit que le plus fin Art y a mis la main; & pour ce qui est du país qui touche au rivage, le panchant de ses côtaux droits & unis, & le ras de ses campagnes bien cultivées & peuplées, font une si agreable perspective, qu'il est impossible de rien voir de plus beau. Il donne beaucoup d'excellens poissons, mais dont le nombre diminué sensiblement, jusques-là qu'une espeece toute entiere y a disparu. Ce qu'on attribué non-seulement à la voracité du Brochet, mais à une autre sorte de poisson qu'on appelle Moutail, qui ne s'y voit que depuis six ans, & qui selon toutes les apparences y est tombé par des canaux souterrains du Lac de Neuf-châtel, & de quelques autres Lacs de la Suisse où il s'est vû de tout tems. Son eau est claire & fraîche, venant non-seulement du

Rhône, mais principalement de plusieurs grandes sources qui y sont répandues, & qui vrai-semblablement se forment de certaines eaux que renferment les montagnes voisines dans leurs cavités comme dans des cavernes, & dont elles se déchargent dans son sein. Le Rhône ne traverse pas le Lac sans mêler ses eaux avec celles qui y sont, comme l'ont cru quelques Voyageurs, qui se sont fondés sur ce qu'on voit courir ça & là certains petits vents qui souèlent doucement l'eau sur laquelle ils passent, en sorte qu'en un endroit elle paroît en repos, & en l'autre elle semble être en mouvement; & delà ils ont faussement conclu que ce fleuve passoit au travers le Lac sans s'y mêler. Les autres Lacs qui sont au pied des Alpes, sont en si grand nombre tant au Nord qu'au Sud, qu'il est impossible de penser que la grande quantité d'eau qu'ils contiennent & qui ne diminuë point, puisse s'entretenir autrement que par de grandes sources qui y aboutissent & qui leur communiquent sans cesse leurs eaux. Au reste

en considerant la hauteur de ces montagnes qui se voient dans tout ce pays ; leur étendue tant en long qu'en large , & le mélange confus de la plupart d'entr'elles , si alors on fait reflexion , comme cela arrive assés naturellement, aux anciennes Fables qui entassoient montagnes sur montagnes , on donnera aisément lieu à l'ingenieuse conjecture de cet homme qui les aiant traversées plus d'une fois , disoit , que ce ne pouvoit être là la premiere production de l'Auteur de la Nature , mais bien les grandes ruines du premier Monde que la fureur du Deluge y avoit jettées pêle mêle. Il y en a une , pour vous remarquer cela en passant , qui n'est pas fort éloignée de Geneve , appelée la montagne maudite & couverte de neige en tout tems , qui en ligne perpendiculaire a deux mille de hauteur , selon l'observation qu'en a faite Nicolas Fatio de Duilliers , celebre Mathematicien & Philosophe , qui à l'âge de 22. ans , est un des bons Esprits du Siecle , & semble être né pour porter fort loin la Philosophie & les Mathematiques.

Il est tems de passer au Canton de Berne, dont je dois bien vous dire quelque chose, puisque lui seul fait plus de la troisième partie de la Suisse. Je ne m'arrêterai point à vous en rapporter l'origine, non plus qu'à vous en faire l'Histoire. Je passerai même légèrement sur ses Reglemens, parce qu'ils sont connus de tout le monde. Il y a dans Berne un Conseil qui porte le nom de Conseil des Deux-Cens, quoi qu'il soit composé de près de 300. personnes, & un autre de Vint-cinq, comme à Geneve. Ses premiers Magistrats sont deux Avoyers, dont les charges sont à vie, & non à tems comme à Geneve, & dont l'autorité ressemble assez à celle des Consuls Romains, exerçans comme eux leur Office tour à tour pendant une année. Après eux marchent les Bannerets qui sont quatre, & qui répondent à ce qu'on appelloit autrefois à Rome les Tribuns du Peuple. Ensuite viennent deux Boursiers ou Trésoriers, dont l'un est pour l'ancien Territoire d'Allemagne, & l'autre pour le Territoire François, c'est à dire, pour le Pays de

Vaux. Enfin les derniers, qui sont pris du Conseil des Vint-cinq, s'appellent les Secrets, parce que si quelqu'un a quelque plainte à faire en secret, ou quelque chose à révéler, c'est à eux à qui l'on s'adresse. Leur pouvoir est grand, puisqu'ils assemblent le Conseil des Deux-Cens toutes les fois qu'ils le jugent à propos, & qu'ils ont droit d'accusation contre toutes sortes de Magistrats, sans en excepter même les Avoyers, quoi qu'il arrive rarement qu'ils usent de ce droit contre ceux-ci.

Tout le Canton est divisé en 72. Bailliages, en chacun desquels le Conseil des Deux-Cens envoie un Baillif pris de son Corps; C'est toujours un homme marié, car il n'en entre point d'autres dans ce Conseil, lequel n'admet aussi dans son Corps que des Citoyens de Berne. Ces Bailliages sont également d'honneur & de profit, le Baillif étant tout ensemble Juge & Gouverneur dans toute l'étendue de son Bailliage; car on ne doit à rien conter quelques Assesseurs qu'on prend dans le Pais & qu'on
lui

lui associe, puisque même contre leurs avis, il passe outre au jugement des affaires, & les tourne comme il lui plaît. Les Confiscations & les Amendes vont toutes à son profit : Ce qui va à des sommes considérables ; parce que l'yvrognerie y étant très ordinaire, comme chacun sçait, cela engendre une infinité de querelles qui se terminent toujours à l'avantage du Baillif. De là vient qu'après avoir achevé les six années de son administration, il remporte souvent à Berne, tous frais faits, jusqu'à 20000 écus, qui lui servent à subsister jusqu'à ce qu'il soit renvoyé dans un autre Bailliage ; car on peut-être deux fois Baillif, quelques-uns même l'ont été trois fois : mais cela est rare. Au reste quoy que ces Amendes & ces Confiscations soient la seule charge qu'ayent les Peuples de leur Bailliage, ils ne laissent pas d'en souffrir ; mais toutefois ils s'en consolent, dans la vûë que ces peines ne regardant que les débauchez, on les peut éviter en vivant bien.

Il y a dans ce même Canton, comme en Angleterre, diverses personnes

qui possèdent des châteaux & des maisons Seigneuriales à cause de quoi elles ont droit de juridiction & nomment au Magistrat. Ce Magistrat est ce qu'ils appellent Châtelain, duquel il n'y a point d'appel au Baillifs, si l'affaire est au dessous de deux Pistolles. Pour les Sentences de mort, elles ne s'exécutent jamais de quelque part qu'elles viennent, qu'elles n'aient été confirmées à Berne; cependant comme il y a appel du Châtelain au Baillif, il y a aussi appel du Baillif au Conseil de Berne, où l'on fait même assés souvent des plaintes de ces derniers Juges. La loy est claire & la procédure courte; de sorte que le procès n'y dure pas long-temps: quelque épineux & quelque embarrassé qu'il puisse être, deux ou trois Audiances suffisent pour le terminer, en quelque part qu'on le poursuive, soit devant le Baillif en première instance, soit dans le Conseil en dernier ressort.

Les Citoiens de Berne regardant ces Bailliages comme leur patrimoine, ils les courent avec toute l'avidité possible; & vous ne sçauriés croire

tout ce qu'ils font pour cela ; les Romains n'en faisoient pas davantage autrefois, lors qu'il s'agissoit de partager leurs Provinces : Ce sont intrigues & caballes continuelles ; tant il est vrai que les meilleurs reglemens ne servent de rien où le cœur est gâté. Car on peut dire qu'on use de toute la precaution imaginable pour faire que les choses se passent bien & sans brigue, tant dans l'élection des Baillifs, que dans la distribution des Provinces : n'y ayant que les personnes desintéressées qui y soient appelées, & la loy excluant les parens de ceux qui sont sur les rangs, de même que leurs créanciers, & se servant au surplus de la voye du scrutin : mais avec tout cela on n'a pû prevenir entierement le mal, ce qui marque une corruption de morale qui pourroit bien enfin entraîner la ruine de cette Republique. Car encore une fois ce ne sont que cabales & intrigues quand il y a un Baillif à créer, ou un Bailliage à donner : une famille qui jette les yeux sur un Bailliage pour un de ses proches, n'épargnant rien alors pour en venir à bout ; les collations & les festins étant

fort en usage dans ces occasions. Ce qui vient en partie de ce que les Conseillers de Berne ne font qu'une tres-petite avance à leurs enfans quand ils les marient, & ainsi ils sont obligez de leur procurer quelque Bailliage, afin de pouvoir subsister honnêtement. Et il arrive de là que l'élection n'est pas plutôt faite, que les nouveaux Baillifs songent à remplir leurs mains; c'est pourquoy on les voit poursuivre vivement le crime, parce qu'il se punit par des amendes & par des confiscations qui tournent à leur profit. Cela seroit également avantageux au public, s'ils gardoyent l'équité & la justice qu'ils devroyent garder: mais au contraire, souvent en poursuivant le crime, ils s'engagent à des actions aussi blâmables que celles mêmes qu'ils punissent. Je sçai que dans les Bailliages on n'est pas tellement soumis à l'autorité des Baillifs, qu'on ne puisse se plaindre de leurs excez quand ils en font. En ce cas on peut s'adresser au Conseil de Berne, comme on s'adressoit autrefois des Provinces de l'Empire Romain, au Senat de Rome; & il n'est pas sans exemple

qu'il ait rendu des jugemens tres-severes contr'eux : mais au fonds comme ces plaintes ne se font qu'au sujet des griefs excessifs & criants, ce que les Baillifs évitent tant qu'ils peuvent, il n'y a rien en cela qui puisse empêcher les Citoyens de briguer les Bailliages, & de tirer de leur employ tout l'avantage qui leur est possible ; parce qu'ils se promettent toujours d'éviter les vexations qui attirent la censure ou le châtimement de la part de leurs Superieurs.

Il n'y a que tres-peu de commerce à Berne, & proprement que ce qu'il en faut pour les besoins de la ville. En récompense les belles lettres y fleurissent. L'Etat y entretient divers Professeurs, aussi bien qu'à Lausanne ; les premiers pour le bien du territoire d'Allemagne, qui est l'ancien Canton de Berne ; Les autres pour celui du territoire François, qu'on appelle la nouvelle conquête, deux territoires qui font la division de tout le país de Berne, & qui contiennent 450 paroisses, c'est à dire, celui d'Allemagne 300. & le François 150. Celui d'Allemagne a cet avantage par dessus l'autre, qu'il a

de tres-beaux benefices : il en a qu'on peut faire monter à mille écus de rente : au lieu que dans le territoire François, ou dans le païs de Vaux, il n'y a que des gages mediocres, comme de cent écus, & les plus hauts ne vont qu'à 200 écus.

Messieurs de Berne font un si grand fonds sur la fidelité de leurs sujets, que non seulement ils ne se mettent pas en peine de fortifier leur Ville, (ce qui seroit aussi assez difficile à faire, s'ils vouloient la fortifier un peu regulierement,) mais même ils ne daignent pas achever leurs murailles & les garnir de canon, comme cela se fait par tout; au contraire ils se moquent de la precaution de leurs voisins là-dessus, & pretendent que la fidelité des peuples est la meilleure muraille qu'on puisse donner à une Ville & à un Etat. Cependant s'ils n'ont point de canon sur leurs ramparts, ils en ont bonne provision dans leur arsenal, dans lequel on dit qu'il se trouve de quoi armer 40000 hommes.

Les païsans sont tous bien armés, & riches, principalement ceux qui de-

meurent du côté d'Allemagne ; ce qui n'est pas fort étonnant, vû qu'ils ne payent rien à l'Etat, & que d'ailleurs le terroir qu'ils cultivent est admirable & produit au delà de ce qu'on peut dire. On m'en montra un qui se rencontra par hazard à Berne, lors que j'y passai qu'on disoit être riche de cent mille écus. Il est vrai que cela n'est pas ordinaire, mais il y en a beaucoup qui sont riches de dix mille écus. Leur principale nourriture est de lait & de blé que le pais leur fournit en abondance. Car pour ne vous parler à cette heure que du blé, vous saurés qu'en divers endroits, & entr'autres es environs de Payerne, une seule mesure en rend quinze ; jugés par là quelle quantité il y en doit avoir. Leur trafic se fait principalement de chevaux, qu'ils vendent après les avoir nourris quelque tems ; ce qui leur apporte un tres-grand profit. Au reste, comme il n'y a point de pais si beau qui n'ait ses défauts, & si bon qui n'ait ses incommoditez, l'humidité de l'air est quelque chose qui rend celui-ci tout ensemble desagreable & mal-sain. Cette humi-

dité vient non-seulement des Lacs qui y sont en grand nombre & du voisinage des montagnes, dont les unes sont toujours couvertes de neige le long de l'été, & les autres du moins jusqu'à la moitié de l'été; mais aussi de la grande quantité de forêts de sapin qui en occupent une grande partie. Ce qui d'abord pourroit faire croire que ce mal ne seroit pas sans remede, puisqu'ils pourroient abattre ces forêts, ce qui ne seroit pas difficile; & cela même contribueroit à faire valoir leurs heritages. Mais pour cela il faudroit qu'ils eussent du charbon ou des tourbes, car autrement ils tomberoient dans un autre inconvenient, & pour se donner de l'air ils s'ôteroient le feu. C'est ce qui fait que n'ayant ni tourbes ni charbon, il faut qu'ils laissent leurs bois sur pied, jusqu'à tant qu'ils en ayent. On m'a assuré que depuis peu ils avoient trouvé un endroit, d'où ils pouvoient tirer du charbon. Si cela étoit, & que ce charbon fût en lieu qu'on le pût transporter aisement par tout le país, soit sur les Lacs, soit sur les Rivières; ce leur seroit assurément

quelque chose de bien avantageux, puisqu'outre que par là ils purifieroient leur air, comme nous l'avons dit, ils augmenteroient encore beaucoup leurs possessions & leurs heritages. Ils ont quelques fontaines d'eaux salées, mais le sel leur coûte tant, par la grande quantité de bois qu'ils emploient pour le faire, que jusques icy ils n'en ont tiré aucun profit.

Les hommes y sont sinceres & de bonne foi, mais en même temps un peu pesants: ce qui venant, selon eux, de l'épaisseur & de l'humidité de l'air qu'ils respirent, cela fait aussi qu'ils aiment fort la bonne chere, se persuadant, qu'il n'y a rien de plus propre pour les tirer de leur pesanteur, & tenir leur esprit éveillé. On peut dire après tout, que rien ne leur manque pour vivre commodement; Car si la terre leur fournit de bonne viande, les Lacs leur donnent d'excellent poisson, & les bois du gibier tres-délicat; ce qui joint à du vin leger à l'estomach & fin au palais, qu'ils ont en abondance, jugés si ce n'est pas là de quoi se bien divertir. Les femmes en general s'ad-

donnent fort à leur ménage , mêmes les plus considerables. On y en voit du premier ordre prendre tous les petits soins de la maison , & même de la cuisine comme les femmes des moindres païsans ; ce qui fait qu'on ne les voit gueres converser avec les hommes , & moins encore lier quelque intrigue avec eux. Leur ménage les occupe si fort , qu'elles n'ont pas le loisir de penser à autre chose. Un savant Medecin me disoit là-dessus , qu'il croyoit trouver dans cette conduite , la raison pour laquelle les femmes de ce païs-là ne sont point sujettes à ces vapeurs que toutes les autres femmes connoissent tant : Car , disoit-il , ces vapeurs ne provenant gueres que d'une vaine oisiveté , qui engendre dans la tête des femmes mille chimeres , & bien souvent des amourettes ; il n'y a pas lieu que celles qui agissent en puissent avoir , parce que le travail qui épure leur sang les portant au sommeil , elles n'ont point de temps pour penser ni à l'amour , ni à rien d'approchant , le jour étant employé à travailler & la nuit à dormir. L'adultere est

puni de mort, quand on y est surpris pour la troisième fois, de même que la simple fornication, quand on y est pris pour la cinquième. Lors que j'étois à Berne, une femme y fut condamnée & exécutée pour le dernier de ces crimes, qu'elle avoua avoir commis pour se vanger de quelqu'un qui ne lui donnoit pas tout l'argent qu'elle auroit bien voulu. La chose se fit d'une manière si solennelle que je veux bien vous la dire. Vous saurez donc, Monsieur, que l'Avoyer monta d'abord sur un siège découvert qu'on avoit dressé au milieu de la rue; sur lequel il ne fut pas plutôt, que pour la satisfaction du peuple, le procès dont il étoit question fut lû & la sentence prononcée. Les Conseillers tant du grand que du petit Conseil étoient tous présens à l'action; laquelle ne fut pas plutôt achevée, que l'Avoyer prit par la main cette malheureuse femme qui venoit d'être condamnée, & pria Dieu pour son ame, c'est-à-dire proprement, donna le signal de sa mort, puis qu'aussi-tôt après elle fut exécutée. Ensuite de quoi il se fit un Ser-

mon sur ce sujet pour l'instruction du peuple.

La plûpart des choses qui se voyent dans l'Etat, ont des rapports si manifestes à la guerre, qu'il est aisé de juger qu'il n'a été ordonné tout entier que pour elle, & qu'elle en est proprement le centre. Car tout homme qui peut porter les armes est enrôlé, sçait le poste où il se doit rendre, & les armes dont il se doit servir. Outre cela tout y est plein de fanaux qui sont disposés en telle sorte, qu'en une seule nuit, le signal peut-être donné par tout le pais; & les peuples sont si bien instruits de leur devoir, que chacun d'eux sçait le temps de sa marche, & sur quelle sommation il la doit faire, si c'est sur la premiere, sur la seconde, ou s'il doit attendre la derniere & la generale. Sur cette derniere sommation, pour vous le dire en passant, on m'a assuré que près de quatre-vingt-mille hommes pouvoient se trouver sous les armes. Quoi qu'il en soit, les hommes y sont fort robustes, aisés à discipliner & de grande fatigue; ils aiment aussi fort leur pais, & sont tout

à fait jaloux de leur liberté. Jugez de là s'il n'est pas vrai que cet Etat, comme je viens de vous le dire, est absolument tourné du côté de la guerre. Cependant deux choses lui manquent pour la faire avec succès ; la première est le peu d'Officiers, & la seconde, le peu d'argent. C'est ce qui fait qu'il pourroit peut-être soutenir un premier choc, & résister à une soudaine invasion ; Mais il ne faut pas s'imaginer qu'il pût entretenir une longue guerre, il s'en lasseroit bien-tôt ; parce qu'en la continuant, il ne tarderoit gueres à se trouver sans pain : le plus-grande partie du peuple étant à l'armée, il n'en resteroit pas assés pour cultiver les terres.

Rien n'étoit assurément plus heureux que cet Etat, lors que l'Empereur d'un côté étoit maître de l'Alsace, & que l'Espagne de l'autre occupoit la Franche-Comté. Alors il n'y avoit rien qui pût lui donner, je ne dirai pas de la crainte, mais même de l'ombrage ; Mais aujourd'hui que ces deux Provinces sont tombées entre les mains de la France, il n'en est pas de

même. Et comme il a tout à craindre de la part de cette dernière puissance, il faut dire aussi qu'il est bien éloigné d'être ce qu'il étoit autrefois. Vous voyés sans doute ce que je veux dire, n'y ayant personne qui ne sache que Basle est dans un continuel danger de la France pour la proximité d'Hunningen, qui n'est éloigné de cette ville que d'une portée de canon: & que le pais de Vaux qui est ouvert de tous côtez, n'ayant aucune place fortifiée pour opposer à l'ennemi, n'y aucun passage pour l'empêcher d'entrer n'est pas dans un moindre peril: & cela à cause de la Franche-Comté qui le touche. Cette conduite a paru toujours si étrange, que j'ai tenté diverses fois d'en découvrir la véritable cause; ç'a été inutilement pour ce qui regarde l'Alsace. Mais à l'égard de la Franche-Comté, voici ce que j'en ai appris d'une personne qui occupant alors un poste considerable, pouvoit savoir tout le fin de l'affaire, & n'étoit pas pour me rien déguiser. Cette personne me disoit donc, que le Duc de Lorraine ayant souvent proposé dans le Conseil

de Guerre ; Savoir s'il ne seroit pas bon de tenter une entrée en France par la Franche-Comté , parce que le Royaume paroïssoit moins fortifié par là , le Roy de France l'avoit sçu , qui là-dessus avoit fait dessein de s'emparer de cette Province ; que cependant il avoit crû , avant que de rien entreprendre , devoir user de cette précaution , qui étoit de demander qu'elle demeurast dans la neutralité. Ce que les Espagnols n'avoient pas voulu accorder, ni se mettre en peine non plus de se défendre ; parce qu'ils s'imaginoient , que comme il étoit aussi préjudiciable aux Suisses qu'à eux-mêmes , qu'elle tombast entre les mains des François , ils ne manqueroient pas tôt ou tard d'en prendre la défense sans qu'ils s'en mêlassent. Il ajoûtoit que la France n'avoit pas manqué dans le même-temps de faire montre à Berne de son argent , par lequel elle avoit gagné ce Canton. Après quoi son Ambassadeur , voyant que ceux qui avoient le principal interêt en l'affaire , étoient gagnés ; avoit représenté à l'Assemblée , la nécessité où le Roy son Maître étoit

de s'assurer du côté de cette Province : Que cependant il consentiroit toujours que la Franche-Comté jouïst en leur considération du droit de neutralité, pourveu que les Espagnols y donnassent les mains, mais qu'en tout cas, ils ne devoient rien craindre du voisinage de la France, laquelle bien loin de rien entreprendre contr'eux, leur donneroit au contraire toujours toute sorte de protection. Il m'ajouta ensuite ; que les Suisses s'étoient trouvez embarrassés de répondre à ces propositions del'Ambassadeur de France, qui leur parloit honnêtement, tandis que les Espagnols tenoyent à leur égard une conduite qui meritoit qu'ils eussent peu de considération pour eux ; puisque d'un côté, ils refusoient la neutralité pour la Franche-Comté, & que de l'autre, ils ne vouloyent pas y envoyer des forces pour la défendre : Mais qu'enfin ils s'étoient déterminés à permettre que le Roy s'emparast de cette Province ; nonobstant qu'un des Deputéz fit une proposition que toute autre Assemblée que celle là auroit sans doute acceptée : C'est à savoir,

qu'ils eussent eux-mêmes à s'emparer de cette Province ; que par là ils satisferoient la France, qui ne demandoit autre chose sinon qu'elle demeurast neutre ; que s'ils chagrinoient l'Espagne ils pourroient facilement l'apaiser ; & que pour les frais de la guerre qu'ils feroient pour cette conquête, ils sauroient bien s'en récompenser en la restituant à ses anciens Maîtres dans une paix generale : Que s'ils ne le faisoient pas, qu'ils pensassent à la misere où leur pais alloit être réduit par le voisinage d'un Prince aussi puissant que le Roy de France. Mais que tout cela n'avoit de rien servi ; Ce qui avoit mis en une telle colere l'auteur de la proposition, qu'il étoit sorti de l'Assemblée, en criant que l'Etat étoit vendu, & qu'il ne falloit plus attendre que sa perte. Ils voyent presentement leur faute, mais il est trop tard ; & puis l'interêt particulier chés eux l'emporte si fort sur l'interêt public, qu'à moins que par un consentement general cet abus soit reformé, il est impossible qu'ils fassent jamais rien. Je dis ceci sur tout pour les Baillifs ; car ces Mes-

fieurs dans leurs Bailliages, dont quelques-uns s'appellent Abbayes, ne se contentant pas de piller les peuples, ils donnent assez souvent jusqu'à l'Etat, qu'ils n'épargnent non plus que les sujets. C'est ce qu'ils font pour l'ordinaire en grossissant les frais qu'ils sont obligez de faire pour le bien du pais & dont ils se remboursent ensuite par leurs propres mains sur les derniers publics dont ils sont les Receveurs, & qui se trouvent presque par là toujours consumés. Ce qui fit dire un jour à Monsieur d'Erlac, en voyant un de ces beaux comptes, que c'étoit une chose étrange que l'Abbaye ne pût pas nourrir les Moines. Les Bannerets pourroient en leur particulier reformer cet abus, s'ils le vouloient, tant leur pouvoir est grand; mais par malheur ils ne le veulent pas.

La ville de Berne est divisée en 4 corps qui approchent fort de nos compagnies de Londres, dont la première est des Boullengers, la deuxième des Bouchers, la troisième des Tanneurs & la quatrième des Mareschaux. Chaque Citoien de Berne est incorporé dans une de ces sociétés qu'ils appellent Abbayes & qui

est sans doute un reste de ces Confairies qui se voyoient autrefois dans l'Eglise; & chacune de ces societez choisit deux Bannerets qui de 4 ans en 4 ans tour à tour exercent leur office, lesquels outre cela sont pourvus d'un Bailliage qu'ils ne laissent qu'avec la vie. Je vous ay déjà parlé de ces Bannerets que je vous ay dit être les seconds Magistrats de l'Etat, & marcher après les Avoyers. Ils sont ainsi appelez des Bannieres des Abbayes qui leur sont commises, de la même maniere que les Goufalonniers d'Italie portent ce nom à cause des enseignes des Villes, sur lesquelles ils sont établis. Pour ce qui est des Avoyers, ce nom leur vient des anciens titres d'*Ecdicus* ou d'*Advocatus*, lesquels du tems des Empereurs Romains désignoient les premiers Magistrats des grandes Villes.

Le pouvoir de ces Bannerets est grand, au moins des 4 qui sont dans l'exercice de leur charge; car ils examinent & passent toutes sortes de comptes: mais sur tout c'est par eux seuls qu'on est jugé admissible à l'Election pour toutes sortes d'offices; de sorte que nul ne peut être proposé pour le

Conseil des 200. sans leur approbation, ce qui fait que comme il n'y a rien dans l'Etat où l'on s'employe d'avantage, qu'à la recherche des offices, ils ont un pouvoir si entier & si absolu par le droit d'admettre à ces offices, ou d'exclurre qui il leur plaît, que leur charge n'est pas moins considerable que celle d'Avoyer, quoy qu'ils leurs soyent inferieurs dans le rang qu'ils tiennent. Leur pouvoir quelque grand qu'il soit ne laisse pas cependant quelquefois d'avoir besoin d'adresse pour faire réussir certaines affaires. Ils en firent réussir une il n'y a pas long-tems assez finement. Deux Conseillers étant competeurs en la charge d'Avoyer, l'un d'eux avoit si bien sçu conduire son affaire en s'assurant des voix de diverses personnes qui ne lui tenoyent par aucun lien de parenté, qu'il ne doutoit ni lui, ni personne, qu'il ne l'emportât sur son rival. Les Bannerets qui ne vouloyent point de cet homme, parce qu'il étoit d'un temperament trop violent, & qu'ils vouloyent favoriser sa partie, mirent sur les rangs un troisième Competi-

teur, parent de tous ceux qui donnoient leur voix à celui qu'ils vouloyent exclurre; par ce moyen l'affaire fut finie, car celui qu'ils vouloyent exclure le fut en effet, selon la loi que nous avons rapportée; & au contraire son compétiteur fut élu, parce que ses suffrages seulement se trouverent bons.

Le premier homme de Berne aujourd'huy, & qui étoit Avoyer regnant lors que j'y étois, est M. d'Erlac, neveu de M. d'Erlac qui étoit Gouverneur de Brisac & avoit un brevet de Maréchal de France. Sa Famille est une des plus anciennes & des plus considérables du pais. Comme elle ne contribua pas peu à faire secouer le joug de la Maison d'Autriche, aussi a-t-elle toujours été distinguée des autres Familles Nobles. Celui d'aujourd'hui est un homme d'un grand mérite, & qui a beaucoup d'autorité dans tout le Canton, non seulement parce qu'il est Avoyer, mais particulièrement parce qu'étant regardé comme un des plus sages de l'Etat & des plus capables de le gouverner, on a pour lui une estime

particuliere. Ce qui vous surprendra, si je vous dis cependant, qu'il n'use d'aucunes de ces manieres complaisantes & populaires qu'on a accoûtumé d'employer dans ces occasions pour se faire aimer des peuples, qui demandent sur tout qu'on se trouve dans leurs festins & dans leurs regals. Bien loin de cela, c'est un homme sobre, grave & reservé; en un mot qui a plus l'air d'un Ministre d'Etat dans une Monarchie, que d'un Magistrat dans une Republique. Il a de grands biens & point d'enfans; de sorte que le soin de sa famille ne l'occupant point comme la plupart des autres hommes, il se donne tout entier à l'Etat, dont il voudroit bien corriger les abus: mais ils sont si inveterez qu'il n'y a point d'apparence qu'il en puisse venir à bout.

Il fut malheureux dans une guerre qui s'éleva il y a environ trente ans entre les Cantons Protestans & les Papistes. Vous apprendrez quel fut ce malheur, en reprenant la chose d'un peu plus haut: Il faut savoir qu'il y a chez les Suisses une loi fondamentale, qui porte que chaque Canton, sans prejudi-

ce de la Ligue generale, pourra en son particulier faire touchant la Religion tels reglemens qu'il jugera à propos. Sur cela les Cantons Papistes en ont fait un, par lequel ils declarent, qu'à l'avenir ils entendent que ce soit un crime capital parmi eux que de changer de Religion. A l'occasion de quoi on les voit tous un certain jour de l'année se rendre à la Messe, où les Chefs de famille font un serment solennel de demeurer jusques à la mort fideles à l'Etat & à la Religion. Cependant la mort & la confiscation de biens est la peine qu'ils ont ordonnée pour ceux qui nonobstant cette défense quitteront leur Religion; ne croyant pas qu'on puisse punir d'une moindre peine la violation d'une foi si saintement & si solennellement jurée. Pour ce qui est des Cantons Protestans, tout ce qu'ils ont ordonné à cet égard est ceci; Savoir que ceux qui voudront changer de Religion, ayent à sortir du Canton où ils font leur demeure, avec permission cependant de jouir de leurs biens, ou de les vendre, & d'en emporter l'argent. (Je vous laisse à juger vous-même,

pour vous dire cela en passant , dans lequel de ces deux Reglemens, régné davantage l'esprit de Jesus-Christ & de l'Evangile.) Les deux Religions sont tolerées dans les Cantons d'Appensel & de Glaris , aussi bien que dans quelques Bailliages , que les Cantons de Berne & de Fribourg ont conquis en commun sur la Savoye dans une guerre qu'ils eurent autrefois contr'elle. Les Bail-lifs y sont nommez tour à tour par les deux Cantons , ce qui fait qu'on croiroit d'abord que ce mélange devoit apporter de la confusion ; néanmoins cela n'arrive point , & les choses s'y passent si bien , que la même Eglise y sert à dire la Messe & à faire le Sermon, sans qu'on entende jamais le moindre bruit de part ni d'autre. Si un Dimanche le Sermon commence & la Messe finit , le prochain Dimanche c'est la Messe qui commence & le Sermon qui finit.

Les choses étoient en cet état , lors que quelques-uns du Canton de Schwits ayant quitté la Religion Romaine & s'étant retirés à Zurich , leurs biens furent confisqués suivant la loi du pais , que nous venons de rapporter;

ter ; par laquelle aussi quelques autres qui avoyent quitté de même la Religion Romaine , sans avoir pû se retirer, furent apprehendez & eurent la tête tranchée. Ce que ceux de Zurich ayant trouvé dur & cruel , firent instance auprès de ceux de Schwits , demandant qu'ils accordassent main levée des biens saisis appartenans à ces pauvres gens qui s'étoient sauvez chez eux, & qu'ils permissent ou d'en jouir ou de les vendre. Mais non seulement ceux de Schwits la leur refuserent ; ils se mirent de plus en tête de demander que l'on leur livrât ces malheureux , afin de proceder contr'eux, comme contre des Sujets delinquans ; se fondans sur une loi , par laquelle tous les Cantons sont obligez de se restituer mutuellement leurs criminels, lors qu'ils en sont requis. Ce que ceux de Zurich ayant refusé de faire par l'avis de ceux de Berne , qui trouvoient qu'il y auroit dans cette reddition quelque chose d'inhumain & d'Antichrétien , quoi que l'avis de ceux de Bâle , qui chagrina fort ceux de Zurich , fût qu'elle se devoit faire ; ceux de Schwits le trouverent fort

mauvais, & résolurent de s'en vanger. Ce qu'ils firent quelque tems après par diverses insolences qu'ils commirent envers les Sujets de Zurich, & dont ils refuserent de donner satisfaction. Là-dessus la guerre se déclara entre les Cantons Protestans & les Papistes. Ceux de Berne & de Zurich leverent aussi-tôt une armée de vingt-cinq mille hommes, qu'ils donnerent à commander à M. d'Erlac. Mais pour les Papistes ils ne purent mettre sur pied qu'environ six mille hommes. C'étoit peu de chose au prix des autres ; cependant ils ne laisserent pas d'avoir de l'avantage ; car l'armée des Protestans étant divisée en plusieurs corps, ils surprirent Monsieur d'Erlac à la tête d'un de ces corps, où il n'avoit guere plus de monde qu'eux. Ce qui fit que la partie étant comme égale, après une legere escarmouche, on lâcha le pied des deux côtez. La perte n'étoit pas considerable : mais le canon des Bernois étant demeuré tout un jour sur le champ de bataille, sans que personne le gardât, ceux de Luferne s'en emparerent. Ce qui toucha tellement les Bernois, qu'ils ne

parloyent pas moins que d'immoler M. d'Erlac à leur fureur, le regardant comme la cause de cette perte. Mais il se presenta à eux avec tant de grace, & leur déduisit avec tant de présence d'esprit les raisons de sa conduite, que le tumulte cessa aussi-tôt entr'eux, de même que la guerre entre les Cantons. De vous dire cependant lequel des deux partis avoit le tort, cela seroit assez difficile; car ce qu'on a écrit sur ce sujet a été fort deguisé par les deux partis, chacun ne songeant qu'à faire sa cause bonne, & mettre sa partie dans le tort: neanmoins la voix commune est, qu'encore que l'action de ceux de Schwits fût tout à fait cruelle, ceux de Zurich ne devoient point s'en mêler; parce que telle qu'elle fût, elle n'avoit rien qui ne fût selon leurs Loix.

Il n'y a pas long-tems qu'on crût qu'il pourroit s'élever aussi quelque petite broüillerie à Glaris, sur ce que quelques personnes se plaignoyent que les deux Religions n'y étoient pas maintenues dans une même égalité. Mais le Nonce du Pape, contre l'ordinaire de ceux qui ont cet emploi, les-

quels pour la pluspart sont des bouterfeux où il s'agit de la Religion, se comporta en cette rencontre avec tant de prudence, qu'il remit la tranquillité entre les Cantons, ayant fait entendre raison à ceux de Lucerne, lesquels tiennent le premier rang entre les Cantons Papistes, & qui visiblement avoyent tort.

Mais je reviens à Berne, les maisons n'y sont ni d'une grande étendue, ni d'une grande magnificence; On n'a pensé en les faisant qu'à les rendre commodés & de service, ainsi on n'y voit rien de ce grand éclat qui paroît dans celles qu'on ne bâtit que pour la pompe & pour l'ornement. Les ruës en récompense sont belles; ce n'est par tout que fontaines & ruisseaux qui y courent, & qui faisant le plaisir des yeux, apportent encore à la ville des commoditez qu'on ne sçauroit assés dire. Les autres villes ressembtent fort en cela à Berne, & les villages à ces villes: car il n'y a aucune ville ni village dans tout ce Canton où il ne se trouve des fontaines. La grande Eglise est une piece tres curieuse pour le

dessein. Elle est bâtie sur le sommet d'une colline aussi bien que la ville ; mais ayant peu de terrain , qui même commençoit à luy manquer , on s'est avisé pour la soutenir , d'élever un certain ouvrage qui a plus coûté que l'Eglise même. C'est une platte-forme en quarré , ayant sur l'un de ses côtés l'Eglise , & sur l'autre une grande muraille appuyée d'arcboutans , & élevée d'environ cent-cinquante pieds , le tout soutenu depuis le haut jusqu'en bas de tres-grandes voûtes. Quand on veut faire une belle promenade , on va se rendre sur cette platte-forme , sur tout quand le Soleil est prêt à se coucher : & alors on n'a aussi qu'à jetter les yeux sur l'Aar , qui passe au pied pour jouir d'une vue tres-agréable , car afin que les moulins puissent marcher , on a détourné la riviere dans un canal , où se trouve une espece de talut fait de pierre qui a , dit-on , coûté beaucoup , & sur lequel l'eau coulant fait une tres-grande & une tres belle cascade.

La seconde Eglise de Berne est celle qui appartenoit autrefois aux Domini-

cains, où je vis ce fameux trou, qui perçoit de la cellule d'un Moine à une Image qui étoit dans l'Eglise. Chacun a ouï parler de l'histoire, mais peut-être, sans en savoir toutes les particularitez; c'est ce qui fait que je vous la rapporterai encore ici; car comme elle contient une des plus insignes impostures qui soit jamais venue à la connoissance des hommes, laquelle ayant été découverte vingt ans seulement avant la Reformation, fut aux esprits comme une préparation à recevoir la vérité lors qu'elle leur seroit prêchée; elle merite par là d'être sçûë, & je peux vous la donner dans toute son étendue: ayant vû l'original du procès qui se trouve dans un Registre Latin, signé des Notaires de la Cour, & de ceux qui furent délégués du Pape pour prendre connoissance de l'affaire. Ce Registre est d'environ cent feüilles, écrites de tous côtez d'une écriture fort pressée & fait un gros volume. Ayant donc cherché le procès, je le lûs d'un bout à l'autre, car encore que je l'eusse lû dans les éditions qu'on en a fait, j'ai trouvé toujous ces éditions si defe-

étueuses, que j'ai crû qu'elles n'étoient pas conformes à l'original. Voici ce que j'en ai tiré.

Les Siècles qui precederent la Reformation & qui furent comme chacun sçait, des Siècles de tenebres, avoyent donné à l'Eglise plusieurs ordres de Religieux; entre lesquels il y en avoit deux sur tout, sçavoir les Dominicains & les Franciscains, qui se faisoient distinguer, tant par l'estime qu'ils avoyent acquise dans le monde, que par leur mutuelle jalousie entr'eux. Les premiers avoyent l'avantage du sçavoir, prêchoient, & de plus étoient Inquisiteurs, & possedoyent tous les autres principaux offices de l'Eglise. Pour les autres tout ce qu'ils avoyent étoit une grande apparence de severité dont ils se paroyent, car leur habit étoit grossier, leurs regles dures, & leur pauvreté grande, ce qui balançoit les prérogatives des Dominicains, sur lesquels même il arriva qu'ils eurent quelque avantage à l'occasion d'une question qui fut mise sur le tapis, & qui devint la question à la mode; Sçavoir si la Vierge étoit conçûe en peché ou non. Car

les Dominicains qui sont attachez à Thomas d'Aquin & qui suivent ses sentimens, furent obligez par là , de soutenir qu'elle étoit conçûë en peché. Les Franciscains se mirent à représenter cette doctrine d'une manière si odieuse, jusqu'à la traiter de blasphème , que le peuple qui étoit prevenu en faveur de la conception immaculée , commença à perdre beaucoup de la considération qu'il avoit pour eux.

Les Franciscains ne manquerent pas de remarquer qu'ils avoyent eu l'avantage ; ce qui leur enfla si bien le courage, qu'ils commencerent à décrier hautement les Dominicains. Ce fut dans cet esprit qu'au commencement du 15. Siècle , un Franciscain prêchant à Francfort , un nommé Wegand Dominicain l'alla entendre. Il ne fut pas plutôt entré dans l'Eglise , que le Cordelier l'appercevant , se mit à faire de grandes exclamations , & à remercier Dieu de ce qu'il n'étoit pas d'un Ordre où l'on diffamoit la Sainte Vierge , & où l'on empoisonnoit les Princes en leur distribuant le Saint Sacrement ; regardant à ce qu'un Dominicain

avoit empoisonné de cette maniere l'Empereur Henri septième. Il ne faut pas demander qui demeura étonné ; ce fut le Dominicain , qui se sentant piqué au vif par des reproches si crians , ne pût se tenir , & donna tout haut un démenti au Cordelier. Ce qui d'abord n'excita qu'une legere dispute , mais qui fut suivie d'une émotion populaire , dans laquelle le Dominicain auroit assurément perdu la vie , s'il ne s'étoit retiré.

Comme l'insulte du Cordelier ne regardoit pas seulement Wegand , mais tout le corps des Dominicains ; aussi s'en sentit-il offensé , & resolut de s'en vanger. Pour cela quelque temps après en l'an 1504. l'affaire fut mise sur le tapis , en la tenuë d'un de leurs Chapitres , & il fut question d'aviser aux moyens de maintenir leur Ordre dans son ancienne reputation qui sembloit diminuer de jour en jour ; & au contraire de diminuer , s'il étoit possible , celle des Cordeliers qui croissoit tous les jours. Quatre d'entre eux se chargerent de penser à la chose & de la ménager. Leur sentiment fut d'abord ,

qu'on pouvoit en cette occasion user de fraude ; Car , disoient-ils , puis que les Peuples aiment si fort les songes & les visions , qu'ils les reçoivent de tous ceux qui les leur presentement : pourquoy ferions-nous conscience de leur en donner ? Ils penserent donc à faire de Berne le theatre de leur tragedie , parce qu'ils en trouvoyent le Peuple facile , prêt à tout recevoir , & peu propre à faire des enquêtes d'un fait extraordinaire qui leur seroit présenté. Cela fait , ils rechercherent de quelle tromperie ils devoient user : a quoy enfin s'étant déterminés , un sujet propre à l'exécution se presenta d'abord à eux. Ce fut un nommé Jetser qui venoit de prendre l'habit de leur ordre en qualité de Frere-lai , qui étoit tout à fait simple , & duquel le temperament tournoit entierement du côté de la mortification. L'ayant donc reconnu pour ce qu'il étoit , ils commencerent dès aussi-tôt qu'il eut pris l'habit , qui fut le jour de la Fête Nôtre Dame de l'année 1507. à mettre la main à l'œuvre. Pour cet effet la nuit suivante , un Moine s'étant coulé doucement dans

sa cellule , lui apparut sous une forme à faire peur ; comme d'une personne arrivant de Purgatoire , tenant à sa bouche une boîte pleine de feu , dans laquelle en soufflant , il sembloit que le feu sortît de sa bouche , & ayant autour de lui plusieurs chiens qui paroissoient lui avoir été donnez pour le tourmenter. En ce terrible appareil , le Moine s'approcha du lit de Jetser , & luy fit l'histoire qu'on avoit accoustumé de faire à tous ceux qui prenoient l'habit de l'ordre , pour leur ôter à jamais l'envie de le quitter. Il lui dit donc , qu'en son vivant il étoit de son Ordre , & Supérieur de la maison de Soleurre ; que s'étant avisé d'aller à Paris , il avoit été tué en chemin , ayant malheureusement quitté son habit & étant en habit de laïque ; que pour cela il avoit été envoyé en Purgatoire , qu'il le prioit de l'aider de ses prieres & que par son moyen il pouvoit sortir de ce lieu où il souffroit d'horribles tourmens : Et pour persuader la verité de ce qu'il disoit , il faisoit des cris effroyables , comme d'une personne qui auroit été dans la dernie-

re souffrance. Qui fut effrayé ; ce fut le pauvre Jetser. Cependant le Moine avance , & lui demande instamment qu'il veuille lui promettre de faire ce qu'il lui marquera pour le tirer de ce lieu de tourment. Jetser étoit trop épouvanté pour lui rien refuser, il lui promet donc tout ce qu'il veut. Sur quoi le Moine le remerciant, lui dit, qu'il le connoissoit parfaitement, qu'il étoit un grand Saint, & par conséquent que ses prieres & ses mortifications étoient d'un grand prix devant Dieu ; mais qu'il vouloit l'avertir, qu'il falloit qu'icy tout fût extraordinaire, autrement qu'il ne pouvoit rien esperer ; Que s'il vouloit que la chose réussist, il falloit que le Couvent pendant toute une semaine prist le foïet & subist la discipline, & pour lui qu'il demeurast couché en forme de croix dans quelque une des Chapelles pendant tout le temps que l'on y diroit la Messe, à la veüe & en la presence de tous les assistans ; lui disant que s'il en usoit de la sorte, la Sainte Vierge lui feroit sentir les effets de l'amour qu'elle lui portoit, qu'il seroit glorieusement récom-

pensé de tout ce qu'il feroit pour sa délivrance , & qu'il ne tarderoit pas à se faire voir à lui une seconde fois : & ajouta plusieurs autres contes semblables.

Le jour ne fut pas plûtôt venu , que Jetser fit le recit de tout ce qu'il avoit veu la nuit , en presence de tous les Moines du Couvent ; lesquels parurent fort surpris de la vision , & le presferent aussi-tôt d'entreprendre la discipline qu'on lui avoit fait promettre d'accomplir ; l'assurant que de leur part , ils observeroyent autant qu'ils pourroyent ce qui leur étoit recommandé de faire. A quoi le pauvre Moine s'étant rendu , la chose fut exécutée fort exactement , dans une des Chappelles de leur Eglise. Ce qui attira chez eux un grand nombre de gens qui regardoyent Jetser comme un grand Saint, tant par ce qu'ils voyoient de sa mortification , que par ce que les Predicateurs qui conduisoient l'affaire , disoyent dans leurs Sermons de sa vision , qu'ils élevoyent jusqu'aux nuës. Cependant le Confesseur de Jetser qui étoit du secret , lui donna

une hostie avec un morceau de bois , qu'il assura être un morceau de la vraie croix , qui avoit une vertu toute particuliere pour charmer les esprits , afin de se fortifier contre leurs apparitions , en cas qu'il lui en arrivast de nouvelles. Cela ne tarda guere d'arriver , car dès la nuit suivante , le Moine auteur de la premiere vision , s'étant masqué & ayant pris avec soi deux autres Moines , lui apparut en tel équipage , qu'il ne douta point que ce ne fût des Diables : aussi leur presentant'il promptement l'hostie , à la veuë de laquelle ces prétendus esprits ayant paru effrayés , on ne vit jamais rien de plus content que le Moine de son preservatif.

Mais si l'hostie donna de la frayeur aux faux esprits , elle ne les fit point retirer. Ils demurerent donc , & le Moine qui contrefaisoit le malheureux souffrant en Purgatoire , ayant pris la parole , dit à Jetser tant de particularités de sa vie , qu'il avoit sçûës de son Confesseur , qui comme je l'ai dit , étoit du secret , & lui avoit revelé jusques à ses plus secretes pensées, que

le pauvre Moine demeura de plus en plus persuadé de la vérité de l'apparition.

Ces deux apparitions qu'il fallut que le pauvre Jetser essuyast , furent toutes deux conduites à peu près de la même manière. Le Moine masqué lui dit quantité de choses de l'Ordre des Dominicains , qu'il assura être extrêmement cher à la Bienheureuse Vierge , laquelle bien loin de se plaindre de ce qu'ils pensoient à son égard , reconnoissoit elle-même , qu'elle avoit été conçûë en peché originel ; ce qui étoit tellement vrai que les Docteurs qui enseignoient le contraire étoient en Purgatoire ; que l'histoire qu'on faisoit de Saint Bernard , qu'on disoit être apparu avec je ne sçai quelle marque , pour s'être opposé à la Fête de la Conception , étoit une imposture : mais qu'au contraire il étoit vrai qu'il avoit paru quelques mouches sur le tombeau de Saint Bonaventure qui avoit appuyé cette Fête ; que la Sainte Vierge avoit de l'horreur pour les Cordeliers , ne pouvant goûter qu'ils la fissent égale à son Fils ; que Scot qu'ils s'efforçoient

de faire canonizer à Rome étoit damné ; & qu'enfin la ville de Berne tenoit à sa ruine par la retraite qu'elle donnoit à des Religieux qui ne pouvoient être regardés que comme des peſtes en la Religion.

Toutes ces apparitions ſe faiſoient dans le temps que Jetſer avec tout le Couvent ſe mortifioit, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu. Ce temps ne fut pas plûtôt fini, que l'eſprit lui apparut tout de nouveau pour lui dire qu'il étoit délivré de Purgatoire, mais qu'il ne pouvoit être admis à la gloire du Ciel, qu'il n'eût reçu auparavant le Sacrement qu'il n'avoit pû prendre en mourant, & n'eût dit la Meſſe pour le ſalut de ceux qui s'étoient élargis en charitez pour le ſoulagement des peines qu'il ſouffroit lors qu'il étoit en Purgatoire. Ces dernieres paroles furent prononcées en ſorte que Jetſer ſ'imagina reconnoître la voix du Prieur de la maiſon. Mais il étoit ſi éloigné de croire qu'il y eût de la fraude dans tout ce qui ſe paſſoit, qu'il n'entra pas même dans la moindre défiance qu'on le trompaſt. Cependant on ne tenoit

à autre chose, & c'étoit-là le but de tant d'apparitions qu'on entassoit les unes sur les autres. Quelques jours après celle dont je viens de vous parler, on se servit d'une autre, en laquelle le même Moine qui lui étoit apparu jusques-là, se fit voir à lui comme une femme toute rayonnante de gloire : laquelle lui dit, qu'elle étoit Sainte Barbara, pour laquelle il avoit toujours eu une singulière devotion ; qu'elle venoit lui annoncer que la Bienheureuse Vierge voyoit avec tant de plaisir son amour & son zèle pour elle, qu'elle se proposoit de descendre sur la terre & de lui rendre visite. Ce qu'il n'eut pas plutôt entendu, qu'il assembla tous les Moines du Couvent à qui il fit part de cette nouvelle apparition. Ils la receurent comme les autres, c'est-à-dire, avec toute sorte de joye. Cependant Jetser languissoit après l'accomplissement de la promesse que lui avoit faite Sainte Barbara. Elle ne fut pas long-temps à s'effectuer ; car quelques jours après il lui apparut une femme habillée, comme on a accoutumé d'habiller la Vierge les jours de Fê-

te, laquelle avoit à ses côtés quelques Anges, qui dans la suite se trouverent être de petites statuës representans des Anges, qu'on mettoit aux grandes Fêtes sur les Autels, & qui jouians par le moyen de quelques cordes attachées à une poulie qui étoit penduë au plancher de la chambre, s'élevoyent en l'air & voltigeoyent autour de la Vierge : ce qui n'aidoit pas peu à rendre plus forte l'illusion du Moine. Son abord commença par quelques carresses qu'elle lui fit, exaltant ses mortifications & son amour pour elle. Après quoi elle lui dit qu'elle étoit conçüe en peché, que le Pape Jules second qui régnoit alors, mettroit fin à la dispute qui s'étoit élevée sur ce sujet, & aboliroit la Fête de sa Conception que Sixte quatriéme avoit instituée : & qu'enfin lui Jetser, seroit celui qui s'emploieroit pour porter cette verité dans l'esprit du Pape & l'en persuader. Ce ne fut pas tout, elle accompagna ces paroles d'un present qu'elle fit au Moine de trois gouttes du sang de son Fils, qu'elle lui dit être les trois larmes qu'il avoit répanduës sur Jerusa-

lem, & qu'elle les lui donnoit pour lui faire entendre qu'elle avoit demeuré trois heures dans le peché originel, après lequel temps elle en avoit été tirée par la miséricorde de son Fils. Car pourveu que les Dominicains vinssent à bout de justifier que la Vierge avoit été conçûe en peché, ce qui étoit le point en question entr'eux & les Cordeliers, ils consentoyent d'un autre côté à se relâcher autant qu'il étoit possible sur ce sujet ; jusques à enseigner qu'elle n'avoit demeuré dans le peché qu'un tres-petit espace de temps. Et en effet ils satisfaisoyent par ce moyen tout ensemble à l'honneur de leur Ordre qui avoit toujours soutenu la Conception de la Vierge en peché, & à la devotion du peuple pour cette Sainte Femme, qui étoit alors tout à fait grande. Elle lui fit present aussi de cinq gouttes de sang qui formoyent une croix, & qu'elle lui dit être les larmes de sang qu'elle avoit répandues lors que son Fils fut attaché à la croix. Enfin pour achever de le convaincre entierement, & afin qu'il ne lui restast pas le moindre

doute sur tout ce qu'il voyoit, elle lui donna une hostie qui d'abord lui parut comme une hostie ordinaire; mais qui changea aussi-tôt de couleur rouge enfoncé.

La fausse Vierge ayant rendu souvent de ces visites au pauvre Moine: enfin dans une qu'elle lui fit, elle porta si loin son affection, qu'après diverses caresses dont elle le gratifia, elle ne craignit point de lui dire qu'elle vouloit lui faire avoir des marques si sensibles de l'amour que son Fils lui portoit, que la chose ne pût être révoquée en doute; Pour cela qu'elle vouloit imprimer sur son corps cinq stigmates pareils à ceux dont Sainte Lucie, & Sainte Catherine avoyent été en leur temps gratifiées; C'est-à-dire, des stigmates réels & veritables. Sur quoi elle lui commanda de tendre la main; mais il refusa de le faire, ne se souciant pas fort d'une faveur qu'il pressentoit bien lui devoir causer une extrême douleur. Cependant la chose se fit, parce qu'elle lui prit de force la main, dans laquelle elle lui ficha un clou qui passant de part en part, y fit un

trou de la grosseur d'un pois, au travers duquel on pouvoit voir clairement la chandelle. Ce qui le fit passer d'une fausse extase, dans une veritable agonie. Au reste ce qu'il crut sentir après la playe faite, qu'on lui touchoit la main & qu'on la lui frottoit de quelque onguent, étant une chose qui pouvoit porter le Moine à soupçonner qu'on le trompoit : son Confesseur fit si bien qu'il le persuada qu'il n'avoit rien senti de semblable, & que c'étoit un pur effet de l'extase où il pouvoit être alors.

On croira, peut-être, qu'après une apparition aussi forte que celle que je viens de marquer, Jetser eut quelque relâche, & que la Vierge lui donna du moins quelques jours pour se remettre de la fatigue d'une nuit, en laquelle outre l'effroi qu'il avoit pû prendre de diverses choses qu'il avoit veües, il avoit encore reçû en la main une playe assez considerable. Mais non : & dès la nuit suivante elle lui apparut, lui apportant quelques linges qui devoient avoir la vertu d'adoucir son mal, comme étant de ceux dans lesquels Jesus Christ avoit été enveloppé. Davantage elle lui don-

na un breuvage, qui le jetta dans un si profond assoupissement, qu'elle pût lui imprimer les quatre autres stigmates qui lui manquoient sans qu'il en sentît rien. Car les Moines voyant que ces apparitions ne suffisoient pas pour conduire leur dessein à sa fin, eurent enfin recours aux charmes. Le Soupprieur leur en montra un Livre tout plein, leur représentant qu'afin que ces charmes déployassent leur vertu, il falloit qu'on reniât Dieu, ce qu'ayant requis qu'ils fissent, il passa outre, & par un acte en forme qu'il signa de son propre sang, il se donna au Diable. Cependant le breuvage étoit une composition que ce Soupprieur avoit faite secretement, ne voulant pas que personne en eust connoissance, dans laquelle il avoit fait entrer de l'eau de fontaine, du chrême, du poil des sourcils d'un enfant, du vif argent, quelques grains d'encens, quelque peu de cire d'un cierge de Pâques, du sel consacré, & du sang d'un enfant non bûisé. Jetser ne l'eut pas plutôt avalé qu'il demeura sans sentiment, & ce fut dans ce tems-là qu'on lui imprima les quatre stigmates dont

je viens de parler, & que j'ai dit qu'il n'avoit point senties. Mais s'il ne sentit point de douleur pour ces stigmates, vous ne sçauriez croire d'ailleurs la joye qu'il eust, quand le matin à son réveil il les vit empreintes sur son corps : il ne douta point qu'il ne fust devenu par là, la vive image de la passion du Sauveur.

D'un autre côté les Moines ne perdant point de tems, l'exposerent aussitôt sur le grand Autel à la veüe du peuple, qui étonné d'un si grand miracle, ne manqua pas de venir en foule repaître ses yeux d'un si saint spectacle ; ce qui mortifia fort les Cordeliers. Les Moines lui firent encore prendre d'autres breuvages qui le jettoient dans de grandes convulsions ; desquelles il n'étoit pas plutôt revenu, qu'une voix se faisoit entendre, sortant de ce trou que je vous ai dit subsister encore, qui répond à une cellule joignant en long la plus grande partie de la muraille de l'Eglise, & de laquelle un Moine parlant, sa voix qui sortoit d'un tuyau arrivoit enfin à ce trou ; ce trou se rendoit à une

Image de la Vierge tenant entre ses mains le petit Jesus , ce qui sembloit sortir d'entre la Mere & le Fils. Un Peintre avoit tiré aussi à cette Image des larmes si au naturel , qu'il n'y avoit personne qui n'y fust trompé & qui ne les crût veritables. Et ces larmes servoyent de pretexte au petit Jesus , de demander à sa Mere ce qui la faisoit pleurer , afin que la Vierge pût répondre , qu'elle avoit de la douleur de voir qu'on lui faisoit part d'un honneur qui n'appartenoit qu'à lui seul , en soute-nant comme on faisoit , qu'elle avoit été conçûë sans peché.

Tout cela se faisoit pour tromper de plus en plus Jetser , mais il arriva le contraire ; car le Moine voyant qu'on outroit ainsi les choses , commença à entrer en quelque défiance , d'où il passa ensuite à quelque chose de plus : tant qu'enfin ayant à peu près connu la verité , il resolut de la découvrir & d'abandonner l'Ordre.

Quand une fois il eut pris cette resolution , ce fut en vain qu'on tâcha de le ramener par de nouvelles apparitions. Il pensa tuer un Moine qui vint à lui,
repre-

representant la Vierge, comme il avoit déjà fait, mais en lui donnant un autre équipage, car elle avoit une couronne sur la tête. Il surprit aussi un jour les Moines parlant si clairement entr'eux du dessein & du succès de l'entreprise, qu'il ne douta plus de la fraude: ce qui le remplit de toute l'horreur qu'on peut avoir pour une des plus noires & des plus signalées impostures qui se soient jamais veües dans le monde. Cependant les Moines craignant de voir tourner contr'eux une fourbe qu'ils avoyent preparée contre les autres, & qui jusques-là avoit été conduite si favorablement, crurent qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux en cette occasion que de communiquer l'affaire à Jetser, & de tâcher de le rendre complice de la tromperie. Ainsi ils lui avouèrent franchement la dette, en l'exhortant de vouloir achever ce qu'il avoit si heureusement commencé, lui representant que par ce moyen il se conserve-roit la plus belle reputation du monde, & deviendrait le premier de l'Ordre. En quoi ils reüssirent si bien que le Moi-

ne resolut de continuer l'imposture.

Cela n'alloit pas mal pour les Moines s'ils avoyent eu une entiere confiance en Jetser : mais parce qu'ils ne pouvoient pas l'avoir raisonnablement, ils crurent que le seul moyen qu'ils avoyent pour se tirer du mauvais pas où ils se trouvoient, étoit de se défaire une bonne fois de lui, & c'est pourquoi ils resolurent de l'empoisonner. Ce que Jetser ayant bien reconnu, tout son soin étoit de regarder à ce qui lui étoit donné à manger, & bien lui prit de cette circonspection, car s'il eût mangé, par exemple, d'un pain préparé avec des épices qui lui fut un jour présenté, c'en étoit fait, puisque ce pain étoit tres-certainement empoisonné ; comme cela parut en ce que Jetser, après l'avoir gardé quelque tems, & l'ayant enfin jetté à de jeunes loups qu'on nourrissoit dans le Couvent, ils en moururent tous. Quelque précaution qu'il prît pour se garantir du poison des Moines, il ne pût pourtant si bien faire, qu'en cinq diverses fois ils ne lui en fissent prendre ; mais sa constitution se montra en ce

rencontre si forte, qu'il n'en fut point du tout endommagé. Ce que les Moines remarquant, ils changerent de batterie, & l'abordant le presserent vivement de renier Dieu, dans la pensée que s'il le faisoit, leurs charmes pourroient avoir prise sur lui. Mais il ne voulut jamais accepter ce parti, ce qui les obligea d'avoir recours derechef au poison, qui ne leur réussit pas mieux cette fois que les autres. Car l'ayant forcé à prendre une hostie empoisonnée, il la rejetta aussi-tôt après l'avoir avalée, de sorte que les Moines ne sachant plus de quel bois faire flèche, ils se porterent à toute sorte de cruauté contre lui, le fouettant avec des chaînes de fer, qui servoyent après cela à l'attacher. Ce supplice étoit rude, mais aussi fust-ce le dernier, tant parce que pour s'en délivrer, Jetser jura avec execration non seulement de tenir l'affaire secrète, & de la continuër; que parce qu'étant sorti de leurs mains, il ne tarda guère à se sauver du Couvent, & à se jeter entre les mains du Magistrat à qui il découvrit tout le mystère.

Comme le crime n'étoit pas de nature à demeurer impuni, le Magistrat envoya aussi-tôt du monde pour se saisir des quatre Moines conducteurs de l'affaire & les mettre en prison. Après quoi il en fit dresser un Procès verbal, qu'on envoya premierement à l'Evêque de Lausanne, puis ensuite à Rome. Cependant on peut croire que les Cordeliers ne se tinrent pas alors les bras croisés, ils n'épargnerent rien pour que la chose fust bien examinée, & ainsi les Evêques de Lausanne & de Zyon furent nommez avec le Provincial de l'Ordre pour faire les informations. Ce qui ne fut pas plutôt arrêté que ces trois Commissaires s'assemblerent pour s'acquitter de leur commission; Et d'abord ils crurent devoir commencer la chose par confronter les Moines avec Jetser. Mais les Moines refuserent la confrontation, en déclarant qu'ils le recusoyent; ce qui fit qu'on les menaça de la question, contre laquelle ils firent aussi de grandes protestations; cela n'empêcha pourtant pas qu'il ne fût résolu qu'ils y seroyent appliquez, quoi que contre l'avis du Provincial. Quel-

ques-uns la souffrirent assés long-tems; mais enfin ils confessèrent tout, déclarant comme la chose s'étoit passée depuis le commencement jusqu'à la fin. Cela fait on se reposa, & l'affaire avoit dormi même une année entiere, lors qu'un Evêque Espagnol arriva avec plein pouvoir de Rome pour la terminer. La chose étoit alors bien aisée puisque l'imposture étoit pleinement justifiée: aussi passa-t'on d'abord à dégrader les quatre Moines de l'ordre de Prêtrise. Et huit jours après, savoir le dernier de May 1509. ils furent brûlés dans un Pré qui est de l'autre côté de la Riviere, vis à vis de la grande Eglise. On me montra le lieu de l'exécution, aussi bien que le trou qui conduisoit la voix de la Cellule à l'Image. Au reste le Provincial auroit sans doute été puni comme les autres, s'il n'étoit pas mort: mais se voyant chargé par quelqu'un des coupables & accusé d'avoir été du secret, il se retira & prit du poison; au moins mourut-il quelques jours après, & chacun crut qu'il s'étoit empoisonné. Dès le commencement de l'affaire il parut bien

qu'il étoit de l'intrigue, car quoi que Jetser lui eust tout conté, il ne voulut jamais ajoûter foi à ce qu'il disoit; au contraire il ne faisoit autre chose que lui prêcher l'obedience.

Par tout ce que je vous ai dit, vous voyez, Monsieur, qu'elle fut l'imposture des Dominicains. On n'en vit assurément jamais une plus noire, & en même tems conduite plus finement. Que seroit-il arrivé, je vous prie, si Jetser étoit mort un peu avant sa découverte? Il ne faut point douter qu'elle n'eust passé à la posterité sur le pied d'une histoire veritable, qui nous auroit fourni un des plus grands miracles du monde. Et cependant, comme vous voyez, ce n'eust été rien moins que cela; d'où l'on doit apprendre à se défier de quantité de miracles qu'on fait tous les jours dans l'Eglise Romaine, qui ne sont pas faits autrement que ceux-ci, mais qui ont eu seulement plus de succès.

Je finirois à vous parler de Berne par cette histoire, s'il ne se presentoit ici une remarque generale à faire, qui est trop visible pour n'être pas apperçue,

& trop considerable pour ne pas arrêter un moment vôtre esprit : Elle regarde tous les Cantons, mais je la ferai en parlant du Canton de Berne, parce qu'y ayant demeuré plus long-temps que dans les autres, j'ai eu plus d'occasion de considerer ce qui a donné lieu à ma remarque, & en même tems de la faire.

La Suisse est située entre la France & l'Italie, il n'y a personne qui ne sache cela, mais je ne sai si l'on a pris garde que quoi que la France & l'Italie soient des demeures tout autrement agreables que la Suisse, il s'en faut bien pourtant qu'elles soyent aussi peuplées, & qu'il s'y trouve la même abondance. En effet voyez l'Italie, c'est un pais presque desert, on n'y voit quasi personne, & ce qu'il y a de monde est reduit à une telle misere, qu'il n'y a que ceux qui ont été sur les lieux, & qui l'ont veüe qui la puissent croire. Je dis la même chose de la France, elle est tres-mal peuplée en divers endroits, & par tout le Peuple y est si miserable & si pauvre, que vous n'y jettés les yeux sur rien qui ne marque cette misere & cette

pauvreté , les maisons , les meubles , les habits , la contenance même des habitans vous la marquent & vous la disent. Il n'en est pas de même de la Suisse , où l'on peut dire que le Peuple fourmille & où l'abondance est si grande , qu'il n'y a ville , ni village où elle ne se fasse remarquer ; car par tout , les maisons sont en bon état , les grands chemins bien entretenus , le Peuple est bien habillé , & l'on est à son aise. Ce qui m'étonna en jettant les yeux sur la Suisse , veu le peu de proportion qu'il y a de ce país avec la France & l'Italie , me mit dans le dernier étonnement quand je vins à les jetter sur le país des Grisons , qui n'a de territoire que quelques vallées qui sont peu de chose , & qui diminuent encore tous les jours par les ravages qu'y font des torrens qui descendant des montagnes , & grossissant leurs Rivieres en emportent toujours quelque petit coin , mais qui avec cela ne laisse pas d'être bien peuplé , & de rendre tres-heureux ses habitans. Comment se peut faire cela , disois-je en moi-même , qu'en un país si miserable , il se trouve tant d'habitans & tant d'a-

bondance : & que la France & l'Italie qui sont des païs si riches & si agreables en manquent ; c'est-à-dire , qu'il s'y trouve si peu de monde , & que ce peu d'habitans soyent si pauvres , qu'ils soyent obligez quelquefois de quitter leur patrie , ne pouvant payer les impôts & avoir de quoi vivre en même tems.

Je ne sai si vous approuverés ma pensée , Monsieur , mais je trouve que c'est la difference du Gouvernement qui fait cela. En effet le Peuple qui pour l'ordinaire raisonne mal sur le Gouvernement , en a d'un autre côté un sentiment si vif , qu'il ne manque jamais de suivre celui qui est doux & de fuir le tyrannique. Disons donc que quelque mauvais que soit le païs , si on y établit un bon Gouvernement , on doit être assuré qu'il se peuplera ; au contraire quelque bon que soit le païs , si le Gouvernement est rude , assurés-vous qu'enfin il deviendra à rien , & qu'on se retirera dans des lieux où l'on croira trouver plus de douceur.

Pour venir de Berne ici , je passai par Soleurre , comme j'avois passé par Fri-

bourg en allant de Lausane à Berne. Vous savez ce que c'est que Soleurre & Fribourg : ce sont les deux principaux Cantons Papistes après Lucerne. Je fus surpris d'y voir tant de bigotterie & de superstition, & il est certain qu'il n'y en a pas la moitié tant en Italie & en France ; car , par exemple , si on dit la Messe , ne croyez pas que le Peuple attende à s'agenoüiller qu'il soit arrivé à l'Eglise , ou même à la porte , dès la rue & assez loin de l'Eglise vous le voyez ployer le genoüil & se prosterner. Cela paroît aussi en ce que les Images y sont fort grossieres , car on en voit une dans la principale Eglise de Soleurre , qui est de Dieu le Pere , représenté avec une grande barbe noire , tenant entre ses bras nôtre Sauveur , & ayant sur sa tête un pigeon. Le culte de la Vierge est aussi poussé dans cette ville avec beaucoup d'excès , de même que les autres pratiques de l'Eglise Romaine , & cela se remarque principalement dans l'*Ave-Maria* qui est une devotion à peine connue en France : car au moment que la cloche de l'*Ave-Maria* sonne , qui est à midi & après soleil

couché, presque tout le peuple se jette à genoux & fait sa prière à la Vierge. La même devotion est en usage par toute l'Italie; mais on se contente de tirer le chapeau, & de faire une petite priere pendant le son de la cloche; excepté néanmoins à Venise où l'on voit quelquefois des bigots outrer ce culte, mais rarement. Mais enfin quelque forte que soit la bigotterie de ces Peuples, les Suisses en general connoissent si bien leur intérêt, qu'ils vivent entr'eux dans une parfaite intelligence. A quoi ne contribuent pas peu ceux de Lucerne, tant pour avoir une politique bien differente de la politique des autres Cantons Papistes, que parce que l'Ambassadeur d'Espagne & le Nonce du Pape qui font leur residence chez eux, ne cessent de leur représenter que leur salut depend uniquement de leur union, ramenant même autant qu'ils peuvent les autres Cantons Papistes, lors qu'ils tendent à la division. Les Jesuites commencent à devenir en Suisse ce qu'ils sont ailleurs, c'est à dire, tres-puissans. Ils ont dans Fribourg au plus bel endroit de la vil-

le, un fort beau College & une tres-belle Chappelle. Il n'y a pas long-tems que ceux de Soleurre les reçurent chez eux, & leur donnerent un revenu de 1000. francs tous les ans, à condition qu'ils ne seroyent que dix, mais comme il n'y a rien de si sacré qu'ils ne violent pour s'aggrandir, cette condition n'a duré qu'autant qu'ils ont voulu; & aujourd'hui non seulement leur nombre est augmenté, mais ils sont devenus si riches, qu'ils font bâtir une Eglise & un College qui leur cousteront avant qu'ils soyent achevez plus de 400000. livres. Le Roi de France leur a fait present de 10000. livres pour le frontispice, croyant que parce que son Ambassadeur reside là, il y va de sa gloire d'y avoir un monument élevé par un Ordre qu'il cherit, & qui de sa part marque tant d'attache pour lui, suivant sa vieille coûtume de flatter ses bien-faiteurs aussi long-tems qu'il y trouve son compte.

Il y a dans le même Canton une Abbaye riche de 100000 livres de rente, & une Maison de Filles portant l'habit de Saint François, qu'on dit avoir

bien 60000 livres de revenu qui sont distribuées à soixante Religieuses qui sont dans la maison , c'est à chacune 1000 livres de rente ; ce qui est bien assés pour des Religieuses qui sont dans un país où avec peu de chose on peut vivre à son aise. Il ne faut pas oublier de remarquer à Soleurre une chose qui merite plus qu'aucune autre de la consideration ; c'est certaine grande muraille qu'on élève autour de la ville & dont on la fortifie , qui est assurément la muraille la plus belle , & en même-temps la plus forte qu'on puisse voir : la pierre qui y fait face est d'une espece de gros marbre & est si grande , qu'il s'en trouve qui ont jusqu'à dix pieds de longueur & deux ou trois de largeur & d'épaisseur. Cependant quoi que l'ouvrage soit d'une grande beauté & qu'on y ait fait une tres-grande dépense , il est certain qu'il ne resisteroit guere devant une armée qui le battroit un peu vigoureusement. Comme cette muraille est achevée du côté de la riviere sur laquelle est assise la ville , aussi-bien que le fossé , qui est fort large , la contrescarpe & le

glassis, on travaille presentement à un fort qu'on bâtit de l'autre côté de la riviere, & qu'on prétend fortifier sur le modelle de la ville. Tout cela coûtera beaucoup aux habitans de Soleurre : car il leur en coûte déjà plus de deux millions : ce qui les a fait repentir souvent de leur l'entreprise ; & en effet à quoi bon tant de fortifications, ne leur suffisoit-il pas d'en avoir pour se mettre à couvert de l'insulte des Paisans, en cas qu'ils vinssent à se rebeller ?

Il ne faut pas oublier de vous dire que ce Canton à deux Avoyers comme Berne ; un petit Conseil de 36 personnes, un Bourfier, un Banneret & 12 Bailliages en propre, qui sont d'un grand profit à ceux entre les mains de qui ils tombent ; car chaque Canton a ses Bailliages dans lesquels il envoie des Baillifs. Je vous ai dit qu'à Berne l'élection des Baillifs ne se fait pas sans brigues, vous sçaurés que dans les Cantons Papistes c'est toute autre chose ; comme je l'appris d'un Ministre Etranger qui reside en Suisse, qui ne craignit point de m'avouer, quoi qu'il

scust qu'elle étoit ma Religion, que les Cantons Papistes n'étoient pas à beaucoup près si bien gouvernés que les Cantons Protestans. Et en effet tout se vend chés eux, justice, alliance, amitié, ce qui ne seroit rien encore s'ils vendoyent ces choses de bonne foi, mais on les accuse, pour vous dire le vrai, de ne le pas faire, & qu'ils ont quelquefois reçu de l'argent de l'Ambassadeur de France & de l'Ambassadeur d'Espagne, signant en même tems des Traités contraires que ces Ambassadeurs leur presentoyent.

De Soleurre je vins à Baden qui n'est pas un Canton, mais seulement un Bailliage appartenant à huit des Cantons les plus anciens, & qui n'a rien de remarquable, sinon une situation commode, qui l'a fait choisir pour être le Siege de la Diette generale de tous les Cantons. Enfin j'arrivai à Zurich, cela veut dire, dans un Canton, lequel quand il ne seroit pas le premier de tous, meriteroit de le devenir par l'honneur qu'il a eu de recevoir le premier la Reformation. Il est beaucoup plus petit que le Canton de Berne,

mais en récompense il est bien plus riche. Il faut aussi qu'il soit bien peuplé, puisqu'on y tient pour assuré qu'en vingt-quatre heures il pourroit fournir 50000 hommes. Les Peuples y sont heureux, n'y étant point tourmentés comme ailleurs par les Baillifs, ayant sagement pourveu que cela n'arrivast point, en réglant comme ils font leur appointemens, & sur tout en ne leur remettant que le centième dernier des amandes qu'ils ordonnent ; Car par ce moyen les Baillifs ne sont point tentés, comme ceux de Berne à qui le tout des amandes appartient, d'en charger leurs Sujets, qui par consequent vivent dans une pleine jouissance de leurs biens. Il en revient encore un grand avantage, car par là on éloigne quantité de brigues qui se font dans les lieux où les Bailliages sont lucratifs : mais icy où il n'y a rien, ou peu de chose à gagner, ne croyés pas que ces emplois soyent fort brigués : c'est tout ce qu'on peut faire que de les accepter quand ils sont offerts, & on ne les reçoit ordinairement que pour ne pas déroger à la Loi du País qui l'ordonne.

Le Gouvernement y est presque le même qu'à Berne , toutefois au lieu que le Magistrat à Berne est appelé *Avoyer*, il est appelé icy *Bourguemêtre*. On y tient un *Compte* si exact du revenu de l'*Etat*, qu'il est impossible qu'il s'en perde rien , & c'est pourquoi le *Trésor public* y est fort riche , & l'emporte de beaucoup sur celui de Berne , de même que l'*Arsenal* qui est bien mieux fourni , & les fortifications de la place bien plus régulières. Le commerce y est aussi très-grand, la *Ville* ayant d'un côté son *Lac* qui a 24 mille de longueur & deux ou trois de largeur , qui lui fournit ses provisions ; & de l'autre ses *Rivieres* qui enlevant ses *Manufactures* & les portant sur le *Rhin*, donnent lieu à ses habitans de les transporter par tout où il leur plaît. Une de leurs principales *Manufactures* est celle du *Crespon*, qui est le plus beau que j'aye jamais vû. Je ne vous dirai rien de la situation de la *Ville*, sinon qu'elle est très-agréable. Pour le *Pais* c'est un *Pais* de montagnes qui est fort froid l'hiver , car les *Lacs* y gèlent entièrement , si vous en exceptés au

moins quelques endroits qui ne gla-
cent point, ou qui ne demeurent pas
long-temps glacés; ce qui fait croire
qu'il y a là des sources d'eau vive. On
peut dire la même chose du Lac de
Geneve; car comme il gèle en quel-
ques endroits, il y en a aussi d'autres
où il ne gèle jamais.

On remarque à Zurich l'ancienne
simplicité des Suisses, telle qu'elle é-
toit du temps que le vice & la vanité
n'y avoyent point encore touché. Les
femmes vivent dans une si grande rete-
nuë, qu'elles ne voyent familièrement
que leurs plus proches parens, & ne
rendent pas même dans la rue le salut
aux Etrangers; on peut dire même
qu'elles ne le rendent à personne; car
icy, il n'y a que les Etrangers qui sa-
luënt, encore est-ce simplement en ô-
tant le chapeau & sans faire de compli-
ment. Toute la civilité des femmes
ne consiste qu'à donner la main aux
hommes. J'oubliois à vous remarquer
une chose fort singuliere appartenant
au Gouvernement de Zurich. Le pe-
tit Conseil est de 50 personnes, mais
en sorte toutefois que le Gouverne-

ment n'est jamais entre les mains que de 25, c'est-à-dire, que ces 50 personnes font deux bandes, qui ont chacune d'elles à leur tête un Bourguemestre, & gouvernent tour à tour; Leur règne est de six mois, qu'ils prennent de Noël à la Saint Jean, & de la Saint Jean à Noël.

Pour vous dire presentement quelque chose du Canton en general, vous sçaurés qu'il fait en tout neuf grands Bailliages & 21 Châtelainies qui ont leurs Baillifs & leurs Châtelains, les premiers demeurent sur les lieux, mais pour les autres, leur occupation est si peu de chose, qu'en allant de temps en temps rendre justice à leurs Châtelainies, ils peuvent demeurer à Zurich: Les uns & les autres sont du grand Conseil.

La bonne foi régne icy tres-particulierement; ce qui a paru dans l'attachement inviolable qu'ils ont eu à observer les Traités faits avec la France, lesquels ont été executés avec toute l'exaëtitude possible; ce qui n'a pas été pratiqué de même par les autres Cantons, qui se sont laissés gagner assés

souvent par de l'argent. La pieté n'y est pas moins grande, car on y a converti les revenus de l'Eglise en usages pieux, en quoi l'on peut dire que ce Canton a surpassé encore les autres Etats qui ont reçu la Reformation; c'est pour cela aussi qu'on y voit tant d'Hôpitaux, qui sont tous bien fournis. On m'a assuré qu'il y en a un entr'autres qui nourrit tous les jours 650 pauvres. Mais autant qu'on y est porté à renter ces maisons, ce qu'on peut appeller la veritable charité, autant méprise-t'on de les bâtir avec magnificence; c'est pourquoi on les voit toutes fort simples. Si vous m'en demandés la raison, je vous répondrai ce qu'une personne qui est dans le Gouvernement me dit un jour avec esprit sur cela; c'est qu'on ne devoit point s'étonner de voir la simplicité de leurs Hôpitaux, parce qu'ils croyoient qu'il leur suffisoit d'entretenir leurs pauvres en pauvres, sans se mettre en tête de les entretenir & de les loger en Princes.

Le Doyen & le Chapitre y font toujours Corps, & possèdent sur ce pied les mêmes biens qu'ils possedoyent a-

vant la Reformation ; par ce moyen ils ont de quoi vivre largement , mais aussi sont-ils chargés d'un grand travail, car on fait beaucoup des prêches ; le moins c'est une fois le jour , & assés souvent c'est deux ou trois fois. Le premier Sermon se fait le matin, & commence à cinq heures. Vous me dirés que c'est beaucoup que de prêcher tous les jours : Il est vrai : mais comme avant la Reformation les Papistes avoyent le service de leur Messe qui se faisoit chaque jour ; les premiers Reformateurs tant à Geneve qu'en Suisse , crurent que comme le Sermon succedoit à la Messe pour le service , il étoit à propos qu'on le fît tous les jours ; afin que les peuples accoûtumés aux exercices de devotion journaliers , trouvassent chaque jour matiere à exercer leur pieté. Au reste il seroit necessaire pour empêcher qu'on ne prît du dégoût de tant de Sermons , que les Predicateurs ne les fissent pas si longs ; c'est en quoi ils suivroyent l'esprit de ceux qui ont établi chés eux le service Divin , qui n'ont entendu obliger les Ministres à autre chose qu'à l'explica-

tion ou paraphrasé d'un chapitre de l'Ecriture, qu'ils acheveroient par une exhortation sur ce qu'ils y trouveroient de plus considerable. Et il faudroit aussi que les Predicateurs se contentassent de prêcher un bon quart d'heure, par ce moyen les Peuples iroyent les écouter avec moins de peine, & avec plus de profit, & eux-mêmes en tireroient un grand avantage, car ils se rendroient maîtres peu à peu du sens de l'Ecriture, ce qui est la veritable science du Ministre de l'Evangile, & leurs Sermons courts & simples ne leur donneroyent pas toute cette peine que leur donnent ces grands & travaillés Sermons, lesquels après tout ne sont pas de grand profit pour les Peuples.

Il y a dans les Archives du Chapitre de l'Abbaye un grand nombre de Lettres de Bullinger & de quelques grands Hommes qui autrefois lui écrivirent : Elles sont reliées ensemble & font un grand nombre de volumes en folio. Il ne faut point douter qu'elles ne contiennent quantité de choses dont on pourroit enrichir ou illustrer l'histoire de la Reformation, Bullinger ayant

vêcu long-temps dans une tres-grande reputation. Cependant je ne dois pas omettre en parlant de lui, que cette Ville à sa persuation, reçût le plus honnêtement du monde quelques-uns de nos Anglois qui furent exilés sous le Règne de Marie, & entr'autres Sands qui fut après Archevêque d'York; Horne qui à son retour fut Evêque de Winchester, & Jewel Evêque de Salisbury : Il eut soin de les faire loger dans le Cloître, & enfin il leur rendit toutes sortes des bons offices : Ce que ces Messieurs tâcherent de reconnoître ensuite par des coupes d'argent dont ils firent present au College avec une inscription que j'ai leüe, laquelle contient la bonne reception qu'on leur avoit faite & la reconnoissance qu'ils en avoyent. Mais sur tout étant de retour en Angleterre, après le rétablissement des affaires de la Religion sous le Règne d'Elisabeth, ils eurent grand soin d'écrire à Bullinger & d'entretenir avec lui une grande correspondance. J'ai leu presque un volume de ces Lettres depuis que je suis icy. Il y en a grand nombre qui contiennent peu de chose,

& où l'on ne voit que quelque nouvelles assez generales, mais il y en a quelques autres qui contiennent des matieres importantes : principalement sur les disputes qui étoient alors en vogue, touchant les habits du Clergé, & qui ont été comme la source de nos malheureuses divisions. Il paroît par quelques-unes de ces Lettres que j'ai lûës en original, que les Evêques conservoyent les anciens habits plutôt par complaisance pour la Reine, que par aucun veritable attachement qu'ils eussent pour ces habits, puis qu'ils ne craignent point quelques fois de montrer le mépris qu'ils en faisoient. Jewel dans une lettre qu'il écrivoit le 8. Février de l'année 1566. souhaite que ces vêtemens aussi-bien que les autres restes du Papisme soyent abolis, en sorte que non seulement ils ne servent plus dans les Eglises, mais même qu'il n'en soit plus parlé dans le monde; ajoutant qu'il ne sçauroit assez déplorer de ce qu'il voit la Reine resoluë d'empêcher qu'on n'apporte sur tout cela aucun changement. Sands dans une lettre écrite au mois de Janvier

vier de la même année, s'assûre que Dieu par sa bonté ne tardera pas à finir toutes ces disputes de rien : *Contenditur, dit-il, de vestibus Papisticis utendis, vel non utendis, dabit Deus his quaque finem* : c'est-à-dire, on dispute aujourd'hui, sçavoir si l'on se servira des habits Papistes, ou si l'on ne s'en servira pas ; Dieu finira, s'il lui plaît, bien-tôt toutes ces disputes. Horn Evêque de Winchester passe plus avant, car dans une lettre du 16. Juillet de l'année 1565. il témoigne le déplaisir qu'il a de l'acte passé touchant ces habits ; qu'il espere au reste qu'à la prochaine séance le Parlement pourra le revoquer, si le parti Papiste ne trouve moyen de l'empêcher ; demandant en outre avis à Bullinger s'il se conformera à l'acte ou non. Et plusieurs autres lettres écrites sur le même sujet assûrent que Crammer & Ridley se propofoient d'obtenir un acte du Parlement pour l'abolition de ces habits. Ces grands hommes blâment fort cependant ceux qui ne vouloyent pas en cela suivre les loix ; car encore qu'ils ne crûssent pas que ces ornemens appartenissent à la Reli-

gion , ils croyoient toutefois qu'on pouvoit s'en servir sans blesser la pieté. Il y en a une de Grindal , qui est du 27. Aoust 1566. par laquelle on voit que tous les Evêques qui avoyent passé la mer , s'efforcèrent de persuader à la Reine de laisser tomber cette dispute des habits : mais que la Reine se trouva si fort prévenuë à cet égard , qu'elle ne voulut jamais consentir à le faire , quoi qu'on lui pût dire & quoi qu'on lui pût représenter ; ce qui fit résoudre enfin ces Evêques à se soumettre & à attendre un temps auquel ils pussent faire revoquer la loi. Le même crie fort contre quelques-uns qui avoyent été si imprudens que de s'opposer ouvertement à la loi donnée en faveur de ces habits : ce qui avoit si fort aigri l'esprit de la Reine , que les choses , dit-il , se trouvoient alors en plus mauvais état qu'elles n'étoient dans le commencement. Enfin il remercie Bullinger d'une lettre qu'il avoit écrite pour faire voir qu'on pouvoit user de ces habits , qu'il dit avoir produit un fort bon effet. Parmi toutes ces Lettres il s'en trouve aussi quelques-

unes de Cox Evêque d'Ely, dans l'une desquelles il se plaint amèrement de l'aversion que témoignoit le Parlement pour toutes les propositions qui tendoyent à la Reformation des abus. Dans une de Jewel qui est du 22. de May 1559. on lit que la Reine refusa d'être appelée le Chef de l'Eglise, cette Princesse ne croyant pas que ce titre pût être bien donné à d'autre qu'à Jesus-Christ ; à joindre, disoit-elle, que l'Antechrist avoit si fort abusé de ce titre, qu'il étoit bon de ne l'employer plus que pour le Sauveur, auquel tout le monde convenoit qu'il appartenoit. Je ne m'arrêterai point à vous faire les reflexions qu'on pourroit tirer sur toutes ces Lettres, parce que mon dessein est seulement de représenter icy, quel étoit dans le temps de la Reformation, le sentiment des principales têtes de nôtre Eglise au sujet de ces questions qui nous ont précipités depuis dans de si terribles disputes, & de fournir par même moyen quelque lumière à ceux qui voudroyent travailler à l'Histoire de ces temps-là. Et puis, Monsieur, ma Lettre devient

longue , & peut-être n'aimez-vous point les longues Lettres non plus que moi. En effet c'est quelque chose de bien-fatigant : Cependant il faut que vous preniés patience pour celle-cy , car quelque longue qu'elle soit , je ne puis encore la finir , il me faut auparavant vous dire une particularité de mon Voyage que vous ne serés pas sans doute fâché d'apprendre , elle est un peu forte , mais elle ne l'est pas trop pour vous : voici ce que c'est.

Vous sçaurés donc, Monsieur, que j'ai pris peine dans mes Voyages d'examiner tout ce que j'ai pû recouvrer d'anciens manuscrits du Nouveau Testament , au sujet de ce passage de Saint Jean , * que quelques-uns contestent si fort , *Il y en a trois qui rendent témoignage au Ciel , le Pere , la Parole , & l'Esprit , & ces trois là sont un.* Bullinger ne sçavoit qu'en penser , à cause qu'il ne se trouvoit point dans un ancien manuscrit Latin qui est à Zurich , & qui marque une antiquité d'environ 800 ans ; car il est écrit d'un caractère qui commençoit à être en usage du

temps de Charlemagne, & en effet je ne l'y ai point trouvé: Mais c'est une faute du Copiste qui a oublié de le mettre, ou qui a cru le devoir laisser pour quelque raison qu'on ne sçait pas; car à la tête des Epîtres Canoniques de ce manuscrit on trouve la preface de Saint Hierôme, dans laquelle ce Pere dit, qu'il s'est étudié à être fort exact dans sa version, afin de pouvoir découvrir la perfidie des Arriens, qui avoyent porté leurs mains sacrileges sur ces Epîtres pour les falsifier, ou même pour les retrancher, ce qu'ils avoyent pratiqué en particulier à l'égard de ce passage de Saint Jean qu'ils avoyent retranché. Cette preface est imprimée dans la Bible de Lyon. Mais ne sçauriez-vous me dire, Monsieur, d'où vient qu'Erasme n'en fait point mention dans l'édition qu'il nous a donnée des œuvres de Saint Hierôme? Car pour moi, je vous avouë, que je ne sçaurois que penser de sa conduite à cet égard. En effet, dira-t'on que c'est mauvaise foi? Mais Erasme avoit tant de sincérité, qu'il faut, à mon avis, être bien hardi pour l'accuser d'en

avoir manqué. Dira-t'on, que c'est pour ne l'avoir pas cruë de Saint Hierôme ; Mais comment cela pourroit-il être, puisque cette preface se trouve dans tous les anciens manuscrits de la Bible, au moins que j'aye jamais veus, & en particulier dans le manuscrit de la Bible de Basse, qui est le lieu où Erasme a fait imprimer les œuvres de ce Pere. Au reste, non seulement cette preface se trouve dans un manuscrit de la Bible qui est à Geneve, & qui peut être vieux d'environ 700 ans, mais le passage même de Saint Jean s'y lit, comme il est couché dans toutes les éditions, si ce n'est qu'il marche après le verset qui suit dans les autres éditions.

Puisque je suis sur cette matiere, je n'en feray point à deux fois ; mais je vous rapporteray tout ce que j'ay appris sur ce sujet dans mes Voyages. Ainsi vous sçaurés que dans la Bibliothèque de Saint Marc à Venise, il y a un manuscrit en trois langues, Grec, Latin & Arabe, où le passage de Saint Jean se trouve : non à la verité dans le Grec & l'Arabe, mais dans le Latin ; & il est placé comme dans le manuscrit

de Geneve. A Florence dans la Bibliothèque de Saint Laurens est un autre manuscrit d'une Bible Latine, dans lequel on lit encore ce passage, aussi bien que la preface de Saint Hierôme; mais toujours transposé comme dans les manuscrits de Geneve & de Venise: outre cela il commence par la particule *Sicut*, comme dans le manuscrit de Venise. Au contraire ce passage ne se lit point dans deux manuscrits Grecs des Epîtres qui se voyent à Basle, & qui semblent être vieux de 500 ans. J'oublois à vous dire que cette particule ne se lit point non plus dans une Bible Latine qui est au même lieu, & qui n'a pas moins de 800 ans d'antiquité, quoi qu'elle ait la preface de Saint Hierôme. Que dirai-je de quatre manuscrits Latins du Nouveau Testament qui se voyent à Strasbourg, & qui sont à peu près du temp de Charlemagne, si vous en exceptés un qui semble être plus vieux d'un siecle? Dans le dernier on ne trouve ni la preface de Saint Hierôme, ni le passage de Saint Jean qui se lit seulement au bas de la page, écrit d'une autre main;

dans deux autres se trouve la preface, mais non le passage, sinon à la marge: Reste le quatrième où le passage se trouve aussi-bien que la preface, mais avec la transposition & la particule que nous avons remarqué se trouver dans les manuscrits de Venise & de Florence.

Mais à propos de manuscrits Latins de la Bible, peut-être en attendez vous de Rome & du Vatican, après vous en avoir produit de divers autres endroits: mais il faut que vous sachiez qu'ils sont fort rares dans ce lieu là, & que le plus vieux que j'y ay vu n'a pas plus de 400 ans. En recompense il y en a un Grec de tres-grand prix, qu'un certain Chanoine nommé Shellsrat Bibliothecaire, m'a assuré être vieux de 1400 ans, ce qu'il prouvoit par la ressemblance des caracteres, avec ceux qui sont sur la statuë de Sainte Hypolite. Et en effet cette ressemblance est si grande, que si la statuë étoit certainement de ce temps-là, on ne pourroit gueres douter que le manuscrit n'en fust aussi. Il est en meilleur état & beaucoup plus entier que

le manuscrit du Roi qui est à Saint Jacques : mais les caracteres ne sont pas si beaux & n'ont pas les mêmes marques d'antiquité. Au reste l'on ne lit ni dans l'un ni dans l'autre le passage qui a donné lieu à cette longue digression. Je la finirai icy, aussi-bien que ce que j'ai à vous dire de Zurich, à quoi je n'ajouterais rien, sinon que dans une grande Sale & bien prise, on voit une tres belle Bibliotheque qui est ouverte à tout le monde, comme aussi un cabinet de medailles fort curieux. Après cela je me mets en chemin, pour amasser des materiaux pour composer une seconde Lettre. Quand j'aurai de quoi en faire une à peu près de la taille de celle-cy, attendez-vous, Monsieur, à un second entretien de vôtre, &c.

Quand j'ai mis vôtre serviteur au bas de ma Lettre, j'ai cru de bonne foi, Monsieur, n'avoir plus rien à vous dire, mais je me trompois; car il me souvient de quelques remarques que je n'y ai point faites, & qui cependant y doivent être, les voicy par apostille afin de n'avoir pas la peine de leur al-

ler chercher place dans le corps de la Lettre.

La premiere est sur ce que je vous ai dit , qu'à Berne les Bailliages sont distinguez par une espece de scrutin , suivant lequel il étoit impossible de discerner ceux qui donnoient à quelqu'un leurs suffrages d'avec ceux qui ne les donnoient pas. Depuis que j'en suis parti , j'ai appris qu'on y a fait une nouvelle ordonnance qui en régle la maniere. Cette ordonnance a quelque rapport à un réglemant qui se voit à Venise sur le même sujet , & a pour but de faire dépendre plus que jamais les Elections du hazard , afin de mettre fin autant qu'il est possible à toutes les brigues dont on s'est servi jusques icy dans ces occasions. On prend donc un certain nombre de petites boules , dont le tiers sont dorées , & les autres argentées ; on les jette dans une boëtte , & on les presente ensuite à tirer à un nombre égal de personnes ; & il n'y a que ceux qui ont tiré celles qui sont dorées , qui soyent admis à donner leurs suffrages , pour l' Election des Baillifs. Par ce

moyen on ne sçauroit guere faire de brigues, ou du moins elles ne peuvent pas aisement reüssir ; car en suivant cette methode, quand il arriveroit qu'un homme eût gagné la plus grande partie de ceux qui sont appellés pour l'élection, il se pourroit faire que ce ne seroit point ceux qui auroient tiré les boules dorées : ainsi on n'en seroit pas plus avancé.

La seconde meriteroit d'être écrite en caracteres d'or, à la memoire éternelle de la charité des Suisses en general, & en particulier de ceux de Berne, qui depuis la persecution de France, on fait de leur pais comme un Sanctuaire qui sert à retirer les malheureux, & dans lequel les pauvres Fidèles sont reçûs d'une maniere si genereuse, & en même temps si Chrétienne, que la Religion Reformée se doit à jamais souvenir de leur pieté. En effet ceux qui furent d'abord condamnés en France pour l'affaire des Cevennes, ayant passé chés eux, y furent reçûs à bras ouverts & avec tant de carresses, que la bonne reception qu'on leur fit surpassa assurément de beaucoup leur

attente. D'abord ils assignerent aux Ministres qui n'étoient pas mariés, une pension de cinq écus par mois, & pour ceux qui l'étoient ils l'a proportionnerent, après quoi on les dispersa dans le pais de Vaux, mais en sorte toutefois que la plus grande partie demeura à Lausanne & à Vevay. Et parce que le Canton de Berne ne pouvoit pas seul porter tant de frais, ceux de Zurich, de Neuf-châtel, de Saint-Gal & les Grisons, aussi-bien que plusieurs autres Etats Protestans leurs voisins les assisterent de leurs charités. Néanmoins ceux de Berne ne laissoient pas d'être les plus foulés, & cependant ils ne se rebuterent point de bien faire, au contraire le mal croissant par l'entiere dispersion des Eglises de France qui survint quelque temps après, leur charité redoubla tellement que sans s'étonner du grand nombre de misérables qui se retiroient chés eux, & dont on a vû pour une seule fois à Lausanne jusqu'à 2000 entre lesquels il y avoit bien 200 Ministres, on les voyoit aller au devant de tous ces pauvres gens, leur offrir leurs maisons & leurs bour-

ses; & ce qui est admirable, c'est que leur charité ne diminuë point: Car ceux que la providence de Dieu sauve tous les jours de France & fait passer chés eux, sont reçûs avec une cordialité qui me fait souvenir de la charité des premiers siècles de l'Eglise: ce qui est comme un reproche secret de la dureté & de la froideur du nôtre.

Quand je devrois passer un peu les bornes de l'apostille, je ne saurois m'empêcher de vous rapporter ici un demêlé qui arriva il y a quelque tems à Geneve & en Suisse au sujet de quelques propositions de peu d'importance, mais où vous pourrez remarquer de quels excez sont capables les Theologiens, quand par malheur ils rencontrent des gens qui ne tombent pas entierement dans leur sens. Voici l'affaire en deux mots.

Les questions qui furent agitées en Hollande il y a déjà plusieurs années, touchant les décrets de Dieu & l'étenduë de la mort de Jesus Christ, ayant fait du bruit dans le monde Amyraut, Daillé, & quelques autres Theologiens

de France, prirent un milieu entre les deux partis qui étoient aux mains & ne tarderent gueres à mettre dans leur sentiment toute la France, & à faire bien des Disciples dans les pais Etrangers. Geneve entr'autres & la Suisse en produisirent plusieurs qui commencerent à rejeter l'imputation du peché d'Adam, & à prêcher l'universalité de la mort de Jesus Christ aussi bien que le don que Dieu fait aux hommes d'une grace suffisante, sans déroger toutefois à un decret particulier & libre d'élection, & à une grace victorieuse qu'ils pretendoyent ne se donner qu'à ceux qui sont renfermez dans ce decret. Les Sectateurs de cette nouvelle methode devenoyent puissans à Geneve, sous le nom d'Universalistes qu'on leur donna, à la faveur de deux Professeurs en Theologie qui étoient de ce sentiment; mais les Theologiens de l'ancienne opinion prenant feu sur ce qu'ils voyoient tous les jours leur parti diminuer, & l'autre au contraire s'accroître, s'aviserent de leur susciter une affaire sur leur sentiment, qu'ils pousserent si loin, que toute la

Ville n'entendant parler d'autre chose, s'y intéressa enfin, & prit parti. Il semble que s'agissant de speculations qui ne touchoient point au fonds de la Religion, & qui d'elles-mêmes sont si embrouillées, qu'il est comme impossible d'en faire un jugement certain, le Magistrat seroit intervenu dans cette dispute, & auroit aussi-tôt fait cesser le trouble en imposant silence aux deux partis. C'étoit en effet ce qu'il devoit faire : mais au contraire il laissa malheureusement aux Theologiens la liberté de vuider leur différent comme ils l'entendroyent. Les Theologiens de Suisse attachez à l'ancienne opinion, y ayant peu d'universalistes parmi eux, entreprirent de terminer cette affaire, & dresserent divers articles, dans lesquels non seulement les doctrines que je viens de vous marquer, furent condamnées, mais aussi quelques speculations qu'on avoit proposées touchant *l'immortalité d'Adam*, & quelques autres qualitez regardant l'état d'innocence : Et comme Cappel & quelques autres critiques avoient soutenu la nouveauté des points, pretendant qu'on devoit corriger le

Texte Hebreu sous pretexte que les Copistes y avoyent pû glissier quelque faute, tant à l'égard des voyelles, que des consonnes, ils défendirent par ces articles toutes les corrections de l'Hebreu de la Bible, approuvant l'antiquité des points, sinon dans toute l'étendue de Buxtorf, au moins suffisamment pour fermer la porte à toutes ces corrections. Ce *consentement* dressé, car c'est là le nom qu'on donna à ces articles; on ne se contenta pas de le proposer comme un formulaire de doctrine, contre lequel personne ne pourroit s'élever sans en courir quelque censure, on passa jusqu'à déclarer qu'on entendoit obliger tous ceux qui voudroient entrer dans le Ministère, ou occuper quelque Chaire de Professeur, de signer ce formulaire, *Sic sentio*, c'est à dire, c'est là mon sentiment. Ce qui ayant été executé à Berne & à Zurich, ne tarda gueres de l'être à Geneve, où le formulaire fut aussi tôt porté & reçû par l'autorité des deux Cantons. Le Modérateur & le Clerc le signerent au nom de tous ceux qui étoient en charge. Sur quoy l'on

a trouvé ces deux choses à redire ; La première est , qu'on se soit ingeré de faire un reglement pour une chose de si peu de consequence , par lequel on déclare ce qu'il faut croire , & ce qu'il ne faut pas croire. La seconde , que suivant une maxime qui a toujours été fatale à l'Eglise , on ait eu la temerité de vouloir faire signer certains articles , sous peine d'être exclus de tout emploi , en cas qu'on refusât de le faire ; Car on ne peut , à mon avis , appeller autrement cette conduite , qu'une usurpation des droits de Dieu , qui seul peut entrer dans la conscience & y commander. Au reste en blâmant ce fait comme je le blâme , je veux bien que vous sachiez que j'honore ceux qui en sont les auteurs , que je reconnois pour la plûpart , gens d'un mérite extraordinaire , que je suis persuadé n'avoir rien fait qu'en conscience & par affection pour la verité. J'aurois seulement souhaité qu'en cette occasion , ils eussent montré dans leur conduite un peu moins de prevention & de partialité. Voilà , Monsieur , une furieuse apostilles , je croi que vous n'en verrez jamais

la fin, la voilà tantôt de la grandeur d'une Lettre, & je ne suis pas encore au bout. Patience, ce sera bien-tôt fait, car à propos ou non, je vous assure que je finis après trois remarques qui ne seront pas longues.

La seule taxe considérable que payent les Peuples dans toute la Suisse, est le cinquième du prix de la vente des fonds, qui va toujours au profit du public, sans que les Baillifs puissent faire à cet égard d'autre grace que de réduire ce cinquième au sixième. Ils appellent ce droit du nom de *Lod*, qui vient du Latin *alodium*, & est payé par les vendeurs, qui sont punis par là en quelque sorte du mauvais ménage qui les oblige à se défaire de leurs biens. Cependant il y a quelques heritages qui ne sont point obligez à ce droit, & qu'on appelle pour cette raison, biens de franc alleu.

Je n'ai pas été peu confirmé dans la conjecture que j'ai donnée ci-dessus touchant l'origine du nom d'Avoyer, depuis que j'ai trouvé qu'en quelques petites villes du Canton de Berne, comme entr'autres à Payerne, le

premier Magistrat est toujours ainsi appelé ; car il est paroît manifestement de là , que ce nom répond au titre d'Advocat que portoyent autrefois du temps des Romains les anciens Magistrats qui étoient envoyés pour gouverner les Villes, & ensuite les Juges Civils qu'ordonnoient les Evêques, & qu'on a appellés depuis Vidames, ou Vice-Seigneurs. Voila d'où vient sans doute à Berne le nom d'Avoyer que ce Canton a toujours conservé, quelque changement qu'il ait éprouvé dans son Gouvernement.

J'ai peut-être passé un peu trop légèrement sur le dernier démêlé qui est arrivé en Suisse, à l'occasion du Canton de Glaris ; Ainsi vous voulés bien, Monsieur, que je le retouche icy. Si vous cherchés donc l'origine de cette querelle, elle se trouvera dans la maniere dont ce petit Etat est disposé à l'égard de la Religion ; car Glaris & Appensel étant les deux Cantons de Suisse où les deux Religions sont permises & professées depuis la Reformation ; mais avec cette difference, que dans Appensel les Protestans & les Pa-

pistes ne sont point mêlez ; mais occupent chacun la moitié du païs : Au lieu que dans Glaris ils sont mêlez & confondus les uns parmi les autres ; la disposition de ce dernier Canton fait , dis-je , que les peuples n'ont jamais pû être si bien unis entr'eux , qu'ils n'ayent toujours été prêts à se diviser à la première rencontre ; car il est comme impossible qu'il n'y ait quelque éloignement de cœur où la conformité de créance n'est point , & où le commerce fait rencontrer ensemble sans cesse les deux partis. Cependant parce que la seule animosité ne suffit pas pour faire passer à une rupture entière , & qu'il faut pour cela un pretexte , soit vrai , soit faux ; les choses en seroyent peut-être demeurées là , sans la jalousie des Papistes , qui impatiens de voir que leur Religion diminüoit si fort dans ce Canton , où l'on assuroit ne se trouver plus qu'environ 200 Familles , qui encore étoient si pauvres , que la plûpart d'elles par nécessité ne cessoyent de passer dans le parti des Protestans , s'avisèrent à cette occasion de faire de grandes plaintes ; disant que veu le petit

nombre où ils étoient réduits, ils alloient être sans cesse exposés à mille injustices de la part des Protestans qui étoient les plus forts ; qu'il falloit pourvoir à cela & ne pas souffrir qu'ils fussent ainsi misérablement opprimés ; que la chose étoit aisée à faire ; qu'on n'avoit qu'à separer le Canton en deux parties , dont l'une seroit pour eux , & l'autre pour les Protestans ; que par ce moyen ils vivroient en paix à l'exemple de ceux d'Appensel , qui moyennant ce partage jouissoient d'un profond repos. Ce fut là le sujet de la broüillerie, car d'un côté les Cantons Papistes ayant appuyé ces plaintes & ces propositions des Papistes de Glaris , & étant poussez à cela tant par leur propre intérêt (parce que la diminution de leur Religion à Glaris étoit un affoiblissement de leur parti) que par les Conseils & les intrigues d'une Cour dont tout le soin est de mettre de la division dans tous les Etats voisins : Et de l'autre les Protestans de Glaris ayant refusé le parti qui leur étoit proposé , disant qu'il n'étoit pas juste que les Papistes qui ne faisoient pas la 20. partie

des habitans du Pais en occupassent la moitié : Là-dessus on s'échauffa tellement qu'il étoit à craindre qu'il n'arrivât quelque chose de fâcheux. Cependant les Protestans de Glaris se trouvoient bien empêchez ; parce que leur pais étant absolument enclavé dans les terres des Cantons Papistes, les Cantons Protestans ne pouvoient pas facilement venir à leur secours. Mais enfin ils resolurent de mourir plutôt que de souffrir le partage qu'on exigeoit d'eux. Et d'un autre côté les Cantons Protestans asséurerent qu'ils en viendroyent à une guerre ouverte, si l'on vouloit imposer ce joug à leurs Freres de Glaris. Mais sur ces entre-faites on trouva un temperament qui fut accepté des deux partis, & il fut accordé que les procès qui surviendroyent là, entre personnes de différente Religion, seroyent terminez par des Juges dont les deux tiers seroyent de la Religion du défendeur. Cependant que pensés-vous que faisoient ceux qu'on croyoit l'avoir fomentée, ou plutôt l'avoir fait naître ? Ils avoient de toutes leurs forces la fortifi-

cation d'Hunningen, qui est un fort, comme vous sçavez, aux portes de Basle, lequel est de consequence pour les Suisses, qui voyent bien presentement qu'on s'est moqué d'eux; mais quel remede autre que de souffrir lorsque la chose est faite?

Je finis en vous faisant sçavoir qu'il y a six nobles familles à Berne qui ne sont point comprises dans le reglement qui porte, que dans le Conseil chacun prendra seance suivant l'ordre de sa reception: mais elles ont le privilege dès le moment qu'elles y sont reçûes, de preceder les anciens Conseillers. Réjouissez-vous, Monsieur, c'est fait, & je suis cette fois sans reserve, vôtre &c.

*A Zurich, ce premier
Septemb. 1685.*

L E T T R E II.

M O N S I E U R ,

Après avoir demeuré peu de temps à Zurich, nous nous embarquâmes sur le Lac, & nous descendîmes à Ripperfword, où nous passâmes sous le pont, lequel est un tres-bel ouvrage pour le País. Il faut que sa longueur soit considerable, puisque le Lac est large en ce lieu là d'un demi mille; la largeur du pont est de douze pieds, mais il n'a point de gardefous, ce qui fait que quand le vent souffle un peu fort, & cela arrive assés souvent, on court risque d'être jetté dans le Lac. J'ay remarqué ce même défaut dans presque tous les ponts de Lombardie, dequoi je me suis quelquefois étonné, ne voyant pas pourquoi l'on en use ainsi, puisque des gardefous ne sont pas d'une grande dépense, & qu'il se trouve là des ponts qui sont tout ensemble & fort hauts & fort

fort longs. Cependant quoy qu'il n'y ait rien sur ces ponts qui empêche de tomber, on n'a point ouï dire qu'il soit jamais arrivé par là aucun malheur; graces, sans doute, à la sobriété de ceux du Pais qui ne sont pas yvrognes.

De ce Lac, après deux jours de chemin, nous vîmes à Coire qui est la capitale des Grisons où se tenoit pour lors une Diete generale des trois Ligues. Nous y restâmes dix jours, pendant lesquels mé servant de l'occasion de la Diete, j'appris diverses particularitez touchant ces Ligues qui ne sont pas de la connoissance de tout le monde. La ville n'est pas des moindres, puisqu'elle contient entre quatre ou cinq mille ames: elle est située dans un fonds sur un petit ruisseau qui ne l'a pas plutôt quittée, qu'il se va perdre dans le Rhin; des montagnes l'environnent de tous côtez, de sorte que l'Eté y doit être court; & en effet la neige n'y est pas encore fondue en May & en Juin; & lorsque j'y passay, qui étoit en Septembre, il y neigea. Sur une eminence qui est à l'Est est bâtie la Ca-

thédrale, le Palais de l'Evêque, & le Cloître où demeure le Doyen avec six Prebendaires. Tous ceux qui occupent ces lieux sont Papistes, mais la ville est toute Protestante. Avec tout cela ils ne laissent pas de vivre bons amis. Sur cette même eminence, à la hauteur d'environ un quart de mille, est la Chapelle de S. Lucius, à laquelle on monte par un precipice. J'y montay par curiosité, quoy que je n'aye pas beaucoup de foy pour tout ce qu'on dit de ce S. Lucius, que j'ay de la peine à croire s'être si fort éloigné de son pais pour venir être Apôtre des Grisons. Cette Chapelle est une petite voûte d'environ dix pieds en quarré, dans laquelle est un autel, où l'on dit la Messe aux grandes Fêtes. Au dessus est une grotte naturellement creusée dans le roc, qui semble avoir été faite pour loger un Hermite, & au dedans est une petite fontaine qui envoie au pied de la Chapelle quelques gouttes d'eau que l'Evêque me dit avoir quelque chose d'huileux, & être bonne pour les yeux par une secrete vertu que Dieu luy a donnée. Mais c'est un conte, car après

l'avoir sentie & goûtée, je n'y reconnus rien de semblable, & je ne croy pas quelle soit meilleure pour les yeux que toute autre eau de roche. Je ne me contentay pas de répondre cela au bon vieil Evêque, mais je m'offris encore de lui prouver que tout ce qu'on dit de S. Lucius est faux, & ne peut-être regardé que comme une fable, & particulièrement ce qu'en dit la Légende par rapport aux Grisons, dont elle veut qu'il ait été Apôtre : Mais que sans entrer dans le détail, la fausseté paroissoit en ce qu'au temps où on pretend qu'il à vécu, il n'y avoit point de Rois dans la Bretagne qui étoit encore alors une Province de l'Empire Romain ; Et de plus qu'aucun Auteur ancien n'a parlé de ce Lucius, Bede étant le premier qui en a touché quelque chose : Et bien qu'il fût vray qu'on produisoit en faveur de ce conte une lettre écrite au Pape Eleuthere & la réponse de ce Pape ; ces deux pieces portoyent si visiblement le caractère de fausseté, quelles étoient entierement incapables de faire foi. Mais ce bon Evêque me répondit sans s'étonner,

qu'il pouvoit m'assurer que c'étoit là la tradition de son Eglise, & qu'outre cela, la chose se trouvoit ainsi couchée dans son Breviaire, auquel il ajoûtoit une entiere foi. Après cette naïveté il se mit à me faire un autre conte de Ste. Emerite sœur de S. Lucius, qu'on pretend avoir été brûlée en ce pais-là; ce qu'on ne devoit pas revoquer en doute, selon lui, puisqu'entre leurs Reliques ils gardoyent une partie considerable de son voile. Je vous laisse à penser le jugement que je fais de la sœur après ce que je viens de vous remarquer du frere: mais quant à ses pretendues Reliques, outre qu'elles sont fausses, je n'en ay jamais vû de plus grossierement contrefaites; car le vieil drapeau qu'on dit être le voile de la sainte, non seulement paroît tout nouvellement lavé, mais la brûlure qu'on y montre est de si fraîche datte, qu'elle ne peut être gueres de plus d'un mois. Cependant on n'eût pas plutôt tiré de l'armoire cette precieuse Relique pour me l'a montrer, que plusieurs bigots s'en approcherent aussi-tôt avec grande devotion pour y frotter leurs chapelets.

L'Evêque avoit alors une grosse querelle avec le Doyen qu'il avoit proscrit en qualité de Prince de l'Empire; dequoi ce Doyen s'étant moqué: un jour au sortir de la Cathedrale, on l'arrêta prisonnier en execution d'un ordre de la Diete, qu'on disoit n'avoir pas été donné sans la participation de ce Prelat, & qui étoit en consequence d'un reglement fait-il y a déjà du tems, du contentement tant des Papistes que des Protestans contre les immunités Ecclesiastiques. Car ces immunitéz étoient le fondement du different entre le Doyen & l'Evêque, le Doyen & le Chapitre pretendans jouir de ces immunitéz, & l'Evêque au contraire soutenant que cela ne devoit pas être. Cependant le Doyen porta si impatiemment cet affront, qu'il ne fust pas plutôt hors de prison qu'il alla à Rome, où il fit de si grandes plaintes de l'Evêque, qu'on pensoit que les Papistes se remueroient pour faire revoquer la Loi contre les immunitéz: mais ils ne passerent point outre. Au reste il y a environ 4. ans que cette affaire arriva, & cela me donna lieu d'établir à l'Evêque

la nouveauté des exemptions : ce que je crus pouvoir induire entr'autres choses , de ce que la primitive Eglise croyoit que l'autorité que les Evêques avoyent sur les Prêtres étoit de droit divin ; car de là il s'ensuit clairement que le Pape ne pouvoit accorder aucune exemption aux Prêtres à l'égard de leur Evêque, puisque chacun demeure d'accord qu'il ne peut dispenser contre le droit divin. Mais ce Prelat toujours bon homme ne voulut point s'élever si haut, & me dit qu'il se contentoit pour appuyer son droit de ces deux maximes : la premiere , que l'Evêque dans son Diocese est le Vicaire de Christ ; & la seconde , que l'Evêque est dans son Diocese, ce que le Pape est dans l'Eglise Catholique. C'étoit assurément un bon homme que cet Evêque & d'un naturel bienfaisant : Il avoit un grand empire sur ceux de sa Communion si bien qu'il lui auroit été facile, s'il avoit voulu, de les porter à harceler sans cesse les Protestans leurs voisins. Mais au contraire il ménagea toujours si bien les choses , que de son temps il y eut une paix profonde entre les Protestans & les Pa-

pistes. Cet Evêché avoit autrefois de grandes dépendances, car la meilleure partie de la Ligue qui porte encore aujourd'hui le nom de Ligue de la Maison de Dieu lui appartenoit, quoi que je sois persuadé comme on le pourroit prouver par des actes qui sont entre les mains de ceux du País, qu'il y a plus de six cens ans que Pregallia une de ses Communautéz étoit un Etat libre, aussi-bien que diverses Communautéz de la même Ligue qui sont à elles il y a long-temps par le rachapt qu'elles firent de leur liberté qu'elles avoyent engagée à leurs Evêques. Je ne sçai pas précisément le temps que cela arriva, mais toujours sçai-je bien que ce fut long-temps avant la Reformation; de sorte que c'est une grande impudence de le nier comme font quelques-uns.

Le revenu de ce Prelat est assez beau, car il jouit de 12 à 13 mille livres de rente, sans conter ce qui va au profit des Prebendaires, qui jouissent en leur particulier de deux mille quatre ou cinq cens livres de rente chacun. Ceci vous étonnera, sans doute, car il n'est pas aisé de s'imaginer en quoi consi-

stent les biens de ce pais-là , puisqu'on n'y voit gueres qu'une longue suite de grandes montagnes qui ne paroissent être autre chose que des roches steriles & ingrates , & quelques petites vallées entre-deux qui n'ont pas un mille de largeur , & qui sont quasi remplies tant du Rhin qui les arrole , que de divers autres petits ruisseaux qui tombent dans le Rhin. Mais il faut que vous sachiez que ces montagnes ne sont pas si mauvaises quelles le paroissent , & qu'ils s'y trouvent des pâturages dans lesquels on amene les troupeaux lorsque la grande chaleur a brûlé tous les pâturages d'Italie ; ménage qui leur produit tous les ans deux cens mille écus de profit. Mais à propos de montagnes , on me parla d'une où on avoit nouvellement trouvé une inscription gravée sur une pierre , à l'un des côtés de laquelle se lisoient ces paroles , *Omitto Rhetos Indomitos* , & à l'autre celles-ci , *Ne plus ultra*. Ceux qui m'en parloyent vouloyent quelle fût de Jules Cesar , mais je n'en puis parler au juste , parce que je ne passay point par cette montagne , au dessus de laquelle

cette pierre étoit. Le public est pauvre, mais les particuliers y sont si riches, que j'ay connu en ce pais-là plusieurs personnes qu'on disoit avoir cent mille écus de bien : on tient entr'autres M. Schovestein riche d'un million; Il est vray qu'il est regardé comme le plus opulent de son pais. Le gouvernement y est entierement populaire, puisqu'il n'y a personne qui ayant atteint l'âge de 16. ans n'ait sa voix pour l'élection des Magistrats ; ce qui se pratique aussi dans quelques-uns des petits Cantons.

Ce pais fut peuplé, à ce qu'on croit, du tems de l'inondation des Gots & des Vandales, lesquels ayant fait fuir plusieurs personnes dans l'Isle des Venitiens, dont est venuë cette Republique si connuë aujourd'huy sous le nom de la Republique de Venise, en fit fuir aussi quelques autres du côté de ces Valées, où elles s'établirent. D'abord elles ne firent qu'un corps, mais peu à peu chacun se renfermant dans sa vallée, chaque vallée devint comme un petit Etat, chez lequel la justice étoit administrée, & qui avoit son Prince

particulier qui la commandoit. Les choses en étoient là quand les Suisses s'aviserent il y a environ 200. ans de se-coïer le joug de la Maison d'Autriche, ce qui mit le cœur au ventre des Grisons, qui à leur exemple se retirèrent de dessous la domination de leurs Princes, dont ils étoient traittez avec autant de dureté que s'ils avoyent été leurs esclaves. Quelques communautéz ne secoïerent pas néanmoins entièrement le joug de leurs Souverains, tant parce que leurs princes avoyent bien usé de leur autorité, que parce qu'ils avoyent même concouru avec le peuple pour les delivrer de la tyrannie d'autres Princes qui les avoyent voulu assujettir; ce qui est cause que ces petits Princes ou Barons font toûjours figure dans leurs communautéz, & ont conservé le pouvoir de nommer au Magistrat, de faire grace, de faire battre de la monnoye, & en un mot les autres marques d'un souverain. Haldenstein est un petit Etat du nombre de ceux qui sont assujettis à un Prince; il est à l'Ouest de Coire, éloigné d'environ un mille & situé sur l'autre côté du

Rhin au pied des Alpes. Il n'a pas plus d'un mille de long, & son fonds est si mauvais qu'on n'y voit quasi point de pain. Je vis à Coire le Prince de Haldenstein dans un équipage si peu proportionné à sa qualité, qu'il ne différoit en rien d'un simple Gentilhomme.

Mais pour continuer à vous parler de la ligue des Grisons, outre la Baronnie d'Haldenstein, il y en a trois autres qui sont membres de la Diette & qui en dependent; la principale appartient à l'Archiduc d'Inspruc, & les deux autres à Messieurs Schovenstein, & de Mont, qui par consequent sont les chefs de ces Baronnies, & en cette qualité font le choix du Magistrat sur la liste que leur presentent leurs sujets, donnent grace, & confisquent. La premiere qui appartient à la Maison d'Autriche comme la plus considerable a cinq voix à la Diette, & peut mettre sur pied douze cens hommes. Il arriva qu'en l'an 1679. un certain nommé Travers l'acheta de l'Empereur, & par ce moyen entra dans tous les droits des anciens Barons, selon que cela est

spécifié dans l'accord passé entre Travers & les Païsans, & que l'Empereur confirma : mais il ne fut pas plutôt maître de ce petit Etat qu'il fit à ses sujets mille difficultez sur leurs privileges. Dequoi ses sujets s'étant plaints à la Diette, Travers ne voulut point reconnoître ce tribunal, & pretendit que son affaire devoit être traittée devant l'Empereur qui de son côté l'appuyoit, & pour cet effet envoya un Agent à la Diette. J'étois present quand l'Agent de l'Empereur eut son audience laquelle se passa toute entiere en compliments fort generaux, nonobstant quoi la Diette tint bon pour le maintien de ses droits, & soutint que l'Empereur ne devoit point connoître de cette affaire qui lui appartenoit à elle seule, de sorte que Travers fut obligé d'abandonner ses pretentions.

Voila quelles sont les principales Communautéz qui composent l'Etat des Grisons : ce qu'il y en a outre celles-là ne reconnoissent d'autorité que celle du peuple. Toutes ensemble cependant tant les Communautéz qui se gouvernent par des Princes, que celles

qui se gouvernent par elles mêmes se rapportent à trois corps, ou comme on parle à trois Ligues, lesquelles à la vérité ont chacune leur gouvernement separé, mais en sorte que par une confederation semblable à celle des Provinces Unies, ou à celle des Cantons, elles ne font qu'un corps dont les affaires sont traitées dans une Diete qu'ils tiennent de temps en temps, & dans laquelle les choses se conduisent de cette maniere. De soixante & sept voix qu'on y conte, la Ligue des Grisons en a vingt-huit; celle de la Maison de Dieu vingt-quatre, & celle des dix Jurisdicctions quinze. Cette dernière appartenoit autrefois à la Maison d'Autriche, mais ayant secoüé son joug, elle s'incorpora avec les autres, sans que toute la puissance de cette Maison ait jamais pû depuis la faire rentrer sous sa domination. Elle entreprit de le faire dans les dernieres guerres d'Italie, mais ce petit Etat se défendit si bien, que les Autrichiens voyant que la chose n'étoit pas si facile qu'ils l'avoient pensé, les laisserent en paix. Deux actions extraordinaires qui se

passèrent dans ce tems-là n'aiderent pas peu à faire qu'on quitât cette entreprise; La premiere est telle: L'ennemi ayant distribué quelques centaines de soldats dans un village que les habitans avoient abandonné, n'y aiant laissé que leurs femmes, qu'on ne croyoit pas capables de rien entreprendre, il arriva que ces femmes contre l'ordinaire de leur sexe, au lieu de courir après leurs maris qu'elles disoient être des lâches, firent dessein de se défaire de leurs hôtes en leur coupant la gorge à une même heure. Ce qu'elles excuterent comme elles l'avoient projeté, tellement qu'il ne resta pas un seul de tous les Soldats pour aller porter à l'ennemi les nouvelles de la boucherie que ces femmes avoient faite. Celle qui avoit proposé la chose en tua quatre de sa propre main. La seconde fut, que les Austrichiens ayant logé un corps de troupes dans une vallée qui étoit presque abandonnée de ceux du lieu, parce que les hommes qui n'avoient point d'armes pour se defendre, mais seulement des bâtons s'étoient retirez dans les montagnes: ces mêmes hommes un

jour prirent si bien leurs mesures & se conduisirent avec tant de prudence en bouchant les passages, qu'ils trouverent moyen de se jeter sur ces Troupes qu'ils attaquèrent avec tant de furie qu'elles demeurèrent presque toutes sur la place.

Cependant quelque brave que soit ce petit Etat il ne pourroit pas soutenir long-tems une guerre, parce qu'encore que les particuliers y soient fort riches, le public y est tres-pauvre & n'a quasi point de revenu. Il est vrai que d'un autre côté le peuple y est terriblement jaloux de sa liberté, ce qui feroit peut être qu'on auroit de la peine, à en venir à bout. Cet amour pour la liberté est si forte qu'il l'a jetté souvent dans de grands troubles. La Ligue des Grisons est la premiere & la plus ancienne; elle est composée de 28. Communautés desquelles il y en a dixhuit Papistes, & le reste est Protestant. Toutes ces Communautés vivent bien ensemble, mais cependant elles ont une telle attache pour leur Religion que les Papistes ne veulent point souffrir chez elles de Protestans, comme les Protestans ne

veulent point souffrir chés eux de Papiſtes, ſi bien que non ſeulement chaque communauté eſt d'une ſeule Religion, mais ſ'il arrive que quelqu'un quitte la Religion qui y eſt établie, il faut qu'il quitte auſſi le païs & qu'il ſe transporte dans une autre Communauté.

Chaque Communauté forme comme un petit Etat & a ſon gouvernement particulier. Le peuple dans une aſſemblée, qui ſe fait une fois l'an, choiſit des Juges & leurs aſſeſſeurs qu'il continue ou change à la fin de l'année, ſelon qu'il juge à propos de le faire; en quoi le Gentilhomme n'a pas plus de credit que le Paiſan, & le Seigneur que le Vaſſal; c'eſt-à-dire que tout le monde donne également ſa voix ſans que le Seigneur puiſſe mal-traitter ſon Vaſſal ou le Paiſan pour n'avoir pas donné ſon ſuffrage ſuivant ſes intentions; le Vaſſal & le Paiſan ayant droit d'examiner ce qu'ils ont à faire, & de donner leur voix comme il leur plaît. Il y a appel du Juge de la Communauté, à l'aſſemblée de la ligue: mais il n'y en a point de cette aſſemblée, laquelle juge définitivement, à moins que ce ne fût pour

des affaires concernant tout l'Etat, auquel cas on relève appel par devant les trois Liges.

A la tête de la Ligue Grise, est une personne choisie par les deput ez à l'assemblée qu'on appelle le Chef de la Ligue, qui a pouvoir de convoquer l'assemblée de la Ligue toutefois & quantes qu'il le trouve à propos, & de faire remettre sur le bureau une cause qui a déjà été jugée. Ilants est la capitale de cette Ligue & est le siege de leur Diette. La seconde Ligue est la Ligue de la Maison de Dieu qui est de vint-quatre Communautéz, & de laquelle le Bourguemaître de Coire est toujourns le Chef; Elle est presque toute Protestante, & sur tout les deux vallées qui sont la Supérieure & l'Inférieure d'Engedin, l'emportent à cet égard de beaucoup sur le reste. Aussi leurs habitans sont-ils regardez par les Papistes comme des cannibales qui se jettent sur les Catholiques quand ils abordent chez eux; ce que n'éprouva pas cependant le Moine Sfondrato neveu du Pape Gregoire XIV. dont la Mere avoit épousé le Marquis de Borgomainero qui étoit en

Angleterre; Dans le voyage qu'il fit en ce pais là, il y a environ 18 ans, croyant y trouver la Couronne du Martyre & finir ainsi glorieusement une vie celebre par quantité de miracles qu'on disoit qu'il avoit faits. Car bien loin de recevoir aucun mauvais traitement, ceux du lieu qui avoyent connu son frere qui étoit allé auparavant à Engedin prendre des eaux, allerent au devant de lui, le receurent avec honneur dans leurs maisons, & le conduisirent par tout le pais en ceremonie. Ce n'est pas que ce Moine ne fit du mieux qu'il pût pour les obliger à entreprendre quelque chose contre lui, se moquant sans cesse de leur Religion & la raillant d'une maniere assez forte; mais enfin quoy qu'il pût dire, ils ne lui repondirent jamais que par mille civilités, qui bien loin toutefois de lui gagner le cœur, le poufferent au contraire dans un tel dépit que s'en étant allé à Bormio, il y mourut à ce qu'on croit de chagrin. Une autre chose arriva en ce même pais, il y a cinq ans passés, que le peuple regarda comme une espece de miracle. Voici ce qu'on m'en a dit.

Les Papistes en faisant leurs processions passoyent assez souvent d'une communauté à l'autre, mais en suivant cet ordre, c'est que quand ils venoyent à passer sur les terres des Protestans ils avoyent accoutumé d'abaisser la croix & de cesser à chanter jusqu'à ce qu'ils en fussent sortis. Cela étoit bien, mais il arriva qu'un jour ils refuserent de faire ce qu'ils avoyent toujours fait, & qu'étant sur les terres des Protestans ils continuèrent à tenir haut la croix & à chanter. Ce qui surprit les Protestans & les porta à arrêter la Procession, ne voulant pas souffrir qu'elle passât de cette manière : de quoi les Papistes indignez envoyèrent aussi-tôt vers une Communauté Papiste la requérir de son secours, parce qu'ils se voyoient inferieurs au nombre des Protestans. Le secours étoit venu & les choses étoient dans une telle disposition qu'il n'y avoit point d'apparence que la querelle pût finir autrement que par du sang répandu. Car si les Protestans étoient bien résolus de maintenir leurs droits, les Papistes ne l'étoient pas moins de forcer le passage : quand heureusement

Il seleva un brouillard extraordinairement épais, qui fit que les Troupes qui venoyent au secours des Papistes prirent un bois pour un grand corps d'Armée; ce qui les épouvanta tellement qu'elles se retirèrent & rompirent le combat, dans lequel il y auroit eu, sans doute, bien du sang répandu, & qui auroit peut-être donné quelque atteinte à l'union des trois Ligues. Cela peut faire voir en passant quel est l'esprit du Papisme, & combien il est inquiet. Les personnes de qualité de ce parti le savent bien, faisant ce qu'elles peuvent tous les jours pour tenir leurs gens dans la moderation; mais sans pouvoir y gagner grand chose, ce qui les a obligez à m'avouer que les Protestans ne sont pas si remuans que les Catholiques.

3 La troisième ligue qui est la Ligue des Jurisdctions a quinze voix à la diette & toute fois elle s'appelle la Ligue des dix Jurisdctions. La plus grande partie de ses habitans sont de la Religion, comme en la ligue de la Maison de Dieu, ce qui fait que le nombre des Protestans est beaucoup plus conside-

nable dans les trois Liges que le nombre des Papistes : on croit que ces derniers ne font que le tiers de tout l'Etat & que les Protestans font les deux autres tiers.

Mais pour revenir à la Diette , le lieu où elle se tient est une sale , où il y a trois tables , une au milieu & deux aux deux côtez : à chaque table est assis le Chef de la Lige , ayant après soy un Secretaire. Après cela suivent les Deputés des Communautés de la Lige qui sont assis sur des bancs qui prennent aux tables & les continuent des deux côtez. Cette Diette se tient toujours dans les Capitales de chaque Lige. Pendant que j'étois au pais elle se tint à Coire , comme je vous l'ay dit , qui est la Capitale de la Lige de la Maison de Dieu parce que c'étoit son tour.

Les trois Liges ont un pais conquis en Italic qui fait trois districts , la Valtoline , Chavennes & Bormio ; Et voicy , comment ce pais est passé entre leurs mains. Jean Galeas ayant usurpé la Duché de Milan sur Barnabé Galeas qui en étoit le Legitime Possesseur ,

Mestin un des fils de Barnabé, à qui le Pere avoit cédé ces 3 branches du Duché se retira à Coire, où étant bien reçu par l'Evêque qui ne le laissa manquer de rien, en reconnoissance de ce bon traitement, il fit present en mourant à la Cathedrale de Coire des droits qu'il y avoit. Cela étoit proprement ne rien donner, puisque le present qu'il faisoit n'étoit point en son pouvoir pour le livrer, cependant le present qui ne valloit rien, ce sembloit-il, se trouva bon par cette conjoncture. Les François & les Espagnols faisant la guerre en Italie, les trois Liges étoient fort recherchées par les deux Couronnes, parce qu'étant maîtresses de tous les passages qui y menoyent, les Allemans ni les Suisses ne pouvoient y mettre le pied que par leur moyen. Elles se servirent donc de cette occasion pour faire leur affaire, & traitèrent avec l'Evêque du droit qu'il avoit sur ce pais; à quoi il consentit volontiers moyennant une pension qu'ils lui assignerent; car il voyoit bien qu'en voulant conserver ses droits on n'agiroid pas pour lui avec assez vi-

gueur pour l'en mettre en possession. En suite de cela les trois Liges firent si bien en sorte près des Espagnols, qu'ils en obtinrent la même chose que de l'Evêque: ce qui leur est tres-avantageux; car Chavennes & Bormio valent mieux sans contredit que les meilleures Vallées des Grisons, & pour la Valtoline elle ne cede à aucun lieu du monde pour l'abondance, puis qu'elle donne en de certaines années jusques à trois moissons. Cependant quelque bon que soit ce país on remarque que les Grisons ne quittent point le leur pour s'y aller établir, & qu'ils preferent la rudesse de leurs Vallées parce qu'ils y sont nez & qu'ils les regardent comme leur patrimoine, aux beautez d'un país qui ne leur appartient que par l'acquisition qu'ils en ont faite: tant il est vrai que l'air natal à quelque chose d'attrayant & de doux: C'est pourquoi ils se contentent d'y envoyer des Baillifs, des Podestas & d'autres Officiers pour les gouverner. La nomination de ces Officiers se fait par les Communautéz tour à tour, au moins par celles qui ont des gens capables; car pour celles qui n'en

ont point elles vendent leur droit pour une certaine somme, qui est partagée entre ceux la Communauté. Au reste ces Officiers deviennent quasi tous riches dans ces sortes d'emplois. Ce qui est proprement le seul profit que les Lignes tirent de ces Vallées ; car du reste il ne revient pas au public plus de dix ou douze mille écus par an, des amandes qui s'imposent dans le pais ; qui sont les seuls droits de l'Etat. Ainsi les peuples étant francs d'impôts, sont autant heureux qu'on le peut-être. Cependant ils ne laissèrent pas de se revolter il y a quelques années, ce que j'ay regardé toujours comme un événement prodigieux. En effet n'est-ce pas une chose tout à fait étonnante de voir que des gens qui n'ont à souffrir autre chose, sinon que leurs maîtres ne sont pas de leur Religion, & de ce que la Religion Protestante est tolérée dans le pais, se portent à des excès aussi grands que furent ceux où se portèrent les peuples de ces Vallées dans leur dernière revolte ; lesquels entreprirent de se défaire de leurs Seigneurs, de couper la gorge à

leurs voisins pour se jeter après cela entre les bras des Espagnols ; c'est à-dire entre les bras de maîtres durs & impitoyables autant qu'il se peut. Certes si la Religion les porta à cette revolte , il faut dire que ce fut par la plus surprenante bigotterie qui fût jamais.

Mais pour entrer là-dessus plus avant en matiere & vous marquer ce qui peut diminuër de l'horreur de cette revolte & de ce massacre, je vous dirai icy en deux mots quelque chose d'une coûtume qu'ils ont dans ce pais, qui est terrible, & qui fait que les plus considerables parmi eux ne peuvent être jamais en seureté. Vous saurés donc, Monsieur, que lorsque la Diette tient, il arrive quelquefois que les paisans s'y presentent en corps pour lui demander une Chambre de Justice, que la Diette est obligée de leur accorder quand ils la demandent de cette maniere ; ce qui arrive ordinairement tous les vingt ans, ou plutôt toutes les fois qu'ils y sont poussez par quelques Gentilshommes mécontents ; car ordinairement le mal vient de la noblesse qui

portent ces païsans à faire ce qu'ils ne feroient pas d'eux-mêmes, & qui est cause souvent de bien du carnage. Cette Chambre est composée de dix Juges & de vingt Procureurs de chaque Ligue qui appuient les accusations qui sont portées devant les Juges: elle ressemble assez pour ce qui regarde les loix, & les procédures, à ce qu'on appelle l'inquisition; c'est-à-dire que les Juges n'y épargnent point les gênes, & qu'ils n'oublient rien de ce qui peut servir à découvrir la vérité des accusations qui sont portées devant eux. Leurs décisions ne sont point non plus sujettes à une seconde révision, quoi qu'il y ait à cet égard quelque exception; car il y a environ cent ans qu'une Chambre de Justice renversa tout ce que l'autre avoit fait: mais cela arrive rarement. Leur manière de donner la question est semblable à celle de Suisse & de Geneve; car on lie les mains du criminel derrière le dos, après quoi on les tire tant qu'on peut en haut, jusqu'à les faire passer par dessus la tête: ce qui disloque non seulement les bras d'un pauvre patient,

mais même les épaules. Si ensuite il avouë son crime, on le condamne à la mort ; car on ne fait mourir personne qu'après la Confession des crimes dont il est accusé, & il faut même que sur le lieu de l'exécution, le coupable fasse une nouvelle Confession de ces mêmes crimes. Et au cas qu'il dît que la première Confession auroit été extorquée par la violence des tourmens, il seroit renvoyé une seconde fois à la question.

Les païsans se portent aussi assés souvent à la sedition par la défiance où ils sont des Espagnols, qu'ils regardent à peu près comme les Suisses regardent les François, c'est-à-dire avec je ne sçay qu'elle jalousie mêlée de crainte, & même d'un peu d'indignation pour la corruption des mœurs que le service d'Espagne apporte chés eux, au grand regret des gens de bien ; car vous sçavez que l'Espagne entretient un Regiment Grison qui est de douze Compagnies de cinquante Hommes chacune & dont les Capitaines ont mille écus de paye tous les ans, quoi qu'ils ne soyent pas obligés de servir en personne ; c'est au moins comme

cette Cour cache ses intrigues, faisant une pension aux Grifons sous un nom honorable, car on ne doute point que ce ne soit là le fin de l'affaire, & que les plus considerables du païs & ceux du Conseil en particulier ne soyent un peu à la devotion des Espagnols, dont ils recoivent l'argent, soit qu'ils soyent Papistes ou Protestans. Ces païsans donc pleins de jalousie pour les Espagnols, qu'ils sçavent faire pension aux principaux du païs, se portent facilement à croire, qu'ils sont trahis, & prenant feu là-dessus aisement, on les voit courir promptement tous en foule pour demander une Chambre de Justice. Mais ne croyés pas que dans le temps que les païsans la demandent la Noblesse soit presente, elle se retire alors & les laisse maîtres de la chose, parce qu'elle n'est pas assurée à quoi se determinera leur fureur. Tout n'en va pas mieux pour cela; car par là les païsans sont nommés eux-mêmes Juges, & Dieu sçait comment la Justice est renduë avec de tels Magistrats; c'est avec une confusion terrible & qui ne finist guere que par quelque bou-

cherie considerable. Il y a deux ans que sur la vente que l'on avoit faite à l'Evêque de Como d'une Commune sur laquelle ce Prelat avoit de vieilles prétensions, les payfans qui avoyent la liberté de la Commune, & qui en dispoſoyent comme ils vouloyent avant qu'elle fuſt vendüe, entrèrent dans une telle fureur, contre leurs Magistrats (qu'il diſoyent ſur un faux bruit qu'on faiſoit courir & dont l'on ne pût jamais decouvrir la ſource, avoir reçu cent mille écus, des Eſpagnols) que l'on ne croyoit pas que l'affaire ſe duſt paſſer autrement que par une grande effuſion de ſang: mais heureuſement la Nobleſſe ſe trouva alors ſi bien unie que n'y ayant aucun de ce corps parmi les païſans pour fomenter ou pour appuyer leur ſedition, la choſe n'alla pas loin. Cependant il fallut leur accorder une Chambre de Juſtice: mais tout fut conduit avec tant de prudence, que perſonne ne ſe trouva coupable; & ainſi tout le mal ſe reduiſit à quelques amandes qu'on fit payer à ceux qui avoyent fait la tranſaction de la Commune, qui furent appliquées

pour le remboursement des frais de la Chambre, qui n'en furent toutefois pas entièrement acquitez; & ce fut pourquoy faite d'amendes, on taxa chaque Compagnie Espagnole à 500 livres. J'espere que vous me pardonnerés cette digression, qui comme vous verrés dans la suite étoit en quelque sorte nécessaire pour vous donner une juste idée de la revolte & du massacre qui arriva, comme je vous ay dit, dans la Valteline.

Quelque tems avant cela, sçavoir en l'Année 1618. il s'étoit repandu un bruit que les Espagnols avoyent traité avec les habitans de la Valteline pour leur aider à se soustraire de l'obeïssance des Liges; à quoi donnoit lieu, sans doute, un fort que le Gouverneur de Milan faisoit bastir sur le Lac de Como; joint à ce qu'un nommé Ganats, Ministre du Pais, mais homme perfide & sanguinaire, excitoit fortement la furie des païsans parmi lesquels il avoit beaucoup de credit, en leur persuadant qu'il y avoit tres-certainement quelque trahison: & veritablement on pouvoit craindre, quelque chose de semblable,

y en ayant de fortes presomptions. Sur cela il y eut une Chambre de Justice assignée à Tossane qui est une Ville assés considerable a deux mille prés de Coire, sur le chemin d'Italie, proche d'Alto-Rhetia, qui est une haute montagne, mais étroite, à laquelle on ne peut aborder que par un côté, & sur laquelle se voyent encore les ruines d'un Château & d'une Eglise; le Château à ce qu'ils croient ayant servi autrefois de Palais à Rhetus, qui fut le premiere Prince de ce Pais-là. La Chambre assemblée, on poussa les choses tres loin, car un Prêtre fut mis à la question & y fût si mal - traité qu'il mourut dans les tourmens, ce qui est regardé parmi eux comme une chose criante. Cependant celui qu'on soupçonnoit le plus en cette affaire étoit un nommé Pianta, d'une des meilleures familles des Grisons, & qui étoit alors Capitaine dans le Regiment Espagnol. Il s'en apperçut bien, ce qui fit que pour éviter la tempeste il se retira: mais les paysans conduits par Ganats le sçurerent si bien chercher que l'ayant trouvé, ils le mirent en pieces; Ganats

lui ayant donné le premier coup d'une hache qu'il tenoit & dont il fut tué lui-même vingt-quatre ans après par les amis de Pianta, qui l'ayant ramassée aussi tôt après sa mort, la garderent jusqu'au tems qu'ayant trouvé Ganats seul, ils se jetterent cinq ou six sur lui & le massacrèrent avec cette même hache dont il s'étoit servi pour massacrer leur ami. Ce Ganats pendant les Guerres avoit abandonné sa Religion & sa profession, auxquelles il ne faisoit pas aussi fort grand honneur, & après avoir servi chez les Venitiens, s'étoit enfin jeté dans les troupes Espagnoles. La paix faite il devint si considerable par le moyen de la faction Espagnole qui le soutenoit, qu'il fut fait Gouverneur de Chavennes, & en cette qualité assista à la diète qui se tenoit pour lors à Coire. Cependant il étoit si hay que quoy que le meurtre d'un Officier en charge, & dans un lieu public meritast une punition exemplaire, on ne fit pas seulement la moindre information de sa mort. Dans cette même chambre dont je viens de vous parler, plusieurs personnes furent mises à la question :

les uns confessèrent assez de choses pour se faire pendre : mais quelques autres la souffrirent sans rien confesser, & en furent quittes pour la dislocation de leurs bras & de leurs épaules. Ceux de la Valtoline ont voulu dire que cette sévérité avoit été la cause du massacre, & à la vérité on croit quelle y contribua quelque chose, quelle donna lieu, par exemple, à diverses personnes de montrer beaucoup de chaleur, lesquels sans cela auroient eu, peut-être, plus de moderation, & quelle hasta même l'exécution de l'entreprise. Mais il est certain au fonds, que la véritable cause de cet excès, comme on le reconnut tout aussi-tôt après, fut la fureur des Prêtres qui excités par les emissaires d'Espagne menagèrent si adroittement la bigoterie du peuple qu'ils le porterent à cette cruelle action : ce qu'on dit de la sévérité de la Chambre de Justice n'étant autre chose qu'un adoucissement qu'on veut donner à une action, qui à la regarder telle qu'elle est, fait horreur, & qui parcequ'elle avoit été concertée, ne doit point être imputée à cette

chambre ; puisqu'elle arriva quelque mois après qu'elle fût séparée. Les Protestans étoient à l'Eglise quand le massacre commença, dans lequel quelques centaines de personnes demeurèrent, le reste se sauva dans les montagnes, & de là chez les Grisons : ceux de Chavennes en firent autant & s'enfuirent aux montagnes, parce qu'ils se trouvoient justement placés au milieu de ces bourreaux.

Je ne m'arrêterai pas ici à vous rapporter toute la suite de cette guerre, je vous dirai seulement que les François voyant de quelle consequence il leur étoit qu'un païs qui étoit un passage de l'Italie en Allemagne, ne tombât pas entre les mains des Espagnols, envoyèrent à Madrid Bassompierre qui obtint une promesse de la Cour de remettre les choses au même état qu'elles étoient avant l'Année 1618. mais quand on s'adressa au Gouverneur de Milan pour demander que l'ordre de la Cour fût exécuté, il parût assez qu'il y avoit des ordres secrets, car il refusa de le faire. Ainsi la guerre continua, pour laquelle cependant on eût recours aux Fran-

çois, les Grisons voyant bien que sans ce secours il leur étoit impossible de rien avancer. Les Espagnols d'un autre côté aiant déclaré que ce qui les faisoit agir dans l'affaire de la Valteline étoit uniquement l'interêt de la Religion Catholique, pour marquer en cela leur bonne foy, mirent le pays entre les mains du Pape, sachant bien que le Pape ne le pourroit conserver que par leur moyen, & qu'ainsi ils en seroyent toujours les maîtres, & qu'ils ne le rendroient qu'en assurant la Religion Catholique contre le changement qu'on voudroit y apporter; c'étoit une finesse de la Cour d'Espagne pour empêcher la France d'entrer dans cette querelle. Mais bien loin que la France s'y laissât surprendre, elle prit hautement le parti des Grisons & envoya pour cet effet du côté de la Valteline des Troupes, dont elle donna le commandement au Duc de Rohan, qu'elle jugea plus propre qu'aucun autre pour cette expedition, parce qu'il étoit de la Religion Reformée. En effet ce Duc n'auroit pas manqué à bien faire, mais ayant remarqué que si la France se trouvoit

maîtresse des passages, comme c'étoit son dessein de tenter à cet égard la fortune, cela tourneroit infailliblement à la ruine des Grisons qu'il voyoit prendre un pleine confiance en lui, il crut qu'il ne devoit pas entreprendre une affaire de cette importance, & que ce seroit une infidélité qui feroit une breche considerable à sa reputation : la difficulté étant seulement pour lui de sortir d'affaire à son honneur, une chose survint qui lui en donna le moyen. Les Espagnols voiant que les François nonobstant leur précaution s'étoient engagez à soutenir les Grisons, & craignant qu'ils ne se rendissent maîtres des passages, offrirent de restituer tout ce qu'ils leur détenoient en Italie, (car non seulement la Valtoline, mais Chavennes & Bormio s'étoient revoltez après que les Protestans s'en furent fuïs pour éviter la fureur des Prêtres,) seulement demandoient ils qu'il y eut une amnistie generale pour tout le passé; que l'exercice de la Religion Protestante ne fût point toleré dans tout le pays, même pour les personnes des Baillifs qui y seroyent envoyez par des

Communautez Protestantes, & qu'enfin aucun particulier de la Religion n'y pût demeurer plus de six semaines de suite. Le Duc de Rohan ayant donc entendu parler de ces propositions, & les trouvant avantageuses aux Grisons, leur donna avis secrettement de les accepter, pendant qu'il faisoit semblant de s'opposer fortement à leur traité. Il fit bien plus, car afin que son honneur fût moins engagé, il conseilla aux Grisons de l'arrêter prisonnier jusques à ce que ce traité avec l'Espagne fût conclu. Par ce moyen le Duc de Rohan sauva tout ce pays, qui aussi en est encore aujourd'hui plein de reconnoissance. Cependant ce traité fit que plusieurs personnes de la Religion s'en retournerent chez eux & reprirent le maniement de leurs affaires, & la jouissance de leurs biens, mais la plus grande partie craignant un second massacre ont depuis changé de Religion, d'autres ont vendu leurs biens & ont quitté le Pays; & ceux qui sont demeurez vont à deux ou trois lieues de là prier Dieu sur les terres des Communautez Protestantes; car quoi que par le trai-

té ils ne puissent demeurer dans le pays plus de six semaines de suite, ils n'en font pas grand cas, parce qu'ils en sont quittes pour aller toutes les six semaines passer un jour ou deux en quelque autre part, & puis on n'y prend pas garde de si près aujourd'hui que l'on est en paix. Ce n'est pas que les Baillifs qui sont envoyez par les Communautéz Protestantes ne se trouvent assés souvent embarrassés par l'Evêque de Como, Diocese duquel tout ce pays relève: car quand ce Prelat se met dans l'esprit que les Baillifs Protestans font quelque chose qui deroge aux immunitéz de l'Eglise, il les excommunie aussi-tôt, ce qui d'abord paroît ridicule suivant les principes de l'Eglise Romaine; puis que l'état ou l'excommunication met le Protestant est moindre que celui dans lequel il est par son heresie. Cependant il faut que vous sachiez que les Baillifs sont souvent embarrassés quand cela arrive: car le peuple qui est extrêmement superstitieux refuse après l'excommunication d'approcher de son Magistrat: si bien qu'il y a environ trois ans qu'un Baillif se trouva obligé de travailler à se faire

rapeller, quoi que son tems ne fût point fini, parce qu'étant excommunié il ne pouvoit plus à cause de cela tenir le gouvernement & vaquer aux affaires du public.

Chez les Grisons on se sert du droit Romain; mais un peu temperé par la coutume du pays, dont voici un article assez singulier: Un homme qui a du bien de par sa femme en jouïit après son decés pendant tout le tems qu'il demeure veuf: mais s'il se remarie, il est obligé de s'en desfaire & de le partager aux enfans qui sont sortis de la premiere femme; cela se pratiqua lors que j'étois là. Ils administrent la Justice d'une maniere fort simple & en même tems fort courte, quoi que les presents marchent chez eux comme par tout ailleurs, selon que leur petite fortune s'étend, car ils ne peuvent pas tous donner beaucoup. On ne voit guere leurs femmes qu'à l'Eglise, mais pour leurs filles elles vivent avec assez de liberté, jusqu'à ce qu'elles se marient. Ils ont une si grande abondance de toutes choses, tant à cause de la douceur du gouvernement, qu'à cause de leur propre in-

duſtrie, que pendant dix jours que je fus à Coire, je puis dire que je n'y vis qu'un ſeul pauvre demander l'aumône. Ils ont à Coire deux Eglifes, dans l'une deſquelles il y a des orgues qu'ils font ſervir au chant des Pſeaumes, en mêlant le ſon de ces inſtrumens à celui de leur voix. Dans la même Eglise, pendant que j'étois dans cette ville, une troupe de Muſiciens chanta à l'honneur de la Diette qui s'y tenoit un Antienne dans toutes les formes. Chez eux auſſi bien que chez les Suiffes dans toutes les Eglifes, les Miniſtres prêchent la tête couverte, il n'y a qu'à Coire où ils prêchent la tête nuë. Ils ont encore ceci de ſingulier, c'eſt que le Miniſtre en recitant l'Oraiſon Dominicale ôte ſa calote ſ'il en a une, & les femmes ainſi qu'à Berne ſe tournent vers l'Orient: pluſieurs auſſi ſtechiſſent le genou au nom de Jeſus. Ils baptiſent en découvrant toute la tête de l'enfant, ſur le derriere de laquelle ils jettent de l'eau par trois fois, ſe ſervant d'une trine aſperſion comme en Suiſſe. Au reſte vous ſeriez edifié de voir comme chaque jour, ſoir & matin tant là qu'en

Suisse, on s'empresse d'aller à l'Eglise pour assister aux prieres, lesquelles s'y disent comme par tout ailleurs; excepte que le Ministre s'arrête au milieu de sa priere, afin que chacun puisse reprendre haleine, & mêler dans la devotion publique quelque petite devotion particuliere. Ils n'ont point d'Ecoles sinon pour le Latin, le Grec & la Logique, de sorte que quand leurs Enfans ont fait ces études, ils sont obligez de les envoyer pour le reste à Zurich ou à Bâle. Le Clergé y est tres-pauvre, la plus grande partie ne vivant que des bienfaits du peuple. Je vis quelques personnes de ce corps qui se plainquirent à moi fort amerement de la froideur de leurs peuples pour ce qui regarde la Religion & de la depravation qu'ils font paroître dans leurs mœurs, le commun peuple y étant fort insolent. Les pauvres Ministres sont là dans un grand esclavage, car les Grisons pretendent que comme Patrons de leurs Eglises, non seulement ils ont le pouvoir d'y admettre qui bon leur semble, mais même de chasser ceux qui y sont admis toutes les fois qu'il leur en prend fan-

taisie. Mais à propos des Ministres, le Doyen du Synode de la Maison de Dieu me dit que les Protestans avoyent une méchante coûtume parmi eux, qui étoit d'ordonner des Ministres sans titre; c'est-à-dire, en regardant seulement s'ils sont de bonnes mœurs & s'ils ont du savoir, ce qu'ils tachent de reconnoître par un examen qui dure six ou sept heures, & sans regarder s'ils sont demandez par une Eglise ou non. En effet ces Ministres se voyant sans Eglise s'efforcent par toutes sortes de moyens de débusquer ceux qui ont des Temples, se servant pour cela, ou de l'inconstance des peuples, ou de l'âge des Pasteurs, ou du lien de parenté, par lequel ils ont quelquefois un si grand nombre de partisans que quoi qu'ils entreprennent la chose sans aucun prétexte, le Synode se trouve obligé de les admettre. Dans une partie du pays on prêche en haut-Allemand, & dans l'autre en un Italien corrompu: c'est une Langue qui a quelque chose du François & quelque chose de l'Italien, & qu'on appelle Romanesque. En chaque Ligue il y a un Synode composé

des Ministres que le peuple choisit, & le Synode choisit de son côté son Docteur, c'est-à-dire, un President ou Sur-Intendant, dont la charge a quelque rapport à celle des Evêques pour le pouvoir, mais qui est néanmoins entièrement soumis au Synode. Son office est à vie, quoi que le Synode pour des raisons importantes puisse le changer. L'on a dans tout ce pays plus de vivacité d'esprit & plus de feu qu'en Suisse, comme si dès là on commençoit à participer au temperamment d'Italie. Il ne faut pas oublier à vous dire que le monde y est fort civil, & que les étrangers y sont tout à fait bien reçus; il n'y a que les hôteliers qui croyant avoir droit de piller tout ce qui passe par leurs mains, font le métier qu'ils font en Suisse, en Hollande & dans les autres Republiques, en écorchant les gens & particulièrement les étrangers.

Je finirai ce que j'ai à vous dire des Grisons, par une histoire assez extraordinaire que j'ai apprise des Ministres de Coire, & de quelques Gentilshommes qui la tenoient de bien cinq cents per-

sonnes de tout sexe & de tout âge qui étoient passées par leur Ville au mois d'Avril de l'année 1685. Dans une des Vallées du Tirol, qui est un petit pays dependant en sa plus grande partie de l'Archevêque de Saltsbourg, & en quelque chose du Diocèse de Trente & de Bresse, il s'étoit conservé jusqu'à ces dernieres années un petit nombre de personnes qui selon toute sorte d'apparence étoient un reste des Vaudois, qui n'adoroyent ni saints, ni images, qui ne regardoyent le Sacrement que comme une commemoration de la mort de Christ, & qui en plusieurs autres points differoyent de l'Eglise Romaine, quoi qu'ils n'eussent jamais ouï parler ni de Lutheriens, ni de Calvinistes, & qu'ils ne connussent point du tout les Grisons leurs Voisins, sur le pied de gens avec lesquels ils avoyent quelque conformité de Religion. De tous les abus de l'Eglise Romaine ils ne conservoyent gueres que la Messe qu'ils abolirent même un jour par cette rencontre. Quelques-uns de leur Vallée s'étant mis en chemin pour passer en Allemagne jasin de tâcher à ga-

gner leur vie, il arriva qu'ils tournerent vers le Palatinat, où étant arrivez ils s'instruisirent si bien de la Religion Protestante, qu'étant retournés chez eux, & ayant fait courir par la Vallée le Catechisme d'Heidelberg, & quelques autres Livres Allemands qu'ils avoyent apportez avec eux, le peuple à la faveur des bonnes dispositions qu'ils avoyent pour la verité, ouvrit aussitôt les yeux, rejetta le service de la Messe, & se mit à servir Dieu selon les regles qu'il nous a marquées pour son service dans sa parole. Il se trouva même quelques Prêtres qui prirent part à cet heureux changement & qui se rangerent du côté de la verité. Mais en même tems quelques autres tenans bon pour la Messe, partirent aussitôt pour aller trouver l'Archevêque de Saltsbourg auquel ils conterent l'affaire; surquoi ce Prelat envoya au Tirol, tant pour informer du fait que pour exhorter le peuple à se tenir au service de la Messe, avec ordre cependant de menacer de la derniere rigueur ceux qui se montreroient obstinez & ne voudroient pas obeïr. Ce que ces pau-

vres gens ayant entendu , ils resolurent de quitter leurs maisons & tout ce qu'ils avoyent pour n'être pas obligez à rien faire contre leur conscience , ou pour n'être pas exposez à l'horrible tempête qui alloit fondre sur eux s'ils persistoyent à tenir ferme. Ce qu'ils executerent comme ils l'avoient resolu : de sorte que l'on vit un beau jour tous les Habitans de cette Vallée , jeunes & vieux , hommes & femmes au nombre de deux mille se mettre en campagne , divisez en plusieurs corps , dont les un tendoient en Brandebourg, d'autres au Palatinat & les cinq cents dont je vous ai parlé à Coire , qui se proposoyent de se disperser par toute la Suisse. En passant par cette Ville ils avoyent fort édifié tous ses Habitans, comme me dirent les Ministres de Coire même , qui ajoûterent que ces bonnes gens avoient refusé l'argent d'une collecte qu'on avoit faite pour eux , disans qu'ils ne demandoient qu'un peu de pain pour les soutenir dans leur voyage.

De Coire nous allames à Tossane , après quoy nous entraîmes dans ce che-

min qu'on appelle avec Justice *via mala*, c'est-à-dire, *méchant chemin*. Il est dans un fonds, entre deux rochers, & le Rhin passe par dessous. Il est taillé dans le roc en quelques endroits, mais en d'autres où le roc ne suit pas, ce n'est que quelques poutres qu'on a étenduës & sur lesquelles on a jetté des planches & un peu de terre. Ce chemin dure une heure, & il est suivi d'un autre qui peut durer deux heures & qui est fort beau : on trouve en le faisant deux Villages qui ne sont pas laids, & où l'on est fort bien accommodé. De ce chemin on passe dans un autre qui peut-être aussi de deux heures, & qui est presque aussi méchant que le *via mala* ; après quoy on en trouve un beau qui en une heure meine à Splugen, qui est un grand Village d'environ deux cens feux, dont les maisons sont bien basties, & dont les habitans semblent être à leur aise, quoy qu'ils n'ayent pour toute terre qu'une petite prairie. Il y a une Eglise Protestante bien rentée, car la pension du Ministre est de deux cens écus : Ce fût la dernière que nous trouvâmes sur nôtre route. C'est

un grand passage d'Italie en Allemagne, & d'Allemagne en Italie, ses habitans sont presque tous voituriers; ce qui lui attire un grand commerce, car c'est une perpetuelle voiture en ce lieu-là, pour aller & pour venir; & en effet on nous dit que tous les jours il passoit par ce Village plus de cent chevaux, & que les habitans en avoyent à eux plus de cinq cens de voiture.

Ayant quitté Splugen nous montâmes bien trois heures pour arriver au sommet d'une montagne ou il n'y a pour toute chose qu'une grande hôtellerie; après quoy nous eûmes un chemin assés beau pendant deux heures, lequel aboutît à une descente qui est bien aussi de deux heures, & faite en sorte qu'on diroit, la plûpart du temps, qu'on est sur des degrés. On trouve en arrivant au pied de cette montagne un petit Village qu'on appelle Camdolcin, qui nous fit croire que nous estions en Italie par l'air tout particulier que nous y respirâmes; car au lieu que de l'autre côté de la montagne nous gelions de froid, la chaleur du Soleil étoit icy encore forte. Nous
nous

nous crûmes aussi en Italie par le grand nombre de pauvres que nous y découvrîmes. Ce qui justifie ce que j'ay posé cy-dessus , sçavoir que les Etats de l'Europe les plus fertiles sont pleins de pauvres , & qu'au contraire il ne s'en trouve point chés les Grisons dont une partie du país est inculte & aride. Et remarquez aussi , je vous prie que le bon vin de la Valteine , quoi qu'il coûte beaucoup à transporter chés les Grisons , où il ne peut arriver qu'après trois jours de voiture , y est cependant à meilleur marché que n'est le vin commun dans la plûpart des lieux où il croît : Et la raison de cela , c'est qu'ailleurs il y a des impôts considérables , au lieu qu'en tout ce país-là il n'y en a point. De Camdolcin il y a trois heures de chemin pour arriver à Chavennes , une partie de ce chemin est une pente presque insensible , mais en quelques endroits il est tres rude.

Chavennes est une Ville située fort agreablement au pied de quelques montagnes. Elle est bien bâtie, & est arrosée d'une petite Riviere qui la tra-

verses ; Elle a aux environs de fort beaux vignobles , & le terroir y est aussi bon qu'en aucun lieu d'Italie , à cause que le Soleil donnant fortement sur les montagnes , renvoye dans la vallée une tres-grande chaleur. On commence à voir dans cette Ville quelques maisons d'une Architecture bien entendue , & on peut dire en general que la douceur du Gouvernement , & la bonté du terroir , rendent cette contrée autant heureuse qu'aucun autre país. Il y a quelques cinq cens ans que la Ville étoit plus vers le Nort , mais je ne sçay quoy qui se separa des Alpes tomba sur elle & l'ensevelit sous ses ruines. Tout au haut se voyent quelques rochers , qu'on diroit d'abord être des ruines , mais qui sont au contraire des ouvrages menagés avec beaucoup de dépense , tant pour les separer les uns des autres , que pour les disposer en sorte qu'on en pût bastir des forts & des Citadelles ; cela paroist par diverses marques d'outils qu'on voit encore sur le roc en quelques endroits. Autant que j'en pûs juger ces rochers sont haut de deux cens pieds ,

coupés des deux côtés sur une ligne droite comme une muraille ; l'espace qui est entr'eux , est de vingt pieds , s'étendant en long quatre cens cinquante pieds. Vers la croupe de l'un d'eux le nom de Salvius est gravé en gros caractères , tirant vers le Gotthique. Durant les Guerres de la Valto-line les Grisons y avoyent mis une Garnison qui n'étoit pas mal placée ; car ces rochers ne sont accessibles que par un côté qui encore a une montée assez difficile. Sur le rocher du milieu entr'autres ils avoient placé 1500 hommes. Il tombe là souvent des éclats qui se separent des montagnes & qui engraisent la terre de telle sorte qu'elle produit au delà de ce qu'on peut dire , & j'en parle seurement , car j'ay veu un tilleül planté il y a trente trois ans dans une piece de terre sur laquelle il étoit tombé quelqu'un de ces éclats , qui avoit deux brasses & demi de circonference. La Ville est assise sur les deux bords de la riviere , & elle occupe avec les jardins qui en dépendent tout le fonds qui est entre les montagnes , au pied desquelles les habitans creusent

de grandes Grottes pour leur servir de Celliers , où ils conservent leur vin pendant l'esté , & le boivent aussi frais que s'il étoit à la glace. Pour cela il percent dans ces Grottes ou dans ces Celliers un soupirail d'environ un pied en carré & de dix ou douze de profondeur ; par où ils tirent de l'air dans leurs Celliers , au moins quand il fait bien chaud ; car alors le Soleil ouvrant les pores de la terre & rarefiant toute la masse de l'air qui l'environne , il arrive que l'air qui est dans les Cavités de la terre & qui y est comprimé , se trouvant libre par là , sort de ces Cavités & se jette par tout où il peut. Il n'en est pas de même quand le Soleil est foible , car alors la terre n'étant que peu ou point ouverte & la masse de l'air étant peu rarefiée , l'air qui est dans les Cavités de la terre doit demeurer toujours comprimé & par conséquent ne point branler de sa place , ce fût la raison pourquoi cette experience ne se fit point lorsque j'étois là , parce que c'étoit sur la fin de Sept. Au reste devant , ou dessus ces Celliers , ils bâtissent de petits Reduits ou Cabinets , où chacun

pour l'ordinaire se rend sur le soir pour faire la collation. Mais à propos de collation je vous diray, Monsieur, que je n'ay jamais veu de Raisin plus gros qu'en ce lieu-là; il y en a sur tout d'un genre qui est toute autre chose que le plus gros Damas que nous ayons en Angleterre, on y boit aussi bien que dans la Valteline d'un vin que je n'ay jamais ouï nommer autre part que dans ces 2. lieux. Ils l'appellent vin aromatique, qui semble d'abord être une composition où il entre de l'espicerie : mais quoy qu'il en soit il est si fort, car il a presque la force de l'eau de vie, qu'on ne sçauroit s'imaginer qu'il soit naturel, & cependant c'est le pur jus de la grappe avec lequel on n'a rien mêlé du tout. Comme c'est une liqueur toute extraordinaire, je m'informay particulièrement de quelle maniere on la preparoit, & j'appris qu'ils ne cueüillent leur Raisin qu'au mois de Novembre, afin qu'il soit extrêmement meur, que l'ayant cueüilli ils le portent dans leurs Greniers, où l'ayant arrangé sur fa queüe ils le laissent deux ou trois mois; qu'après cela ils trient toutes les grap-

pes & ayant mis à part les bonnes, ils jettent celles où il paroît la moindre pourriture; qu'ensuite ils les pressent, & jettent la liqueur qui en est sortie dans un vaisseau découvert, ou dans une cuve, l'écumant deux fois le jour; puis quand elle ne jette plus d'écume, ce qui arrive plutôt ou plutôt selon la saison, (car quelquefois il ne faut que huit jours quelquefois il en faut quinze) ils la jettent dans un Vaisseau fermé; & c'est-là de la maniere qu'ils font leur vin. D'abord il est si doux qu'on diroit que c'est du miel, mais sur la fin de l'année il est bon. Au reste quand ils se proposent de le boire, ils percent le Vaisseau un peu plus haut que la barre du milieu, c'est-à-dire environ au tiers & en tirent jusqu'à ce qu'il ne vienne plus rien; après quoy ils remplissent le Vaisseau de vin nouveau, ce qu'ils font tous les ans. On remarque aussi que tous les ans ce vin boût au mois de Mars, ce qui le trouble si fort qu'on n'en sçauroit boire que la fermentation ne soit passée, ce qui dure un mois; on ne voit rien de semblable à l'autre vin. Une Dame de ce

païs-là , nommée Madame Salis , qui nous régala pendant trois jours avec une magnificence qui ne devoit rien à celle qui se voit à Londres , ou à Paris , nous donna de ce vin qu'elle disoit être de quarante feüilles. Il étoit si fort qu'on ne pouvoit en boire plus d'une cüillerée , & au goût on eût dit qu'on avoit jetté dedans quelque épice : mais elle nous assûra qu'il n'y étoit entré ni epice , ni aucune autre chose semblable ; de sorte que je conclus que toute cette force piquante qu'il a , vient de sa chaleur qui descent au fonds du tonneau comme un feu qui fait distiller & pousser vers le haut ses parties les plus pleines d'esprits. Au reste ce vin est blanc , quoy que le Raisin soit rouge.

À Chavennes aussi bien que chés les Grisons la viande est succulente , le gibier delicat , les Racines & les Herbes de bon goût , mais sur tout le Poisson des Lacs est si bon que j'en ay jamais mangé nulle part de meilleur. Ils sont fort simples en habits & en meubles , quoy que toutes choses abondent en leur pays , & qu'ils soyent fort riches.

Car par exemple on tient la famille, que je viens de vous dire qui nous reçût si bien, riche de deux cens mille écus. Au reste cela ne vous surprendra point de voir là des familles riches, si vous pensez qu'ils font ici à la mode d'Italie, & qu'il n'y a qu'un des enfans de toute la famille qui se marie. Il ne faut pas oublier à vous parler ici, de je ne sais quels pots de pierre, dont non seulement ils se servent en ce pays-là mais qui sont communs dans toute la Lombardie, qu'on appelle Lavege. La pierre dont ils les font est huileuse, mais sur tout si écailleuse, que si on la touche il s'attache de l'écaille aux doigts, & c'est au fonds une espece d'ardoise dont ils ont trois mines, l'une auprès de Chavennes, l'autre en la Valteline, & la troisième chez les Grisons. Voici de quelle maniere ils mettent en œuvre cette pierre: Ils tirent de la mine plusieurs de ces pierres qu'ils levent en rond d'environ un pied & demi de diametre, & d'épaisseur un pied ou un peu plus, après quoi ils les portent à un Moulin à eau, où par le moyen d'une roüe qui fait jouër quelques ciseaux, (& cela a-

vec une si grande facilité, que celui qui meine l'ouvrage peut détourner sa rouë de l'eau quand il lui plaît) d'abord la grosse croûte en est ôtée, puis elles sont polies, tant qu'enfin en appliquant sur diverses lignes de chacune d'elles le ciseau, on en enleve un certain nombre de pots dont les uns sont grands & les autres petits, selon que la circonference en approchant du centre va toujours en diminuant: c'est ainsi que se fait le corps du pot, qui ensuite de cela est garni d'anses & des autres accompagnements qui lui sont nécessaires pour être en état de servir: après quoi il est porté à la Cuisine. Au reste on remarque que ces pots de pierre bouillent plutôt que les pots de métal, & qu'au lieu que les pots de métal transmettent tellement leur chaleur à la liqueur qu'ils contiennent, qu'ils en conservent tres-peu pour eux-mêmes, jusques là qu'on y peut arrêter la main sans se brûler, ces pots de pierre qui sont deux fois aussi épais que les autres demeurent toujours extraordinairement chauds. On remarque aussi de ces pots qu'ils ne donnent aucun

mauvais goût à la liqueur qui y boût, & ce qui plaît fort aux ménagers, c'est qu'ils ne se cassent jamais au feu ; il n'y a que la chûte qui les brise, & encore y a-t-il du remède quand cela arrive. Car si on veut prendre la peine de les raccommoder, leurs parties se rassemblent facilement, & par le moyen du fer d'Archal se lient si bien les unes avec les autres, qu'il n'y reste de trous que ceux que le fer d'Archal a faits, mais qu'il a remplis en même temps. Il seroit à souhaiter que ces pots se fissent aussi facilement qu'ils se refont, mais il n'en est pas de même ; car pour tirer seulement la pierre de la mine vous ne sauriez croire combien on a de peine, l'ouverture des mines n'ayant pour l'ordinaire que trois pieds de hauteur, ceux qui y travaillent sont obligés de se couler sur le ventre près d'un demi mille, & après avoir coupé la pierre de la rapporter en cette posture sur leurs hanches, une chandelle attachée au front. Il est vray qu'ils ont des coussins sur leurs hanches qui empêchent qu'ils ne soyent offencez de la dureté de la pierre, mais quand il n'y auroit

que la pesanteur de la pierre, ils doivent être extrêmement incommodés de leur travail ; car ordinairement elles pèsent deux cents.

Quelques pesantes qu'elles soyent, il faut dire cependant qu'elles n'approchent point de celles qui tomberent il y a quelques années sur la Ville de Pleurs. Je vous dirai, puis que cela se presente, la triste aventure de cette pauvre Ville. Elle étoit située dans le même fonds que Chavennes, quoi que pas tout-à-fait si bas, un peu au Nort de cette Ville, dont elle n'étoit éloignée que d'environ une lieüe. Elle avoit la moitié moins d'étendue puis qu'on n'y contoit pas plus de deux mille deux cents habitans, mais en recompense elle étoit beaucoup mieux bâtie; car outre le grand Palais des Franken qui avoit coûté plusieurs millions, il y en avoit plusieurs autres qui avoyent été bâtis par des Facteurs de Milan, & de divers autres endroits d'Italie, qui trouvoient la situation de la Ville si agreable, l'air si bon, & le gouvernement si doux qu'ils avoyent accoustumé d'y venir passer les chaleurs de l'été.

pour s'y rejoûir & y gôuster les douceurs qui s'y rencontroyent. On peut juger de ces Palais par un qui reste, lequel n'étoit pas éloigné de la Ville, car quoi que ce ne fust qu'une simple maison appartenant à la famille des Franken, il peut assurément aller du pair avec plusieurs Palais d'Italie; aussi n'a-t-il pas coûté moins de cent mille écus à bâtir. Cette Ville étoit venue à un tel point de corruption que Madame Salis m'a assuré avoir entendu dire souvent à Madame sa Mere, qu'un Ministre prêchant dans une petite Eglise que les Protestans y avoyent, il avoit plusieurs fois représenté à son peuple les jugemens de Dieu qu'il assureroit lui pendre sur la tête & être prêts d'éclater à sa totale ruine. C'étoit une prédiction de ce qui lui devoit bien-tôt arriver, mais qui n'est rien au prix de ce que je m'en vais vous dire. Le vingt-cinq d'Août de l'année 1618. un Bourgeois de Pleurs alla par tout criant que chacun eût à se retirer & qu'il avoit vu une montagne se fendre. Mais au lieu de suivre ses avis on se moqua de lui & ce fut tout ce qu'il eût pour sa

peine. Il ne laissa pas pour cela de poursuivre sa pointe ; si bien qu'il persuada à une fille qu'il avoit de laisser tout & de le suivre. Ce qu'ayant fait & étant déjà hors la Ville, elle s'alla malheureusement souvenir, qu'elle n'avoit point fermé la porte d'une chambre où elle avoit quelque chose de prix, ce qui l'obligea à retourner sur ses pas, & fut par ce moyen cause de sa mort ; car à l'heure du souper, la montagne se renversa sur la ville & l'abîma, de sorte qu'il n'échapa pas une seule personne qui pût aller porter à ses voisins les nouvelles de son désastre. Ceux de Chavennes quoy, qu'aux portes pour ainsi dire, ne scûrent la chose que quant ils virent l'eau qui manquoit à leur riviere ; car pendant trois heures, il ne leur en arriva pas une goutte, la montagne qui étoit tombée dans le canal ayant retenu l'eau, & lui ayant fait prendre un autre cours. De vous dire quel fut le bonheur qui sauva l'homme dont je vous viens de parler, lequel se retira si à propos ; c'est ce que je n'ai point appris. Ce sont de ces secrets de la providence qui se reveleront un jour ; mais

qui nous sont cachez aussi bien que tant d'autres pendant que nous sommes en ce monde. Cependant quelques-uns de la famille des Franken aussi tôt après le malheur arrivé , envoyèrent des mineurs creuser sur le lieu où devoit être leur palais, pour tâcher de découvrir quelque chose de tant de richesses qui y avoyent péri ; car outre leur vaisselle d'argent , & leurs meubles , ils y avoyent une caisse pleine d'argent , & des joyaux en quantité ; mais après avoir long-tems travaillé, ils revinrent, disant qu'ils n'avoient rien trouvé , ce qui apparemment étoit faux ; car lors qu'ils furent retournez chez eux au Tirol , ils firent bâtir plusieurs belles maisons & s'accommoderent de toutes choses ; or on ne voit pas qu'ils eussent pû faire tant de dépense sans le secours de quelque trésor.

Mais à propos des Facteurs d'Italie dont je viens de vous parler , je vous dirai que les principaux ont été Grisons, & que comme autrefois les Lombards pour avoir fait les premiers un grand trafic d'argent , avoyent donné leur nom au trafic même , de sorte que dans

tout l'Europe Lombard & Banquier n'étoit qu'une seule & même chose; on auroit pu dire de même des Grisons, par ce qu'ils étoient les principaux Banquiers de ce pais-là, & la banque est encore aujourd'huy leur occupation, ce qui fait qu'un homme qui a cent mille écus de bien, n'en met gueres qu'un tiers en fonds, reservant le reste pour le faire valloir dans les Pais étrangers, à condition toutes-fois de revenir chez soi quand il a amassé suffisamment du bien; car on ne voit point de ces facteurs Grisons qui ne quittent enfin les plus beaux endroits de l'Italie, & de l'Allemagne pour venir se renfermer entre ces Montagnes, qui à les regarder seulement remplissent d'effroy: c'est sans doute parceque la liberté y est grande, & que tout le monde aime la liberté.

De Chavennes au Lac qui porte ce même nom, il y a deux heures de chemin que nous fîmes en traversant une plaine qui y conduit. Ce Lac est presque rond, d'environ deux mille de diamètre, & tombe vis à vis du fort de Fuentes, dans le Lac de Como, où

quand nous vinsmes à passer, l'eau se trouva si basse qu'il ne s'en fallut gueres que nôtre batteau n'échoüast; sur un banc qui est entre ces deux Lacs. Pour le Lac de Como il est de beaucoup plus grand que celui de Chavennes; il a environ 48. mille de longueur, & quatre de largeur, s'étendant & courant entre deux rangées de montagnes qui à cause de leur situation, lui font plusieurs courants; au lieu que les autres Lacs qui sont au pied des Alpes, n'en ont qu'un. Je ne fus pas assez long-tems à Como pour pouvoir vous en faire la description, & je n'y repassai point comme je me l'étois proposé, après avoir fait un tour aux Bailliages que les Suisses ont en Italie, sçavoir Lugane, Locarme, & Bellinzone; je pris un autre chemin, de sorte que je ne puis vous rien dire de cette ville, sinon qu'on y voit une tres belle Chapelle que le Pape aujourd'huy regnant, qui en est natif, y fait bâtir.

De Como nous allâmes à Codelago qui appartient encore aux Suisses & qui n'est éloigné de Como que de 8. mille, & de là sur le Lac à Lugane qui est dis-

tant de Codelago de huit autres milles.

Les Suisses ont là quelques petits Bailliages qui leur furent donnés pour assurance du payement de leurs arrearages du tems de François premier, & de Charles-Quint, & lors des guerres de ces Princes, & du Duc de Millan en Italie; car l'alliance des Suisses étoit alors en si grande considération, que comme l'on ne croyoit pas pouvoir venir à bout du Duché de Milan sans eux, l'Espagne & la France ne cessoient tour à tour de leur faire mille caresses. Aussi fut-ce de ce temps-là qu'ils prirent possession de ce long trait de pais qui prend au Lac de Como, & se va rendre à la vallée, ou plutôt au pays de Vallais. Le gouvernement y est doux comme par tout chez les Suisses, qui ne payent nulle part aucun Impôt: & quoi que ce pays ne vaille rien, qu'il rende peu, qu'il soit froid & qu'il n'y en ait point dans toute l'Italie de si peu propre pour le trafic, cependant l'Italie n'en a point de plus peuplé. Lugane est un de ces Bailliages avec quatre vingt dixneuf villages qui en dé-

pendant, mais qui sont la pluspart grands & bien peuplés. Ils appartiennent tous aux douze anciens Cantons qui les gouvernent tour à tour, & remplissent toutes les charges, avec cette difference neantmoins, que quand le tour des Cantons Protestans est venu, les Baillifs qu'ils y envoient ne peuvent y exercer publiquement leur Religion, ne leur étant pas même permis d'avoir un Ministre pour leur maison. Cela vient de ce que les Espagnols en remettant aux Cantons les droits qu'ils avoient sur ce pays là requièrent expressément que la religion Papiste seule y fût soufferte. Ainsi le Baillif Protestant qui est comme le Prince du païs, vit dans une grande contrainte à l'égard de l'exercice de sa Religion, du reste il va de pair avec les Papistes, & ne laisse pas de songer aussi bien qu'eux à l'avancement de ses affaires, à peu près de la manière dont ils en usent en Suisse, si ce n'est qu'ils ont un peu plus de retenuë dans ces Bailliages, dont ils ont un grand soin de ménager les peuples, quoi que la misere où ces peuples voyent leurs voisins, & l'abondance

dans laquelle ils vivent , jointe à un grande liberté , ne permettent gueres à leurs Maîtres de soupçonner jamais quelque revolte de leur part. On voit chez eux grand nombre d'ouvriers de toutes sortes qui courent l'Italie , mais qui l'hyver ne manquent pas de revenir à la maison manger ce qu'ils ont gagné , parce qu'ils vivent chés eux francs de tous Imposts. On m'a dit que quelques neveux du Pape & entr'autres les Barberins avoyent fait dessein de traiter avec les Suisses de la vente de ces Bailliages , pretendant en faire une principauté de laquelle ils seroyent les Seigneurs ; qu'ils se proposoyent pour cela de leur offrir douze cent mille écus ; mais qu'ayant presenti qu'ils seroyent refusés , ils n'en avoyent rien dit à la Diette. Je ne sçay pas si cela étoit vray , mais je sçay bien que ces Bailliages ne sçauroyent manquer d'être abandonnés & de devenir miserables s'il arrive jamais qu'ils passent à d'autres maîtres & qu'ils subissent une domination pareille à celle du reste de l'Italie ; parce qu'il est certain que ce qu'ils sont bien peuplés

c'est uniquement à cause de la douceur du gouvernement, laquelle a tant de charmes qu'elle fait que l'on quitte les meilleurs quartiers de l'Europe pour venir s'établir dans leurs solitudes, & dans leurs guerets.

De Lugane, j'allay visiter ce Lac qu'on appelle Lac major ou Lac majeur, qui est grand & beau, long de 56 mille, large en plusieurs endroits de six mille, & profond environ au milieu de cent brasses. Il n'est pas par tout égal, car à l'Ouest il entre dans les terres & y forme un grand golfe, dans lequel sont deux Isles qu'on appelle Borromeénes, qui sont deux piéces de terre autant aimables qu'il y en ait dans tout le monde; & il est certain qu'il n'y a rien dans l'Italie qui leur puisse être comparé: elles ont une veüe admirable tout le long du Lac, leur terrain s'élève insensiblement avec tant de proportion, qu'on ne sçauroit rien s'imaginer de pareil à leurs terrassés. Elles appartiennent à deux Comptes de la famille des Borromées. Je fus promener dans une qui appartient au chef de cette famille, qui

est neveu de ce fameux Cardinal si connu sous le nom de S. Carlo. Voicy ce que j'y ay remarqué de plus considerable. En approchant de cette Isle la premiere chose qui se presente aux yeux est le Palais du Comte; l'architecture n'en est pas extraordinaire, mais ses appartemens sont si beaux, qu'ils n'y en a point en Italie qui les surpassent: Un entr'autres a 24 pieds de hauteur, & on l'augmente encore considerablement, & les peintures dont ils sont ornés, sont aussi belles qu'en aucun autre lieu, excepté Rome. L'Isle toute entiere n'est proprement qu'un jardin, on en a pris seulement un petit coin pour faire un village, d'environ quarante maisons fort petites; Et pour rendre le lieu plus agreable, parce que l'Isle d'elle même étoit irreguliere, on y a fait tout le long du roc en guise de grottes, de grandes voûtes & de grands porches qu'on a couverts de terre, qui lui ont donné toutes ses proportions. Cependant quoi que cette Isle ne paroisse qu'un jardin, y en a plusieurs à cause des differentes faces qu'on lui a données; le premier est à l'Est, & s'é-

leve au dessus du Lac par cinq terrasses qui donnent sur trois des côtés de l'Isle, le Lac les lavant tous trois de ses eaux. Les degrés par lesquels on monte à ces terrasses sont tres propres, & les murs qui les soutiennent étant tous bordés d'Orangers & de Citronniers, on ne peut rien s'imaginer de plus beau. Aux deux coins de ce jardin sont deux bâtimens dont l'un n'est rien qu'une machine pour tirer de l'eau, mais l'autre est asseurement le plus beau vuide bouteille du monde, puisqu'il est tout lambrissé pour ainsi dire d'albâtre, & d'un tres-excellent marbre tirant un peu sur le rouge. De ce jardin on passe dans un planitre qui mene à des allées, à des parterres, à des potagers, & à des jardins à fleurs, trouvant toujourns en chemin une grande diversité d'arbres & de fontaines qui divertissent les yeux. Le grand parterre entre tout cela surprend particulièrement, tant pour sa grande étendue & le grand nombre de statuës & de fontaines qui s'y font remarquer, que pour sa scituation, étant placé justement en face du Palais, & de l'autre

côté, vis à vis de ce Palais, par une grande montagne, qui ayant la vue sur lui, est comme une espèce de theatre par le moyen de cinq diverses ceintures qui sont toutes semées de statues & de fontaines, qui en tout ont bien de hauteur cinquante pieds & quatre-vingt de front. C'en'est pas tout, au défaut de la montagne, & tout autour d'elle pour répondre aux cinq ceintures que je viens de dire qui partagent ce theatre, on a trouvé moyen de faire suivre plusieurs terrasses dont les murs sont tous pallissadés d'Orangers & Citronniers, de même qu'en Angleterre ils sont pallissadés de Lauriers, ce qui fait une tres belle promenade. Au reste sur le sommet de la montagne qui a bien soixante pieds de longueur & quarante de largeur, est une grande cisterne qui étant remplie par le moyen d'un moulin fait pour ce sujet, sert à distribuer l'eau à toutes les fontaines du jardin. Ces fontaines n'étoient pas encore achevées lors que j'étois là; ainsi l'on ne voyoit encore que le dessein: mais si elles sont jamais achevées, rien n'approchera de cette petite Isle

& on pourra dire que c'est une Île enchantée ; car la fraîcheur de l'air qu'elle tire tant du Lac , que des montagnes voisines, les bonnes odeurs qu'on y respire , son bel aspect & la charmante diversité que l'on y voit : tout cela , dis-je , rend cette Île si agreable l'été , qu'il y a peu de demeures dans le monde qui en approchent.

Après avoir considéré ces beautés je passay à un miserable village qu'on appelle Sestio , lequel est à l'extremité du Lac : je ne l'eus pas plutôt quitté , que par un heureux changement toutes choses embellirent à mes yeux. Il ne faut pas s'en étonner , j'entrois alors dans la Lombardie qui est assurément un aussi beau país qui se puisse voir ; car le terrain y est uni , bien arrosé d'eaux , & partagé en plusieurs pieces de terres contenant chacune une acre ou deux , lesquelles sont plantées tout autour & même avec assés d'ordre : Son étendue en long est bien de deux cens mille , & est large , au moins en quelques endroits , de cent mille. Ce país est semblable à l'Angleterre & à la France , dans ce que ces deux Royau-

mes ont de plus beau ; pour ce qui est du terroir c'est à peu près la même chose que celui de la Flandre ou de la Hollande, si ce n'est que le Soleil y est plus chaud & l'air meilleur, à cause du voisinage des montagnes qui le rafraichissent ; en sorte que l'on peut dire qu'il y est temperé : ce qui rendroit ce pays bien propre à être habité si le gouvernement n'y étoit pas si severe. Mais il est si dur que ce riche & beau pays n'est autre chose à cause de cela, qu'un grand Hôpital, où il y a tant de pauvreté & de misere, que si un voyageur n'avoit l'esprit de faire ses provisions dans les grandes villes, il courroit risque de jeûner quelques fois un peu plus qu'il ne voudroit au beau milieu de ce pays, que bien des gens regardent comme un pays découlant de lait & de miel : car bien souvent on passe dans des lieux destitués de toutes choses, où l'on ne trouve rien du tout. Mais nous en parlerons plus au long cy après ; pour le present que je vous dise, s'il vous plaist, Monsieur, en continuant ce que je vous ay commencé du Lac Maggiore, qu'il se décharge dans la

Riviere du Tefin dont le cours est si rapide, qu'en trois heures de temps elle nous fit faire plus de trente mille, quoi que l'eau ne fût pas grosse, & que nous n'eussions qu'un homme qui ramât. Ce fut par où nous entrâmes dans le Canal que François premier fit faire autrefois de cette Riviere à la ville de Milan. Ce Canal a environ trente pieds de largeur & est travaillé en sorte que sur ses deux bords, il trouve de quoi vuider ses eaux, lors qu'il est trop plein, tellement qu'il n'emplit jamais qu'autant qu'il est necessaire & qu'on le juge à propos; outre cela il est tiré si droit que quelquefois il fera pendant six mille une ligne dans laquelle on ne remarquera pas le moindre coude: il a trente mille de long & n'est pas d'un petit secours pour Milan qui tire de là diverses commodités.

Je ne m'arrêteray pas icy à vous faire une longue description de cette ville, je veux dire de Milan, chacun sçait que c'est une des plus grandes & une des plus belles villes du monde, quoi quelle soit scituée dans les terres, que sa Cour soit petite, que ni la mer, ni

aucune Riviere navigable ne fasse son commerce, & qu'elle soit enfin la capitale d'un Etat qui n'est aujourd'hui que peu de chose ; car tout ce que cet Etat a de bon terrain qui n'est point montagneux, n'a pas plus de soixante mille en quarré : Il est vray qu'il est parfaitement bon & fournit des biens immenses ; En effet tout petit qu'il est , il paye de quoi entretenir 47000 hommes. Cependant à peine toutes les troupes montent elles a 15 ou 16 mille hommes : ainsi on peut juger aisement delà que le reste de l'argent des contributions que paye le pauvre peuple , sert pour assouvir la cupidité & l'avarice de Messieurs les Gouverneurs. Non seulement cette ville est grande & belle . mais elle est fort riche, comme le témoignent & sa vaste étendue , & la beauté de ses bâtimens : mais sur tout les richesses prodigieuses des Eglises & des Couvens. Le Dome est peu de chose pour l'architecture , car tout y est Gottique & par consequent grossier : mais si vous le regardés dans son étendue , aussi-bien que dans la maniere riche avec laquelle il a été bâti,

on peut dire qu'il ne se voit rien en Italie qui le surpasse, je n'en excepte pas même l'Eglise Saint Pierre. Il est pavé de marbre, ses murailles en sont toutes entieres, aussi-bien que le sommet qui en est tout couvert, de sorte que c'est marbre par tout, haut, bas & aux côtés: Les statuës n'y sont pas épargnées non plus; car il y en a dedans & dehors; elles sont de marbre & placées dans des niches qu'on a faites pour les mettre, & pour les exposer à la veüe des peuples. Ces niches ne semblent pas cependant avoir pas été faites exprés, car il y en a quelques-unes qui n'ont gueres de proportion avec les statües qui y sont, le frontispice n'est point encore fait, il sera tout couvert de statües & de bas reliefs; les piliers dont il y a quatre rangs pris dans la nef de l'Eglise ont aussi à toute leur hauteur chacun huit niches, pour autant de statües qu'on y mettra. Voila bien des statües! je ne sçay pas combien il y en a déjà de placées: mais on m'assura qu'il en restoit plus de 7000 à placer pour répondre au dessein de l'ouvrage. Cela est surprenant, car seulement par

celles qui sont déjà dans l'Eglise, il n'y a personne qui ne crût que tous les Saints du Calendrier auroient la leur, & qu'à moins que de faire de nouveaux Saints, il seroit inutile d'augmenter le nombre de ces statues. Cependant, comme vous voyés, ce n'est point encore fait, & voila encore sept mille statues qui attendent fortune. On pretend quelles seront toutes pour le frontispice.

L'Eglise a environ 500 pieds de long & 200 de large, le Chœur est lambrissé & enrichi en son lambris des sculptures qui representent les passions si admirablement, que je peux dire n'avoir jamais rien veu de cette force représenté en bois. Les histoires de l'Evangile y sont représentées de même en soixante quadres. Justement sous le Cupulo repose, à ce qu'on me dit, le corps de Saint Charles qui est renfermé dans une grande Caisse de Cristal d'un prix inestimable. Je ne pus point voir ce corps, ni même en approcher, parce que nous ne fûmes à Milan que deux jours de feste, & dans ces jours la foule est si grande à cette

devotion , qu'on a de la peine à fendre la foule , pour ne pas dire que le peuple est si sot & si superstitieux , qu'un homme qui approcheroit de ce corps sans s'humilier ou donner quelque autre marque de respect , courroit risque d'être insulté , & c'étoit à quoi je ne voulois pas m'exposer. La Canonisation de S. Charles coûta à la ville plus de cent mille écus , & c'est pourquoi on ne presse pas aujourd'hui celle du Cardinal Frederic Borromée , quoi qu'on pretende qu'il ait fait pour cela des miracles de reste : parce , dit-on , que les Canonisations coûtent trop. Cependant quoi qu'il coûte pour canoniser quelqu'un , ne pensés pas que la Canonisation achevée toute la dépense soit faite , car le peuple après cela a accoutumé de faire au nouveau Saint divers presens considerables. L'argenterie & les autres choses qu'on a données à Saint Charles sont d'un tres-grand prix , quelques services pour l'autel étant de pur or , les uns enrichis de pierreries , & les autres si finement & si delicatement travaillés que la matiere est surpassée de beau-

coup par l'adresse de l'ouvrier : les habits ainsi que tous les ornemens dont on se servit en la solennité de la Canonisation de S. Charles ne contribuent pas peu à faire voir combien le Dome est une Eglise riche, & en quelle estime étoit ce Cardinal. C'étoit un Prelat d'un grand merite, & qui par le bien qu'il avoit fait à sa Ville, pouvoit autant qu'aucun autre pretendre à la qualité de saint, (à prendre ce terme dans le sens que ce Moyne lui donnoit autrefois, quand Philippe de Comines lui ayant demandé comment on pouvoit se porter à donner ce beau titre à des Princes méchans, & devoüés à tout mal, comme cela se voyoit dans une Inscription qu'il avoit devant les yeux, il lui répondit qu'ils avoyent accoutumé de donner ce titre à tous leurs bien-faiteurs) car en effet il consuma pour l'enrichir des biens prodigieux, se contentant de laisser à sa famille l'honneur d'avoir produit un si grand homme. Cependant sa famille n'en est pas demeurée là; car elle a donné depuis à l'Eglise des Cardinaux, ce qui fait dire à tout le monde que cette maison est

une maison sainte. Quoi qu'il en soit elle est si estimée, que lors qu'elle donne un Ecclesiastique qui a un peu de merite, il est assuré de l'Archevêché de Milan s'il y veut penser; & si quelqu'un étoit assés osé pour le lui disputer, cela seul suffiroit pour mettre le feu dans la Ville, & exciter une sedition. Saint Charles fit une grande dépense au Dome qu'il consacra, quoi qu'il ne fut achevé qu'assés long-temps après la consecration; le Clergé d'Italie étant trop prudent pour mettre si tost la derniere main à un ouvrage, parce que tandis qu'il y a quelque chose à faire, on a lieu de demander & de profiter de la bigotterie du peuple. Il fit bâtir aussi le Palais Archiepiscopal qui est tres beau, un Seminaire, un College pour les Suisses, quelques Eglises Paroissiales & plusieurs Couvents de marque. En un mot toute la Ville est pleine de sa magnificence, & de sa liberalité.

Les Eglises de Milan aussi-bien que ses Couvents sont superbes, tant dans leurs bâtimens que dans leurs peintures, dans leurs autels, dans leur argen-

terie, & dans diverses autres choses qui marquent tout ensemble & les richesses de la Ville, & la superstition de ses habitans. Il n'y a que les Bibliothèques, qui dans ce lieu, non plus que par toute l'Italie ne sont pas fort considerables, pour ne pas dire qu'elles sont même en scandale aux gens de lettres; car il est vray qu'assés souvent la chambre où ces Bibliothèques sont recueillies sont propres & même riches: mais vous y voyés si peu de livres, qui sont encor si mal reliés & plus mal choisis, que cela fait pitié; & il ne faut pas s'en étonner, car l'ignorance des Prêtres tant Reguliers que Seculiers est si grande qu'il faut l'avoir vûë pour la croire. Le Couvent de S. Victor qui est hors la Ville est le plus riche de tous les Religieux sont Moynes Reguliers d'un ordre qu'on appelle en Italie du mont Olive, ou Olivetan. Celui des Barnabites est aussi tres-riche; il y a un Pulpitre & un Confessional tout enrichi d'Agathes de differentes couleurs, de marbre tres-bien marqué, & de Lapis Lazulis, qui sont pierres de tres-grand prix. Celui de S. Laurent a

un tres-beau Cupulo, & un Pulpitré qui est tout semblable à celui des Barnabites. On parle aussi des Jesuites, des Theatins, des Dominicains, & des Religieux de S. Sebastien comme de communautés fort riches.

Tout le monde a tant entendu parler de la citadelle de Milan qu'il n'est pas necessaire sans doute de vous la décrire. Je vous dirai seulement qu'elle est tres reguliere, & qu'elle a tout ce qu'il faut pour contenir la ville en son devoir & l'empêcher de remuer; mais aussi du reste, c'est peu de chose; sur tout il est certain qu'elle ne resisteroit gueres à une armée. Je ne croi pas même qu'elle pust durer seulement trois jours; car elle est trop petite, & si chargée de bâtimens qu'une grêlée de bombes l'auroit bien-tôt reduite en cendres. L'Hôpital est un bâtiment vraiment Royal & qui a un grand revenu, car on dit qu'il est de 90. mille écus, il a deux courts la vieille, & la neuve, la vieille est grande & paroistroit belle, si la nouvelle ne l'effaçoit: pour la nouvelle elle a deux cens cinquante pieds en quarré & est ceinte de trois rangs de

Corridors & de Galleries qui répondent à trois étages suivant la mode d'Italie qui loge en cela fort commodement, car au sortir de chaque chambre on rencontre une gallerie, & quoi que chaque gallerie occupe une grande partie du bâtiment, n'ayant pas moins pour l'ordinaire de 8. à 10. pieds de largeur, elles ne laissent pas néanmoins d'être d'une grande utilité pour leur fraîcheur; & non seulement comme dans les autres Hopitaux ces Galleries sont bordées de lits des deux côtez, mais outre cela il y a des chambres dans lesquelles on retire les personnes un peu distinguées qu'on traite avec un fort grand soin. Il ne faut pas oublier que hors de l'enceinte de des murailles de cette ville il y a ce une maison qu'on appelle Lazarette qui est un parfait quarré d'environ 250. pas dans lequel tout au tour sont trois cens soixante petites chambres qui se rendent toutes à une gallerie couverte qui regne tout le long de ces chambres, là où les malades peuvent se promener en tout tems, ce qui leur est tres-commode. A quoi il faut ajoûter qu'on a bâti une chapelle octogone

scituée justement au milieu de ce grand quarré dont je viens de vous parler, en sorte que tous les malades peuvent voir de leurs lits l'élevation de l'Hostie & l'adorer. Cette maison est pour les pestiferez, & ceux qui sont malades de fièvres contagieuses.

J'allai voir l'office Ambrosien qui se fait en cette ville. La musique en est beaucoup plus simple que celle de l'Office Romain, mais du reste à quelques ceremonies près ils sont tout semblables. Le service divin n'y est point différent du reste de l'Italie, à l'exception de quelques petites choses, comme, par exemple, à l'extrémité du cœur, en bas, sur une chaire, on lit l'Evangile, en sorte qu'il peut-être oïr de tout le peuple, qui n'en est pas cependant plus édifié, puisqu'il est lû dans une langue qu'il n'entend point. Outre cela quand on va dire la grande Messe, le Prêtre descend du grand autel, & vient au bas du chœur, où des Laïques & quelquefois des Religieuses, font l'offertoire du pain & du vin; c'est une chose qui ne se pratique point ailleurs : mais hors cela le service, com-

me je viens de dire, s'y fait comme par tout ailleurs. J'y ai entendu prêcher un Capucin, & c'est le premier sermon que j'aye entendu en Italie; s'il est vrai que l'on puisse appeller sermon une action qui se passa toute en declamations ou postures bouffonnes. Quoi que c'en soit, je vous avoüe que cette maniere de prêcher me surprit fort, & cependant ce ne fut rien là encore aux prix de l'étonnement où je tombai en entendant la conclusion de ce sermon. Car ce Moine après avoir long-tems apostrophé un crucifix qui étoit au côté de sa chaire, en regardant vers l'autel, je fus étonné que tout d'un coup plein d'un transport qui ne se peut dire, il prit ce crucifix entre ses bras, l'embrassa tendrement & enfin le baisa; toutes fois après l'avoir essuyé doucement, parce qu'il étoit poudreux, l'ayant pris dans un lieu qui n'étoit pas trop net. Vous ne sçauriez croire après cela, combien de nouvelles caresses il fist à ce Crucifix, il lui dit mille choses tendres, le remua en cent manieres différentes, & tout cela pour émouvoir le peuple, qui eut la dureté,

malgré tout ce qu'il pût dire & faire, de ne jetter pas seulement une larme. Ce sermon fut fait un matin, & étant allé l'après midi voir les autres Eglises, j'y remarquai une chose qui me surprit: Ce fut deux troupes d'hommes qui étoient assés éloignées l'une de l'autre, entre lesquelles étoient deux Laïques le chapeau sur la tête qui sembloient instruire ceux qui les environnoient, lesquels avoyent tous la tête découverte. Ces deux troupes à ce que j'appris étoient deux confrairies & ceux qui les instruisoyent étoient deux hommes de leur corps, mais qui étoient plus devots & plus habiles que les autres. Si ce que je vis là est particulier à Milan, ou non, c'est ce que je ne peux dire, mais je ne l'ai vû pratiquer nulle autre part. J'aurois fort souhaité pouvoir m'éclaircir de tout cela avec mon guide; mais il ne parloit pas Latin, & l'Italien que j'entends, qui est le Toscan, est si différent de celui qu'on parle à Milan, que je ne comprenois rien à ce qu'ils me disoit, lors qu'il me vouloit faire un long discours. Cependant je crois que ces assemblées se font pour

l'instruction du peuple, & que l'on y explique quelque Catechisme de la façon de S. Charles Borromée.

La Bibliotheque Ambrosienne qui a été fondée par le Cardinal Frederick Borromée est tres-belle ; Il ne se peut rien de plus riche que l'appartement qu'on lui a donné. Elle est composée d'un tres-grand nombre de livres ; mais peu de bons , la plûpart étant des Scholastiques & des Canonistes , suivant la mode d'Italie , où chacun tourne assez ses études du côté de l'échole & du droit Canon. Elle a ceci de fort commode , c'est que par tout on a placé diverses chaires assez éloignées les unes des autres , devant lesquelles se trouvent table , écritoire , plumes , papier & encre : Car par ce moyen chacun peut facilement faire des extraits quand il lui prend envie d'en faire. Au reste à un des bouts de cet appartement qui est une grande gallerie , on voit un petit Cabinet dans lequel sont renfermés les manuscrits : Le Bibliothecaire les montre , mais sans y rien connoître : Je suis bien trompé si la plupart ne traittent de choses qui ont relation à S.

Charles. J'y ai vû quelques fragmens de la Bible Latine, mais qui ne semblent pas avoir plus de six cens ans d'antiquité, qui est à peu près aussi l'âge de quelques fragmens de S. Ambroise, & des Epîtres de S. Jérôme qui sont dans la même Bibliothèque. J'ai été fâché de n'y pas trouver S. Ambroise tout entier, pour sçavoir si dans les anciens manuscrits le traité des sacremens lui est attribué ou non: Car on croit, comme vous sçavez que ce traité est d'un Auteur plus moderne; c'est entr'autres le sentiment des Protestans, & afin que vous ne croyez pas que ce soit un interest de parti qui les fait parler ainsi, comme s'ils ne rejettoient ce traité que parce que la presence corporelle y étant établie, ils ne le trouvent pas favorable à la cause qu'ils défendent, vous sçaurés s'il vous plaît, que si l'Auteur de ce traité y établit une maniere de presence corporelle au Sacrement, comme on ne peut douter que cela ne soit, puis qu'il le dit en propres termes, élevant même la chose & l'exprimant par des termes magnifiques: dans le même traité, il la détruit

par quelque chose qui est plus fort que tout ce qu'on peut alleguer d'un autre côté; c'est ce qui paroîtra si vous regardez à la priere qui servoit autrefois à faire la consecration du pain & du vin, & quel'Autheur rapporte toute entiere dans ce traité: *Voulez vous savoir comment ce changement est operé, écoutez les celestes paroles; Car le Prêtre y ayant dit diverses choses qui sont assez conformes à ce qui est dans le Canon de la messe dont on se sert aujourd'huy, il y parle expressement de l'hostie comme de la figure du corps & du sang de Christ, ce qui est bien éloigné de ce qui se voit aujourd'hui au Canon de la Messe, dans lequel le Prêtre prie que l'hostie puisse devenir au peuple le corps & le sang de Christ, quoi qu'au fond cela n'emporte pas tout à fait la doctrine de l'Eglise Romaine: & ait bien plus de rapport avec l'opinion des Lutheriens.. Si vous le remarquez bien, Monsieur, ceci est fort considerable, car outre que les termes de la priere sont formels contre la transsubstantiation, ils sont soutenus d'une grande autorité, puisqu'ils represen-*

tent toute l'ancienne Eglise parlant en corps dans la partie la plus importante du service divin. Pour moi je vous avoüe que cela me persuade plus que mille citations qu'on m'apporteroit de docteurs particuliers; car enfin quelques claires qu'elles pussent être, je n'en pourrois conclure autre chose sinon que tels & tels Docteurs auroient été de ce sentiment: Mais ici encore un coup, c'est la voix de toute l'Eglise qui en corps s'adresse à son Dieu. Il semble au reste que l'Eglise Romaine ait reconnu la force de cette preuve, & que c'est pour cela qu'ayant changé de creance; & ayant passé à croire la presence corporelle, elle a changé aussi cette priere dans son office, parce qu'elle voit bien que si elle l'y eût laissée telle qu'elle étoit, il y auroit quelque sorte de contradiction entre sa langue & son cœur. Comme la preuve seroit convainquante, si les anciens offices se trouvoient conformes à celui-ci par la priere dont il est question; cela m'a donné la curiosité par tout où j'ai passé de faire recherche des plus anciens, mais quoi que j'aye pu

faire, je n'en ai point trouvé ; car à l'Abbaye S. Germain , par exemple , le plus ancien ne passe point le siècle de Charlemagne : En Italie de même je n'en ai vû aucun qui fust d'une grande antiquité, & dans le Vattican même les plus anciens qu'on produise sont ceux qui ont été publiez par le Cardinal Bona, & en suite par le P. Mabillon qui furent apportés d'Heidelberg , que je ne crois pas être vieux de plus de huit cens ans. Chose étrange, quand j'y pense ! De dire qu'il ne se trouve nulle part aucun office d'une grande antiquité. Que croyez-vous que cela signifie ? Pour moy je suis persuadé que c'est un artifice de l'Eglise Romaine qui pour cacher le changement qu'elle a fait à la doctrine de l'ancienne Eglise, lequel auroit peu facilement se remarquer par la confrontation des Rituels modernes avec les anciens, a supprimé ces derniers , ou au moins les tient si bien sous la clef qu'il est impossible à ceux qu'elle appelle heretiques de les découvrir. Mais pour revenir à la Bibliothèque Ambrosienne , on y voit un manuscrit qui est d'une grande anti-

quité, s'il étoit d'aussi grande conséquence cela iroit bien : mais il s'en faut beaucoup, c'est la version de Joseph faite par Ruffin, & écrite en vieil caractère Romain qui est fort difficile à lire. On ne peut douter qu'elle ne soit du tems même de Ruffin, parce qu'elle est écrite du même caractère dont est écrit un acte qui se trouve dans cette collection curieuse que le Comte Mascardo a faite à Verone, lequel comme il paroît par le datte est du temps de l'Empereur Theodose, ce manuscrit est ce qu'il y a de plus considerable, & de plus curieux dans la Bibliotheque, quoy que ce soit la chose qui y est la moins connue.

Milan est renommé encore par ses ouvrages en cristal, car la plus grande partie de ce qui s'en voit en Europe vient d'icy où il est mis en œuvre : il se prend premierement dans les Alpes dont il est ensuite apporté en cette ville, qui l'ayant travaillé comme je viens de le dire, le distribué par tout. Je vous diray à ce propos que les Alpes renferment assurement de grandes richesses. Je n'ay pas entendu dire que

l'on en tire autre chose que du fer, mais par les diverses couleurs qu'on y voit qui ne peuvent être causées que par les eaux de différentes qualités qui y passent, il y a de l'apparence qu'on en pourroit tirer bien autre chose; & marque de cela on a souvent trouvé de l'or dans la Riviere d'Arve qui passe à Geneve.

Je finiray à vous parler de ce qu'il y a de plus curieux à Milan par le Cabinet du Chanoine Settala qui est entre les mains de son frere. Ce Cabinet est assurément une piece à voir par les merveilles tant de l'art que de la nature qu'il renferme; c'est entr'autres choses une masse de métal qui est venue du Perou, laquelle est d'or, d'argent d'émeraudes & de Diamans. On y voit aussi jouer divers mouvemens d'une maniere fort fine & fort surprenante; par exemple, une boule se remuer par de secrets ressorts, en sorte qu'après avoir long-temps roulé à terre par diverses pentes obliques, elle est tout d'un coup élevée comme si elle avoit un mouvement perpetuel; ce qui se fait si finiment, & en même

temps avec tant de variation & de changement , que le peuple y peut-être fort bien trompé. Par une semblable industrie on voit dans ce même cabinet divers petits animaux se remüer & marcher , ce qui est tout à fait divertissant. D'un autre côté on y montre deux ouvrages de la nature qui ont aussi de quoi surprendre, le premier est une pierre d'aiman qui a une telle vertu qu'elle peut enlever une grosse chaîne ; le second est un enfant monstrueux qui vint au monde , il y a peu de temps , dans l'hôpital , & qu'on conserve dans l'esprit de vin ; il a toutes les parties du corps doubles par bas, jusqu'à la poitrine , le reste est simple excepté qu'il a quatre oreilles & la tête fort grosse.

Pour passer presentement à d'autres choses , les bastiments de Milan sont grands & massifs , mais on n'y voit ni la regularité , ni les agrémens de l'architecture. Le Palais du Gouverneur a des appartemens qui sont assés beaux ; mais celui qu'on appelle *Homodei* qui a été basti par un banquier , surpasse tous les autres.

Voilà ce que je puis vous dire de Milan, Monsieur, à moins que vous ne vouliez que je vous parle de ses défauts. Elle en a un entr'autre qui est considerable, & qui fait qu'on n'y demeure pas avec tout le plaisir qu'on pourroit avoir s'il ne s'y rencontroit pas; c'est que les fenêtres des maisons ne sont point vitrées, de sorte qu'à moins d'y être exposé à l'air, il faut se resoudre à y être enfermé comme dans un donjon, ou dans un cachot. C'est là aussi le défaut de Florence, & à plus forte raison de toute les petites Villes d'Italie dont les habitans sont si pauvres qu'ils ne peuvent rien faire pour l'ornement de leurs maisons, soit par la dureté du Gouvernement, soit par l'artifice des Prêtres qui glanent jusqu'à l'excès si peu qui reste de la moisson du Prince, pour enrichir les Eglises & les Couvents, lesquels sont si riches, & si magnifiques, sur tout à Milan, qu'on ne s'imagineroit jamais d'où tant de biens pourroyent leur être venus, si on ne sçavoit qu'il est un Purgatoire qui a un fonds inepuisable; & c'est ce qui contribuë fort, à rendre le peu-

ple miserable. Il y a encore une autre raison qui n'aide pas peu à appauvrir en particulier Milan, c'est le transport de soye que les Compagnies des Indes font d'Orient en Europe; Car comme c'est le commerce de Milan, depuis ce transport il est quasi tout tombé, & ne fait plus que languir. La noblesse affecte cependant d'y paroître, avec beaucoup de magnificence tant dans leurs habits, que dans leurs équipages & dans leur suite: & les femmes mêmes ont icy plus de liberté que dans les autres villes d'Italie, ce qui fait qu'elles paroissent avec beaucoup d'éclat.

Je n'ay plus rien desormais à vous dire de Milan, ni en bien, ni en mal. Cependant je ne finiray point encore ma lettre, parce qu'il me souvient qu'en vous parlant de Geneve j'ay oublié à vous dire quelque chose qui mérite d'être sçu, & que je ne veux point remettre à une autrefois, car je craindrois que ma memoire ne laissât échapper pour jamais ce quelle a pû laisser échapper pour un temps. Ce que j'ay donc à vous dire de Geneve regarde

Made-

Mademoiselle Valkier, fille de Monsieur Valkier de Shaffouse, dont l'avanture est telle, que quand vous la scaurés, vous m'avoüerés que s'il y a une personne extraordinaire dans le monde, c'est celle là. Elle n'avoit pas un an quand par la faute de quelqu'un, qui la tenoit trop près d'un poële ardent, elle se bûsfla les yeux, dont elle perdit la veüe; au moins il luy en reste si peu que cela ne vaut presque pas la peine d'en parler. Cependant ce peu qui luy reste suffit pour distinguer le jour de la nuit, & même pour reconnoître un homme d'avec une femme, pourvû que la personne quelle regarde soit entr'elle & la lumiere, & debout; autrement elle n'y reconnoît rien, mais même elle ne la verroit pas, parce qu'elle n'a que la partie superieure de l'œil par laquelle elle puisse un peu voir. Elle a une memoire prodigieuse, ce qui luy a donné une grande facilité pour apprendre les langues; car outre la Françoisë qui est sa langue maternelle, elle sçait l'Italienne, la Latine & l'Allemande. Elle sçait aussi par cœur tous les Pseaumes Fran-

çois, & une grande partie des Alle-
mans & des Italiens. Elle accompagne
tout cela de beaucoup d'esprit, ce qui
fait qu'elle entend fort bien la vieil-
le Philosophie, & dans peu vous ver-
rés qu'elle entendra la nouvelle qu'elle
étudie presentement. Elle a fait aussi un
cours de Theologie où elle a assés bien
reüssi; de même qu'à apprendre l'Ecri-
ture dont elle a le texte fort en main.
J'en peux dire quelque chose, puis que
j'ay eu des conversations avec elle sur
tout ces choses. Non seulement elle
chante bien, mais elle joue aussi des
instruments, & entr'autres du violon,
dont elle ne pût jouer devant moy,
parce qu'il n'étoit point en ordre.
Mais ce qui est plus considerable que
tout cela, c'est qu'elle écrit lisible-
ment. Pour luy faire apprendre à écrire
son pere qui est un honnête homme
& qui l'aime tendrement, ne luy ayant
épargné aucune sorte de maître, fit
tailler dans du bois des caracteres, que
cette Demoiselle ayant souvent tou-
chés, elle en a pris une telle idée,
qu'elle écrit de son crayon, en sorte
qu'on peut fort bien lire son Ecri-
tu-

re : ce que j'ay expérimenté ; car je l'ay vûë écrire aussi habilement qu'on puisse se l'imaginer, & elle se sert d'une machine pour tenir son papier afin de pouvoir écrire droit. Mais quoy que tout ce que je viens de vous dire soit extraordinaire, rien n'approche de sa grande devotion, de sa parfaite resignation à la volonté de Dieu, & de sa profonde humilité. Son pere luy a donné un precepteur dans sa maison, qui á comme elle une grande facilité à apprendre les Langues. Il est de Zurich. Quand il vint à Geneve il ne sçavoit pas un mot de François : mais en moins de treize mois il apprit à le parler si bien, qu'il prêche assés correctement & avec assés bon accent. Ayant commencé aussi à étudier la Langue Italienne au mois de Novembre, avant la fin de Fevrier suivant il sçavoit prêcher en cette Langue avec facilité, ayant un style coulant & fleuri, ce qui doit passer pour une chose extraordinaire ; car on ne parle point Italien à Geneve, quoy que les familles Italiennes y conservent touÿours pour elles une

Eglise de leur Langue. Il ne me sou-
vient plus de rien après cela , ainsi je
demeure, &c.

A Milan le
Octobre 1685.

LETTRE III.

MONSIEUR;

Comme il y a un mois que vous n'avez reçu de mes Lettres, & que vous savez que je ne me repose pas, je m'assure que vous estes presentement dans l'impatience de recevoir de mes nouvelles, dans la pensée que vous allés apprendre bien des choses; n'étant pas possible qu'en un mois de temps je n'aye bien vû du païs, & par consequent que je n'aye bien des choses à vous dire. Je ne sçay si je vous satisferay dans ce que vous attendez de moy: mais vous devés être persuadé que je vas vous rapporter fidelement tout ce que j'ay vû depuis que je suis parti de Milan; de sorte que si après cela vous n'estes pas content, vous ne vous pourrez plaindre que du païs qui ne m'aura rien fourni de bien considerable, & non de moy qui vous

auray dit tout ce que j'y auray remarqué.

Au sortir de Milan , après avoir marché vingt mille , nous arrivâmes à Lodi , qui est une placé frontiere , mais dont la garnison est tout à fait misérable : Les Espagnols , les Venitiens , & les autres Princes d'Italie n'ayant pas beaucoup de soin de leurs places frontieres , parce qu'ils n'apprehendent rien les uns des autres . Cependant quand on entre dans ces villes que l'histoire nous a représentées comme des villes fortes & capables de soutenir de grands sieges , on est tout étonné de trouver qu'elles sont si peu de chose , & on est obligé d'avouer qu'il y a souvent bien loin de l'histoire à la verité , & de l'idée qu'on a des choses , à ce qu'elles sont effectivement . C'est ce qu'on peut dire generalement de toute la Lombardie , qui a été si long-temps le siege de la guerre ; car il est certain qu'aujourd'hui elle ne pourroit pas tenir contre une armée autant de jours qu'elle a tenu autrefois d'années . La garnison de Creme qui est la première place qu'on trouve en venant de Mi-

lan appartenante aux Venitiens, n'est pas meilleure que celle de Lodi. Mais en récompense le peuple y est heureux d'une toute autre maniere. Il en est de même dans les autres places, où les Venitiens sont les maîtres; leur domination étant bien plus douce que celle des Espagnols. Leur gouvernement tient quelque chose de celui des Suisses: au moins le Senat envoie dans les villes de sa dépendance des Officiers, qui sont tout semblables aux Baillifs, & on les appelle Podestats, & ce sont des Magistrats qui ont tout le soin du civil. Pour ce qui est des affaires de la guerre, il y a un Capitaine General qui en a la conduite, & de cette sorte les Villes ont comme deux Gouverneurs, l'un civil & l'autre militaire, que l'on peut en un sens comparer au Balsa & au Cady parmi les Turcs, en ce qu'ils ont inspection l'un sur l'autre. Il n'y a que les petites Villes comme Creme, dans lesquelles une seule personne est pour le civil & pour la guerre. Nous arrivâmes à Creme dans le temps de la foire. Il s'y debite quantité de toille, & de fromage qu'on ap-

pelle Parmesan, quoy qu'il soit fait la pluspart à Lodi. Le Podestat y parut avec une magnificence extraordinaire, car il la traversa avec une grande suite de Carrosses qui portoyent toutes ses livrées: Il étoit dans un, & sa femme dans l'autre. Il ne faut pas demander si ces deux là étoient les plus beaux. Ils étoient couverts de velours noir, bordé de frange d'or, & doublé d'un damas noir parsemé d'or.

De Crema il y 30 mille à Bresse qui est une grande ville, riche & de grand commerce, principalement de quinquailerie, & de Canons de Mousquet & de Pistolet, étant le lieu de toute l'Italie où il s'en fait de meilleurs. Le commerce de ces Canons étoit autrefois tres-grand, mais depuis la guerre avec le Turc il a diminué, parce qu'il est défendu d'en vendre sans une permission de Venise. On y bâtit un dôme qui sera beau. J'y vis un Couvent de Religieuses qui est presentement dans une grande desolation par cet accident: On me conta qu'un nouvel Evêque étant arrivé à Bresse & visitant ce Couvent, il y découvrit deux voûtes, l'u-

ne par laquelle on y faisoit entrer des hommes, & l'autre par où les Religieuses qui étoient grosses en sortoyent pour mettre bas le fruit de leurs galanteries. Qui demeura étonné ce fut l'Evêque, lesquels'étant mis à reprimander ces pauvres Religieuses, quelques-unes d'elles ne pouvant digerer ce qu'il leur disoit, l'histoire ajoute qu'elles luy dirent résolument: Qu'il faisoit bien du bruit de rien, que c'étoit là une belle affaire, & que ses Prêtres en faisoient bien d'autres tous les jours: mais lui sans les écouter les renferma, & défendit de recevoir dans le Couvent aucune religieuse que celles là ne fussent mortes, esperant que par ce moyen il pourroit repurger la maison. La citadelle qui est bastie sur un roc plus élevé que la Ville, la commande absolument. Au reste cette Ville aussi-bien que Creme s'embellit tous les jours par le moyen des statuës que depuis dix ou douze ans on s'est avisé d'y eriger aux Podestats que le Senat y envoie; car assurément cela est d'un grand ornement pour ces deux Villes. Mais je vous diray en même temps que je

crains bien que les peuples ne souffrent enfin de cette magnificence ; car ayant commencé d'honorer leurs Podestats de cette maniere , il faut necessairement qu'ils continuent à le faire , autrement ceux à qui l'on s'arresteroit son offenseroient , & il ne fait pas bon offenser un noble Venitien. Cependant les peuples s'en sentiront tôt ou tard ; car en continuant de la sorte , cette dépense doit aller loin. Pendant que j'y pense , remarqués je vous prie , Monsieur , que le nom de Podestat est quelque chose de fort ancien ; car du temps des Romains le premier Magistrat des petites villes s'appelloit ainsi , témoin Juvenal dans sa dixième satyre.

An fidenarum, gabiorumve esse potestas.

De Bresse nous vînmes à Verone & passâmes par le Lac de Guardè , lequel a de longueur quarante mille , & de largeur dans quelques endroits vingt mille. Il est vray que les mille de Lombardie sont extremement courts ; car j'y ai fait souvent quatre ou cinq mille en me promenant ; on n'y conte com-

munement que mille pas , & encore sont ils bien plus petits que les mille de Toscane & du Royaume de Naples, lesquels ont jusqu'à 1500 pas. Il s'en faut bien que le chemin qu'on trouve entre ces deux villes ressemble à celui de Milan à Bresse, où ce n'est par tout qu'un grand jardin : mais à venir de Bresse à Verone la Lombardie change de face ; car on marche le long de plusieurs montagnes jusqu'au près de Verone où on trouve une plaine de sept ou huit mille qui commence à être cultivée.

Verone est une grande ville dont la meilleure partie est bien bâtie, & qui est toute entiere enrichie de belles Eglises : mais avec tout cela qui est peu de chose , parce qu'il n'y a point de commerce, & l'argent y roule si peu qu'on a bien de la peine à y changer une pistole, à moins qu'on ne prenne de la monnoye du païs ; laquelle outre qu'elle est de bas alloy, n'a cours que dans le Veronois ; car vous devés sçavoir que chaque petit Etat à sa monnoye particuliere , qui est distinguée de celle de ses voisins, ce qui semble

que les Venitiens devroient empêcher, parce que cela rompt le commerce. Une des Antiquités de cette ville la plus renommée, est son Amphitheatre qui est un des moindres que les Romains bâtirent autrefois, mais qui est un des mieux conservés; car quoi que quelques-unes des pierres de la muraille qui l'environne soyent offencées, cette grande voûte en panchant sur laquelle les sieges sont rangés subsiste toujours en son entier, aussi-bien que les sieges mêmes, dont il y a vingt huit rangs, chaque rang ayant un pied, & demi de haut, & autant de l'arge, pour la commodité de ceux qui s'y assient: il peut contenir 23000 personnes, à prendre un pied & demi en quarré pour chaque personne. On voit encore sous la voûte les étables où étoient renfermées les bêtes qui devoient divertir le peuple. Ces étables doivent être grandes, car du pied de cette muraille que je viens de vous dire qui regne tout autour de l'Amphitheatre, à la prendre en dehors jusqu'au dernier rang des sieges, il n'y a pas moins de 90 pieds: mais ce pre-

cieux reste d'antiquité a été si souvent & si amplement d'écrit, que je ne vous en diray rien davantage.

Après l'Amphitheatre une chose considerable qui se voit à Verone, est le fameux *Musæum Calceolarium*, dont est presentement maître le Comte Mascardo, & qui est un appartement tout entier de Cabinets fournis de je ne sçay combien d'antiquités & raretez, entre lesquelles se trouvent quelques vieilles inscriptions faites par deux Villes d'Afrique en l'honneur de M. Crassus. Là on voit aussi un grand amas de Medailles, de Medaillons, de poids qui étoient autrefois en usage chés les Romains, & de divers instrumens dont ces mêmes Romains se servoyent dans leurs sacrifices: Outre cela plusieurs ouvrages de la nature qui sont tres-curieux, aussi-bien que quantité de peintures, entre lesquelles il y en a un bon nombre de Paul de Verone. Il ne faut pas oublier que le Comte Justo a en cette même ville un tres-beau jardin qui s'élève en terrasse à la hauteur d'une montagne, & dans lequel on voit plusieurs anciennes inscriptions.

De Verone nous passâmes à Vincense après avoir fait 30 mille du plus beau chemin du monde ; car en reprenant au sortir de Verone la Lombardie, qu'il semble qu'on ait perduë pendant quelque temps , tout le chemin n'est qu'une suite de jardins ; ou si on les voit cesser quelquefois, c'est pour faire place à des campagnes qui sont mieux cultivées qu'en aucun endroit d'Italie. Il n'y a que le vin qui n'y est pas bon, parce que la terre est trop grasse, & que pour avoir de bon vin, il faut un terroir ingrat & sec. Je ne sçay aussi s'il sçavent bien accommoder la vigne ; car au lieu de la planter comme ailleurs dans des vignobles séparés, ils la mettent au pied des arbres, à cause que ces arbres servent à la soutenir quand elle est grande. Mais s'il n'y a point là de bon vin, il y en a d'excellent près du Lac de Guardè, qu'on appelle *vino santo*, qui enyvre comme le plus fort Canarie. On ne le fait qu'à Noël, & c'est de là qu'il est appelé *vino santo*. On ne le boit qu'à la Saint Jean, parce qu'étant fait si tard il faut du temps pour l'éclaircir. Je ne sçay si

ce vin est de garde, ni pourquoy on ne le transporte pas dans les païs Estrangers. Quoy qu'il en soit on en a un quart d'Angleterre pour quatre sols.

Tout le bétail d'Italie est gris ou blanc, excepté les pourceaux qui sont noirs ou rouges. Je vous fais cette remarque sans pretendre rechercher comment cela se fait; j'aime mieux vous dire que la chair de pourceau est tout autrement bonne en Italie, qu'en France & en Angleterre: de sçavoir si c'est parce que ces animaux mangent là des truffes tout l'hyver & des cosses de raisin, c'est ce qui m'est inconnu, je sçay seulement que c'est leur nourriture ordinaire par toute l'Italie. Je vous disois tout à l'heure que le bétail est gris en Italie, on tient qu'à cause de cela il est flasque & n'a point de cœur: cependant il seroit necessaire qu'il en eût; car il est employé au charriage en Lombardie, qui est fort rude, sur tout quand il a un peu plû, car la terre étant toute unie sans que les chemins soyent relevés de chauffées, les charrettes y donnent si avant en terre, qu'il est difficile d'avancer.

Vincense est la ville de toutes celles qui sont aux Venitiens qui a le plus conservé de son ancienne liberté ; comme Padouë celle qui en a conservé le moins : ce qui vient de ce que la première se donna aux Venitiens, au lieu que Padouë & quelques autres disputèrent long tems leur liberté & ne l'ont perduë même qu'après l'avoir bien fait acheter. Les marques de la liberté de Vincense se voyent dans la magnificence de ses Palais : On y voit aussi quantité d'Eglises superbes dont quelques-unes ont été bâties depuis peu.

Il ne faut pas oublier que les habitans de cette ville ont fait faire un Theatre à l'imitation des anciens Romains ; car cela sert beaucoup à l'embellissement de la ville. En sortant sur le port est le jardin du Comte Valerano, qui est une des plus grandes beautés de la ville & des environs : Il y a entr'autres une tres-belle allée qui est toute bordée d'orangers & de citronniers, dont quelques-uns sont aussi gros que le corps ; cependant quelques gros qu'ils soyent, on est obligé de les

mettre à couvert l'hyver. Car il n'en est pas de la Lombardie ainsi que des parties de l'Italie qui tirent vers le Sud & les Apennins, comme la Toscane; car dans tous ces cantons ils croissent dans les jardins comme les autres arbres; jusques là qu'au Royaume de Naples ils viennent sans être du tout cultivés: au lieu qu'ici ils sont placés bien soigneusement dans des caisses comme en Angleterre, afin de les pouvoir transporter l'hyver dans des serres pour les mettre à l'abri des bises furieuses qui soufflent quelquefois du côté des Alpes, & qui feroient mourir ces arbres qui sont tres-delicats. Nous fûmes à Vincense un jour de Fête, ce qui me donna lieu de voir les preparatifs d'une Procession qui se devoit faire l'après midi, laquelle a fait que je ne me suis point étonné de ce qu'un Papiste François m'a dit quelquefois, que l'idolatrie étoit si sensible & si grossiere en Italie, qu'il a de la peine non seulement à être de cette Religion, mais même à la souffrir. La statue qui devoit être promenée étoit de bois, mais si bien peint que je crus que la tête en étoit de cire: Elle alloit richement habillée, ayant

une couronne sur la tête, & étant toute couverte de fleurs. Je ne sçai pas ce qu'on fit quand je fûs parti, mais le matin pendant que je fus là, le peuple y couroit en foule faire devant elle ses prieres, en baissant la terre qui étoit proche avec toute sorte de devotion.

Il y a dix huit mille de Vincense à Padouë d'un chemin qu'on prendroit pour un jardin. Pour ce qui est de Padouë, c'étoit autrefois une des plus grandes villes d'Italie, mais cela a bien changé; car encore qu'elle ait toute son ancienne étendue, elle est si mal peuplée qu'on y voit des endroits qui ne sont nullement habités, & par tout les maisons s'y donnent presque pour rien. L'air y est parfaitement bon & tout y abonde, excepté l'argent qui y roule si peu qu'avec tres-peu de chose on va bien loin. L'Academie n'est pas non plus bien florissante, au contraire elle déchet fort, quoi que les Venitiens la protegent, & qu'ils y entretiennent cinquante Professeurs. Je ne sache pas qu'il y ait presentement personne de grande reputation. Une chose qui lui fait tort est le peu d'ordre qu'on tient

pour les Ecoliers, qui sont sans cesse en division entr'eux. Cela empêche fort les étrangers d'y aller étudier ; car on y est tellement contraint, qu'aussi-tôt que le soleil est couché, on n'oseroit plus sortir de la maison. Il y a quantité de beaux Palais, qui montrent ce qu'étoit autrefois la noblesse du pais, & il seroit à souhaiter qu'elle fût la même aujourd'hui, mais il s'en faut beaucoup, car elle n'est plus rien, & est même presque toute ruinée. On n'y entend parler, aussi bien que dans toutes les villes conquises, que de querelles ; Les Venitiens ne font pas ce qu'ils pourroyent bien pour empêcher ces querelles ; au contraire comme il se trouve par là un grand nombre de coupables, & par conséquent gens sujets à confiscation, insensiblement tout le monde se trouve pauvre. Ainsi les Venitiens en prudens politiques profitent de cette fureur des peuples, & fomentent même secrètement ces divisions ; puis de temps en temps ils leur donnent des amnisties, dont ils tirent des sommes tres-considérables. Et vous ne sçauriez croire le grand nombre de coupables qui se pre-

sentent quand ces amnisties sont accordées. M. Patin ce savant antiquaire qui a été long-tems Professeur à Padouë, m'a assuré qu'au dernier pardon qui fut accordé, Vincense & ses environs en fournirent pour leur part trente-cinq mille. Je faisois difficulté de croire cela, mais il me dit que je pouvois l'avancer sur sa parole. Une seule famille que j'ai connuë pendant que j'étois à Padouë s'est vûe reduite en peu de tems de 14000. ducats de rente, à 3000. par diverses condamnations qu'il a falu qu'elle aye essuyé. Mais ils sont par tout ce país si fort addonnez à la vengeance, que quand il est question de se vanger ils mettent toute consideration sous les pieds. On voit en cette même ville quelques restes d'Amphitheatre, mais c'est peu de chose, car il n'y a rien d'entier que la muraille de ceinture. Cependant Padouë, ainsi que Milan, a sa ville interieure, & sa ville exterieure; la premiere qu'on appelle la Cité, & la seconde le Bourg: l'une & l'autre sont ceintes conjointement de murailles & de fossez, quoi que la Cité ait un fossé en son particulier. Les

deux villes prises ensemble ont de tour environ huit mille. La grande Salle du Palais est la plus belle qui soit en Italie; son dôme est un édifice ancien, mais qui n'a rien d'extraordinaire. En recompense l'Eglise de S. Antoine, & sur tout la sainte Chapelle qui est dans cette Eglise, contiennent des pieces incomparables pour la sculpture; tous les miracles qu'on dit que Saint Antoine a jamais faits, y sont parfaitement bien representez. Pour ce qui est du Saint, on a pour lui tant de devotion par toute la Lombardie, qu'on ne sçauroit assez s'en étonner; on l'appelle par excellence le Saint, & les mandians ne craignent point de demander l'aumône en son nom, comme on la demande par tout ailleurs au nom de Dieu. Mais voici quelque chose qui est écrit sur une planche voüée qui est appendüe hors la Sainte Chapelle que toute bonne ame detestera & regardera comme un horrible blaspheme: ce sont ces paroles : *Exaudit*, en parlant du Saint, *Exaudit quos non audit & ipse Deus*; c'est-à-dire, *Il exauce ceux même que Dieu renvoie.*

Sainte Justine est une Eglise si bien ornée en dedans , d'une si belle architecture , & si bien ordonnée & ayant ses *Cupulos* placés avec tant d'avantage , que si le dehors répondoit au dedans , ce seroit une des plus belles Eglises d'Italie. Elle est bâtie de brique & n'a point de frontispice : ce n'est par tout qu'autels , aussi superbes qu'idolâtres, ornés d'un grand nombre de statuës de marbre qui y sont élevées. Elle a plus de cent mille ducats de rente , ce qui vous fait bien juger qu'elle appartient à l'ordre des Benedictins. Le Cardinal Barberigo est Evêque de Padouë ; lequel semble vouloir se former sur le modele de Saint Charles Borromée ; il a fondé un beau seminaire pour les Prêtres seculiers ; sa vie est fort austere , & il voudroit bien que son Clergé en fist de même : mais il a fort à faire , parce que ses Chanoines sont tous Nobles Venitiens , qui par cette raison ne sont pas aisés à conduire ; aussi est-il presentement broüillé avec eux. Il est autant charitable qu'on le peut être ; & l'on peut dire qu'à tous égards c'est un tres-grand homme.

Les habitans des villes sujettes de la Republique de Venise ne manqueroient pas d'être heureux s'ils sçavoient mettre bas leurs querelles & leurs divisions ; mais il n'en est pas de même des païsans , lesquels sont traittez si rudement par leurs maîtres , qu'encore que les taxes soyent médiocres on ne peut rien voir de plus malheureux que ces pauvres gens , sans qu'ils puissent trouver de remede à leurs maux : Car les peuples des Etats voisins sont si misérables & sur tout dans les Etats Ecclesiastiques , que bien loin qu'ils voulussent y passer , on ne voit autre chose que des gens qui passent de ces Etats voisins chez les Venitiens.

La Republique n'aime point qu'on suive les armes , parce qu'elle croit que cette science peut être une occasion de revolte , & c'est pourquoi on ne fait jamais de levée de gens de guerre sur ses terres. Quelques-uns donnent un autre tour à la chose qui paroît assez plausible ; ils disent que ce qu'en fait la Republique est pour l'amour qu'elle porte à ses sujets , qu'elle ne veut point exposer aux dangers , ai-

mant mieux les faire effuyer aux étrangers. Il est certain qu'on pourroit facilement se revolter par tout le pais ; car les garnisons des Villes & leurs fortifications sont tres chetives ; de sorte qu'il seroit aisé aux grandes Villes de secoüer le joug , si ce n'étoit les factions qui regnent chés elles, qui font que chaque parti aime mieux faire tomber le parti contraire dans les mains impitoyables des Inquisiteurs, que de concourir au recouvrement de la liberté commune. Ajoutés à cela que la noblesse du pais est insolente & hautaine , & traite le peuple avec tant de fierté que la Republique se tient aussi en seureté du côté de ses conquêtes , que si elle y avoit de bonnes Citadelles & de fortes garnisons.

De Padouë à Venise , en descendant le long de la Brente , on voit sur les deux bords de cette riviere quantité de Palais appartenants à des nobles Venitiens , qui sont bâtis d'une architecture si differente qu'il n'y en a pas deux qui se ressemblent, non plus que les Jardins qui y sont joints. C'est où ils se retirent pendant les grandes chaleurs, quel-

quelques-uns s'en servent aussi à d'autres usages, c'est-à-dire à leurs plaisirs & même à toute sorte de plaisirs. A l'embouchure de la Brente nous trouvâmes Lizza Fucina où nous prîmes les Lagunes, sur lesquelles après avoir fait cinq ou six mille nous arrivâmes enfin à Venise. Je vous dirai en passant que ces Lagunes deviennent si fortes que les Venitiens n'ont pas moins de peine à faire que Venise demeure Isle, que les Hollandois en ont pour empêcher que la Mer ne les gagne ; car ils usent de toute leur industrie pour tenir nets les canaux de leurs Lagunes & pour empêcher qu'ils ne vuident d'eau : en quoi je ne sçay s'ils réussiront, car plusieurs croient que veu le déchet qu'on voit depuis quelque tems, il faut que dans un siecle ou deux, si la chose continuë sur le même pied, Venise cesse entierement d'être une Isle & devienne terre ferme. Jusqu'ici c'est la chose du monde la plus surprenante que de voir une si grande Ville scituée dans la mer, & un aussi grand nombre d'Iles que sont celles qui la composent, & former en même tems quelque chose

L

de regulier. C'est ce que font les ponts qui unissent entr'elles ces Isles, aussi bien que les pilotis qu'on a trouvé moyen de placer où la terre manquoit : de sorte que la Ville est si bien bâtie & si magnifiquement, que la magnificence de ses bâtimens n'est pas la moindre chose qui y donne de l'admiration. Elle est aussi extrêmement riche & abondante en toutes choses, quoi qu'elle soit fort déchuë de ce qu'elle étoit autrefois, tant par les grandes pertes qu'elle a souffertes durant la guerre avec le Turc, que par le déperissement de son commerce. Je ne me mettrai point en devoir de vous faire la description de l'Eglise ni du Palais de Saint Marc, parce qu'il n'y a personne qui n'aye entendu parler de ces deux superbes Edifices. Je vous dirai seulement que la peinture des murailles & de la voûte des Salles du Palais sont d'un très-grand prix, & j'y vis représentée l'histoire du Pape Alexandre troisième mettant le pied sur le col de l'Empereur Frederic Barberousse. J'ajouterai aussi que c'est bien dommage qu'un si bel édifice avec de si belles sales

soit gâté comme il l'est par la brutalité de ceux qui s'y promènent, qui remplissent tout de diverses marques qu'ils y font, traitant ce noble Palais comme ils feroient une simple maison. La grande Sale où le corps de la noblesse s'assemble en grand Conseil, n'a rien qui réponde à la dignité d'une si célèbre assemblée, & toute sa beauté est en sa voûte aux & murailles; car pour les sieges vous les prendriez plutôt pour des bancs d'écoliers que pour des sieges de Senateurs Illustres. Quand les 2. côtés du Palais seront achevez comme le troisième qui est dans sa perfection, ce sera un des plus magnifiques desseins du monde. Ses deux côtes qui sont le plus en vûë, l'un regardant la place Saint Marc, & l'autre le grand canal, sont seulement de brique, mais le troisième est de marbre: la guerre de Candie a empêché que ce Palais n'ait été achevé. A l'égard de l'Eglise Saint Marc, tout ce qui la rend recommandable c'est sa grande antiquité, & la maniere riche dont elle a été bâtie; car au reste elle est basse & obscure. Le pavé est d'une tres-belle Mosaïque, aussi bien que

le plat-fons. Les murailles sont d'un tres-beau Marbre , tant par dehors que par dedans, & le frontispice est tout enrichi de pilliers de porphyre & de jaspe, & des quatre chevaux d'airain de Corinthe dont Tiridates fit present autrefois à Tibere , lesquels furent transportez à Constantinople, & qui enfin ont été apportés de Constantinople à Venise. Ils ont été si bien dorés qu'ils conservent encore leur dorure.

Je n'y ai point vû l'Evangile selon Saint Marc, qui est une des pieces du tresor qu'on estime le plus, parce qu'ils ne le donnent point à lire aux étrangers. Mais le Docteur Grandi qui est un fameux Medecin de Venise , & qui l'a vû par un ordre qu'on reçût de le lui montrer, m'a dit qu'il étoit tout écrit en Lettres Capitales ; mais que les caracteres en étoient si usés, que quoi qu'on y pût discerner quelques traits de lettres , cela ne suffisoit pas pour distinguer si le Manuscrit étoit Grec , ou Latin. Je ne vous dirai rien de l'Arse-
nal, parce qu'outre que je ne l'ai vû qu'en mauvais état, ayant été dégarni à cause de la guerre qu'ils ont avec le

Turc, il a été mille fois décrit, & il n'y a personne qui ne sache que c'est un tres-beau Magazin qui est en bon ordre, & dans lequel il y a toutes sortes d'armes autant qu'il y en ait dans aucun autre. Il est vrai qu'il n'y a que cet Arsenal dans tout l'Etat des Venitiens; ce qui fait qu'il en est moins considerable, Car il est certain que si d'autres Princes mettoient en un, tous les Magasins qu'ils ont répandus dans leurs états, ils en composeroient un qui seroit du moins aussi considerable que celui-là.

Le plus beau Couvent de Venise est celui des Dominicains, appelé le Couvent S. Jean & S. Paul, dont l'Eglise & les Chapelles sont tres riches, & dans une de ces Chapelles il y a, dit-on, une vierge peinte de la main de S. Luc. Le Dortoir en est fort grand, & la Bibliothèque richement ornée, mais de peu de bons livres. S. George est un Couvent de Benedictins qui occupe une petite isle qui est vis à vis S. Marc: l'Eglise en est fort bien imaginée, & tres propre, & la maison non seulement est magnifique, mais ce qui ne se voit gueres à Venise, elle a un grand jardin

qui est tout plein de belles promenades. Ce Couvent l'emporte sur tous les autres pour la richesse. Le Redempteur & le Salut sont deux belles Eglises que l'on doit aux vœux que le Sénat fait quand le pais est affligé de peste : la dernière qui est dédiée à la Vierge est beaucoup plus riche que la première qui est dédiée à nôtre Sauveur ; tant l'Eglise Romaine se porte naturellement à montrer plus de devotion pour la mere que pour le fils. Cependant cela pourroit venir aussi, de ce que le Salut a été bâti après le Redempteur, car celui qui considerera la difference qui se trouve entre les Eglises modernes & les anciennes, ne s'étonnera point de voir dans les premières une architecture mieux ordonnée & beaucoup plus de richesses que dans les autres. L'Ecole de S. Roch, la Chapelle & la Salle sont toutes pleines de pieces de Tintoret. Les deux pieces les plus renommées de Venise sont la representation des nôces de Cana en Galilée qui est dans le refectoire de S. George, & celle de S. Pierre Martir des Titiens : le tombeau du Duc Pesaro qui est dans la Frairie est

le plus beau que j'aye jamais veu. Mais si je fus surpris de voir à Venise tant de magnificences dans les Couvens & dans les Eglises paroissiales, je ne le fus pas moins considérant la beauté de leurs frontispices, dont quelques uns sont de marbre blanc, enrichis de diverses statuës & rehaussez de figures. Au contraire je fus fort étonné de voir que la bibliotheque de S. Marc étoit si peu considerable; car à la verité son antichambre est pleine de statuës de grand prix, & le plat-fonts de la chambre où elle est, est enrichi de diverses pieces renfermées dans des cadres, lesquelles sont des premiers maîtres du monde; mais pour ce qui s'appelle la Bibliotheque, on n'y voit rien qui reponde à toute cette magnificence; car tous les manuscrits Grecs sont de nouvelle date, au moins j'en feüilletay plusieurs & je n'en vis aucun qui eût plus de cinq cens ans d'antiquité. Veritablement on me dit qu'on avoit accusé le dernier Bibliothecaire d'avoir soustrait plusieurs manuscrits: surquoi ayant été mis prisonnier par l'ordre des Inquisiteurs, il s'étoit empoisonné, preve-

nant par là le châtement qu'on lui faisoit craindre. J'allai au Couvent des Servites, où j'appris avec étonnement que l'on n'avoit pas pour le pere Paul toute l'estime qu'on a ailleurs pour lui; car m'étant informé entr'autres choses de son tombeau, on fit peu d'état de ce que je demandois, jusques à témoigner qu'on ne savoit pas trop où il étoit. Peut-être aussi que les Religieux faisoient les fins avec moi, parce que je n'avois personne qui m'accompagnât; celui à qui j'avois été recommandé n'étant point alors à Venise. Mais à propos du Pere Paul, en une autre occasion, j'eus un long entretien touchant les memoires d'où ce Religieux a tiré son histoire du Concile de Trente, lesquels je ne doute point qu'on ne conserve bien cherement dans les archives de la Republique: car ils étoient déjà importans eux mêmes, mais ils le sont devenus beaucoup plus encore par les différentes relations qu'en ont données le pere Paul, & le Cardinal Palavicin; le resultat fut que la seule voye de terminer toutes disputes en matiere de fait, c'est d'imprimer les

originaux. Une personne qui a beaucoup de pouvoir, me promet d'employer tout son credit pour faire qu'on écouât cette proposition, mais il me dit en même temps qu'il apprehendoit fort de n'y pouvoir rien gagner, parce que l'on tenoit les archives comme sacrées & qu'on n'y touchoit que rarement. Cela me remet dans l'esprit une longue conversation que j'eus dans la même ville avec une personne fort distinguée qui avoit été long-tems à Constantinople, & qui sçavoit au delà de ce qu'on a coûtume de sçavoir en Italie. Il me dit donc qu'il étoit à Constantinople du tems que l'on s'étudioit à connoître quel étoit le sentiment de l'Eglise Grecque à l'occasion de cette dispute fameuse dont chacun a entendu parler, entre M. Arnaud & M. Claude; que comme on le sçavoit être bon Catholique Romain, on l'avoit sollicité de donner son secours dans cette affaire: mais qu'il l'avoit refusé, disant qu'il ne se vouloit point mêler dans ce différent; & en effet c'est un homme d'honneur & trop sincere pour tromper dans une chose de cette nature. III

marquoit avoir peu d'estime pour les Grecs, assurant que de tous leurs Prêtres il n'y en avoit point qui fussent plus ennemis de l'Eglise de Rome que ceux qui étoient élevez à Rome même. Pour empêcher l'envie de leurs Compatriotes qui pouvoient se défier d'eux, à cause de leur éducation dans l'Eglise Latine, ils affectoient d'être plus opposés à cette Eglise que les autres Grecs. Il ajouta que leur ignorance & leur corruption étoient si grandes que comme ils ne sont gueres attachez au sentiment de leur Eglise, un peu d'argent ou la protection de quelque Ambassadeur étoient capables de leur faire dire tout ce qu'on souhaitoit d'eux : que pour lui bien qu'il crût fortement la transsubstantiation, il ne pensoit pas que ces Prêtres Grecs en fussent persuadez, & qu'il ne fondeit pas tant cette conjecture sur leurs paroles, que sur leurs ceremonies; car, ajoutoit-il, puisqu'ils n'adorent pas après la consecration, c'est une marque évidente qu'ils ne croient point la présence corporelle; & ce raisonnement vaut mieux que toutes les signatures.

qu'ils peuvent donner en cette matiere. Il disoit encore qu'il avoit été souvent scandalisé de voir qu'en tirant le sacrement d'un sac où il étoit gardé, on ne lui portoit pas plus de respect qu'à quelque vieux manuscrit; & qu'il regardoit l'adoration comme une consequence si nécessaire de la transubstantiation, qu'il ne pourroit pass'imaginer qu'une Eglise pût recevoir l'une sans l'autre. J'ajouterai à cela qu'un Catholique d'importance, me disoit lors que j'étois à Paris, que les originaux de ces attestations avoyent un stile trop juste & trop pur pour venir de la Grece, & qu'assurement elles avoyent été fabriquées à Paris, par quelqu'un qui étoit maître en fait de Grec. Je ne vous nommerai point ces deux hommes parce qu'étant encore vivants cela leur pourroit faire tort.

Je reviens à Venise, Monsieur: on y voyoit il y quelque temps une jeune femme qui n'étoit pas un de ses moindres ornements; elle parloit fort bien cinq sortes de langues, entre lesquelles étoient la Grecque & la Latine. Elle avoit été reçue dans les formes

Docteur en Medecine à Padoüe : mais sur tout elle avoit tant de vertu , & étoit si devote qu'on en parloit comme d'une Sainte : La mort l'emporta quelques mois avant que j'arrivasse à Venise. Elle tiroit son origine de la famille illustre des Cornaro , non des trois principales branches qui sont , Saint Maurice , Saint Paul , & Callé , lesquelles descendent des trois Freres de cette celebre Reyne de Cypre , dont on a tant parlé dans le monde : mais de la branche citte Piscopia. Sa vertu extraordinaire fait que le peuple pense à regret à certaine tâche qui se trouvoit en sa naissance ; car quoi que ces Cornaro s'estiment être d'une noblesse qui surpasse toutes les autres familles de Venise ; cependant son Pere ayant entretenu long-temps la fille d'un Gondolier , enfin l'épousa par amitié pour les enfans qu'il en avoit , pour l'amour desquels aussi il paya une grosse amande , afin que ces enfans ne tombassent pas dans la dérogeance où ils seroyent tombez à cause de la basse extraction de leur mere. La famille des Cornaro pour le dire en passant , quoi

que pauvre aujourd'hui, le porte néanmoins si haut, que plusieurs filles de cette maison se sont faites Religieuses pour n'être pas obligées à quitter par mariage un nom qu'elles ne croyoient pas devoir entrer en comparaison avec aucun autre. Il y a quelque temps que l'heritier de Sagredy, qui est une des plus anciennes familles de Venise & extraordinairement riche, en ayant épousé une dont-il faisoit la fortune; & quelques-uns de ses amis étant venus prendre part à la joye des Cornaro, la famille reçût fort froidement leur compliment, en leur disant qu'ils pouvoient l'aller faire à Sagredy, puis que tout l'avantage en cette occasion étoit de son côté.

On conte à Venise vingt-quatre anciennes familles nobles, qui s'y conservent depuis l'établissement de la Republique, entre lesquelles cependant il y en a douze de distinguées. Depuis que le Senat a été formé, on a créé encore plusieurs Senateurs; & les Venitiens confererent entr'autres, cet honneur à trente familles pendant les guerres qu'ils eurent avec Genes.

Plusieurs de leur Generaux ont aussi reçu cet honneur pour recompense de leurs services, & il n'y a pas eu jusques à des familles Royales à qui ils ne l'ayent offert; car les familles de Valois & de Bourbon étoient nobles de Venise; si bien que quand Henri III. en revenant de Pologne, passa par Venise pour aller prendre possession du Royaume de France, il entra dans le Senat, s'assit parmi les nobles Venitiens, & tira comme eux au scrutin. Plusieurs Papes ont demandé cet honneur pour leurs neveux, & il n'y a eu que les Barberins qui ont attendu que les Venitiens le leur offrissent: ce que le Senat n'ayant pas voulu faire, les Barberins n'auroient nulle part dans la Republique, n'étoit que François Barberin pendant la guerre de Candie ayant fait present à la Republique de douze mille écus par an, pour aider à continuer la guerre; le Senat en cette occasion trouva bon de leur accorder ce privilege en faveur de la Reine Mere de France, qui le lui demanda pour eux. Avant cette dernière guerre on croit les Senateurs, en sorte que

l'on ne regardoit qu'aux grands services rendus à la République, ou au rang & à la dignité des personnes.

Cependant les nouvelles familles sont divisées en celles qu'on appelle familles Ducalles, & celles qu'on appelle simplement nouvelles familles : division qui est mal expliquée par quelques-uns. Je vous diray ce que j'ay appris à cet égard d'une personne qui sçavoit diverses choses qui avoyent rapport à cette constitution. Quelques-uns croient que les familles Ducales sont ainsi appellées parce qu'elles ont eu la dignité Ducale dans leur famille : mais cela ne peut-être, car quoi que toutes les anciennes familles ayent eu cet honneur, & quelques-unes des nouvelles, cependant ni les unes, ni les autres ne portent point ce nom. Quelques autres s'imaginent que l'on appelle familles Ducales celles qui ont eu quelques branches dans lesquelles il s'est trouvé un Duc qui a été fait tel sans avoir été Procureur de S. Marc, ou sans s'être présenté pour obtenir cet honneur. Néanmoins ce n'est point la véritable raison ; car ce nom fut donné à dix-neuf des nouvel-

les familles seulement, lesquelles depuis l'an 1450. jusqu'en 1620. c'est-à-dire pendant 170 ans, s'étoient donnés le mot de conserver entr'elles la Duché, & d'en exclure les anciennes familles qui le portoyent trop haut, & excluoyent autant qu'elles pouvoient des honneurs les nouvelles familles. Ce n'est pas que ces dix-neuf familles ne fissent tomber quelquefois la Duché entre les mains de quelques-unes des autres nouvelles familles qui n'étoient point de leur parti : Cela leur étant indifferant où la Duché passast pourveu que les anciennes familles n'y eussent point de part, & qu'il parût que l'élection dépendoit particulièrement d'elles.

Les Inquisiteurs firent bien tout ce qu'ils purent pour empêcher cette cabale, & pour l'arrêter : mais ils n'en purent jamais venir à bout, & ce ne fut qu'en l'année 1620. que Memmio fut fait Duc, lequel étant d'une ancienne famille, mortifia si fort les Cabalistes, qu'un d'eux nommé Veniero se pendit de desespoir, dont pourtant il ne mourut pas, car son valet étant en-

tré opportunement dans sa chambre, coupa la corde qui l'attachoit, de sorte qu'il a vécu long-temps après en bonne santé. Depuis cela plusieurs personnes d'ancienne famille ont été Ducs, sçavoir un de la famille des Bembes, deux de la famille des Cornaro, un de la famille des Contarini, & le Prince Justiniani qui l'est aujourd'hui, & qui est le premier de sa famille qui l'ait été: de sorte que la taction de ces 19 familles est presentement si abolie, qu'on n'en parle non plus à Venise que si elle n'avoit jamais été. Et même on n'en trouve rien dans les Autheurs de ce temps-là, par le soin qu'ont pris les Inquisiteurs d'en ôter la connoissance à la posterité. C'est ainsi que le temps & quelques accidents impreveus font ce que le soin, & l'adresse n'avoient peu faire; car les Inquisiteurs, qui comme je l'ay dit, n'avoient rien épargné pour amener les choses à ce point, n'avoient peu toutefois en venir à bout, quoi qu'au fonds il y eût de l'apparence qu'ils y réussiroient; car il n'en est pas de Venise comme de Florence où les haines des personnes

passent à leur posterité. À Venise quoi que ces haines y soyent violentes, elles finissent par la mort : en quoi les Venitiens marquent l'entendre bien mieux que les Florentins, quoi que ces derniers méprisent fort les autres, qu'ils regardent comme des gens phlegmatiques & pesants pour lesquels ils n'ont point d'estime ; car enfin les Venitiens jouissent touûjours de leur liberté, au lieu que les Florentins l'ont perdue.

Au reste quand cette faction fut rompuë, elle étoit presque resoluë à remettre les choses au premier état, parce que ceux qui en étoient, perdoyent beaucoup plus à conserver cet honneur qu'ils n'y gaignoyent ; car les anciennes familles pour se venger, leur étoient sans cesse opposées, & les excluoyent de tous les autres emplois de l'Etat, en opposant à ceux de cette faction qui les recherchoient, des personnes d'ancienne famille qui étoient beaucoup plus estimées qu'eux, & qui par conséquent leur étoient préférées. Quoi qu'il en soit si cette faction avoit duré davantage, peut-être quelle au-

roit été fatale à leur liberté. Après tout il y a lieu de s'étonner qu'elle ait duré si long-temps, veu le peu d'avantage qu'il y a d'être Duc; n'y ayant gueres, selon moi, de difference entre un Duc & un prisonnier d'Etat. Car outre qu'un Duc est reserré dans de certaines bornes qu'il ne sçauroit passer, il est si étroitement gardé dans un appartement du Palais de S. Marc, que je comprends assés comment plusieurs familles considerables, & en particulier celle de Cornaro, ne recherchent point cet honneur, & même font leurs efforts pour n'y être point appelés. Pour ce qui est de ses privileges, le seul considerable & réel qu'il ait, c'est qu'il peut sans en communiquer aux Sages faire telles propositions qu'il juge à propos au conseil des Dix, au Senat, ou au grand Conseil: Au lieu que pour l'ordinaire, on ne propose rien qui ne soit d'abord porté devant les Sages pour être examiné. Ces Sages sont des Magistrats qui sont comme des Tribuns, ayant pouvoir de rejeter ce qui ne leur plaît pas. Ils ne peuvent pas obliger le Duc de faire telle ou tel-

le propositions, mais il ne tient qu'à eux de le chagriner sur cette proposition quand il l'a faite; car pouvant obliger à donner les suffrages, ils en peuvent aussi suspendre l'exécution jusqu'à ce que l'affaire ait été examinée tout de nouveau : ce qui est une mortification que les Sages donnent souvent aux Ducs, tant pour avoir le plaisir de les mortifier, que pour faire montre de leur grand pouvoir : de manière qu'un Duc qui a l'esprit vif, a beaucoup à souffrir de ce côté-là. Cependant quoi qu'on ne trouve pas un grand avantage à être Duc, il est certain que plusieurs bonnes familles courent extrêmement cet honneur, & s'affligent fort quand elles le manquent. Ainsi lors que Sagredo fut sur le point d'être fait Duc, le peuple s'étant émeu à son occasion, sans que les Inquisiteurs peussent le retenir, quoi qu'ils fissent pendre plusieurs des principaux mutins, cela dépitait si fort Sagredo qu'il se retira à une maison qu'il avoit en terre ferme, & ne voulut jamais depuis retourner à Venise, passant son temps à l'étude. Ce fut, à pro-

pos de cela, dans cette retraite qu'il composa deux ouvrages, l'un qui a été imprimé, & qui porte pour tiltre *memoire des affaires Ottomanes*, qu'on estime valloir mieux que tout ce qu'on a écrit sur cette matiere dans les derniers temps. L'autre qui n'a jamais été imprimé, & qui traite du *Gouvernement & de l'état de Venise*: livre qui est bon, mais qui pour raconter les choses trop sincerement, & avec trop de particularités pourra demeurer apparemment dans les archives. Depuis quelque temps on n'élit plus de Ducs mariés, parce que le couronnement de la Duchesse coûtoit trop: on tient qu'il y en a eu qui ont coûté cent mille ducats. Quelques-unes des anciennes familles avoyent affecté autrefois de prendre le titre de Princes & de faire appeller ceux qui en étoient, Princes du sang; ce qu'on remarquoit particulièrement des Cornaro, quoy que les autres ne s'y épargnassent pas, pretendant pouvoir prendre ce titre à cause de quelques principautés que leurs Ancestres avoyent possédées dans les Isles de l'Archipel. Mais les Inquisi-

teurs il y a long-temps les obligerent à mettre bas ces grands titres , mortifiant ceux qui se piquoyent trop de leur naissance par diverses choses qui les touchoient sensiblement ; car entr'autres ils se trouvoient toujours exclus des charges un peu considerables , soit dans l'election des Ambassadeurs , ou de quelques premiers Officiers. On avoit accoûtumé de marquer qu'on devoit jetter les yeux pour cela sur un des principaux membres du Conseil : mais parce que cela sembloit mettre distinction entre la noblesse , on a changé de langage , & on se contente aujourd'hui de dire qu'on jettera les yeux sur quelque personne honorable , ce qui se rapporte à toute la noblesse , qui est comprise dans ce terme d'honorable.

Il en est de l'Eglise à Venise comme de l'Etat , car celui qui en est le chef porte un grand titre , reçoit beaucoup d'honneurs , & est appelé Patriarche , de même que le Duc est traité de Prince & de Serenité , & la monnoye est marquée de son nom : mais tout cela n'est que de l'honneur pour l'un

& pour l'autre, comme je viens de le dire, sans autorité. Car à l'égard du Patriarche, non seulement l'Eglise de S. Marc n'est point de sa juridiction, dépendant immédiatement du Duc : mais son autorité en toute autre chose est si fort soumise à celle du Senat, qu'on peut dire qu'il n'en a qu'autant que le Senat lui en communique ; de sorte que le Senat est véritablement le Seigneur supreme de tout l'Etat, sans aucune distinction de chose ni de personne : à peu près de la même manière que le Roi d'Angleterre est Seigneur non seulement dans l'Etat, mais dans l'Eglise, depuis la Reformation. Et même le Clergé de Venise a de telles exemptions qu'il ne reconnoît presque point d'Evêque & a assés l'air d'un Presbytere. En effet les Curez sont élus par le peuple de chaque Paroisse ; ce qui fait, pour le dire en passant, que les Nobles Venitiens ne recherchent jamais ces sortes d'emplois, parce qu'ils croient qu'il iroit de l'honneur de leur Corps de se commettre avec des gens qui souvent sont d'un bas ordre, & qui pourroient l'emporter par des-

fus eux. Cependant les elections de ces Curés se font de la maniere du monde la plus scandaleuse ; car le jour de l'élection venu les aspirans se presentent élevant d'un côté bien haut leur merite, & de l'autre diffamant autant qu'ils peuvent leurs competeurs, en des termes vilains & d'une maniere fort indecente, en fouillant dans le secret de la vie d'un chacun, en publiant ses deffauts avec les termes les plus forts qu'on puisse trouver, & n'epargnant rien de ce qu'on croit pouvoir servir à sa cause, quelque bas & quel abjet qu'il puisse être.

Ces Curez sont entr'eux dans une espeece de Societé pour vuider les affaires qui les regardent, étant assistés en cela de quelques Seigneurs de chaque Paroisse qui se trouvent à leurs jugemens : de sorte qu'on ne scauroit voir un Presbytere plus parfait que leur Jurisdiction. Cependant le libertinage qu'on donne le peuple de Venise sans reserve, a si fort gagné sur le Clergé, que quoique l'ignorance & le vice semble être sur le trône dans toute l'Italie, on peut dire pourtant qu'il n'y a point d'en-

d'endroit où l'on en voye tant qu'à Venise. Les Religieuses ont donné aussi pendant long-temps beaucoup de scandale, au moins quelques-unes ; car il y a à Venise des Monasteres qui sont aussi renommez pour l'austerité de la vie qu'on y meine, que d'autres pour les libertés qu'on y prend. Au rang des premiers sont les Monasteres de Saint Zacharie & de Saint Laurence, dans lesquels on ne reçoit que des nobles Venitiennes qui s'y retirent, non par devotion, mais à la décharge de leur famille ; aussi ne sont elles point voilées, mais elles ont le cou découvert & la gorge, & reçoivent grande compagnie. J'eus la curiosité de voir un de ces Couvents qui n'étoit autre chose qu'une grande Sale, dans laquelle il y avoit plusieurs grilles & parloirs ; ce qui fait que la conversation n'y est pas agreable : car à chaque grille y ayant differente compagnie, & les Italiens parlant fort haut, vous jugez bien qu'il devoit y avoir beaucoup de confusion. D'ailleurs les Religieuses sont de grandes babillardes & parlent sans aucun agrément, se donnant outre cela une

grande liberté de railler. Il y a environ quatre ans que le Patriarche se voulut mettre en devoir de réformer ces maisons , mais les Religieuses de Saint Laurence par où il voulut commencer, lui dirent franchement, qu'elles étoient nobles Venitiennes , & qu'ayant choisi ce genre de vie quelles jugeoyent leur être plus commode qu'un autre , elles ne pretendoient point être assujetties à tous ses reglemens. Cependant il passa outre & se presenta pour fermer leur maison : A quoy les Religieuses s'étant opposées , elles protesterent de mettre plutôt le feu au Couvent que de souffrir d'être ainsi enfermées : mais le Senat intervint là dessus qui ordonna au Patriarche de cesser ses poursuites.

Il n'y a point d'Etat dans le monde Chrétien qui ait plus de soin d'empêcher que les gens d'Eglise n'ayent entrée dans ses Conseils que celui de Venise ; car un noble Venitien n'a pas plutôt pris les ordres qu'il cesse d'avoir voix dans le grand Conseil , & s'il arrive qu'il soit pourveu au Cardinalat , toute sa famille & même toute sa

parenté est obligée pendant sa vie de quitter le grand Conseil, & de s'abstenir de tous emplois. Le Senat a non seulement trouvé le moyen de reduire les Ecclesiastiques, mais il a scû assujettir encore le fameux Tribunal de l'Inquisition; ce qu'il a fait par une clause qu'il insera dans l'acte que l'on dressa en recevant cette Inquisition; car il est dit que les Inquisiteurs ne pourront rien faire qu'en la presence de certaines personnes deputées du Senat, qui seront les témoins de leur conduite. Par ce moyen le Senat est maître de cette Cour; car quand la conduite des Inquisiteurs ne leur plaist pas, ou leurs deputés ne se rendent point dans leur assemblée, ou ils se retirent; & de quelque maniere que la chose tourne ils leur ôtent tout moyen d'agir, puisque par là leur assemblée est rompuë, ne pouvant faire de citation, ni entendre de témoins, ni former la moindre procedure qu'en presence des Deputés du Senat: & c'est ce qui fait que l'Inquisition n'apporte point comme autre part de troubles à Venise, jusques là qu'il s'y trouve plusieurs Pro-

testans qui y vivent fort en paix sous la protection du Senat, lequel souffre même qu'ils s'assemblent secrettement pour faire l'exercice de leur Religion. Il est vray qu'il est plus difficile de connoître là un Protestant d'avec un Papiste que par tout ailleurs, parce qu'on ne porte l'hostie aux malades que secrettement, & non en procession ; ce qui vient de ce que les ruës sont fort étroites & de ce qu'on trouve des canaux à chaque pas : mais quoi que ces difficultez ne se trouvent pas en terre ferme, on ne laisse pas d'y tenir la même conduite.

Les Venitiens en general sont ignorants dans les choses de la Religion, jusques au scandale ; c'est-à-dire que les mysteres de la Religion ne les touchant gueres, cela fait qu'ils ne prennent pas beaucoup de peine aussi à les étudier : de sorte que toute la pompe de leurs ceremonies & toutes les richesses de leurs Eglises, ne doit être attribuée qu'à leur magnificence ou à la jalousie des familles. Cependant la superstition regne chez le peuple comme par toute l'Italie : plusieurs aussi

sont imbus de l'Atheïsme, mais du plus grossier & du plus crasse. Les jeunes Gentilhommes y sont pour l'ordinaire si corrompus dans leurs mœurs, & vivent dans une ignorance si grande de toutes choses, qu'à peine peut-on s'imaginer jusques à quel point ils sont vicieux & ignorans ; pour ce qui est du courage il ne leur reste pas même l'ambition d'être crus en avoir : vous en pouvés juger par cecy ; c'est que le Broglio pendant que j'étois là étoit tout plein de jeunes Senateurs & Gentilhommes, quoi qu'on fût en guerre avec le Turc. Je vous avoüe que cela me surprit, mais pour eux, bien loin de croire qu'ils fassent mal d'en user de la sorte, ils sont persuadez que le point d'honneur pour lequel on hazarde sa vie est une pure folie : sur tout, quand on peut se tirer d'affaire avec un peu d'argent, par le moyen duquel on a des Soldats étrangers tant qu'on veut ; cela fait que laissant la guerre aux étrangers, ils passent tout leur temps au Broglio à conduire leurs intrigues, & consomment leur temps & leur vie avec des courtisanes. Aussi

leur service depuis quelques années est si fort décredité, que c'est une chose étonnante de voir tant de monde accourir pour prendre employ chez des gens qui n'ont nul soin des Soldats, & très-peu de considération pour les Officiers; qui outre cela payent fort mal & ne récompensent pas mieux. S'ils ne changent de conduite, il est à craindre qu'ils ne sentent à leur dommage, combien elle est mauvaise; car les étrangers se dégoûtant de leur service, que pourroient-ils faire, puis que leurs sujets ne sont point faits à la guerre, & que leur noblesse n'a point le cœur tourné de ce côté là? On peut dire qu'aujourd'hui la seule chose qui les sauve est la conjoincture où se trouvent les affaires; car la foiblesse de tous leurs voisins comme le Turc, l'Empereur, le Roy d'Espagne, le Pape, & le Duc de Mantoue fait qu'ils ne peuvent craindre aucune irruption, & les divisions de leurs sujets aussi bien que leur mollesse font qu'ils n'ont point de revolte à craindre: mais il est certain qu'un voisin un peu formidable leur donneroit bien à penser.

Au reste ce qui a fait ainsi dégénérer les Italiens, & en particulier la noblesse de Venise, c'est principalement la coutume qu'ils ont prise dans les familles où il y a plusieurs enfans, de faire en sorte qu'il n'y en ait qu'un seul qui se marie, afin que le bien ne sorte point de la maison; car par ce moyen les jeunes freres qui n'ont des pensions qu'à vie, & qui ne sentent point venir après eux de posterité, sont moins portés à s'agrandir & à faire leur maison, ce qui est cause qu'ils s'abandonnent entierement au vice dont aussi ils sont tous usés: on croit même que souvent la femme qu'un des freres a épousée, sert aussi de femme à tous les autres. Il n'en est pas ainsi des autres Etats où la necessité de faire sa maison étant joint à la gloire de s'avancer, fait qu'on se porte aux plus belles actions auxquelles on ne se porteroit pas sans cela. Mais c'est là un mystere des Venitiens qui craignant quelque entreprise de la part des pauvres nobles, les portent autant qu'ils peuvent à des choses capables de leur abaisser le courage: ainsi bien loin de les pousser à l'étude que la jeunesse

hait ordinairement & à laquelle elle ne se porte qu'à regret & à force, ils les portent au contraire à toute sorte d'excès.

Il ne faut pas oublier icy une chose qui est considerable , c'est qu'encore que Venise soit la ville du monde où le plaisir est le plus recherché , & où la jeunesse ne manque ni d'argent , ni de temps pour le prendre , cependant je n'ay jamais veu de lieu ou le vray & l'innocent plaisir soit moins connu: Sur quoi je vous ferai une petite digression qui peut-être ne vous deplaira pas. Je vous dirai donc pour commencer par le plaisir de l'amitié , qu'ils vivent dans une si grande desffiance les uns des autres , que s'il est rare de trouver un ami en Italie , c'est une chose qui se trouve encor moins à Venise: On parle à la verité de quelques exemples considerables d'amitié , mais ces exemples ne sont point de nôtre temps. Pour ce qui est de l'amour conjugal , les femmes sont nourries dans une si grande ignorance , & ont si peu de commerce avec le monde , qu'elles ne sçauroient parler de rien que des jours de feste , &

de la superstition qui s'y voit : de quoi aussi elles peuvent bien parler ; car ces jours là comme elles ont de la liberté, elles en profitent & demeurent dans les Eglises aussi long-temps qui leur est possible, faisant comme les enfans qui font valoir autant qu'ils peuvent leurs jours de congé. Elles ne se meslent d'aucunes affaires de la maison & pour l'ordinaire ne sçavent faire aucune sorte d'ouvrage, de sorte qu'on m'a assuré que c'étoient les plus sottes creatures du monde. Elles sont aussi vitieuses qu'autre part, mais elles le sont avec une niaiserie toute particuliere ; car ne croyés pas qu'elle se portent au crime par mille petits preludes qui séduisent, & qui les meinent plus loin qu'elles ne pensent, cela seroit bon pour d'autres que pour elles : mais d'abord elles passent au crime comme des bêtes. Un Italien qui sçavoit vivre me dit là dessus une chose fort jolie, c'est que les François & les Anglois avoyent dans leur domestique mille innocens plaisirs de conversation & d'amitié que les Italiens ne pouvoyent pas goûter pour tenir leurs femmes & leurs filles

trop resserrées, qu'à la vérité les François & les Anglois hazardoient un peu l'honneur des leurs femmes par cette grande liberté: mais qu'aussi les Italiens par leur grande precaution faisoient qu'ils ne goûtoient aucuns des plaisirs du mariage; que cependant il aimeroit mieux courir quelque risque & être content d'un autre côté, que d'avoir quelque sorte d'assurance aux dépens de sa peine à veiller sans cesse & avoir continuellement auprès de soy une fouche au lieu d'une femme, & d'autant plus, que quoy qu'on fasse on doit être toujours en crainte qu'on ne fourre chez vous quelque marchandise de contrebande.

Pour ce qui est des maisons elles n'ont rien d'agreable à Venise, car l'architecture y est trop uniforme; c'est-à-dire que presque par tout, c'est un perron, une Salle qui regne tout le long du corps de logis & des chambres des deux côtés, mais sans aucune suite d'appartemens. Il n'y a pas jusques aux maisons des plus riches, qui ne soient ainsi mal faites, leurs lits sont de fer à cause de la vermine que l'humidité y engen-

dre, le fond en est de planche sur lesquelles ils mettent tant de matelats les uns sur les autres qu'il faut une eschelle pour y monter; leurs fauteüils sont tous droits & point renversés, outre cela le siege en est fort dur & les bras n'en sont point garnis. Ils mettent de l'eau dans leur vin dès le tonneau, de sorte que six mois ne se passent pas que ce vin ne soit fort plat ou fort aigre. Ils ne font point lever leur pain, ainsi il est tres-pesant & comme ils chauffent le four beaucoup plus qu'il ne faut, la mie en est comme de la terre, & la crouste comme une pierre. Pour ce qui est de la viande ils ont accoûtumé, au moins dans les auberges, de la faire bouillir avant que de la mettre à la broche; ce qui la rend tendre, mais à même tems fort fade. On y est aussi porté dans les Carrosses avec beaucoup d'incommodité, comme par toute la Lombardie où ces Carrosses ne sont point suspendus: il est vray que l'on commence à en avoir à Rome & à Naples de tres-commodes qui sont posés sur des brancarts qui plient, & qui leur donnent le même branle que s'ils

étoient suspendus , mais on ne les connoît point encore en Lombardie ; outre cela leur coches sont découverts , de sorte que pendant l'été on y est exposé au soleil & à la poussière , & l'hiver au froid. Il n'y a que de l'autre côté des Appennins où les Caleches sont couvertes comme les nôtres. Tout cela fait voir qu'autant que les Venitiens courent après les plaisirs deffendus , aussi peu sçavent-ils user de ceux qui sont innocens & permis. Tout leur soin dans le Broglio est de faire leurs affaires ; ceux qui sont pauvres y poursuivent des emplois lucratifs , & les riches s'attachent ou à s'avancer de plus en plus , ou à embrouïller les matieres. La noblesse y a une promenade où personne n'entre qu'elle , c'est un côté de la place de S. Marc qui change avec le Soleil & selon le temps. Monsieur Patin derive ce mot de Broglio du Grec *Peribolaion* , ce qui n'est peut-être pas mal rencontré. J'ajoute seulement à cela , vû que toutes les affaires se traittent dans cette place , & qu'il s'y conduit des intrigues à force , qu'il y a bien de l'appar-

rence que c'est de là que sont venus ces termes de broüiller, broüillons & broüillonnerie.

Puisque je suis sur le chapitre de la noblesse je vous dirai quelque chose de particulier que j'ay appris touchant celle qui a été la dernière créée & que je ne sache point avoir jamais lû nulle part; ce qui ne vous sera pas sans doute désagréable. Il est certain que quand la guerre de Candie commença, si les Venitiens avoyent prévu la grande dépense que sa durée leur feroit faire, ils auroyent plutôt abandonné l'Isle que de souffrir une si grande diminution dans leur trésor; ce qui les toucha fort, aussi-bien que leur noblesse pour deux raisons; premièrement parce que leur dignité étant d'autant plus considérable qu'ils étoient en petit nombre, cette dignité diminuoit par cette nouvelle création. Secondement parce que le nombre des nobles étant augmenté de 68 familles, les grands emplois de l'Etat tomberoient moins entre leurs mains. On auroit trouvé moins à redire à cette création si on avoit communiqué cet honneur seulement

aux anciens citoyens de Venise, ou à la noblesse du pays qu'on a conquis en terre ferme; car il y a plusieurs citoyens qui sont aussi anciens que la noblesse, de laquelle ils ne different qu'en ce qu'ils n'ont point esté assés heureux pour entrer dans le Conseil qui commença à gouverner la republique il y environ 500 ans: & pour ceux de terre ferme il y a longtems qu'on a delibéré sçavoir s'il ne seroit pas bon que suivant la maxime des anciens Romains, on communiquast cette dignité à quelques unes des principales familles, comme étant le moien le plus seur qu'on pût trouver pour contenter ceux de ce pays qui par là ne songeroient point à remuer, rien ne contribuant plus à la seureté publique que d'appeller aux honneurs de la Republique les principales familles des états qui en dépendent. Il est vray que quelques nobles de terre ferme ont refusé quelques fois cet honneur, se contentant de celuy de leur naissance, comme Zambara de Bresse qui le refusa disant qu'il ne vouloit rien de ceux qui avoient ravi la liberté à sa patrie: mais cela est rare, &

la posterité même de Zambara a été depuis d'un autre avis que luy ; car dans la dernière création quelques uns de cette famille se présenterent pour acheter cet honneur que leur ancêtre avoit refusé, quoy qu'on luy eust offert. Durant la guerre le Senat manquant d'argent il fut proposé d'anoblir cinq familles moyennant soixante mille ducats si elles étoient Venitiennes , & 70000. si elles étoient étrangères ; à quoy un seul homme s'étant opposé l'affaire fut portée au grand Conseil, où elle auroit passé aussi sans difficulté ; mais il se leva une personne qui s'y opposa avec tant de vigueur , qu'encore que le Duc demandast qu'on passât par dessus son opposition veu les nécessités de la guerre , il ne s'en desista point , non plus que pour ce que fist un des Sages qui exposa avec larmes la terrible extrémité où se trouvoit l'Estat ; il trouva même le moyen de faire changer le Conseil , en lui représentant qu'ils n'étoient pas assurés de trouver cinq familles qui voulussent acheter si cher leur noblesse , ce qui seroit la dernière honte d'exposer ainsi leur ho-

bleſſe en vente , & de ne trouver point d'acheteurs.

Cependant on trouva un autres biaux pour conclurre cette affaire , lequel étoit plus honorable & de plus de profit. Labia fut le premier qui préſenta requête au grand Conſeil , dans laquelle ayant expoſé les ſervices qu'il avoit rendus à la Republique , il demanda qu'il lui fût permis d'offrir à l'Etat cent mille ducats pour ſ'en ſervir dans le beſoin. On entendit bien ce qu'il vouloit , de ſorte que chacun ayant compris qu'il demandoit d'être annobli , cela fut accepté. Ce ne fut pas ſans que Delfino remontrât qu'à la verité chaque particulier devoit être bien venu à offrir le ſecours de ſon argent à l'Etat , mais qu'il ſeroit bon que la reconnoiſſance dependit toujours de la bonne volonté du Senat , pour ne l'accorder qu'à ceux qui luy plairoit , ce qui ſeroit auſſi plus honorable pour la nobleſſe. Mais l'intention des prétendants n'étant pas de laiſſer l'évenement de leur liberalité à la diſpoſition du Senat , on paſſa outre , & la requête de Labia lui fut accordée pleinement ,

non seulement pour lui & ses descendans , mais même pour toute sa famille. Après lui se présenterent plusieurs personnes qui firent les mêmes demandes ; de sorte que c'étoit un plaisir de voir chacun marchander la noblesse en déduisant ses merites , & le soin qu'on avoit eu de suvenir aux besoins de l'E-tat. Cependant un Juif , un Grec , & un Italien comme un Triumvirat étoient les Courtiers dans ce negoce , lesquels déterroyent les marchands. Pour le prix il fut reduit à la fin à soixante mille ducats , sans avoir aucun égard au merite , d'où il arriva que Corregge ayant dit au Duc qu'il craignoit de demander cet honneur , parce qu'il ne se trouvoit pas assez de merite pour le posséder. Le Duc se contenta de lui demander s'il avoit cent mille ducats ? Sur quoi Corregge ayant repondu qu'oui , que la somme étoit toute contée : Ne vous mettez pas en peine , repliqua le Duc , vous avez assez de merite. Enfin la chose alla si loin que soixante & dix familles parvinrent à cet dignité ; ce qui fâcha si fort Labia , que s'il avoit cru que tant de personnes l'eussent suivi , il y

auroit mis bon ordre, & il auroit poussé l'enchere si loin que peu de gens y auroient peu atteindre. Ce n'est pas qu'entre ces personnes il n'y en eût plusieurs d'ancienne & de noble famille, mais il y en avoit beaucoup qui non seulement étoient de familles marchandes; mais même du bas ordre entre les marchands, lesquels ayent gagné quelque bien dans le negoce, étoient assez simples pour aller le perdre par la noblesse, étant obligés de quitter le commerce entierement pour mener un train de vie plus élevé, & cela sans en tirer un grand avantage, car ces familles sont si fort méprisées, quelles ne manquent jamais d'être rejetées quand elles se trouvent le disputer à quelque ancienne noblesse; quoi que cela se fasse avec discretion de la part de l'ancienne noblesse, qui craint qu'en se déclarant trop contre la nouvelle, elle ne se liguât contr'elle; ce qui l'embarasseroit bien, parce que la nouvelle noblesse est plus nombreuse que l'ancienne.

Cette grande promotion de nobles a fait quelque prejudice à la Re-

publique, en ce que les principales familles de Venise qui avoyent long-tems manié les affaires de l'Etat, & dont on choissoit les Envoyés, les Secretaires d'Etat, & le Chancelier qui est le chef des citoiens, comme le Duc est le chef de la noblesse, étant montées au premier rang de l'Etat; il ne s'en trouve plus autant qu'il en faudroit pour remplir tous les emplois, & pour servir la Republique: mais avec l'aide du tems, les choses se pourront remettre à cet égard. Quant à ce qui est du dechet qu'on pourroit croire que l'ancienne noblesse auroit souffert de l'augmentation de son corps par la nouvelle creation, cela n'est pas tout à fait considerable parce qu'on a fait un reglement qui met toujours une grande difference entre l'ancienne & la nouvelle noblesse.

Au reste quand quelqu'un du corps de la noblesse avoit commis un crime d'Etat, le jugement en appartenoit à l'Inquisition, & au Conseil des dix, & les autres crimes étoient jugés au Conseil des quarante; mais en l'année 1624. le Procureur General ayant accusé

quelqu'un de ce corps, de crime de péculat dans un Gouvernement qui lui avoit été confié, & quoi qu'il fût absous de toutes ses charges par 14. Juges de 26. qui se trouverent alors au Conseil, il fût cependant proposé à cause de cela, de distinguer la noblesse du peuple & d'en renvoyer le jugement au Conseil des dix qui étoit secret, au lieu que les jugemens dans tous les autres Tribunaux se faisoient en public. Mais quelqu'un voyant que cela pourroit rendre à la tyrannie pour le Conseil des dix & enfler trop le courage des anciennes familles dont il est toujours composé, s'y opposa fortement, disant que puisque le Conseil des quarante donnoit les ordres aux Gouverneurs, ce seroit aller à la diminution de leur autorité s'ils ne pouvoient être les Juges de ceux auxquels il envoyeroient ces ordres. Sur quoi il fut résolu que le Conseil des quarante pourroit juger de ce qui regarderoit l'obéissance que l'on devoit avoir à leurs ordres, mais que toute autre accusation de la noblesse seroit renvoyée au Conseil des dix; ce qui peut ex-

traordinairement au corps de la noblesse qui par là se vit distinguée du peuple, sans songer que cela alloit à son desavantage parce qu'elle couroit risque étant jugée en particulier de recevoir de mauvais Jugemens, ce qui n'arrive pas tant où le Jugement se fait en public, parce que le peuple qui est present tient toujours les Juges un peu en bride : aussi voudroient-ils bien que la chose fut autrement, mais il n'y a pas d'apparence qu'ils puissent l'obtenir ; car le Conseil des dix est desormais tellement en possession du droit de juger la noblesse, que si quelqu'un vouloit toucher à ce Reglement, l'Inquisition se souleveroit contre luy comme contre un seditieux & seroit en ce cas son Juge & sa partie. Tout ce discours de Jurisdiction me conduit insensiblement à vous dire quelque chose de cette constitution à laquelle les étrangers trouvent tant à redire quoy qu'elle soit toute la gloire & toute la seureté de l'Estat, c'est à l'égard du pouvoir illimité de l'Inquisition, qui non seulement s'estend aux principaux Membres de l'Estat, mais même au Duc au-

quel elle peut faire de severes reprimandes , arrêter ses papiers , faire son procez & même le faire mourir sans estre obligée d'en rendre conte à personne qu'au Conseil des dix ; car c'est la seureté non seulement du peuple , mais de la noblesse & de tous ceux qui sont dans les Charges, cela les obligeant tous à prendre garde à leur conduite. Il est vrai que quelquesfois elle va un peu viste, comme cela s'est vû en l'affaire des Foscarini qui a tant fait de bruit ; mais comme cela arrive rarement , on ne sçauroit assés admirer sa sagesse d'avoir sceu faire un tel reglement , aussi bien que son adresse & sa conduite en sorte qu'on ne luy a pas ôté un si grand pouvoir. Et l'évenement a fait voir que sans la peur qu'on a de juges aussi terribles que sont ces Inquisiteurs , la necessité & l'ambition de la noblesse l'auroient souvent portée à des insolences & à des factions capables de ruiner l'Estat ; mais les Inquisiteurs ayant par tout des espions & particulièrement entre les Gondoliers , sans conter les advis secrets qu'ils reçoivent par le moyen des testes de Lion qui

sont en divers endroits du Palais de S. Marc, en la bouche desquels on met des billets qui sont sous la clef de l'inquisition, ils ne peuvent manquer de sçavoir tout ce qui se passe à Venise; de sorte qu'il est comme impossible à qui que ce soit ayant quelque dessein contre l'Etat de n'être pas aussi tôt découvert: & quand il trouvent quelqu'un en faute, ils sont si inexorables & font une si severe justice, que c'est à la peur qu'on a de tomber entre leurs mains qu'on doit rapporter particulièrement la conservation de Venise, & de sa liberté. Ces Inquisiteurs qui sont toutes personnes distinguées par leur mérite, ne sont jamais de même famille, & quoy qu'ils ayent une si grande autorité, on n'en doit cependant rien appréhender, parce qu'elle est de peu de durée, & qu'outre cela les maux qu'ils pourroient causer sont peu de chose au prix des grands avantages qu'on'en retire; car s'il arrivoit que la noblesse secoüast le joug, il faudroit dire adieu selon toutes les apparences, à la gloire & à la prospérité de Venise.

L'Inquisition reçût une rude atta-

que il n'y a pas long-temps des Cornaro, lors que Jerome Cornaro fut mis à mort à cause de son intelligence avec l'Espagne. Il n'appartenoit que de bien loin à la grande famille de ce nom, cependant cette famille s'imaginant qu'il y alloit de son honneur, qu'une personne qui leur appartenoit fust executée pour trahison, elle offrit jusques à cent mille écus pour le sauver, & ôter par consequent de dessus elle l'opprobre dont elle alloit être couverte; ce qui ne fut point accepté, car il fut executé, comme il l'avoit bien mérité. Et quoy que cette famille ne reçût aucun prejudice de cette mort, parce qu'on ne remarqua pas quelle eust aucune part au crime de son parent, cela ne l'empêcha pas à la premiere occasion favorable d'en faire une affaire aux Inquisiteurs, qu'elle aggrava beaucoup; mais sur tout pressa les limites de leur autorité, ce qui auroit été loin si le grand Conseil plus avisé, que ceux de cette famille ne l'eust empêchée de toucher à cette sacrée partie du gouvernement: ce qui fait que leur pouvoir leur est demeuré tout entier;
seule-

seulement depuis ce temps ils ont soin de se ménager fort. Un étranger, qui avoit été plusieurs années à leur service m'a dit que les diverses histoires qu'on fait d'eux, touchant la grande autorité des Inquisiteurs, & dont on étonne les peuples, ne sont rien en comparaison du bien qu'on en peut dire, à cause des avantages qu'on en peut tirer, adjoutant qu'en onze ans de service, il n'avoit pas reçu d'eux, la plus petite reprimande. Il est certain qu'ils ne sont pas si durs qu'on le dit; car enfin s'il arrive que quelqu'un de la noblesse ait quelque commerce avec les Estrangers, en confessant la chose il en est quitte: il est vrai aussi que si on s'aperçoit qu'il la cache, ou en tout, ou en partie, son procès est bientôt fait.

Voilà ce que j'ay pû remarquer de plus considérable pendant mon séjour à Venise; le reste que je passe sous silence se trouve dans les livres, & c'est pourquoi j'ai évité de vous le dire, ainsi que tout ce qui regarde leurs divers Conseils, leurs Offices, leur Jurisdiction, & les autres parties de leur gou-

vernement, aussi bien que la maniere en laquelle ils donnent leurs suffrages, qui est une chose si connue que ce seroit abuser de vostre loisir de vous en parler. Je ne vous rapporterai point non plus les particularités qui regardent la vente de la noblesse qui est sur pied depuis les dernières guerres de la Republique avec les Turcs, à l'occasion desquelles il leur a pris envie de tenter une voye aisée d'avoir de l'argent, mais ce sera pour une autre occasion, parce que je ne m'en trouve pas assez amplement informé. Mais voici une chose que je vous diray, quoi que je ne la croye point : une personne d'une grande consideration m'a dit, qu'il y avoit à Venise un empoisonneur general qui avoit des gages, lequel étoit employé par les Inquisiteurs pour dépêcher secretement ceux dont la mort publique auroit pu causer quelque bruit : Il me dit non seulement cela, mais il me protesta, que c'étoit la pure verité, & qu'il le tenoit d'une personne dont le frere avoit été sollicité de prendre cet employ.

Il n'y a point de lieu au monde, où

les étrangers soient moins harrassés qu'ici, ny où ils voyagent plus librement ; Le croiriés-vous ? quoy que nous eussions une charge de mulet de toutes sortes de hardes , on ne nous demanda ni en allant ni en venant ce que nous portions. Pour ce qui est de la compagnie, il n'y en avoit point pendant que j'étois à Venise , qui approchât de celle de Monsieur de la Haye Ambassadeur de France , lequel ayant passé sa vie en de continuelles Ambassades , a acquis par là un si grand usage du monde , que tant pour cela , que pour son grand jugement & son extrême civilité , on peut le regarder comme un homme d'un merite tres-rare & tres-distingué. Madame sa femme est aussi une personne incomparable ; je croy devoir cette petite reconnoissance aux grandes honnêtetez que j'ay reçûes de l'un & de l'autre , & au temps agreable qu'ils m'ont fait passer pendant que j'ay été à Venise ; lequel m'auroit été fort ennuyeux sans cela.

De Venise nous retournâmes à Padouë , d'où nous passâmes à Rovigo , qui n'est qu'une petite ville , & de là à

la Riviere de Pau, qui separe les terres de la Republique du Territoire de Ferrare, qui est presentement du Domaine du Pape, & qui sert à faire juger ce que peut un bon, ou un mauvais gouvernement dans un Pays; car quoi que le terroir soit le même des deux côtés de la riviere, & que le pays de Ferrare soit un des plus beaux Pays d'Italie, comme Ferrare étoit une des meilleures Villes quand elle avoit son Prince particulier, ce n'est plus cela aujourd'hui, ce pauvre pays ayant tout perdu en perdant ses Princes, qui pendant un assés long-tems furent des Princes vertueux & qu'on pouvoit nommer les peres de leurs peuples. En effet leur terroir aujourd'huy est abandonné & sans culture, de sorte qu'il ne se trouveroit pas assés de mains dans tout le pays pour arracher l'herbe que nous y voyons sechée dans les prairies à nostre grand étonnement, ce qui nous faisoit peine, voyant un bon pays si negligé par ses habitans. Nous ne fûmes pas moins touchés en passant par la Ville même de Ferrare, laquelle ayant été autrefois tres considerable, com-

me le marque sa grande étendue, est presentement si deserte qu'on y voit des côtés de ruës tous entiers qui ne sont point habités, elle est aussi tres-pauvre, comme cela paroît entr'autres choses par ses Eglises, qui sont petites & en mauvais ordre, car la superstition d'Italie a poussé si loin son audace dans ce siècle, que l'on peut fort bien juger de l'état d'une ville, par celui ou se trouvent ses Eglises. Quelques-uns ne croient pas cela de la superstition, & s'imaginent qu'elle n'a plus ce même cours qu'elle avoit autrefois, & même qu'elle tombe de jour en jour. Mais cela n'est pas vray, & il est certain encore que tout ce qu'on voit de grandes Eglises, & de riches Couvens, dont la magnificence & la richesse se peut remarquer dans les jours de feste où tout est étalé, est un effet de la superstition de ce siècle, & encore qu'il soit vray que les peuples deviennent plus éclairés, & se delivrent insensiblement de la creance du purgatoire, des indulgences plenieres & autres semblables doctrines qui faisoient venir l'argent, les Prestres ne laissent pas d'aider effi-

cacement les restes de la superstition en donnant de l'émulation entre les familles, pour l'ornement de leurs Eglises: Ruse dans laquelle on a si bien donné, que la plupart prennent autant de plaisir pour satisfaire leur vanité à enrichir les Eglises, qu'à orner & embellir leurs maisons; de sorte que ce que la superstition faisoit autrefois, la vanité le fait aujourd'hui, les Eglises étant aussi riches, qu'elles l'étoient du temps qu'on donnoit creance à tout.

Mais pour retourner à Ferrare, je ne pouvois me lasser de demander à tous ceux que je voyois, d'où venoit qu'un si bon pays étoit ainsi abandonné? A quoi quelques-uns me répondirent, que c'étoit parce que l'air étoit devenu si mal sain, qu'on n'y pouvoit pas vivre longtemps, mais bien loin que le mauvais air soit la cause du depopulement de cette ville, c'est au contraire le défaut d'habitans qui a corrompu l'air; parce que ne se trouvant pas assés de monde pour améliorer les terres qui sont aux environs, & pour tenir les fossés nets, il arrive de là que tout est plein d'eaux croupissantes, & de boues.

qui infectent l'air, comme cela se voit dans ce beau & vaste pais de la campagne de Rome, & dans tous les autres pais de l'obéissance du Pape, lesquels ne sont dépeuplés pour autre cause que pour la severité du Gouvernement; c'est-à-dire pour des taxes fortes, & pour des confiscations frequentes que quelques Papes ont accordées à leurs neveux, qui non seulement a consumé quelques familles de ces lieux là, mais mêmes les en a chassées; ce qui paroît clairement par l'état où se trouve Boulogne, qui est bien different de celui de Ferrare, car cette ville est bien peuplée, riche & son terroir cultivé avec tout le soin imaginable; cela ne venant que de ce qu'elles'est maintenue contre le joug du Pape par une capitulation par laquelle elle jouit de plusieurs grands privileges; par exemple le crime ne s'y punit que sur les personnes de ceux qui l'ont commis, & l'on n'y confisque point les biens des coupables. De plus quoi que les affaires spirituelles appartiennent au Pape qui les vuide par le moien d'un Legat, & de quelques Officiers, le Gouvernement

civil, la magistrature & en general tout ce qui appartient à la juridiction civile est demeuré tout entier à l'Etat; c'est ce qui rend Boulogne si riche, que les Estrangers en sont tout surpris, sur tout quand ils font reflexion qu'elle n'est point située sur une riviere navigable qui la rende propre pour le commerce, & qu'il n'y a point de Cour chés elle qui y attire le monde & l'argent. Au reste le Pape se sent fort de cette abondance, car il est certain qu'il leve plus de cette place, où il a tres-peu d'autorité, qu'il ne fait de diverses autres où il a un plein pouvoir, parce que dans ces dernieres, il ne se trouve quasi point de monde, & que ce qui fait la grandeur d'un Prince ou d'un Etat, c'est constamment le grand nombre de sujets, doù vient que les maximes qui tendent à retenir les peuples dans un pays & en amener d'autre part, sont tres-certainement les maximes qu'on doit suivre pour le bien d'un Etat. Ce qui m'a fait rire quelquefois voyant des François assés simples pour tirer la grandeur de leur nation de ce qu'il n'y a point de lieux où l'on n'en trouve

quelqu'un ; les Anglois , les Flamans , les Suisses , & les Alemans au contraire ne le trouvant quasi nulle part ; car il est certain que selon la remarque que je viens de faire , ce raisonnement est faux , & ma remarque ne peut être revoquée en doute : en effet qui croira que des gens voulussent quitter leurs parens & leur amis , s'ils n'étoient chassés du milieu d'eux par une nécessité à laquelle ils ne peuvent résister ; c'est-à-dire par la dureté du gouvernement ? Au contraire qui croira qu'on n'aille pas habiter un pays où l'on voit un gouvernement doux , & dans lequel par conséquent on doit croire qu'on pourra vivre en repos & à son aise ?

Mais pour retourner à Boulogne, l'abondance s'y fait remarquer par tout , dans la ville & aux environs , quoi que sa situation ne soit pas fort avantageuse : car elle est située au pied de l'Appennin au Nort, qui y cause un tres-grand froid en hyver. Les maisons y sont bâties comme à Padouë , & à Berne , en sorte qu'on marche toujours à couvert : il y a seulement cette différence que le

lieu où l'on marche est ici plus large & plus exaucé qu'en ces deux autres villes. Bologne est toute semée de magnifiques Palais, aussi bien que d'Eglises & de Couvents qui sont d'une richesse incroyable. Le plus riche est celui des Dominicains, qui est la première maison de leur Ordre : le corps de leur fondateur s'y voit dans une des plus belles Chapelles de toute l'Italie. On y en voit aussi d'autres fort riches comme les Franciscains, les Servites, les Jesuites, & les Moines réguliers de S. Salvator. Il y a chés ces derniers un volume de la Bible en Hebreu, & quoi qu'il ne contienne pas la dixième partie de la Bible ils croient cependant, l'avoir toute entière. Quelques Juifs le leur ont vendu, & afin de le bien vendre, ils leur ont fait croire qu'il a été écrit de la propre main d'Esdras; quoi qu'il ne soit qu'une assez belle copie, pareille à celle dont les Juifs se servent dans leur Synagogue, qui ne peut pas être de plus de trois ou quatre cens ans. L'endroit sur lequel je tombai estoit le livre d'Esther, ce qui me fit juger, veu la grosseur du volume, que ce n'étoit autre

chose que les petits livres du Vieux Testament que les Juifs sont suivre la Loi. Cependant, comme je vous l'ay dit, ces gens estiment avoir là un grand tresor, dequoi les Juifs ne les détrompent point, pour pouvoir se moquer de leur ignorance. La principale Eglise de la ville est celle de Saint Petrone en laquelle on voit cette ligne meridienne si curieuse & si exacte que le fameux Cassini a tirée sur le pavé & sur un plan d'airain, laquelle marque le lieu du Soleil, depuis Juin jusqu'à Janvier, & qui est peut-être le plus bel ouvrage qu'on ait jamais vû dans le monde. Dans une grande place quarree qui est devant l'Eglise, sur un côté de laquelle est le Palais du Pape, entr'autres statuës qui y sont, j'en vis une qui me surprit, sçavoir celle de la Papesse Jeanne; au moins c'est le nom que le peuple lui donne. Les Savans disent que c'est la statuë du Pape Nicolas I V. qui avoit un visage jeune & feminin: Mais autant que je le plus remarquer par le moyen des lunettes que j'avois sur moy, je crus voir le visage d'une femme, & tout au moins quel-

que chose de fort dissemblable à la statue du Pape Nicolas I V. qu'on voit à Rome dans l'Eglise de Sainte Marie Majeur; car quoy que cette dernière statue ne porte point de barbe, elle représente une jeunesse bien moindre que celle de la statue de Boulogne.

> Ce que je dis au reste n'est pas que je veuille rien bâtir de certain sur cette statue pour l'histoire de la Papesse Jeanne que je ne croy point, ayant vû de mes propres yeux en Angleterre un manuscrit de Martinus Polonus qui est un des plus anciens auteurs qu'on a accoustumé de citer en cette matiere, & lequel semble avoir été écrit peu de temps après la mort de l'auteur, où cette histoire ne se trouve qu'en la marge & point au texte, & encore est-elle d'une autre main que celle qui a écrit le texte. Sur la montagne qui est au dessus de Boulogne on voit le monastere de S. Michel *in Bosco*, qui est scitué d'une maniere charmante, & qui a une si belle vûë qu'il peut passer pour un des plus beaux Couvents de toute l'Italie. Il a plusieurs cours dont une est faite en forme de Cloistre octogo-

ne peinte en fresque ; ce qui fait peine de voir qu'un si bel ouvrage soit exposé à l'air : le fameux Guidon Reni l'avoit retouché, mais il ne paroît presque plus rien de son travail. La Chapelle est petite, mais tres-riche ; le dortoir est magnifique, & les cellules sont ornées d'une tres-belle sculpture.

De l'autre côté de Boulogne, dans un fonds, les Chartreux ont aussi un Monastere qui n'est pas pauvre. A quatre mille de Boulogne est une nôtre Dame de la façon de Saint Luc, où à cause du grand nombre de gens qui y abordent par devotion, l'on y bâtit un Portique qui déjà du côté du Nord est fermé de murailles : mais au Midy on n'y voit que des pilliers qui le soutiennent. Il a de largeur environ 12 pieds, & 15 de hauteur. Il y a dix ans qu'il est commencé, & il y en a la moitié de fait : mais on se hâte fort d'achever le reste ; de sorte que selon toutes les apparences il sera bien-tôt parfait. Après quoi il ne faut pas doute qu'on ne travaille à plusieurs autres, car dès qu'il y a un commencement en Italie pour quelque chose qui appr-

tient à la Religion, la superstition & l'industrie des Prêtres ne tarde gueres à se multiplier dans tout le país. On conte à Boulongne 70 mille ames, le fameux Malpighy étoit hors de la ville lors que j'y passay; de sorte que je perdis à voir un de ses plus beaux ornemens. J'y allay à la Comedie, mais la poësie me parut si mauvaise, la farce si grossiere & tout si mal représenté, que je fus étonné de voir tant de monde assister à un spectacle qui auroit été regardé en France ou en Angleterre avec le dernier mépris.

De Boulogne, après avoir passé huit mille de campagne & de plaine, nous entrâmes dans cette rangée de montagnes, qui portent le nom d'Apennin, quoy qu'à proprement parler, ce soit le nom de la plus haute d'entr'elles seulement. Le chemin qui meine jusqu'à Florence est le long de cette suite de montagnes, où cependant on trouve par ci par là quelques fonds, & dans ces fonds de petites Villes qui ne sont pas à mépriser. Florence est située dans un de ces fonds que forme la dernière montagne. Vous croi-

riés peut-être qu'il fait bien mauvais voyager par ces chemins, mais c'est le contraire, l'on en a tant de soin que l'on peut dire qu'il y a peu d'endroits dans les pais habités où il soient si beaux que dans ces montagnes d'Italie. Cela ne se fait pas sans dépense, mais c'est une depenſe que prennent à gré ceux qui paſſent par là, & il y paſſe tant de monde qu'il eſt de l'intereſt general de le conſerver en bon état.

Il y a un petit fond au milieu de la derniere de ces montagnes où l'on voit Pratolino un des palais du grand Duc : l'on doit y être fort agreablement en été, car l'air de ces montagnes eſt extremement délié & pur. Les jardins en Italie ſe font avec grande dépense, les fontaines & les ſtatuës y ſont belles, la terre bien couchée, & les promenades longues & égales : mais avec tout cela il leur manque de quoi les ſabler, ce qui rend celles d'Angleterre ſi fermes & ſi belles. Ce n'eſt pas là la ſeule choſe qui fait que leurs allées ſont incommodés, leurs jardins ſont tellement pleins de pelottons de buxus (qu'ils eſtiment fort, parce qu'ils

aiment mieux voir que sentir,) que cela rend les promenades bien desagréables. Je vis premierement à Vincence une chose que j'ay veüe depuis en plusieurs jardins d'Italie , qui me parut fort commode, c'est un courant d'eau que l'on trouve moyen de faire couler tout autour de la promenade dans un Canal de pierre qui suit la muraille , & qui est percé en plusieurs endroits, auxquels abboutissent des tuyaux de fer blanc ou de bois, qui vont distribuant l'eau par tout , tellement que dans un temps sec on n'a pas besoin d'arroser, & comme c'est par un syphon qu'on met l'eau dans le Canal, il arrive que sans avoir la peine de porter de l'eau , un seul homme peut arroser le plus grand jardin.

Florence est une tres-belle , & tres-agreable Ville, pleine de grands Palais, de riches Eglises, & de Couvens distingués; ses ruës sont pavées sur le modelle des grands chemins de l'ancienne Rome, c'est-à-dire de pierres plus longues, plus larges & plus espais-ses que celles dont nous nous servons ordinairement pour paver, lesquelles

sont si bien jointes ensemble, que les chevaux à peine y peuvent mordre. Les ruës sont toutes pleines de statues, de sorte qu'on ne fait pas quatre pas que les yeux ne soyent remplis de quelque objet agreable. Je ne vous ferai point la description du Palais du grand Duc, non plus que de ses jardins, du vieux Palais, & de la gallerie qui s'y joint, de ses peintures qui sont en grand nombre, de ses statues, de ses Cabinets & de plusieurs autres curiosités qui ravissent en admiration tout ceux qui les voyent; comme l'argenterie, & en particulier la vaisselle d'or massif, aussi-bien que le grand Carosse, qui sont choses qui meriteroyent seules qu'on s'arrêtat à les décrire, si cela n'avoit été fait si souvent qu'on ne pourroit le faire sans copier tous les itineraires, où tout cela est si bien représenté, que ce seroit inutilement que nous nous y arrêterions. Le grand Dome est un ouvrage magnifique quoique le frontispice de la grande porte ne soit pas encore fait, le cupulos est après celui de S. Pierre le plus grand & le plus haut que j'aye

vû en Italie, il a 300 pieds de hauteur, son étendue est tres vaste, & son architecture n'est pas moins reguliere que singuliere. J'y trouverois cependant une chose à redire, c'est certaine decoration, qu'on y a faite pour l'embellir, & qui selon moi lui fait tort, car les murailles qui sont de marbre blanc & noir sont disposées dans je ne sçay quelle figure & certain ordre, qui ne répondent pas assés, à mon avis, à la dignité d'un ouvrage si riche. Le batiment qui est sur le devant étoit un beau Temple des Payens, ses portes sont d'airain les plus belles qu'il y ait au monde en ce genre. On y voit plusieurs histoires en bas relief tout à fait bien représentées & avec une tres-grande exactitude; l'ouvrage aussi y est si naturel & en même temps si riche, qu'un homme curieux auroit de quoi étudier plusieurs jours s'il vouloit s'arrester à tout ce qu'il y a à voir sur les trois portes de ce temple. Les Eglises de l'Annonciade, de Saint Marc, de Sainte Croix, & de Sainte Marie la nouvelle, sont tres-grandes

& d'une tres-grande beauté: mais l'Eglise & la Chapelle de Saint Laurens les surpassent de beaucoup. Il est vray que l'exterieur de celle-cy est à cette heure peu de chose, car il paroît comme une pierre brute; mais on est dans le dessein de le revêtir de marbre. Les corps des Ancestres du grand Duc sont gardés dans une Chapelle de cette Eglise en attendant que la fameuse Chapelle qu'on bâtit soit achevée, dans laquelle cependant je fus fort scandalisé de voir des nudités de statuë, ce qu'il ne me souvient point avoir j'amaï vuës autre part. Je ne m'offre point à vous en faire la description, quoi que ce soit sans contredit ce qu'on peut voir de plus riche, en ce genre, dans tout le monde, je vous diray seulement que quoi qu'une grande quantité de gens y travaillent tous les jours, l'ouvrage n'avance pas autant qu'il semble qu'il devroit faire. Entre les statuës il y en a une de la Vierge faite par Michel Ange, qui represente la douleur de cette Sainte Femme lors de la passion de son cher fils, laquelle a quelque chose d'aussi vif que

j'aye jamais veu en aucune statuë. Je pourrois vous en dire diverses autres choses, mais pour parler franchement la fameuse Bibliotheque de ce Couvent m'occupa plus que toutes les autres curiosités de Florence. On y voit un grand recueil de manuscrits, dont plusieurs sont Grecs, qui ont été ramassés par le Pape Clement VII. lequel en fit present à sa patrie. Il y a peu de livres imprimés, mais en recompense ils sont si bien choisis qu'ils ne sont pas moins curieux que les manuscrits. J'y vis quelque chose de Virgile, en vieilles lettres capitales, & aussi un manuscrit dans lequel se trouvent quelques fragmens, & quelques parcelles de Tacite & d'Apulée, avec cette remarque en un endroit écrite d'une main differente de celle qui a fait l'ouvrage, & qui porte qu'on a comparé ces manuscrits : la datte qui est de la même main que la remarque, rapporte l'ouvrage au temps d'Olibrius, ce qui le rendroit vieux d'environ 1200. ans. J'y remarquay quelques diphtongues jointes ensemble : ce qui me surprit, parce que je ne pensois pas

que cette maniere d'écrire fust si ancienne ; mais ce qui me plût davantage fut ce que le Bibliothecaire m'assura, qu'on avoit trouvé il n'y avoit pas long-tems la celebre lettre de S. Chrysostome à Cefarius en Grec, non à la suite de ses œuvres, mais à la fin d'un volume, contenant diverses matieres : il croyoit se souvenir de la place du livre, ce qui fit que pour le trouver nous remuâmes tous les livres qui étoient proches de l'endroit où il pensoit qu'il fût ; mais ce fut inutilement & nous ne le trouvâmes point : Il me promit de le chercher, & de le tenir prest pour le retour, mais je ne repassay point par Florence ; ainsi je n'ay pû sçavoir au vray ce qu'on doit penser de cette Lettre. Il est vray que le celebre Magliabechi qui est Bibliothecaire du grand Duc, & qui est extraordinairement civil, plein de candeur, & savant au delà de tout ce qu'on peut dire, m'assura que le Bibliothecaire s'étoit sans doute mépris dans ce qu'il m'avoit dit, & qu'une aussi grande découverte n'auroit pû se faire qu'il n'en eust entendu parler. Il ajouta qu'il

n'y avoit pas une seule personne dans Florence ou qui entendit le Grec, ou qui examinât les manuscrits, & que le Bibliothecaire même étoit si ignorant, que je ne devois pas faire fonds sur ce qu'il m'avoit dit : ainsi je vous rapporte tout cecy sans en rien conclurre.

Florence est fort déchuë de ce quelle étoit autrefois, car on ne croit pas qu'il s'y trouve plus de 50000 ames : On peut dire la même chose des Republiques de Sienne & de Pise, lesquelles étant fort nombreuses lors qu'elles étoient libres, ne sont presque plus rien aujourd'huy ; & il est certain que ces trois Villes ensemble, ne sont pas à present aussi peuplées que l'une d'elles l'étoit il y a 200. ans. Livourne est fort peuplée, comme aussi les environs de Florence, où l'on voit quantité de villages : mais le reste de la Toscane paroist si dépeuplé, qu'on ne sauroit assez s'étonner de voir en cet état un pays qui a été le theatre de tant de grandes actions & de fameuses guerres ; car en quelques endroits il n'est point cultivé faute de monde, & là où il est peuplé, le monde est si mi-

ferable & les maisons si chetives que cela paroît incroyable de voir tant de pauvreté dans un si bon pays, lequel n'est quasi habité que par des pauvres. Ces pauvres ont icy un stile pour demander l'aumône different de ceux de Lombardie, où je vous ay dit qu'on demandoit l'aumône pour l'amour de S. Anthoine; car on le demande icy pour les ames du Purgatoire: ce qui est le stile de tous les endroits d'Italie par où j'ay passé. Au reste je vous diray que la cause du dépeuplement de tant de pais, & sur tout de ceux de la domination des Papes ne vient, à mon avis, d'autre chose que de la severité du gouvernement, & du déchet du commerce; car la grande quantité de soye qu'on apporte des Indes Orientales en Europe, a ruiné tous ceux qui se mêloyent de ce commerce, qui étoit le grand negoce d'Italie: mais la principale cause du mal vient des taxes qu'on n'a pas laissé de continuer nonobstant le déchet du commerce. D'ailleurs les grandes richesses des Couvents qui mettent les Moines si à leur aise, pour ne pas dire dans l'abondance & dans la

luxure, portent plusieurs personnes à se retirer dans ces lieux pour y vivre commodement. Ce qui joint à ce que je viens de dire, fait que le païs n'est pas peuplé; parce qu'il n'est pas possible qu'il se trouve assés de quoi remplacer tous ceux qui sortent de l'état par toutes ces voyes. Avec tout cela un voyageur qui ne regarde pas les choses avec attention, n'est pas peu étonné de voir non seulement le terroir de Venise, qui veritablement est un bon païs: mais les Bailliages des Suisses & la côte de Gennes si bien peuplée, tandis que la Toscane, le Patrimoine de S. Pierre & le Royaume de Naples, n'ont quasi point d'habitans. C'est une chose admirable de voir entr'autres la côte de Gennes bordée de je ne sçay combien de bourgs & de villages qui sont tous bien peuplés, quoy qu'ils n'ayent quasi point de terrain, qu'ils soyent situés auprès de montagnes sterilles qui les exposent à un soleil tres-brûlant, & qu'ils ne soyent pas éloignés d'une mer qui est quasi toujours agitée de tempestes, & qui ne donne que tres-peu de poisson. Mais la douceur du gou-

verne-

vernement y attire le monde si bien que l'argent n'y est qu'à deux pour cent. Il est vray, tant le naturel des hommes est étrange, & sur tout des Italiens, que ce doux gouvernement a fait, dit-on, des Genoïs le plus méchant peuple d'Italie & le plus corrompu dans les mœurs, de forte qu'encore que la severité du gouvernement & la servitude soyent des choses contraires à la nature de l'homme, au loix de la société, à l'équité, à la justice, & à certaine égalité que la nature a mis entre tous les hommes : cependant d'un autre côté il est certain que tout le monde n'est pas capable de bien user de cette liberté. Il ne faut pas oublier à vous dire que la pauvreté de divers lieux d'Italie vient purement de la superstition, qui porte beaucoup d'argent aux Eglises, les jours de festes les autels étant tout couverts d'argenterie ; car l'argent étant en fait de commerce ce que le sang est pour la vie dans le corps, lequel meurt dès que le sang ne circule plus, il faut que le commerce meure dès que l'argent étant extravasé, s'il m'est permis de

314 *Voyage de France,*
parler ainsi, n'a plus de cours.

Icy il faut que je vous fasse une remarque que j'avois presque oubliée, que j'ay faite en la dernière montagne des Apennins, justement au dessus de Florence, c'est que je n'ay jamais veu de si beaux & si grands Cyprès que j'en vis là; ce qui est étrange que des arbres qui meurent par tout pour le froid, se conservent dans des lieux où l'hyver est tres aspre. Tous les chemins de la Toscane sont tres rudes, excepté ceux qui suivent l'Arne, & les grands chemins qu'on a soin de tenir en bon état, ce qui peut consoler le voyageur. Pour ce qui est des hôtelleries on y est mal logé & on y fait méchante chere, mais c'est là le défaut de toute l'Italie quand on a passé une fois l'Apennin, car excepté quelques grandes Villes, on souffre beaucoup dans la campagne, de sorte que le plaisir du voyage est fort diminué par les incommodités qu'on y trouve. Vous voulez bien que je me repose icy du mien, & que je vous dise que je suis, &c.

*De Florence le 15.
Novemb. 1685.*

LETTRE IV.

MONSIEUR,

Enfin me voicy au bout de mon Voyage d'Italie , car depuis ma dernière écrite de Florence , j'ay vû Rome & Naples ; de sorte que ma curiosité étant satisfaite , je ne pense plus qu'à quitter le païs dans un jour ou deux , & m'en aller à Civittavecchia , & de là par mer à Marseille , & ainsi éviter un passage par les Alpes , lequel en hyver ne seroit pas agreable. Il est vray que je perds par là la vûë de Turin , de Gènes & de quelques autres Cours , mais quoi que ces lieux meritent bien d'être vûs , je vous avouë qu'après avoir vû Rome & Naples je me console facilement de ce que mon chemin ne s'y adresse pas , n'ayant pas beaucoup d'envie de voir toutes ces places ; de la même maniere que quand on est rempli de quantité de bons mets,

on ne se soucie guere de manger , & sur tout si ce qu'on vous presente est bien éloigné de la delicatessè du premier mets , comme il est certain qu'il y a bien de la difference de Turin , Gènes & de tout le reste de l'Italie , à Rome & à Naples.

Tout le chemin qu'on fait sur la terres du grand Duc de Florence à Rome me parut si triste , que je conclus de là qu'il n'y avoit point de pais dans l'Italie plus depeuplé que celui-là ; mais je changeay bien de sentiment quant étant passé sur les terres du Pape , j'arrivay au port Centino , où je trouvay une riche vallée qui n'étoit point du tout cultivée & dans laquelle il n'y avoit que tres-peu de bétail. Ce fut encore pis après avoir passé de M. Frascone à Viterbe , car je fus fort étonné d'y voir de si belles campagnes presque desertes. A l'égard de la Ville , quoi que d'une tres-grande étendue , elle a tres-peu d'habitans , encore sont-ils si pauvres & si miserables , que non seulement dans les Villes ordinaires d'Ecosse : mais dans les plus chétives , le peuple y a plus d'apparence. Je crus

étant à deux journées de Rome que les choses alloient changer , mais ce fut quasi la même chose , & je trouvay le pais le plus beau & le mieux disposé de toute l'Italie , n'avoir pas la dixième partie ni d'habitans , ni de bétail qu'il en pourroit porter. Il ne faut pas demander si cela me surprit , cependant ce ne fut rien au prix de l'étonnement où je tombay quant ayant passé Rome , je vins à jeter les yeux sur un autre de ses côtés , & particulièrement sur les environs du chemin qui conduit à Naples & à Civita-vecchia ; car toute cette grande étendue de Campagne qui mène à Terracine , & laquelle à bien cent mille de longueur depuis Civita-vecchia , & en quelques endroits de largeur 12 à 20 mille , est abandonnée à un tel point , que bien souvent à perte de vûe on ne peut pas découvrir seulement une pauvre maison , excepté sur les montagnes qui sont au Nort de cette Valée ; ce qui rend l'air si mal sain , qu'il y auroit du danger d'y passer une seule nuit pendant l'été , parce qu'il y a des eaux croupies qui jettent des vapeurs si

puantes qu'elles corrompent l'air des environs, & souvent même celui de Rome, de sorte que l'air seroit-là insupportable sans la bise qui vient des montagnes.

Comme la grande solitude où se trouve tout ce grand país qu'on voit depuis la montagne de Marino, 12 mille par de là Rome, ne peut qu'elle ne surprenne ceux qui en entendent parler, je vous diray que c'est encore là un fruit de la dureté du Gouvernement, laquelle l'ayant dépeuplé, il n'y a pas moyen de le rétablir, la chose n'étant pas aisée à faire, parce qu'on ne voit point d'autre récompense de ses travaux qu'une attache forte dans un país où le Gouvernement n'est pas agreable. Et il ne faut pas qu'on s'attende que les choses changent jamais tandis que le Prince sera électif & absolu; car en fait de Gouvernement un Prince électif & absolu en fait rarement le bonheur; parce que comme un Prince qui laisse ses Etats à sa posterité a soin de tenir toujours les choses sur un pied que ses descendants puissent se maintenir dans le

monde selon leur dignité & par conséquent il conserve les peuples: Un Prince électif au contraire, à moins qu'il n'ait une générosité particulière, ne songe qu'à enrichir sa famille aux dépens de ses peuples, ce qui se fait particulièrement en Italie, où l'on aime ses parens avec plus de passion que par tout ailleurs. Par là un Pape qui est monté vieux à cette dignité sçachant bien qu'il ne la gardera pas long-tems, se porte naturellement à tous les Conseils par lesquels sa famille peut-être avancée & se sentir de sa splendeur; car le temps n'est plus auquel les Cardinaux étoient comme les Conseillers du Pape, qui ne faisoit rien sans leur avis. Aujourd'hui les affaires ont bien changé de face, & les Cardinaux ne sont plus admis au Conseil des Papes que quand les Papes jugent à propos de les y admettre, de sorte que les Papes sont proprement absolus, & plus absolus même qu'aucun Prince de l'Europe. Il n'y a que le spirituel où les Cardinaux ont toujours part, & même une grande part; car en fait de censures & de définitions, le Pape ne

peut rien faire qui soit dans les formes que par leur avis, quoi qu'au fonds il soit certain que leur titre pour le spirituel ne vaille pas celui qu'ils ont pour le temporel; car si le Pape tire quelque chose de Saint Pierre, cela est particulier pour sa personne & par conséquent il est libre sur cela d'agir de la manière qu'il lui plaît & qu'il lui semble la meilleure, & d'autant plus que l'infailibilité comme ils le veulent eux mêmes est quelque chose qui ne regarde que leur personne. Mais parce que les Papes voyent bien que s'ils montroyent une conduite trop absolüe, pour ce qui regarde le spirituel, cela pourroit obliger les Chrétiens à rechercher quels seroyent les fondemens d'une autorité si outrée, de là vient qu'ils admettent les Cardinaux à partager avec eux le soin que ces sortes de matieres donnent & l'autorité qu'ils y exercent, quoi que les Cardinaux ne peuvent rien pretendre de semblable, ni selon les loix divines, ni selon les loix Ecclesiastiques. Ces mêmes Cardinaux voudroyent bien entrer de même dans le soin des revenus.

de Rome , mais les Papes voyant bien qu'il est entierement de leur interest de ne le pas souffrir , se reservent ce droit à eux seuls , quoi que selon les loix Ecclesiastiques cela ne leur appartienne que conjointement avec les Cardinaux , qui sont proprement le chapitre du siege Apostolique. Au reste on a vû des Papes qui quelques fois ont été d'une grande magnificence ; d'autres qui n'ont pensé qu'à faire leur maison & à établir leur famille : On en voit qui sont gens d'esprit , d'autres qui sont presque niais , comme le dernier Pape , qui sur ses vieux jours étoit retourné en enfance ; Enfin on en voit qui sont d'un temperamment opiniâtre , d'un esprit tardif & d'une grande avidité pour le bien , ce qui est le caractere du Pape regnant ; c'est ce qui fait que les Conseils de la papauté sont extraordinairement foibles & peu suivis , à cause de cette diversité des Papes , laquelle paroît sur tout dans les nouvelles elections , dans lesquelles les nouveaux Papes ont accoutumé de reformer ce que leurs predecesseurs ont étably qui pouvoit rendre

leur regne odieux. La liaison que toute l'Europe a avec cette Cour, fait qu'elle se sent fort de cette inconstance du Gouvernement papal ; cependant ce n'est rien au prix du corps de leurs propres sujets qui en souffrent bien encore d'une autre maniere. Il y a eu dans ce siecle une suite de quatre regnes de Papes fort avides ; car je ne conte à rien celuy de Rospigliosi qui vint après Barberin Pamphile, & Chigi, lequel ne s'enrichist point, tant parce que son regne fût court, que parce qu'il fit autant de mal que les autres par sa grande magnificence, par laquelle il fit plus de tort au revenu du siege Apostolique en 29. mois, qu'aucun autre n'en avoit fait en autant d'années. Le quatriéme fut Altieri qui dans un regne tres-court & méprisable, surpassa les autres dans leur avidité, jusqu'au scandale : cependant il bâtit un des plus beaux Palais de Rome. Celui qui regne aujourd'hui ne pense pas à élever sa famille, mais pour cela on n'en est pas mieux, puis qu'il ne décharge point le peuple d'aucunes taxes ; cela joint à ce que la Cour n'est

pas magnifique, qu'on ne travaille à aucuns bâtimens publics, & qu'il y a plusieurs Chapeaux de Cardinaux à donner, cela rend la dépense si mediocre à Rome, qu'il n'est pas possible que le peuple vive & paye les taxes; & on tient à cause de cela que pendant ce Pontificat, la quatrième partie des habitans a deserté. D'ailleurs comme l'abus qui se commet en la vente du bled, dont tout le profit va au Pape, fait que tous les propriétaires ne retirent rien des terres qu'ils ont bien pris de la peine à cultiver, de là vient qu'on ne trouve presque pas moyen de faire valoir son argent à un denier un peu raisonnable; car les banquiers publics qui sont tous gens du Pape, ne payent que trois pour cent d'intérêt, quoi qu'ils prétendent donner quatre, & en effet c'est le denier de l'ordonnance, laquelle avoit porté si haut les actions sur les banques du Pape qu'on en donnoit seize pour cent. Mais le Pape changea tout cet ordre, en déclarant qu'il vouloit rembourser tous ceux à qui il étoit dû, à moins qu'ils ne lui payassent trente pour cent,

moyennant quoi il leur continueroit l'intérêt de leur argent : par où l'on court risque de perdre presque la moitié de sa dette quand le Pape voudra rembourser ; car de cent, 16. donnés d'abord & après trente, cela fait quarante six d'un argent qui n'est point conté dans le remboursement. Pendant que j'étois à Rome on disoit que le Pape prenoit de l'argent des Genoïs à deux pour cent pour faire ce remboursement : si cela s'est fait, ceux qui ont mis à la Banque ont fait une grande perte, puis qu'ils ont perdu presque la moitié de leur capital. Un homme de qualité de Rome qui étoit Ecclésiastique, me prenant pour un Ecclésiastique comme lui, parce que j'en portois l'habit, me dit là-dessus que le monde Chrétien devoit être scandalisé jusqu'à douter de la vérité de la Religion Chrétienne, de voir que la ville de Rome laquelle pour être de la dépendance du Vicaire de Jesus Christ devoit être traitée avec la dernière douceur, étoit dans une plus grande oppression que les pays qui relevent du Turc : *Comment, dit-il, pourroit-on*

*trouver icy de la Religion, puis que les
maximes les plus communes de la justice
& de la charité ne s'y trouvent pas?*

Je ne veux pas oublier encore icy
une belle reflexion que me fit un Prin-
ce Romain, sur la folie de ceux qui se
mettent à opprimer les peuples; car,
dit-il, outre qu'ils dépeuplent par là
un pais, ils abaissent encore l'esprit
de ses habitans par la necessité où ils les
reduisent, comme cela paroît de l'e-
xemple des Espagnols, qui étant au-
trefois montés si haut, sont aujour-
d'hui si bas, qu'ils ne peuvent pas mê-
me conserver ce qui leur reste, com-
me entr'autres les Pais-bas; qu'il en
seroit de même des Provinces unies, si
elles étoient demeurées de leur dé-
pendance, c'est-à-dire qu'ils les au-
royent mises hors d'état de se pouvoir
défendre comme les autres: au lieu
qu'ayant secoué leur joug, elles ont
amassé tant de bien, & se sont si bien
peuplées, que non seulement elles sont
en état de se défendre elles-mêmes, mais
même de défendre les Espagnols, com-
me celas'est veu aux dernières guerres,
où il est certain qu'elles les ont sau-

vés ; de sorte qu'on peut dire, qu'elles leur servent plus étant leurs alliées, que si elles étoient demeurées sous leur joug.

Il seroit à souhaiter pour les Espagnols qu'ils eussent eu autrefois des Gouverneurs, ou des Vicerois tels qu'est aujourd'hui le Viceroy de Naples : si cela avoit été, ils ne seroyent pas si déchus qu'ils le sont presentement. Ce Viceroy est le Marquis de Carpy, qui dans ses jeunes ans se voulant vanger d'une injure qu'il pensoit que le dernier Roy d'Espagne luy avoit faite au sujet de quelques intrigues amoureuses, avoit resolu quand le Roy seroit au Conseil de le faire sauter avec de la poudre ; mais la chose fût découverte, dont toutefois il ne fut rien, en consideration de la grandeur de sa famille, étant fils de Dom Louis de Haro. Quelque temps après il fut envoyé Ambassadeur à Rome pour quelques années. Il est presentement Viceroy de Naples & tellement aimé & estimé des peuples, que je n'ay point veu de Gouverneur par tout où j'ay été, qui le fût tant que

luy; car il a reformé en peu d'années des abus qui sembloient incurables, ou qui sembloient demander un siecle pour être reformés. Il a aussi tellement reprimé l'insolence des Espagnols à Naples, que les habitans auroient tort de se plaindre de la fierté & de la hauteur de leurs maîtres, contre lesquels il fait proceder avec autant de severité quand ils luy en donnent occasion, que contre les Napolitains. Le soin qu'il prend par luy même de faire bien payer les Soldats fait que ceux qui avant sa venuë étoient à demi nuds & voloyent en plein jour dans Naples, sont presentement tres-bien payés, ont une bonne discipline, & sont si bien vestus qu'il y a du plaisir à les voir. Il a aussi tant d'exactitude à bien sçavoir le nombre des Soldats, qu'il est seur qu'on ne le trompera point par de fausses listes. De plus il a trouvé moyen de bien regler les marchés de Naples, & d'empêcher les faux poids; & comme le pain ordinairement n'avoit pas le poids qu'il devoit avoir, il se rendit en quelques marchés, & le pesa lui-même, faisant

punir fort severement ceux qui étoient en fraude & ainsi il corrigea entierement l'abus. Il a si bien fait en sorte qu'il a remis en reputation la justice, qui étoit tres-corrompuë ; & pour y reüssir on croit qu'il a des espions, qui veillent pour voir si les presents ne marchent plus comme auparavant. Il a aussi fortifié le Palais qui avant son temps étoit si ouvert qu'il auroit été fort aisé d'y faire une descente. Cependant les deux choses qui font le plus à sa reputation, c'est d'un côté la ruine des bandits, & de l'autre le reglement de l'argent. Pour les Bandits, chacun sçait quel dommage ils avoient apporté jusques là au Royaume ; car allant en troupe, non seulement ils voloyent le país, mais ils étoient en état de soutenir l'effort des troupes si l'on en avoit voulu envoyer pour les renger : L'été, ils couroyent ça & là pillant tout ce qu'ils trouvoient ; & l'hyver certains Barons Napolitains les retiroient & leur donnoient logement ; à cause dequoi, non seulement ils protegoyent leurs terres, mais ils étoient toujours prêts de

leur faire tirer raison de leurs ennemis. Tout cela étoit sçu à Naples, où il y avoit même un Conseil établi pour trouver le moyen de reduire ces brigands, desquels on attrapoit à la vérité toûjours quelques-uns, qu'on faisoit pendre, condamnant les Barons à des amandes, qui montoient si haut qu'on croyoit qu'il y en avoit bien tous les ans pour près de cent cinquante mille écus. Mais cela n'empêchoit pas absolument le mal, c'étoient de petites seignées qui n'atteignoient pas le fonds de la maladie. Mais quand le Viceroy d'aujourd'hui, fut fait Gouverneur, il resolut d'exterminer tous ces bandits, c'est pourquoi il fit entendre premierement à tous les Barons qu'ils n'eussent à en retirer aucun; & que s'ils le faisoient, qu'ils pouvoient s'assurer de n'en être pas quittes pour une petite amende, mais qu'il procederoit contr'eux avec la dernière severité. Cela fit que les Bandits ne trouvant plus de quartiers d'hyver, ils se retirerent dans quelques forts entre les montagnes, étans resolus de bien garder les passages, & de se main-

tenir là le mieux qu'il leur seroit possible. Et en effet le Viceroy ayant envoyé assés bon nombre de troupes contr'eux, ils se deffendirent pendant quelques temps fort vigoureusement, jusques-là que dans une seule attaque ils tuerent cinq cens hommes. Mais enfin voyant que leurs affaires n'alloient pas bien, & que le Viceroy se proposoit d'aller en personne contr'eux, ils accepterent le parti qu'on leur offroit, qui étoit un pardon pour tout le passé, à condition qu'ayant la vie ils n'auroient point la liberté, seulement ne devoient-ils point être envoyés aux Galleres, mais être mis dans des prisons à six sous par jour durant toute leur vie, ou du moins pour tout le temps que le Gouverneur voudroit. Ils sont gardés dans une grande prison d'où il s'en tire par cy par là quelques-uns pour aller servir dans les garnisons: ainsi contre l'attente de tout le monde, il a terminé cette affaire en tres-peu de mois: de sorte que le Royaume de Naples qui a été si longtemps exposé au pillage, est presentement si changé, qu'il n'y a point de

lieu dans toute l'Europe où les peuples vivent dans une plus grande sûreté.

Pour ce qui est de l'argent, celui qui a cours, aussi bien qu'en Espagne, étant sujet à être rogné, cela fait qu'on n'en voit presque point à Naples qui ne soit léger, & bien au dessous de ce qu'il devroit être, & c'est ce qui fait aussi que le Gouverneur a résolu d'apporter quelques remèdes à cela; pour cet effet, considérant que le décry de l'argent qui se fait par la voye publique, cause une grande perte à ceux entre les mains desquels il s'en trouve lors de la publication, il s'est avisé de cet expédient qui fera que chacun fera de sa part en la perte qui arrivera, & qu'elle ne tombera pas sur quelque peu de personnes, c'est qu'il a mis quelques taxes sur tout le Royaume de Naples, par le moyen desquelles ayant amassé une somme d'argent considérable, il se propose de la faire battre, après quoi dès qu'il en aura assez pour faire rouler le commerce, il appellera un chacun & leur donnera de la nouvelle monnoye pour de

la vieille ; ainsi ce Viceroy apprend à vivre aux Ministres Espagnols , lesquels s'ils le vouloient suivre auroient bien-tôt rétabli leurs affaires.

Le Royaume de Naples est ce qu'il y a de plus riche dans toute l'Italie , car les montagnes qui bornent presque la moitié de son terroir sont fertiles produisant du vin & de l'huile en grande abondance. La Pouille est un pais de bled , mais il y fait si excessivement chaud que dans certaines années tout y est brûlé. Les Jesuites sont les propriétaires de presque la moitié de ce pais , gouvernant leurs tenants avec autant de rigueur que les Barons en montrent à leurs fermiers ; car le commun peuple est icy tellement opprimé : qu'en plusieurs endroits ils meurent de faim , même dans les meilleures années ; le bled est transporté de là en Espagne par les Anglois qui se mêlent de ce trafic , & qui par consequent en emportent tout le profit , les Espagnols & les Napolitains n'entendant rien à ce commerce au prix d'eux. On fait aussi un grand trafic de l'huile qui vient de ce Royaume , & la manufacture de

laine & de savon d'Angleterre en emporte tous les ans quelques milliers de tonneaux. Le commerce de soye y est si bas, que trouvant peu de profit dans le transport, on consomme tout sur les lieux. Le terroir y est admirable, mais la paresse des peuples fait qu'il ne leur profite point; car elle est si grande cette paresse, que les Etrangers ne sçauroyent se laisser d'admirer les habitans des petites villes se promener és marchés avec des habits déchirés plutôt que de travailler. On y loge mal, même dans les grosses villes, comme à Capoue, où il y a une hôtellerie de laquelle nos valets en Angleterre auroient peine à s'accommoder, non plus que du vin. Le pain y est mal boulangé, l'huile y est puante; en un mot on n'y mange rien de bon que des pigeons; & si on ne se fournit de quelque chose à Rome ou à Naples, on fait méchante chere pendant les quatre jours qu'on met à aller d'une de ces places à l'autre, qui est une chose que celui qui voyage a de la peine à comprendre, veu la bonté du terroir qui se trouve dans tout ce chemin: mais il

n'y a point assés de monde pour le cultiver ; & dans les lieux où il y en a assés , le monde y est si paresseux , comme je viens de dire , qu'il ne faut point s'étonner que leur terroir produise si peu , & qu'ils se trouvent aussi pauvres qu'aucun peuple de l'Europe avec toute l'abondance que la nature a mise devant eux. Il est vray que les grands biens que possèdent les gens d'Eglise, & qui sont comme biens morts , contribuent beaucoup à les rendre misérables ; car une personne qui connoît parfaitement l'état du país , m'a assuré que s'il étoit divisé en cinq parts , il se trouveroit , bien mesuré , qu'il y en auroit quatre des cinq appartenants à l'Eglise ; ce qu'il expliquoit de cette sorte : Ils ont , dit-il , en fonds environ la moitié du tout , c'est-à-dire deux & demi : & en dixmes, dons & legs ils ont bien un & demi ; car personne ne meurt qu'il ne laisse à une Eglise ou à un Couvent quelques legs considérables.

Les richesses qui se trouvent dans la seule ville de Naples passent l'imagination ; l'on compte vingt-quatre Mai-

sons de l'Ordre des Dominicains tant de l'un que de l'autre sexe, vingt-deux des Franciscains , sept de Jesuites , outre les Couvens des Moines de la montagne des Oliviers , des Theatins , des Carmelites , des Benedictins , & sur tout des Chartreux qui logent sur le coupeau d'une montagne qui s'élève au dessus de la ville , dans une situation agreable , & sont aussi fort riches. Les biens de l'Annonciate sont prodigieux ; c'est le plus grand hôpital qui soit au monde , on dit qu'il a de revenu quatre cent mille écus ; cependant le nombre des malades n'y est pas si considerable qu'à Milan. J'y remarquai dans les galleries une commodité fort grande pour les malades , c'est que chaque lit est placé comme dans une alcove , laquelle est fermée de murailles des deux côtés, de sorte que cela fait comme une petite chambre où le lit étant placé il reste encore quelque espace aux deux côtés , le lit n'occupant pas la moitié de la place. Le nombre des petits enfans qu'on y entretient est si grand , qu'à peine est-il croyable ; car on parle de plusieurs milles

qu'on ne voit point & qui sont en nourrisse ; cela emporte bien de l'argent. Cependant la plus grande partie va à enrichir leur Eglise qui sera toute revêtuë d'un marbre admirable, tant pour la varieté que pour la beauté des couleurs. L'argent qui est renfermé dans le tresor de cet hôpital, aussi bien que dans le tresor du dôme (lequel n'est qu'un bâtiment mediocre, parce qu'il est ancien, mais a une belle Chapelle & un grand tresor) & de plusieurs autres Eglises est fort considerable. En general les personnes les plus moderées tiennent qu'il y a d'argenterie dans les Eglises de Naples la valeur de huit millions d'écus. La nouvelle Eglise des Jesuites & celle de S. Paul sont extremement riches, la seule dorure & peinture des plat-fonds coûte des millions. On peut conter environ cent Couvens à Naples qui meriteroient d'être tous vûs s'ils étoient autre part : Mais les plus considerables sont tant visités, qu'on ne pense pas aux autres. On crée tous les ans un Gouverneur de l'Annonciate, lequel dans son année amasse peut être

20000. écus , desquels il a accoutumé de prendre environ dix mille écus qu'il met à part pour faire quelque saint d'argent , ou quelque chandelier du même métal ; de sorte que tout l'argent de Naples est par là tiré du commerce & est comme mort au monde. Les Jesuites sont ici gros marchands , leur cave à vin est un grand porche qui tient environ mille pieces. Ils ont accoutumé de vendre le meilleur vin de Naples : mais ils le vendent en gros , & non avec le scandale avec lequel les Minimes vendent le leur , qu'ils débitent en détail dans leur maison qui est sur la grande place , vis à vis le Palais du Viceroy : ils en vendent beaucoup tant parce qu'ils ne payent point de droit , que parce que leur vin est extraordinairement bon , & qu'ils sont au meilleur endroit de la ville pour bien vendre en détail. Il est vray que les Napolitains ne sont pas grands buveurs , ce qui fait que le profit de ce cabaret n'est pas ici si grand qu'il seroit dans des pays plus froids : car ici on ne boit qu'un coup le matin , si ce c'est qu'on ait soif dans la suite du jour ;

Cependant la Maison devient fort riche & a une des plus belles Chapelles qui soient à Naples. Au reste je vous dirai que ce commerce semble peu convenable à des gens de cette profession & qui sont d'un ordre si rigide.

Les Couvens ont un privilege tout particulier en cette ville ; car ils peuvent acheter toutes les maisons qui les touchent à droite & à gauche, jufques à la premiere ruë qui les borne ; de sorte que comme il n'y a gueres de ruë à Naples où il n'y ait quelque Couvent, ils font maîtres d'acheter toute la ville. En general le Clergé devient si puissant, qu'il n'y a personne qui ne voye que si cela continuë, en moins d'un siecle il se rendra le Maître du Royaume. C'est cependant une chose étonnante que les gens d'Eglise étant aussi ignorans qu'ils sont, soient si fort maîtres de l'esprit des peuples ; les femmes qui ont un grand crédit sur l'esprit de leurs maris ne cessant de les tourmenter pour les obliger de donner à l'Eglise.

L'étude de la langue Greque commence fort à fleurir ici, & l'on s'attache

beaucoup à la nouvelle Philosophie ; quelques personnes de bon sens & qui aiment les lettres s'assemblent dans la Bibliothèque de D. Joseph Valetta, laquelle est composée de grand nombre de Livres tres-bien choisis. D. Joseph Valetta est une personne de considération de Naples lequel ne neglige rien pour donner cours aux belles Lettres ; il reçoit chés lui les Savans & leur fait tous les honneurs possibles , & bien qu'on pourroit trouver à redire à son discernement puis qu'il m'a mis de ce nombre , j'ay cependant si bien senti les effets de ses honnêtetés , que cela me porte à toute la reconnoissance possible. Ces personnes sont vûes de mauvais œil par le Clergé qui les traite d'Athées & de Disciples de Pomponatius : Mais je n'y ay rien remarqué de semblable en deux ou trois fois que j'ay eu l'honneur de me trouver avec plusieurs d'entr'eux. Il y a dans leur corps un Savant Jurisconsulte nommé François Andria, lequel est regardé comme l'un des plus curieux de tout l'assemblée. Il y a aussi un petit fils du grand Alciat qui n'est pas moins sa-

vant que curieux. On a remarqué que peu de gens d'Eglise entrent dans ce concert de faire revivre les Lettres à Naples : Au contraire ils tâchent autant qu'ils peuvent de le rompre. Il n'y a qu'un celebre Predicateur nomme Rinaldi Archidiacre de Capoue qui est entré là dedans ; Il étoit autrefois de l'ordre des Jesuites, mais il l'a quitté, ce qui seul m'avoit donné de l'estime pour lui : Mais outre cela j'ay trouvé en lui par une longue conversation que nous eûmes ensemble, diverses qualités qui me l'ont rendu tres-recommandable. Quelques Medecins de Naples sont soupçonnés d'Atheïsme : & à la verité il faut avoüer qu'il y a en Italie plusieurs personnes d'esprit lesquelles n'ayant point d'autre idée de la religion Chrétienne que ce qu'ils en voyent chez eux, ne sont pas éloignés de n'en rien croire du tout ; Car y trouvant diverses parties où la tromperie & la niaiserie paroissent manifestement, cela les porte à croire qu'il en pourroit bien-être de même de tout le reste. Les Predicateurs sont entr'autres à Naples tout à fait pitoya-

bles. Je vis un Jesuite allant à une manière de procession, lequel quoy que bien accompagné ne laissoit pas d'appeller tout ceux qu'il voyoit & les exhortoit à le suivre; ensuite étant arrivé à une place où un Charlatan distribuoit ses drogues, il y prit place, & entretint le peuple bouffonnement, jusqu'à ce que le Charlatan s'étant retiré, il quitta aussi la partie, craignant que la compagnie n'ayant plus que lui pour Acteur ne s'ennuyast & ne le laissât prêcher seul. Il est certain qu'entre ces Jesuites là, il n'y en a aucun qui ait de la reputation soit pour la chaire, soit pour la science: On me dit même qu'ils n'avoient point d'hommes capables d'instruire leurs Ecoliers, & qu'ils étoient obligés d'appeller pour cela des Etrangers. L'ordre de l'Oratoire n'a pas non plus en Italie la reputation qu'il a en France; de sorte que si le Clergé de Naples a quelque peu d'Hommes sçavans, ils se trouvent chés les Prêtres seculiers.

La nouvelle méthode de Molinos a eu tant de succès à Naples qu'on luy

donne dans cete seule ville bien 20000. disciples ; Comme cet homme a fait quelque bruit dans le monde & que cependant son histoire est mal rapportée, je vous en diray ici quelque chose. C'est un Prêtre Espagnol qui n'a pas la mine d'être un grand Theologien, & qui certainement ne raisonne gueres bien quand il est question d'appuyer ses sentimens. Il est l'Autheur d'un Livre intitulé le Guide Spirituel, qui est un abbrege de la Theologie Mystique & dont la substance est que dans nos prieres & dans nos autres devotions, le meilleur est de n'attacher nostre esprit à aucune image grossiere; mais de l'élever par un acte de foy jusques en la presence de Dieu, pour attendre là dans le silence qu'il agisse sur nous & se mette à nôtre tête pour nous conduire : voye qu'il prefere à celle qui nous feroit multiplier les actes de nostre devotion, ou qui nous porteroit à des austerités; reduisant tous les exercices de la Religion à je ne sçay quelle simplicité d'esprit, qu'il ne pense pas devoir être particuliere à ceux qui vivent dans les Maisons Re-

ligieuses, mais à toute personne seculiere: tendant par là à reformer beaucoup le monde. Il a plusieurs Prêtres en Italie & principalement à Naples, lesquels disposent fort ceux qui vont à confesse chez eux de prendre cette maniere de vivre. Les Jesuites se sont écriés contre cette conduite comme si elle alloit à ruiner l'empire que la superstition a obtenu sur l'esprit des peuples, & reduire à peu de chose la religion, ouvrir la porte aux enthousiasmes, & à faire une sedition capable de former un schisme dans l'Eglise. Ils ont aussi pretendu qu'il ne pensoit pas bien de l'humanité de Jesus Christ, parce qu'il dit en quelque endroit de son Livre que l'esprit peut agir si simplement, que sans le secours de l'humanité de Jesus Christ, il s'élève immédiatement à Dieu dans sa devotion, ce qu'il n'entend que de quelques actes particuliers qu'il croit pouvoir être tels, sans dire que cela arrive necessairement. Les Jesuites ont entrepris Molinos sur tous ces chefs, pretendant outre cela que quelques uns de ses Disciples ont insinué à leurs pe-

nitens qu'ils pouvoient communier sans se confesser , ce qu'ils croient affoiblir fort le joug par lequel les Prêtres se savent assujettir les consciences du peuple. Mais quoy qu'ils ayent pû faire Molinos a trouvé de l'appuy dans le Royaume de Naples & en Sicile : aussi-bien que des amis & des disciples à Rome , ce qui a obligé les Jesuites (comme un Provincial de leur ordre me l'a assuré) voyant qu'ils n'étoient pas assés forts pour le perdre , de recourir à un grand Roy qui est presentement dans leurs interêts , pour le prier de s'interposer en cette affaire , & de représenter au Pape combien de telles innovations sont dangereuses. Il est certain que le Pape n'entend que bien peu cette matière , & qu'outre cela il est persuadé de la sainteté de Molinos : cependant sur les plaintes de quelques Cardinaux qui se trouverent seconder le zele du Prince auquel ils s'étoient adressés , il fut mis avec quelques-uns de ses Disciples à l'Inquisition , où ils sont depuis quelques mois , mais bien traités ; ce qu'on croit proceder de la bonne opinion que le

Pape a de Molinos , duquel il parle toujours en bons termes, disant qu'il peut errer , mais qu'au fonds c'est tres-certainement un homme de bien. Au reste sur cet emprisonnement de Molinos , Pasquin dit un jour quelque chose de plaisant : Un homme ayant été condamné aux galeres pour quelque parole qu'il avoit dite ; un autre ayant été pendu pour quelque chose qu'il avoit écrit , & Molinos ayant été en même-temps mis en prison , duquel la doctrine consistoit principalement en ce qu'il enseignoit qu'on doit travailler à mettre son esprit dans une parfaite quietude , d'où vient que ses disciples ont été appellés Quietistes , il fit sur cela cette Pasquinade. - - - *Si parliamo, in Galere ; si scrivemmo , impiccati : si stiamo in quiete all' sant' Officio, è che bisogna fore ? C'est-à-dire : Si nous parlons , les Galleres : Si nous écrivons , le gibet : Si nous nous tenons en repos , le Saint Office : Que faire donc ?* Au reste les Disciples de Molinos ne sont point épouvantés de ce traitement qu'on lui fait. Et ils esperent qu'il sortira de prison à son honneur.

Naples est une des villes la plus belle de l'Europe & la mieux située, elle n'a gueres que la moitié de Paris ou de Londres : mais après tout elle surpasse ces deux villes en beauté ; ses ruës sont larges & spacieuses, son pavé est grand & beau, ayant presque par tout un pied en quarré, & elle est toute pleine de Palais & de grands Edifices. Elle est aussi fort bien entretenüe par des marchés continuels : de sorte que les provisions n'y manquent point. On y trouve le meilleur vin de l'Europe, & la chair, & le poisson ne le cedent point au vin. Il n'y fait quasi point de froid en hiver, & en Eté il y vient un vent de la mer & des montagnes qui la rafraichit. Le Palais du Viceroy n'a rien d'extraordinaire, sinon que le Perron en est grand, & qu'il est assés bien orné par le dedans de peintures & de statues : & entr'autres de quelques statues des divinités qu'on servoit autrefois en Egypte, lesquelles sont de grand prix. Il n'y a pas à Naples un grand nombre d'antiquités ; on y voit seulement un ancien portique Romain devant l'Eglise de Saint Paul, lequel

est tres-beau : Mais hors la ville proche l'Eglise & l'Hôpital de Saint Gennaro , sont de tres-beaux catacombes ; & parce que je n'ay rien veu de plus considerable dans toute l'Italie , que ceux de Rome même leur sont de beaucoup inferieurs , & que dans tous les livres que j'ay lûs parlant de Naples , aucun n'en a fait mention , je vous les décriray icy plus particulièrement.

Ce sont de grandes & longues Galleries taillées dans le Roc les unes sur les autres. J'en remarquay deux , mais le Roc étant tombé dans la plus basse je ne pûs bien la considerer : je vis seulement le passage qui y mene. Ces Galleries sont presque par tout de 20. pieds de large & de 15. de haut , & par consequent beaucoup plus belles & spacieuses que les catacombes de Rome , qui n'ont que trois ou quatre pieds de large , & cinq ou six de haut. On me voulut faire croire que ces catacombes de Naples couroyent bien neuf milles le long du Roc : mais on ne me le justifia pas. Si cela étoit , & qu'ils tournassent du côté de Puzzol , on pourroit

dire que c'étoit le lieu où les villes qui sont sur cette ligne enterroyent leur morts : mais ce n'est que conjecture. Au reste s'ils ne courent pas neuf milles dans le Roc, toujours ne peut on douter qu'elles n'aillent loin, car j'y fis un long chemin trouvant une infinité de Galleries à toutes mains qui traversoyent. Dans les Catacombes de Rome il n'y a que trois ou quatre rangées de niches où l'on ensevelit les morts, coupées sur le Roc, les unes sur les autres : mais dans ceux-cy, il y en a 6. ou 7. qui outre quelles sont en plus grand nombre que celles de Rome, sont & plus larges & plus hautes. Il y a des niches pour des enfans, & par ci par là l'on voit contre terre quelques endroits coupés dans ce Roc en forme d'armoire & de coffre, où l'on serre les os des morts à même temps qu'ils sechent. Je ne sçai si ces endroits étoient fermés, non plus que les niches destinées aux corps morts : je ne pus rien voir qui me déterminât là-dessus. Cependant il y a de l'apparence qu'ils n'étoient point fermés, en sorte que c'étoient des endroits mal

sains & puans, lesquels contenant mille corps gâtés qui n'étoient couverts de quoi que ce soit, jettoient une grande puanteur; car il paroît clairement par les niches que les corps étoient sans autre façon envelopés seulement d'un suaire, parce que ces niches sont trop basses pour avoir pû contenir des coffres. Dans quelques endroits du roc, sont creusées comme de petites Chapelles qui sortent de la Gallerie, dans lesquelles se voyent tout autour des niches; il n'y a point d'apparence qu'elles aient jamais été fermées, cependant je croirois-assez que c'étoient des lieux donnés à quelques familles qui s'y faisoient mettre seules. En d'autres endroits de la muraille & de la voute sont quelques vieilles Mosaiques & quelques peintures, les couleurs en sont fraîches & les caractères aussi bien que l'art en sont gottiques; ce qui me fait croire que ce peut-être un ouvrage des Normans, du temps qu'ils chasserent de là les Sarrazins, il y a environ six cens ans. En quelques endroits sont représentées des palmes, & en d'autres de la vigne; la fraîcheur

des couleurs montre que ces peintures ne sont pas du temps qu'on se servoit de ce lieu pour enterrer, car les mauvaises exhalaisons corrompant l'air, cet air corrompu n'auroit pas manqué de manger le plâtre & les couleurs. En certain endroit est un homme représenté avec une petite barbe, auprès de la tête duquel est écrit *Paulus*, & à ses côtés on voit un autre homme qui lui présente une couronne; la même chose paroît encore vis à vis. En un autre endroit je trouvay une croix peinte avec cette inscription laquelle est assés haut J: C: X: O. & avec cette souscription *nika* un sçavant antiquaire qui m'accompagnoit & moy demeurâmes d'accord que tant la peinture que les caractères n'avoient pas plus de six cens ans: mais nous ne connûmes point le sens des lettres. Celles de la souscription semblent se rapporter au dernier mot de la vision de la croix qu'on dit qu'eust Constantin: mais à l'égard des autres, je ne voy pas ce quelles signifient, ci ce n'est qu'on vueille dire que la premiere signifie *Jesus*; la 2. *Soter*, dans les vieilles inscriptions le C.

étant pour un S. la 3. *Christor*, & la 4. *Theos*, l'O étant un *theta* Grec dont la petite ligne qui acheve en un O a été effacée, & ainsi le sens de l'inscription & de la souscription, sera *J. C. Sauveur & Dieu a vaincu*. Un Milord a donné là-dessus ses conjectures qu'on verra à la fin. A la muraille se voit un autre peinture sur laquelle se lit *Sta Johanne*, ce qui marque un siècle de Barbarie. En un autre endroit est encore un autre peinture assés élevée en la muraille, avec trois autres dessous; la premiere n'a point d'inscription, mais celles de dessous ont celles-ci, *Sta Katharina, Sta Agape & Sta Margarita*. inscription qui ne peut-être de six cens ans, comme il paroît, de ce que Catherine & Marguerite sont noms modernes aussi-bien que le *ta* sur le S. Je ne vis plus de peintures après cela, n'ayant pû demeurer dans ces Catacombes plus d'une heure pour la nuit qui y regne, & pour l'épaisseur de l'air qui incommode.

Cependant ces Catacombes me firent penser plus particulièrement que je n'avois fait aux Catacombes de Ro-

me, & je m'étonnai entr'autres devoir que ceux de Naples étoient si peu connus au prix de ceux de Rome, quoi que ces Catacombes de Naples surpassent les autres de beaucoup, comme je l'ay dit. Je ne peux attribuer qu'au dessein qu'on a eu de persuader aux peuples que les Catacombes de Rome étoient comme la source des Reliques des premiers Chrétiens; car si l'on avoir vanté les Catacombes de Naples, cela auroit amoindri l'idée qu'on s'étoit faite des Catacombes de Rome: outre qu'on auroit pû remarquer par là que ces Catacombes étoient plutôt le lieu de la sepulture des Payens que des Chrétiens; car, par exemple, l'entrée des Catacombes est hors de la Ville selon la loy des douze tables, tels sont ceux que je vis à Rome de Saint Agnés & de Saint Sebastien, dans lesquels on ne peut entrer qu'en sortant premièrement de la Ville. Il est vray qu'encore que l'entrée des Catacombes soit hors de la Ville, cela n'empêche pas qu'ils ne soient quelques fois sous la Ville, ce qui est contraire à la disposition de la loy: mais comment auroient pû faire

autrement les anciens qui n'avoient point le secret de l'éguille qu'on a aujourd'hui pour se conduire? Il falloit nécessairement qu'ils creussent à l'avanture & au hazard. De plus c'est quelque chose de ridicule de s'imaginer que les premiers Chrétiens aient peu faire des ouvrages si considérables que sont ces Catacombes, qui ne pouvoient se faire qu'à la veuë de tout le monde, à force de gens & d'argent. Il n'est pas moins ridicule de croire, que les premiers Chrétiens pouvoient tenir leurs assemblées dans des lieux si puans & si infects: certes je n'y fus qu'environ une heure, & tout le reste du jour je m'en trouvay incommodé; jugés comment on auroit peu y demeurer dans le temps que toutes les niches étoient pleines de corps qui y pourrissoient. Ainsi de la nature de la chose même, je conclus qu'on se trompoit, quand on disoit que les premiers Chrétiens s'assembloient dans ces lieux: outre cela je me souviens d'une Lettre de Corneille Evêque de Rome, lequel vivoit après le milieu du troisième siècle, laquelle se trouve dans Eusebe en

son fixième Livre chap. 43. & qui nous donne l'état de l'Eglise de Rome de son temps. Selon lui il y avoit à Rome quarante six Prêtres, sept Diacres ; autant de Sousdiacres & nonante personnes d'un ordre inferieur ; il y avoit aussi quinze cens tant veuves, que pauvres entretenus des charités publiques ; On peut supposer raisonnablement, que de ce temps-là les Chrétiens étoient en aussi grand nombre qu'ils eussent été tout le temps qui preceda Constantin, cette Lettre étant écrite à la fin d'une longue paix qui selon Saint Cyprien & Lactance, avoit duré environ 100 ans : & au contraire tout le temps qui suivit, jusqu'à Constantin, n'ayant été qu'une suite continuelle de persecutions. Deux choses tirées de là nous donnent lieu de juger à peu près quel étoit le nombre des Chrétiens alors ; la premiere est le nombre des pauvres qui étoit de quinze cens, car comme ordinairement les pauvres ne font que la 30 ou 40 partie des habitans d'un lieu où ils sont bien entretenus, on peut conjecturer de là que le nombre des Chrétiens pouvoit

être de quarante cinq mille personnes, car les Chrétiens avoient grand soin de leurs pauvres, comme cela paroît de Celsus, de Julien, de Lucien, de Porphyre & d'autres qui ont reproché aux premiers Chrétiens qu'ils ne gaignoient que des pauvres gens qui se rengeoient parmi eux pour avoir part à leurs charités. Je me persuade d'autant plus que c'étoit là à peu près le nombre des Chrétiens de ce temps-là, que cela s'accorde assés bien avec une chose que nous trouvons icy, c'est le nombre de ceux du Clergé; car y ayant pour lors quarante Prêtres, & Rome étant alors bien plus grande qu'aujourd'hui, le peuple Chrétien y étant espars, le soin des ames leur étant bien plus cher en ce temps-là qu'il n'a été depuis, ayant à instruire les Catechumenes, voir les malades, fortifier les foibles, & travaillant de leurs mains, le plus que nous puissions donner aux soins de chacun de ces Prêtres ce sera mille personnes; & ainsi le nombre des Chrétiens aura été de quarante mille, ce qui approche fort de nôtre autre conte. De tout cela

on peut conclure que le plus haut où l'on puisse faire monter le nombre des Chrétiens à Rome dans ce temps-là, est de cinquante mille personnes ; or de là si vous ôtés les enfans , les vieillards & les femmes qui font toujours plus que les trois parts des hommes , il se trouvera qu'il ne restoit pas en état de travailler plus de douze mille hommes, lesquels ne suffisoient pas pour entreprendre quelque chose d'aussi considerable , que ces Catacombes ; & quoi que Corneille parle dans cette Lettre du nombre des Chrétiens comme extrêmement grand, l'on peut croire qu'en cela il se sert d'hyperbole, aussi-bien que Tertullien dans son Apologetique , pour rehausser leur parti ; ce que tout le monde a assés accoutumé de faire.

Cependant pour revenir aux Catacombes, je ne sçais point le tems auquel ils furent faits ; je ne doute point toutefois que la sepulture étant en usage du temps que les douze Tables furent faites, & Rome étant alors fort grande, il n'y eût quelques lieux particuliers destinés à mettre les morts,

qui furent faits dès le commencement de la République, & ce sera pourquoi aucun Auteur Latin moderne n'en aura point parlé. Sur tout il est certain que quoi que les Romains eussent pris la coûtume de brûler leurs morts, long-tems avant Constantin ils retournerent à leur premiere metode qui étoit de les enterrer; de sorte qu'on ne peut pas dire qu'ils ayent pris cela des Chrétiens. Tous les écrivains modernes apportent ce retour des Romains au tems des Antonins: Mais ne se trouvant point de loy faite sur cela, ni aucun ordre par lequel on designe quelque place propre pour cet sujet, quoi que ce siecle fut fertile en Écrivains, je croy l'opinion de Velferus plus probable qui veut que la coûtume de brûler les corps s'abolit peu à peu. Ce qui a pû arriver fort aisément si l'on considere que les Esclaves & le petit peuple étoient toujours ensevelis, parce que la dépense de brûler les corps étoit grande: car par là les lieux pour enterrer étant tous marqués, il est facile de s'imaginer comment sans aucune loy les choses changerent.

Je n'ay pû découvrir pendant longtemps surquoy se fondoient les critiques pour soutenir que la sepulture étoit du temps des Antonins, & je n'en sçauois rien encore si je ne m'étois rencontré avec le Savant Gronovius, lequel entend l'antiquité & en parle comme s'il avoit les Auteurs devant lui, qui traitant cette matiere me dit, qu'il étoit certain que le changement arrivé en la maniere de traiter les morts qu'en brûloit d'abord, & qu'on enterra ensuite ne venoit point des Empereurs Chrétiens, puisque Macrobe, liv. 7. chap. 2. assure en propres termes que la coûtume de brûler les corps étoit entierement perie de son temps, ce qui marque clairement que la chose est plus vieille que Constantin, & d'autant plus que cet Empereur & ses successeurs traitoient les Payens avec beaucoup de douceur & les recevoient aux emplois les plus considerables. Ajoûtés à cela que si les Empereurs Chrétiens avoient donné une loy là-dessus, les Payens n'auroient pas manqué de s'en plaindre, comme ils se font plains d'une infinité de choses; de

sorte qu'il y a bien de l'apparence que cette coutume de brûler les morts a cessé peu à peu. Gronovius me dit qu'il y avoit plus de difficulté à fixer le temps juste auquel ce changement étoit arrivé, surquoy il me montra un passage de Phlegon qui parle de corps mis enterre, duquel toutefois il ne faisoit pas grand état, disans qu'il pouvoit être entendu comme parlant d'une coutume reçûe autre part, de la même maniere que Petrone parle du mari de la Matrone d'Ephese : mais il me fit voir que la sepulture étoit pratiquée communement du tems de Commode, puisque Xiphilin nous dit que du tems de Pertinax les amis de ceux que Commode avoit fait mourir, avoient deterré leurs corps soit entiers soit en partie, selon qu'ils les avoient pû trouver. Le même Auteur nous dit que Pertinax fit enterrer le corps de Commode pour le sauver de la rage du peuple, ce qui prouve que la sepulture étoit en usage de ce temps-là. Le même Savant Gronovius depuis la première conversation que j'eus avec luy sur ce sujet, m'a produit deux passages de

Festus Pompeius qui semblent entièrement vuider la question , nous apprenant sous quels noms les Catacombes étoient connus autrefois , & quelles personnes y étoient mises. Ils nous marquent aussi comment on appelloit ceux qui étoient destinés à porter les corps dans ces lieux , & le temps auquel ils étoient portés , comme aussi le peu de soin qu'on prenoit d'empêcher que les corps ne se corrompissent dans ces mêmes lieux : Le premier de ces passages est conçu en ces termes : *Puticulos antiquissimum genus sepulturae appellatos quod ibi in puteis sepelirentur homines : qualis fuerit locus quo nunc cadavera projici solent , extra portam Esquilinam , quos quod ibi putescerent , inde prius appellatos puticulos existimat Aelius Gallus , qui ait antiqui moris fuisse , ut patres familias in locum publicum , extra oppidum mancipia vilia projicerent atque ita projecta , quod ibi ea putescerent , nomen esse factum puticuli.* L'autre passage est tel : *Vespe & Vespillones dicuntur ; qui funerandis corporibus officium gerunt , non à minutis illis volucribus , sed quia vespertino tempore eos efferrunt , qui*
funebri

funebri pompa duci propter incipiam nequeunt. Le terme de Catacombe n'est point exprimé icy, mais ce qu'expriment ces deux passages s'accorde si parfaitement avec ce qu'on voit des Catacombes, qu'il n'y a personne qui ne comprenne que ce qu'on a produit depuis sous ce grand nom de Catacombes, n'est autre chose que les *puticuli* de Festus Pompeius, où les Esclaves des Romains & les misérables du peuple étoient mis sans qu'on prît grand soin d'empêcher qu'ils ne se corrompissent. Il est vray qu'il y a bien de l'apparence que comme du tems qu'on brûloit les corps quelques familles de Rome enterroient les leurs, de même quelques-uns continuèrent à les brûler quant la coûtume fut venue de les enterrer, la chose étant indifferente, & n'y ayant rien d'ordonné sur cela: Ce qui expliquera comment les Payens pouvoient objecter aux Chrétiens qu'ils ne brûloient pas leurs morts, comme cela se voit dans Minutius Felix. Ce n'est pas à dire que les Payens n'enterrassent jamais les morts: Mais cela veut dire seulement qu'au

lieu que les Payens indifferemment ensevelissoient & brûloient leurs morts : Les Chrétiens au contraire s'arrêtoient uniquement à les ensevelir en signe de la resurrection. Cela même expliquera quelques autres difficultés qu'on fait là-dessus , & qu'on tire des medailles qu'on appelle medailles de *Consecration*. Il paroît aussi de plusieurs inscriptions portant le datte des Consuls qui sont vrayes & qu'on a trouvées dans les Catacombes , que ces Catacombes étoient le lieu où l'on enterroit communement les Chrétiens du 4. & 5. siècle (car je ne me souviens point qu'il s'y trouve d'inscription , avec les Consuls marqués , de plus ancienne datte que cela) & cependant remarqués que pas un seul des Ecrivains de ce temps ne parle de ces Catacombes comme d'un ouvrage des premiers Chrétiens. A la verité ils parlent d'un lieu où l'on ensevelissoit les martyrs , mais cela ne prouvera autre chose sinon que les Chrétiens avoyent dans ces Catacombes un quartier où ils enterroyent leurs morts , lequel leur pouvoit être connu , & où cependant il ne

faut pas croire qu'ils missent des inscriptions ; elles auroient pû exposer les corps de leurs amis à la rage de leurs ennemis. Je sçay que les actes de quelques Martyrs & de quelques Saints disent le contraire : Mais qui croira des actes si peu authentiques aussi bien que la Poësie de Damascé. Certes quoi que l'on soit fort enclin à recevoir les fables , celle des Catacombes faits par les Chrétiens étoit quelque chose de trop grossier pour qu'il la reçût , & ainsi le seul silence qu'on a gardé sur le sujet d'un ouvrage aussi considérable que les Catacombes dans un siècle si superstitieux , est une preuve assés claire qu'ils ne furent jamais. On pourroit pousser la chose plus loin & faire voir que les bas reliefs qui ont été trouvés dans quelques-uns de ces Catacombes , n'ont rien qui approche de la beauté de ce que faisoient anciennement les Romains ; cela est aussi à remarquer que plusieurs inscriptions sont plus gottiques que Romaines. D'ailleurs tant de ces inscriptions se rapportent à la fable , qu'il paroît assés de là , quelles sont des derniers

temps. Et il ne faut point s'étonner de cette filouterie, puisque S. Hierôme remarque que de son temps les Moines commengoient à faire trafic de Reliques ; car cela fait croire que pour donner credit à ce tas de corps, ils purent bien leur donner quelques inscriptions & les barboüiller de quelques peintures. On peut dire aussi de ce que l'on ferma ces lieux, ce fut à dessein de les ouvrir quelque jour sur quelque songe, ou par quelqu'autre artifice, & leur donner par là de la reputation; ce qui a été souvent pratiqué à l'égard d'une simple Relique, pour attirer vers elle la devotion des peuples & leurs bien-faits; & il peut-être arrivé, que peu de personnes étant du secret, ou elles étoient mortes avant que la chose fut découverte, ou elles avoyent été dispersées avant ce temps-là par quelques unes des revolutions qui étoient autrefois si communes à Rome; ce qui a fait que ces lieux sont demeurés inconnus long-temps. c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils ayent été découverts par hazard dans ce dernier siècle qui a trouvé là un riche magasin d'ossemens, qui bien qu'ils ne

soient selon toutes les apparences, que des os des Payens de Rome, ne laissent pas d'être envoyés par tout le monde comme reliques de Saints, lesquelles entretiennent la superstition aveugle du pauvre peuple. C'est ainsi que les os de quelques esclaves ou de quelques personnes du menu peuple sont aujourd'hui richement enchassés dans de l'argent ou de l'or, servant d'un côté à entretenir la cupidité & la superstition des hommes; c'est à dire, la cupidité de ceux qui les présentent, & la superstition de ceux à qui elles sont présentées. Au reste parce qu'il n'est pas possible de s'imaginer qu'il y ait eu dans les premiers siècles assés de Chrétiens à Naples pour occuper ses Catacombes, d'où il auroit été aisé de conclure qu'ils appartenoient aux anciens Payens, & par consequent que la même chose pourroit bien avoir été des Catacombes de Rome; à cause de cela on ne s'est pas fort étudié à remarquer n'y à faire connoître ces lieux.

J'ay cru que cette matière meritoit un discours un peu étendu, & c'est pourquoy je m'y suis arrêté: présente-

ment je passe au Mont-Vesuve, sur lequel je ne vous tiendray pas longtemps, parce que c'est quelque chose de fort connu. Environ un mois avant que j'arrivasse à Naples il avoit fait un tel bruit qu'il n'étoit pas aisé de dormir dans cette ville, dont quelques vieilles maisons furent renversées du tremblement de terre que causa la grande émotion de la montagne. Cela ne fut rien cependant en comparaison de ce qui étoit arrivé il y avoit environ 50. ans, car encore qu'il y ait 7. milles de Naples à cette montagne, l'émotion avoit été si violente qu'elle avoit rempli de frayeur tous les habitans qui en furent quittes néanmoins pour la peur; parce que l'orage descendit sous terre où il s'étouffa & ne laissa après soy qu'une fumée extraordinaire qui sortoit non-seulement de la bouche de la petite montagne que le feu avoit faite, mais aussi tout le long de la vallée voisine laquelle a quatre mille d'étendue.

Au reste quand on fait reflexion à la quantité prodigieuse de cendres & de pierres metalliques que cette montagne vomit, on ne sçauroit assez admirer de quelle maniere cela se fait, qu'un

feu puisse durer si long-temps, calciner tant de matiere & en jeter une si grande quantité. Il est certain que tout le long de ce terroir il y a de grandes mines de soulfhre, lesquelles apparemment en approchant de la montagne se coulent dans des mines & dans des rochers & se consumant peu à peu, jettent une continuelle fumée, comme l'air qui est renfermé dans certaines cavités de la campagne, quand il est assés rarefié, pour se faire passage, jette force pierres & metal. La plus grande difficulté est de sçavoir comment le feu qui est sous terre peut attirer de l'air pour nourrir sa flâme, & cela est assés difficile à expliquer, à moins qu'on ne pose une communication secrete de l'air par dessous terre, ou une transpiration insensible de cet air par les pores de la terre : quoi qu'il en soit la chaleur de cette montagne agit si fortement sur le terroir d'alentour, que le vin des environs en est parfaitement bon : & l'air en est aussi tellement purifié que le village qui est dans le fonds & au pied de la montagne est estimé le meilleur du pays, de sorte que plu-

fiieurs personnes viennent là de Naples pour leur santé. Ischia qui est une Isle fort peu éloignée de Naples jette quelque fois du feu aussi-bien que le mont Vesuve.

De l'autre côté de Naples au couchant on passe par la cave qui perce le Pausalippe, lequel est de 400. pas de long que je marchay pied à pied tout exprés pour en prendre la vraye mesure: Il a 20. pieds de large & pour sa hauteur elle est inegale, car d'abord il a 40. pieds mais après il n'en a que 20. Les pierres qu'on en tiroit étoient bonnes à bâtir & de là il en resultoit un double avantage, car d'un côté on élargissoit le chemin de Puzzol à Naples, & de l'autre on trouvoit des matereaux qui servoient à la construction de la Ville. Au reste tout le long du chemin de Puzzol à Naples on s'apperçoit qu'il y a un grand bouillonnement dans la terre, ce qui paroît sur tout un peu au de là du Pausalippe en approchant du lac Aniano, car là sur la main droite est un bain causé par certaine vapeur qui sort de terre, si chaude qu'aussi-tôt qu'on est entré au bain

on se trouve tout en sueur, ce qui est propre pour la guérison de plusieurs maladies & sur tout de celle qui porte le nom de Naples. Environ 20. pas de là il y a une autre petite grotte dont il sort une vapeur si mortelle, qu'une chandelle s'éteint d'abord qu'on l'en approche & on n'y peut conserver la vie qu'une minute; elle est appelée la grotte du chien, parce qu'ordinairement on en fait l'expérience sur un chien qui n'y est pas plutôt qu'il y tombe en convulsion & y meurt un moment après. De là on va voir les misérables restes de Puzzol & de toute cette Baye qui autrefois n'étoit qu'une suite de Bourgs où se retiroient les Citoyens Romains pendant les chaleurs de l'été; les raretés qui s'y voyent ont été décrites si souvent & si pleinement que je suis assuré de n'y sçavoir rien faire connoître de nouveau. Par un autre raison je ne vous diray rien de l'Amphiteatre, de la maison de Ciceron & de la maison de Virgile, parce qu'on n'en peut rien dire de certain; ce sont de vieux bâtimens faits de brique à la mode des Romains, dont il ne

reste pas grand chose, excepté les vouttes de la maison de Virgile qui sont demeurées entieres. Le Sulfatara est une chose surprenante, c'est une valée d'où le feu sort toujours par cy par là, & d'où, il y a 150. ans, il s'éleva une vapeur épaisse comme fumée pleine de soulfhre, laquelle enleva une grande quantité de terre qu'elle transporta environ à trois mille de là & dont elle forma sur les ruines d'une Ville qui en fut accablée, la montagne appelée *Monte novo*, qui est d'une hauteur tres considerable. On me dit qu'avant ce temps là on voyoit en ce même endroit un canal qui conduisoit de la Baye au Lac Laverne, duquel il reste encore quelque chose à la Baye, à quelque distance du rivage, avec le nom de Julius qu'il porte toujours, de Cesar qu'on croit l'avoir fait faire. Mais par l'avanture que je viens de dire ce passage fut fermé, de sorte que Laverne n'ayant plus de communication avec la mer, son eau aujourd'huy est devenue douce.

Le Lac a 18. brasses de profondeur: sur l'un de ses côtés est cette merveil-

leuse cave d'où l'on dit que la Sybille rendoit ses oracles; Elle n'a pas été faite sans peine, car la pierre dans laquelle elle a été taillée est aussi dure qu'il y en ait dans le monde, & la cave n'a pas moins de sept cens pieds de long, 20. de large & autant que je pûs connoître 18. pieds de haut. Tout au bout de cette grande gallerie est un petit passage de 3. picds de large, deux cens pieds de long & environ sept de haut qui mène à un petit appartement auquel nous arrivâmes toujours en descendant de la grande cave, & où nous trouvâmes trois petits cabinets, en un desquels sont quelques restes d'anciennes Mosaïques qui étoient couchées sur les murailles, & sur le plat-fonds. On voit là aussi une source d'eau & un bain dans lequel on suppose que la Sybille se baignoit: On dit que de cette cave il y en a un autre qui mène à Cume, laquelle a trois milles de long, mais dont le roc qui a manqué en quelques endroits a bouché le passage. Cet ouvrage m'étonna car je ne fais pas d'état de ce que croit le peuple sur ce sujet, qui veut que le diable en soit l'auteur, les

marques du marteau qui se voyent encore en divers endroits montrent assés que des hommes y ont travaillé ; cependant je vous diray qu'il falloit que ceux qui ont entrepris cet ouvrage fussent bien de repos & eussent bien du monde , car le travail est grand. Je vous dirai aussi que ceux qui l'entreprirent ne le firent apparemment qu'à dessein de donner plus de creance aux Prêtres qui conduisoient toute l'imposture ; tant il est vray que les Prêtres des fausses religions de tout temps ont été pleins de fraude & d'ambition , & ont bien sçû venir à bout de leurs desseins : mais quoy que cet ouvrage soit considerable , il est certain toutefois que ni lui , ni rien de tout ce qu'on voit en la Baye de Puzzol, n'approche point des restes du Pont de Caligula, lesquels donnent de l'admiration ; car on y voit encore 8. ou 10. des piliers qui soutenoient les arches , & mêmes des moitiés d'arches assés entieres. Je n'avois point de sonde pour rechercher combien il y a de profondeur où les piliers les plus avancés ont été placés ; mais mon bâtelier me dit que la mer avoit là

50 coudées : cependant quelqu'un étant de retour à Naples m'assura qu'y étant allé en son particulier, il avoit eu soin de sonder joignant le pilier le plus avancé sur la côté de Puzzol & avoit trouvé sept brasses & demie ; il ajouta que le bâtelier lui avoit dit que de l'autre côté devant la Baye l'eau étoit bien plus haute & qu'elle avoit 26 brasses ; mais que la sonde n'étant pas assés longue il n'avoit pû en sçavoir la verité. Quoi qu'il en soit c'est une chole qui ne se comprend point comment il a été possible de bâtir ainsi sous une eau si profonde & dans un lieu d'où il semble qu'il soit impossible de détourner la mer. Au reste on voit là un illustre monument de l'excessive & extravagante prodigalité d'un tyran brutal, lequel pour satisfaire à sa seule vanité voulut faire bâtir sur la mer un pont de trois ou quatre milles ; ouvrage que personne n'avoit jamais entrepris. Le tombeau d'Agrippine qui est dans ce lieu n'est pas considerable, il n'en reste que les bas reliefs. L'étang admirable qu'on voit icy est un grand bassin d'eau fait en forme d'un grand

Temple , lequel est soutenu de 48. grands pilliers tout taillés dans le roc , sur lesquels on a mis quatre couches de plâtre qui est aujourd'huy aussi dur que la pierre : On le croit un ouvrage de Neron. A un quart de mille de là est un autre grand ouvrage qui conduit dans un roc , à l'entrée duquel est un tres-beau portique , dont les pillers sont de brique , & où l'on n'est pas plutôt entré , qu'on trouve grande quantité de places regulieres taillées dans le roc , & plâtrées d'un plâtre qui est demeuré entier. On dit qu'il y a cent de ces places , d'où cette cave a tiré le nom de *centum Camera* , c'est-à-dire de cent chambres ; c'est un ouvrage qui a autant coûté à faire qu'il étoit inutile : On le donne aussi à Neron lequel y gardoit , dit-on , ses prisonniers. Au contraire on voit là un autre ouvrage aussi utile qu'il est curieux ; ce sont des bains qui semblent se former de la même cause que les mouvemens violens du Vesuve , de Sulfatara , & de cette premiere grotte dont je vous ay parlé ; c'est-à-dire , qu'il y a là quelques fontaines dont l'eau est échauffée

par un feu souterrain qui envoie une vapeur dans le roc, laquelle ne perce pas où la pierre est dure, mais bien où elle est spongieuse, & y forme une chaleur si douce & en même tems si forte qu'on n'y est pas un moment qu'on ne soit tout en sueur, pourvû néanmoins qu'on se tienne courbé autant que l'on peut sur les conduits qui sont creusés dans ce roc. Au reste ces vapeurs sont non seulement chaudes, mais sont imbuës de quelques minéraux qu'elles entraînent avec elles en passant par le roc. Proche de ces bains sont quelques galeries creusées dans le roc & basties en face lesquelles ont été faites dans les murailles pour la commodité de ceux qui viennent dans ces lieux pour leur santé, lesquels y jetant dessus leurs matelats & leurs draps trouvent moyen par là de faire de bonnes sueurs.

Je ne croy pas qu'on puisse jamais passer un jour plus agreablement que celui que je passay à Puzzol & tout le long de sa Baye, quoi que tout ce país là ne soit plus ce qu'il étoit autrefois : car on voyoit jusqu'à sept gros bourgs

autour de cette Baye bien bâtis, bien peuplés, & en bon ordre: aujourd'hui ce n'est plus cela, & Puzzol n'est plus qu'un petit Village, Naples ayant tiré tous ses habitans.

Vous ayant dit ce que je trouvoy de plus beau à Naples, je ne sçauois que je ne vous dise quelque chose des grands restes de la voye Apie en Italie dite *via Apia* qui conduit de Naples à Rome, & qui est de 30 milles de long & de 12 pieds de large. Les pierres dont elle est pavée sont grandes d'un pied & demi en quarré, & la pluspart bleuës. On peut juger de leur force par leur durée, qui est de 1800 ans, & neanmoins elles sont encore assés belles en quelques endroits, & même on marche quelques milles où elles sont aussi entieres qu'elles l'étoient d'abord: On ne pave plus comme on pavoit en ce temps-là, comme cela paroît de quelques breches qui y ont été réparées. Une chose m'a paru étrange en ce chemin, c'est que les pierres y sont à l'uni du terrain; car il semble que la pesanteur des pierres devroit avoir pressé la terre sur laquelle elles sont, & l'avoir fait baisser,

& par consequent que la terre des deux côtés devroit être plus haute que le chemin , & cela d'autant plus que la terre , sur tout dans les lieux enfoncés , augmente continuellement par la poussiere que les vents, & les torrens amènent des montagnes. Cependant cela ne se rencontre point icy , comme je viens de le dire , il est à l'uni du terrain. Et de là on ne peut penser autre chose , sinon qu'au commencement que ce chemin fut fait , on lui donna quelque hauteur , laquelle avec le temps a cessé , en sorte qu'il est aujourd'hui à l'uni de la terre. Ce chemin ne fut fait principalement que pour les gens de pied , aussi y cheminent-ils fort agreablement : mais la route est tres-incommode pour les chevaux & pour toute sorte de voiture : Il n'y a gueres que les mulets qui y puissent long temps resister , les chevaux se foulant quand ils y ont marché quelque temps.

Au mole de Cajete se voyent quelques restes d'antiquités Romaines : Mais je ne vous parleray presentement que de l'Isle de Capria aujourd'hui ap-

pellée Crapa, laquelle est dans la mer, mais séparée de Naples seulement d'un tres-petit espace. Je vous avouë qu'elle me donna une étrange idée du regne de Tibere, dont on peut dire qu'on ne sçait ce qu'il y a à admirer davantage, ou la fantasie d'un Prince abandonnant le plus agreable se jour d'Italie pour s'enfermer dans une petite Isle & y loger dans sept petits Palais que la tradition dit qu'il y bâtit, ou la patience d'un aussi grand corps qu'étoit l'Empire Romain à se laisser gouverner par un si grand tyran, & cela à une telle distance du lieu qui étoit le siege de l'Empire, que tout pouvoit être perdu dans l'Etat, avant qu'il en eût reçu les nouvelles. Certes cette patience me paroît si grande que je ne m'étonne plus d'une chose, quoi qu'elle soit des plus étonnantes qui se lisent dans l'histoire, c'est de ce que les Romains quelque temps avant Tibere, avec tous les sentimens qu'ils avoyent de leur liberté, ne laisserent pas de la perdre pour Antoine & pour Auguste, le premier extremement débauché, & l'autre tres-jeune.

Mais je retourne à parler de Rome, qui comme elle étoit autrefois la Reine de tout le monde, est aujourd'hui la ville de l'Europe qui peut le plus arrêter un Voyageur par les diverses choses curieuses qui s'y voyent. En venant de la Toscane les Etrangers y entrent d'une manière fort surprenante; car on y arrive en passant durant plusieurs milles sur les restes de la voye Flamminie, autrement *via Flamminia*, lesquels ne sont pas si entiers que ce qui se voit de la *via Appia*: mais qui cependant suffisent pour donner une juste idée de la grandeur Romaine qui avoit sçû donner à toute l'Italie des grands chemins de cette importance. Et l'on n'y est pas plutôt entré par la porte *dell' popolo*, que l'on voit un tres-bel obélisque, une grande fontaine, deux jolies petites Eglises qui se ressembtent parfaitement & qui sont proches l'une de l'autre, & à chaque main une fort longue suite de ruës. Il n'y a point de ville au monde où les Couvents, les Eglises & les Palais soyent si superbes qu'icy, & où au contraire les autres bâtimens

soient si mediocres , ce qui marque la misere en laquelle vivent les Romains.

Les Eglises de Rome , sont si connues que je ne m'arrêteray pas à vous en faire la description , & puis pour vous dire le vray je ne me suis pas tant arrêté à les considérer que je puisse vous les décrire fort exactement. Si je voulois icy vous faire une description de Saint Pierre , il me faudroit non seulement composer une longue Lettre , mais même une gros Livre ; car cette Eglise est si proportionnée en toutes ses dimensions , & remplit par là si également les yeux , qu'à la voir d'abord , il s'en faut bien qu'elle ne paroisse dans toute sa grandeur : les piliers qui soutiennent le cupulo sont d'une grosseur si prodigieuse qu'on les croiroit forts assés pour porter tel édifice que ce pût être. Cependant quand on est au haut de l'Eglise , on commence à admirer comment de si petits piliers peuvent soutenir un si grand & si pesant édifice ; car quoi que l'Eglise soit fort haute , le cupulo s'éleve encore au dessus de la voûte de quatre cens cinquante bons

degrés. Dans le fond de la voûte du cupulo on voit une représentation de la divinité qui est peinte en forme d'un vieillard environné d'AnGES, ce qui est une grande preuve d'idolatrie pour cette Eglise ; il est vray qu'il faut avoir de bons yeux pour voir cette peinture, tant elle est élevée ; & ainsi elle n'est pas en scandale à bien du monde. Je ne vous diray rien du grand Autel, ni de la Chaire de Saint Pierre, & des grands tombeaux que s'y voyent & principalement de ceux de Paul III. d'Urbain VIII. & d'Alexandre VII. ni des grandes caves qui sont sous l'Eglise, & des restes d'antiquité qui s'y sont conservés. Je ne vous diray rien non plus du Palais qui joint S Pierre dont les Corridors & les appartemens sont tout pleins des ouvrages de Raphaël & de Michel Ange, auxquels on ne peut rien souhaiter, sinon qu'ils ne fussent point exposés comme ils sont ; car par là ils ne peuvent pas durer longtemps : il y a même des endroits où la peinture est presque toute effacée. Mais je ne puis que je ne remarque que dans la *Sala regia* qui est devant la

Chapelle du fameux Sixte 5. & laquelle est toute peinte en fresc, est représenté dans un coin le meurtrier du celebre Amiral de Châtillon, avec cette subscription: *Le Roy approuve le meurtre de Coligny, Rex Colinii necem probat.* D'un côté est une gallerie d'une longueur surprenante, & de l'autre une Biblioteque tres nombreuse, dans les jardins sont quantité de statues de tres-grand prix & quelques fontaines assez bonnes; mais tout est mal entretenu tant ici, qu'au Palais Quirinal.

En general les Palais de Rome ne sont pas fort bien entretenus s'ils l'étoient mieux ils paroîtroient bien d'avantage, & il n'en coûteroit pas beaucoup pour cela; les appartements sont pleins de mille choses qui font peine à voir, les portes sont ordinairement vilaines, & les serrures encore plus, si ce n'est au Palais du Prince Borghese, où comme il y a quantité de pieces de peintures des meilleurs maîtres de l'Europe, les portes & les serrures sont assez propres. Le pavé de leurs Palais est d'une brique si petite, qu'en le rapportant à tout ce

qu'on voit dans l'appartement cela choque fort les yeux. Il est vray qu'ils disent que ce qu'ils en usent ainsi c'est parce que l'hyver est si froid & si humide, qu'ils ne pourroient se servir de marbre sans mettre en danger leur santé; & que la chaleur est si grande en Eté, qu'ils ne peuvent se servir de planches que la chaleur feroit crever, & où le ver se mettroit: mais s'ils avoient des servantes dans leurs grands Palais qui lavassent les planchés comme on fait en Hollande où l'air est humide & où le climat engendre la vermine, il est certain qu'ils n'auroient rien à craindre du bois, & qu'ils en pourroient faire leurs planchés. En un mot il n'y a point de peuple qui craigne moins la dépense que les Italiens pour la construction de leurs Palais & pour la façon de leurs jardins, & qui donnent si peu à leur conservation. Voici un autre défaut de leurs appartements que j'ay remarqué: A la verité vous voyés dans leurs Palais une longue suite d'appartemens qui serépondent & qui sont les uns dans les autres; mais au bout d'un appartement, au lieu où l'on couche, l'on

ne voit aucune commodité, comme cabinets, escaliers dérobés, gardero-bes, lieux pour coucher des valets & autres choses semblables; il est vray que tout cela n'est pas si nécessaire dans un appartement de parade, parce que l'on y cherche plus la magnificence que la commodité: mais je trouve le même défaut dans les appartemens qu'ils habitent, de sorte que l'on peut dire qu'avec toute la richesse de leurs Palais, ils ne sont pourtant pas bien logés. Pour ce qui est de leurs jardins, ils sont encore moins bien entendus que leurs Palais, & sont plus mal entretenus. Cependant il faut excepter la Villa Borghese qui est à la campagne, dont toutes les murailles sont pleines de bas reliefs qui sont de grands prix & qui sont enrichis par dedans de quantité de statues dont quelques-unes sont de Porphyre, les autres de pierre de touche, & toutes sont admirables, & dont le parc qui est d'environ trois milles d'étendue & orné de six ou sept cabinets, est en si bon état, que m'y promenant je m'imaginois me promener dans un parc Anglois. La villa Pamphi-

Pamphilia est mieux située que celle de Borghese comme étant sur un petit tertre ; elle a plus d'ouvrages pour se donner de l'eau & à deux fois plus de terrain : mais ni pour sa maison, ni pour les statuës elle n'en approche point. La terre n'y est pas non plus si bien couchée, ni si bien entretenüe. Pour ce qui regarde l'ameublement des Palais de Rome, les appartements publics sont tous remplis de peintures, & ceux où ils logent sont ordinairement garnis de velours ou de damas, avec un gros gallon d'or qui borde l'estoffe & une frange d'or en haut & au bas ; car il y a peu de tapisserie en Italie.

Ce que j'ay dit legerement du Palais du Pape m'a fait faire cette digression, je passe à un autre où mengage ce que j'ay dit de la Bibliotheque du Vatican qui en fait partie : Le lieu où elle est, est grand, mais ce n'est rien au fonds auprix de ce qu'il contient, car on voit là une si grande quantité de livres, que les yeux y sont entierement arrêtés. D'abord c'est une grande salle, au bout de laquelle à droit & à gauche se trouvent deux Galleries si

longues, qu'encore que la moitié soit déjà fournie de livres, on peut croire que le monde n'en produira jamais assez pour remplir le reste. La Bibliothèque d'Heidelberg remplit un des côtés de la galerie, & celle des manuscrits du Duc d'Urbain remplit l'autre, en quoi ces deux Bibliothèques sont égales: mais du reste les manuscrits de celle d'Heidelberg sont bien plus Anciens que ceux de la Bibliothèque du Duc d'Urbain, quoi que ces derniers ayent bien plus d'apparence, & soyent mieux conditionnés.

Quand on sçut que je venois d'Angleterre on me montra le livre des sept Sacremens du Roy Henri VIII. avec une inscription écrite de sa propre main pour le Pape Leon X. on me montra aussi quelques Lettres du même Prince à Anne Boulen, dont quelques-unes sont en Anglois, & d'autres en François; & comme je connois bien la main du Roy, je vis clairement qu'il n'y avoit point là d'imposture. Il n'y a pas grande quantité de manuscrits Latins bien anciens dans cette Bibliothèque; on y en voit quelques-

uns de Virgile écrits en lettres Capitales. Ce qui m'arrêta d'avantage dans cette Bibliothèque, où je donnay presque tout un demi jour, fut quelque chose du Concile de Constance, que j'examinay à l'occasion de la dispute qui est aujourd'hui agitée entre Mr. Shelstrat Bibliothecaire, & Mr. Maimbourg : Les deux points qui sont en question regardent l'un les paroles du decret fait en la Session quatrième, & l'autre la confirmation du Pape. En la quatrième Session, suivant les manuscrits François, il est fait un decret qui assujettit le Pape & quelques autres personnes que ce puisse être à l'autorité du Concile, tant pour les decrets qu'il feroit, que pour la Reformation qu'il se proposoit d'apporter, tant au chef, qu'aux membres ; decret qui comme il presuppose que le chef étoit corrompu & avoit besoin d'être reformé, met par même moyen le Concil^{le} tellement au dessus du Pape, que cette session étant confirmée par le Pape, il faut avouer que ceux qui tiennent l'infailibilité sont par là réduits bien à l'étroit : car si le Pape Martin

70
qui approuva ce decret étoit infallible, donc le ~~secret~~ secret est bon, & s'il n'étoit pas infallible, nul autre Pape ne l'a pû être. M. Shelstrat répond à tout cela que ces manuscrits du decret de la session dont il s'agit ne parlent point de reformation dans le chef & dans les membres, & en effet il m'en fit voir quelques-uns dont deux sont clairement du temps même de la tenuë du Concile où ces paroles ne se trouvent point. Je dis que ces deux manuscrits sont du temps de la tenuë du Concile, car je connois trop bien la maniere d'écrire & la main de ce siècle là pour pouvoir être trompé : mais au fonds si ces paroles ne se trouvent point dans les manuscrits de M. Shelstrat, il s'y en trouve d'autres, qui semblent être encore plus fortes pour établir la superiorité du Concile sur le Pape, car il y est ordonné, que les Papes, & toutes autres personnes seront obligées de se soumettre aux décisions du Concile quant à la foy, ce qui ne se lit point dans les manuscrits François : je le fis remarquer à M. Shelstrat en lui disant que le terme

de reformation du temps du Concile appartenant principalement à la correction des abus, & étant en particulier appliqué aux reglements faits au sujet des derniers ordres de Moines, c'est-à-dire lors qu'ils étoient ramenés aux anciennes regles de leur institution, je ne voyois pas que le Concile en ordonnant une reformation dans le chef & dans les membres, cela emportât autre chose sinon qu'il seroit arrivé quelques desordres à la papauté, qui avoyent besoin de reformation, ce qui même n'est pas nié par ceux qui tiennent l'infailibilité du Pape : Mais que pour la soumission aux points de foi laquelle se lit expressément dans ces manuscrits, je trouvois qu'elle combattoit beaucoup plus l'infailibilité du Pape ; le terme de foi n'ayant pas un sens si vague que celui de reformation. Cependant cette difference de manuscrits au sujet de ces choses assés nouvelles, me donnent occasion de penser, que la tradition doit bien-être incertaine, sur tout à l'égard de faits passés y a long-temps, puis qu'un fait presque nouveau se trouve

diversement représenté dans deux fortes de manuscrits, les uns de Paris & les autres de Rome; auxquels cependant il semble qu'il n'y ait rien à redire pour la bonne foi. Pour ce qui est de la confirmation du decret par le Pape; il est vray que par une bulle generale le Pape Martin confirma le Concile de Constance jusques à un tel temps, mais outre cela il fit une bulle particuliere, comme m'en a assuré M. Shelstrat, dans laquelle il fit une enumeration de tous les decrets qu'il confirmoit entre lesquels ne se trouve point celui de la superiorité du Concile. Comme cela me parut important, je demanday à voir l'original de la bulle, craignant la fourberie qu'on a juste sujet de craindre en cela; ce qu'il promit de me procurer autant qu'il le pourroit, les Bulles ordinairement étant gardées avec beaucoup de soin. Mais le jour suivant l'étant aller trouver, je ne pus rien obtenir; il me dit seulement que si je n'avois pas été à la veille de mon départ, il m'auroit donné infailliblement ce que je souhaittois: Ainsi je ne puis rien vous dire de certain touchant cet-

te bulle. Mais supposé qu'elle soit véritable, je nie à M. Shelstrat quelle doive limiter la Bulle generale de confirmation, ne pouvant passer que pour une Bulle faite secretement, & en laquelle on n'a point observé les formes consistoriales, puis quelle n'a été découverte que dans ces derniers temps & quelle n'a point paru auparavant, & sur tout dans la dispute qu'il y eut au Concile de Basle entre le Concile & le Pape; ce qui la rend sans force, & ne sert qu'à faire voir l'artifice & la fraude de la Cour de Rome en general, & en particulier du Pape, qui étant obligé par la necessité de ses affaires de confirmer les decrets du Concile, forge secretement une Bulle qui puisse servir dans la suite à affoiblir l'autorité de la confirmation qu'il vient de donner; car enfin une Bulle qui n'a point été faite par les formes, & qui n'a point été publiée est nulle, & ne peut être reçûe à casser une autre Bulle. M. Shelstrat me fit voir diverses autres choses qui regardoyent sa dispute avec M. Maimbourg: Mais voila les plus importantes.

Je ne m'arrêteray pas long temps à vous parler des sçavans de Rome ; Bellori merite la reputation qu'il a pour la connoissance des antiquités Greques & Egyptiennes , & pour tout ce qui regarde les Mythologies & les superstitions des Payens : Il a un Cabinet bien fourni de tout ce qui a rapport à ces matieres. Fabretti est à bon droit renommé pour son intelligence en l'ancienne architecture & fabrique Romaine. Le Pere Fabri est l'honneur des Jesuites de la ville , entendant au delà de ce qu'on sçait ordinairement , la Philosophie , les Mathematiques , & l'histoire Ecclesiastique. L'Abbé Nazari à qui j'étois particulièrement recommandé , a une grande étendue de connoissance , quoi que la Philosophie & les Mathematiques fassent presque toute son étude ; cela joint à une grande civilité dont j'ay ressenti les effets , aussi-bien que de ceux que je viens de nommer , & que j'ay eu l'honneur de voir quelques fois , fait que je ne peux que je n'en dise beaucoup de bien , joignant en lui l'estime du merite , & la reconnoissance de sa bonté & de sa civi-

lité. Le Cardinal d'Estée a tous les avantages que peut donner une grande naissance : il a une grande & une noble civilité, & une mesure de connoissance qu'on ne trouve gueres dans les personnes de son rang: ayant pris en sa protection M. de Launoy qui étoit un des plus sçavants hommes du siècle, & avec lequel il a vécu plusieurs années, il a si bien profité en sa conversation qu'il est devenu un homme extraordinaire, tellement que pour la Theologie, il n'y a personne dans tout le college des Cardinaux qui l'égale. Le Cardinal Howard est trop connu en Angleterre, pour qu'on doive s'attendre que je le veuille faire connoître, son élévation n'a point changé en lui la moindre chose, il a toujours la douceur & l'honnêteté qu'on y remarquoit en Angleterre, & la dignité de la pourpre ne lui a point ôté la simplicité & l'humilité du Couvent : Il a beaucoup d'égard en general pour ceux de son pais, mais en particulier il me donna tant de marques extraordinaires de sa bonté, que je ne peux en avoir assez de reconnaissance. On me dit que le Confes-

seur du Pape étoit extraordinairement entendu pour ce qu'on appelle les langues & les sciences Orientales : Il est sçavant en Arabe & a écrit , comme l'a dit l'Abbé Nazari , le plus docte Livre qu'on ait jamais vû contre la Religion Mahometane , lequel n'est pas encore imprimé ; il n'est pas si estimé à Rome qu'il le seroit autre part , parce que sa connoissance n'est pas à la mode , n'y ayant que la scolastique & l'étude des cas de conscience qui soyent en vogue , & qui fassent estimer les Theologiens , de sorte que ceux qui tournent leurs études d'un autre côté , courent risque de n'avoir pas grande reputation. Une chose qui fait encore que le Confesseur du Pape n'est pas fort estimé , est le peu de cas que le Pape fait des hommes sçavans ; car il est certain que son regne n'est pas le regne des sçavants , lesquels ne seroyent gueres encouragés à soutenir quelque chose , s'il ne l'étoient que par l'estime qu'il peut faire d'eux.

Cela me conduit à vous faire part d'une plaisante reflexion que quelqu'un m'a faite sur le mépris general

des Romains pour le présent Pontificat ; on me dit donc que les Papes qui se sont mis en tête d'élever leurs familles voyant que leur conduite à cet égard leur attire le blâme du peuple, tâchent pour l'ordinaire d'amoindrir ce blâme par quelque chose qui plaise au peuple d'un autre côté ; qu'on avoit vû cela en Paul cinquième, qui dans cette vûë n'avoit rien épargné pour embellir Rome, pour achever Saint Pierre & la Bibliotheque, & pour fournir d'eau la ville, puis qu'en même-temps qu'il faisoit toutes ces choses il n'oublioit pas sa famille ; qu'à la vérité les autres Papes qui avoyent favorisé leurs familles n'avoyent pas poussé si loin leurs magnificences, mais que toujours il paroissoit quelque chose de leur liberalité. Qu'au contraire les Papes qui n'avoyent point pensé à leur famille, s'imaginant que cela seul suffisoit pour maintenir leur reputation, ne s'étoient pas beaucoup mis en peine de se rendre recommandables d'un autre côté à leurs sujets & à la posterité ; dequoi il n'y avoit pas de plus bel exemple que celuy du Pape d'au-

jourd'hui , qui ne cherche point du tout à établir sa reputation , pensant que sa bonne conduite lui suffit laquelle aussi est telle , que comme elle a toujours été fort innocente & franche de tous les scandales qui font bruit dans le monde , il a sçu encore donner ordre que le vice ne regnât plus à Rome , comme il y avoit régné par le passé ; en quoi il a été si bien obéi , que la maniere régulière en laquelle on vit aujourd'hui à Rome est extraordinaire & lui doit faire honneur , puis que les vices publics au moins n'y sont point soufferts. Il a une sobriété entr'autres très-singulière , car on m'a assuré que la dépense de sa table ne monte point à un écu par jour , ce qui est bien peu , quoi que cela passe la dépense de Sixte V. qui avoit donné ordre à son Intendant de ne pas passer tous les jours pour sa nourriture 25 Bajokes , c'est-à-dire , 18 sols : cependant le Pape a grand soin de sa santé laquelle il n'expose jamais ; car sur la moindre indisposition , il se renferme dans sa chambre , & souvent pour rien garde le lit plusieurs jours. Quant à son Gou-

vernement il est severe & ruineux à ses sujets.

Il me vient icy une chose en l'esprit laquelle peut-être n'est pas mal fondée , c'est que la pauvreté d'une nation dépeuple un país , non seulement en ce quelle en chasse les habitans : mais en tant qu'elle est contraire à la fertilité de ceux qui y demeurent ; car il ne faut point douter que des hommes & des femmes qui sont bien entretenus & pour le vêtement & pour la nourriture , & qui outre cela ne sont point épuisés par le travail , ou par le chagrin de se voir en nécessité , ne soyent bien plus vigoureux que ceux qui manquent de toutes ces choses & qui vivent dans un perpetuel travail , ou dans un chagrin continuël , & par consequent que les uns ne soyent plus propres à la generation que les autres : je ne puis que je ne donne là dedans , quand je viens sur tout à faire comparaison de la fecondité du país de Geneve & de Suisse avec la sterilité qui regne dans toute l'Italie , lesquelles ne peuvent gueres venir que de ce que chés les uns rien ne manque aux habi-

tans, au lieu que chés les autres on est dans la neccessité. Etant à Geneve on me donna deux exemples de fecondité dont il faut que je vous fasse part, l'un est de M. Tronchin qui étoit Professeur en Theologie, & Pere de M. Tronchin aussi Professeur en Theologie dans le même lieu; vous saurés donc qu'étant mort à soixante & quinze ou seize ans, lors qu'il mourut il avoit cent quinze enfans, ou personnes mariées à ses enfans qui le pouvoient appeller leur Pere. L'autre exemple est d'un tres-bon & tres-laborieux Ministre de la même ville nommé M. Calendrin, qui est descendant de la famille des Calendrins, laquelle ayant embrassé la reformation il y a environ cent cinquante ans, abandonna Lucques sa patrie & se retira avec les Turretin, les Deodati, les Bourlaimachi, & quelques autres familles à Geneve où elle s'habituerent; car quoi qu'il n'ait que quarante sept ans presentement, il ne laisse pas d'avoir cent cinq personnes pour ses neveux ou pour ses nieces, par ses freres & ses sœurs; ce qui lui feroit une parenté fort

nombreuse s'il vivoit quatre-vingt ans, & que sa famille continuât à multiplier comme elle a commencé. Je vous défie de trouver rien de semblable en toute d'Italie.

Il n'y a rien qui donne tant de plaisir aux Etrangers à Rome, que les grandes Fontaines qui se trouvent à presque tous les coins des ruës. Cet ancien Aqueduc que Paul V. rétablit, lequel vient d'un assemblage de sources qui est à 35 milles de Rome dont le eaux passant tout le long du chemin sur cet Aqueduc, tombent dans un canal voûté, & y forment un cours qu'on diroit plutôt être une Riviere qu'une fontaine qui se va rendre, à cinq principales fontaines, dont quelques-unes jettent l'eau bien un pied en quarré: Celui de Sixte V. la fontaine d'Aqua Tra-vi qui n'a point encore l'embellissement qu'on lui doit donner, mais qui jette une grande quantité d'eau; l'illustre fontaine de la place Navonne, qui a un air de grandeur qui surprend; la fontaine de la place d'Espagne, celle de devant S. Pierre, & le Palais Farnese, & plusieurs autres fournissent de

l'eau si abondamment à Rome, qu'il n'y a presque point de particulier, qui n'ait une fontaine courante dans sa maison. Par là non seulement la ville est embellie, mais reçoit des commodités qu'on ne sauroit assés estimer, & qui nous obligent de prendre une haute idée de ceux qui ont eu soin ainsi de mesler dans cette ville l'utile avec l'agréable, & de les preferer de beaucoup à ceux qui n'ont point craint de dépenser des millions à faire venir de l'eau pour divertir seulement la veuë.

A Rome le peuple generalement parlant est civil, ce qui procede en partie de ce que chacun pouvant être avancé en toute sorte d'emplois, puis que le plus simple Ecclesiastique peut devenir Monseigneur, Cardinal, & Pape il n'y a personne qu'on ne croye devoir menager & respecter dans le doute de quelque fortune à venir: mais le mal est qu'on ne sauroit faire fonds sur toutes les protestations d'amitié qu'on vous fait, parce qu'elles n'ont pour la plus part en veue que l'interest. La conversation de

Rome roule ordinairement sur les nouvelles, car quoi qu'elles nes'y imprimant point, on n'a qu'à se rendre dans l'antichambre de quelques Cardinaux distingués, là vous trouvés je ne say combien de personnes qui leur font la Cour, & qui vous débitent toutes les nouvelles de l'Europe enrichies de quantité de speculations sur ce qui se passe. Chés la Reine de Suede, on apprend toutes celles qui ont quelques relation à l'Allemagne ou même en general à tout le Nord, cette Princesse qui regnera toujours entre ceux qui ont de l'esprit & du sçavoir, retirant dans son antichambre, la plus belle Cour d'Etrangers qu'il y ait à Rome; sa civilité & la grande diversité de choses que sa conversation fournit, fait quelle est ce qu'il y a de plus rare à voir à Rome entre toutes les raretés qui y sont, pour ne pas dire entre toutes ses antiquités, qui fut un terme dont elle se servit en me faisant l'honneur de parler à moi. Les Ambassadeurs des Princes qui vivent ici tout autrement qu'ailleurs, aussi bien que les Cardinaux

& les Prelats de toutes nations qui se rendent à Rome comme à leur centre, fait qu'il n'y a point de lieu en Europe, où il se debite tant de nouvelles : cela vient aussi de ce que ceux qui écrivent sont gens d'Eglise qui ont accoutumé de faire de plus longues Lettres & de plus circonstanciées que les autres hommes, ce qui cause cependant une grande perte de temps à ceux qui s'attachent à faire leur Cour aux grands. Un homme qui aimeroit les antiquités, la peinture, les statuës, la musique passeroit aussi-bien le temps à Rome qu'en aucune ville de l'Europe: Mais s'il n'y donne point il sera bientôt las de demeurer dans une ville où la conversation est toujours generale, & où il y a si peu d'ouverture de cœur & de franchise qu'il est impossible qu'on y puisse vivre en amy & y goûter les douceurs de l'amitié. Les femmes commencent un peu à s'y apprivoiser & à devenir plus familières, quoique la nation soit jalouse & redoute sur tout les Ecclesiastiques, qui sont soupçonnés de faire payer quelquefois à leurs voisins la peine qu'on leur a im-

posée en refusant de leur donner des femmes. Il est vray que les libertés qui se prenoient au Palais du Connestable de Naples avoient fort dégoûté les Romains d'une franchise qu'ils voyoient pousser si loin ; mais la Duchesse de Bracciano qui est Françoisise les a ramenés par la conduite honneste dont elle a sçu temperer sa liberté ; car si d'un côté elle reçoit publiquement le monde dans sa chambre, de l'autre sa conversation est si honnête, & en même temps si agreable, qu'il n'y a point de Palais d'Italiens à Rome où il se trouve une Cour d'Etrangers aussi aimable que la sienne.

Je ne m'engagerai point ici à vous faire la description de Rome soit ancienne, soit moderne, cela a été fait si souvent & si exactement, qu'on ne sçauroit rien ajouster à ce qui a été publié sur ce sujet. Je vous diray seulement que quand on vient au Capitole & qu'on considere le peu qu'il en reste, on est étonné de voir un si fameux bâtiment tellement changé, qu'on a de la peine à comprendre qu'il ait été ce qu'on dit qu'il a été anciennement

& qu'il ait pû soutenir, aussi bien que la montagne sur laquelle il est scitué, le choc que leur donnerent autrefois les Gaulois. La roche Tarpeienne est si peu de chose qu'il n'y a point d'homme qui se crût beaucoup en danger en sautant par dessus: A en juger par un de ses côtés où il est arrivé peu de changement, on doit croire qu'il en est arrivé peu à l'autre: car l'arc triomphal de Severe qui est au pied de la montagne, de l'autre côté, n'est pas en terre plus de deux pieds, & le reste de l'amphiteatre de Titus plus de trois. Cependant on voit encore dans le Capitole plusieurs beaux restes d'antiquité: mais il n'y a rien de plus glorieux & en même temps de plus remarquable que les tables de leurs Consuls qui sont sur les murailles, de même que l'inscription qu'on voit sur la colonne *Rostrata*, laquelle est du temps de la premiere guerre punique qui est aussi une des pieces d'antiquité des plus precieuses de Rome. De là tout le long de la voye sacrée, on trouve tant de restes de la vieille Rome dans la ruine des Temples, des arcs triomphaux, des

fortiques & divers autres ouvrages de
ette illustre Ville, que comme on ne
peut lasser de les regarder, on repasse
vec plaisir tout ce qu'on a lû en sa jeu-
esse de cette fameuse Republique qui
ne laisse pas une moindre idée d'elle
par ce qu'on en voit encore, que par
ce qu'on en a leu autrefois. Du haut
du Couvent d'Araceli on voit toute
l'étendue de Rome de laquelle on peut
fort bien dire *seges ubi Roma fuit*: Puis-
que les endroits de la Ville qui étoient
autrefois les plus habités ne sont plus
aujourd'hui que des Jardins ou com-
me ils les appellent des vignobles dont
quelques-uns ont un demi mille d'é-
tendue; cependant on ne peut qu'on
n'y admire encore l'extrême magnifi-
cence des Romains, laquelle passe l'i-
magination. C'est ce qu'on peut recon-
noître en l'Amphiteatre de Titus qui
peut contenir plus de quatre vingt cinq
mille spectateurs, dans la grande éten-
due du grand cirque, dans les voûtes qui
donnoient de l'eau aux bains de Titus &
sur tout dans les bains de Diocletian, les-
quels quoy que bâtis dans le temps de
la décadence de l'Empire, surpassent si

fort tout ce qu'on a bâti dans les derniers temps, qu'il n'y a point de comparaison de l'un à l'autre. Je passe l'étenduë de ces bains qui n'ont pas moins qu'un demi mille, la grandeur des chambres dans lesquelles on se baignoit, d'une desquelles les Chartreux ont fait une Eglise qui est encore aujourd'hui dans son entier, jointe à plusieurs grands piliers de marbre bien travaillés tout d'une piece, sont choses qui passent la capacité des derniers siècles. La beauté des Temples est aussi très-grande, aussi bien que celle de leurs Portiques. Celui de la Rotonde n'est pas des moindres; il n'est bâti que de brique, mais l'architecture en est tout à fait hardie, car tout le Temple repose sur une grande voûte qui est continuée par tout, hors trente pieds en diametre au milieu, où se voit une ouverture qui est la seule fenêtré qu'il ait pour tirer du jour: les piliers du Portique de ce Temple sont aussi des plus beaux de Rome; ils sont aussi hauts & aussi gros qu'on en puisse voir d'une seule pierre. Je vous diray en passant que le grand nombre de ces piliers

ont on enrichit les Eglises, comme on a fait S. Marie majeure & S. Jean de Latran, & même les maisons particulières, & dont il se voit des pièces par toute les rues de Rome doivent donner une grande idée & de la magnificence des anciens Romains & de leurs richesses, car il est certain qu'un Palais tout entier aujourd'hui ne cousteroit pas tant à bastir que quelque peu de ces piliers coûtoient autrefois à apprêter; d'autant plus que plusieurs étoient apportés de Grece, & sont d'une matiere precieuse: car il y en a de Porphyre, de jalpe, de marbre marqueté, quoy que la plus grande partie soit de marbre blanc. Les deux colonnes de Trajan & d'Antonin les deux chevaux qui sont au Mont Cavallo, & les deux autres du Capitole qui encore qu'ils soyent beaux sont dans une posture & dans un mouvement qui n'approche point de ceux du Mont Cavallo; le cheval d'airain qui à ce qu'on croit porte Marc Aurelle, les restes du Colosse de Neron, le Temple de Bacchus proche le Catacombe de S. Agnés, lequel est le plus entier & le moins gasté de

tous les anciens Temples ; le grand Temple de la Paix , ceux du Soleil & de la Lune , celui de Romulus & de Remus, que je confideray comme l'ouvrage le plus antique qui soit à Rome (car étant petit & simple il ne se pouvoit qu'il ne fût abbattu , placé où il est , quand Rome commença à s'embellir , si l'on n'avoit pas respecté son antiquité) quantité d'autres Portiques , les arcs de Severe , de Tite & de Constantin, desquels le dernier montre que la sculpture de ce siècle étoit bien déchûë de ce qu'elle avoit été auparavant , & au haut duquel se voyent quelques bas reliefs qui sont assûrement plus anciens que le reste de l'ouvrage & mieux travaillés ; & ce qui surpasse tout le reste , la grande quantité d'Aqueducs qu'on voit à toutes mains & qui parcourent un grand espace , sont choses qui doivent être sur tout devant les yeux de celui qui se veut former une grande idée de cette Republique , ou plutôt de cet Empire. On a déterré depuis 180 ans , c'est-à-dire depuis le regne de Leon X. force statues , piliers & autres antiquités de grand prix

qui

qui étoient enfoncés dans tous les quartiers de Rome. Ce Pape étoit en effet un des plus grand patrons des sciences & des arts qui ait peut-être jamais été, & un des plus grands Princes qui ait jamais regné : Il auroit été à souhaiter, qu'il n'eût point donné le scandale qu'il a donné par son impiété & par son atheïsme aussi-bien que sa Cour ; si cela avoit été ç'auroit été constamment un des plus grands hommes du monde. Ce fut donc lui qui le premier s'avisa de faire rechercher les antiquités de Rome qu'on avoit négligées jusques là. Paul III. qui le suivit un peu après dans le Pontificat donna le terrain du Mont Palatin à sa famille, qui est l'endroit où l'on pourroit le plus trouver de ces antiquités précieuses ; parce que c'est là où se voyent les ruines du Palais des Empereurs Romains qui n'est plus aujourd'hui qu'un grand champ ; Mais on ne s'y est pas fort attaché : cela fait croire que si quelque Prince curieux vouloit employer du monde à fouir par cette montagne, on y trouveroit des pièces d'antiquité très-considérables : mais tout cela requerroit

un volume & je ne fais que les designer, parce qu'on ne peut rien ajouster à ce qui a été dit là-dessus. Je ne vous diray rien des Palais modernes & de leurs ornemens par une autre raison, c'est que quand on se met à parler de tout cela, il est comme impossible de s'en tirer; en effet le nombre de ces Palais est grand, & chacun d'eux est si beau qu'il auroit seul dequoy arrêter le voyageur, s'il n'en trouvoit incontinent un autre qui luy ôte de l'esprit le premier: il n'y a que le Palestrina, le Borgheze & le Farnese qui demeurent dans l'esprit, en sorte qu'ils ne se laissent chasser par aucun autre. Au devant du dernier est une grande place quarrée avec deux grandes fontaines. Dans la cour de ce Palais se trouve la statuë d'Hercule & le Taureau, & dans le bâtiment même une galerie, toutes choses qui sont d'un prix extraordinaire; le plat-fonds de la galerie est une des meilleures pièces de peinture qui se voyent, parce qu'il n'y a rien qui ne soit de la main de Carrachio. On y voit aussi un si grand nombre de têtes de Philosophes & de Poë-

tes Grecs que je n'en ay jamais tant vû
nulle part tout ensemble; celle d'Ho-
mere & de Socrate me frapperent, &
sur tout celle du dernier, de l'antiqui-
té de laquelle on ne peut douter, &
qui represente aussi ce Philosophe tout
tel que Platon & Xenophon nous l'ont
donné, le nez camus, la face large,
le regard simple & l'apparence medio-
cre; de sorte que je ne pouvois me
lasser de le regarder, y prenant beau-
coup plus de plaisir qu'à voir toutes
les merveilles du Taureau qui est une
piece de marbre qui forme seule
plusieurs statuës; l'histoire n'en est
pas bien connuë, ainsi je ne vous en
diray rien: pour ce qui est de la sculp-
ture quoy qu'elle soit belle, elle n'a
point cependant l'exaëtitude de celle
des bons temps.

Pour venir aux Eglises & aux Cou-
vens de Rome, je vous en dirai la même
chose que de ses Palais, c'est qu'il y en a
si grand nombre, de si vastes & de si riches
en toute maniere, qu'un pauvre étran-
ger ne sauroit où donner de la tête, &
pour avoir trop à voir il ne sçait où
s'attacher. Je vous avouëray pourtant

qu'il n'y en a point qui frappe plus sensiblement ceux qu'on appelle à Rome heretiques, que la Minerve qui appartient aux Dominicains, & qui est le lieu où l'Inquisition s'exerce; quoy qu'à dire le vray à moins qu'on ne se porte à commettre de grands excès, il n'y ait guere à craindre de cette part pour personne, la pauvreté de la ville faisant que pour n'épouvanter pas les étrangers, on traite doucement tout le monde de quelque religion qu'on puisse être; dequoy je puis mieux parler que personne, puisque nonobstant que j'eusse écrit fort librement touchant l'Eglise & le siege de Rome, & que je fusse connu, je ne laissay pas d'y recevoir mille civilités de tout le monde, même des Jesuites Anglois & Ecoissois, quoy qu'ils sçussent bien que je n'étois pas ami de leur ordre. Dans la gallerie de ces premiers, je ne vis point entre leurs martyrs Garnet, peut-être parce que son nom est si connu qu'il n'y a point d'étranger qui ne le connoisse & qui par consequent ne trouvât à redire si on le voyoit au rang des martyrs, & s'en est apparemment la

raison puis qu'Oldcorne qui a un nom moins celebre y est placé quoy qu'il ait été convaincu aussi clairement que l'autre de la conspiration des poudres. Quoy qu'il en soit y trouvant Oldcorne, cela me parut fort étrange, de voir que dans un tems où pour quelques raisons on ne trouvoit pas à propos de nier la verité de la conspiration, les Jesuites n'ayent pas laissé de mettre au nombre de leurs martyrs, un d'entr'eux qui en avoit été convaincu. Je vis au même lieu l'original de ces propheties en forme d'emblème qui regardoient l'Angleterre, & que les Jesuites avoient eues à Rome il y a près de soixante ans : j'en avois une copie il y a quelques années que je reconnus par là être veritable & bonne. J'étois à Rome dans le temps de la foire & de la feste de S. Gregoire, laquelle dure pendant quelques jours, l'hostie fut exposée dans son Eglise à la veuë du peuple qui partit de là pour aller à sa Chapelle qui étoit autrefois sa maison, & dans laquelle on garde encore sa statue & la table où il servoit les pauvres.

Vous ne sauriés croire le monde qui se rendit à cette Chapelle , il sembloit que tout Rome y estoit ; chacun étoit à genoux devant la statuë du Saint & après luy avoir fait des prieres , on alla luy baïser les pieds & toucher sa table avec des Chapelets & des Rosaires , comme si ces choses avoient eu quelque vertu en elles.

Je ne vous diray rien des divers obeliskes & piliers qui sont à Rome , de quelques Chapelles fameuses qui sont en quelques-unes de leurs grandes Eglises , & en particulier de celle de Sixte V. & de Paul V. lesquelles sont dans S. Marie Majeure , des fontaines qui sont dans le Quirinal , le Vatican , & en quantité de Vignobles ; je ne sortiray point non plus de Rome pour vous parler de Frescati , où le jeune Prince Borghese qui est un des plus Illustres de Rome tant pour son grand savoir , que pour sa vertu éclatante & ses excellentesq ualités qui le font les delices de tous ceux qui ont l'honneur de le connoître , me fit l'honneur de me mener avec les deux sçavants Abbés Fabreti & Nazari , & me receut avec une magnifi-

cence plus digne de luy que de moy. Je ne vous dirai rien de Tivoli; ne l'ayant point vû. Les fontaines du Palais Aldobrandin sont d'une magnificence qui surpasse tout ce que j'ay jamais vû en France; l'on y voit le vent battre l'eau, ce qui excite des tempêtes & forme des tonnerres qui surprennent. Les fontaines de Ludovisio, & du Mont Dragon ont aussi quelque chose de grand, & ce qu'il y a de beau, c'est que tout y est naturel. Enfin tout est beau en Italie, quoi qu'il y ait d'un autre côté bien de la pauvreté, sans ce qu'il y en aura dans la suite; car enfin le Roy de France, faisant achepter par des agens qu'il a sur les lieux, tout ce qui se presente de statuës & de peintures à vendre qui sont de prix, il ne tardera pas à avoir tous les tresors d'Italie, dont il a même déjà beaucoup; car on peut dire qu'il n'y a point de Prince en Europe qui aye tant de peintures que luy; c'est ainsi qu'insensiblement tout le mouvant d'Italie avant qu'il soit peu sera transporté en France.

Voicy tout ce qui ma paru de plus

remarquable à Rome, si vous y adjou-
tés cet accident naturel qui y est ar-
rivé depuis deux ans, lequel m'ayant
d'abord été communiqué par les deux
doctes Abbés Fabretti & Nazari, me
fut après confirmé par le Cardinal
Howard qui avoit été un de ceux qui
avoient examiné & jugé la matière:
Vous saurés que deux Religieuses de
Rome: une s'il m'en souvient de-
meuroit en ville, & l'autre n'en é-
toit pas éloignée: après avoir demeu-
ré quelques années dans le Couvent,
reconnurent en elles un étrange chan-
gement, s'appercevant que leur Sexe
peu à peu s'alteroit, lequel en l'une
d'elles paroissoit devoir y être changé
entièrement avec le temps, & en l'au-
tre étoit tel qu'il tenoit constamment
plus de l'homme que de la femme. Ce-
la ne fut pas plutôt connu, que cha-
cun se mit à philosopher sçavoir d'où
procedoit ce furieux accident; & ce qui
se presentoit d'abord à l'esprit & où
chacun donnoit d'avantage, étoit que
ces deux personnes avoient toujours
été les mêmes, mais quelles étoi-
ent entrées dans le Couvent pour

satisfaire leur incontinence : ce fut
 aussi ce que je proposai sur cette ma-
 tière. Mais on me répondit qu'outre
 que le sein leur restant toujours, cela
 émoignoit qu'il n'y avoit point de
 fourberie, d'un autre côté il y avoit
 les preuves incontestables quelles a-
 voient été femmes; de plus qu'elles n'a-
 voient donné scandale à personne en
 ce qui leur étoit arrivé; pour ne pas
 dire que s'il y avoit eu de la fourbe-
 rie, on auroit procédé contr'elles avec
 plus de severité & de secret, & elles
 auroient été brûlées, ou du moins
 mises à mort par quelque autre cruel
 supplice. Quelques Medecins & Chi-
 rurgiens, furent ordonnés pour exa-
 miner le fait, lesquels après une lon-
 gue recherche, déclarerent la chose
 faite naturellement, par le moyen de-
 quoi elles furent delivrées de leurs
 vœux & de l'obligation de la vie Reli-
 gieuse & mises en habit d'hommes: l'un
 d'eux étoit valet de chambre d'un Mar-
 quis Romain lors que j'étois là. Je n'en-
 tendis parler de cette histoire que deux
 jours avant que je partisse de Rome, ce-
 la fut cause que je ne pus pas en faire une

recherche exacte ; cependant j'ay jugé le fait si extraordinaire , que j'ay cru devoir dire ce que j'en say , pour faire plaisir à ceux qui sont curieux des nouvelles de la nature.

Mais puis que je suis sur les changemens de nature , je vous parleray d'un qui est d'une autre sorte , mais qui ne laisse pas d'être considerable , & lequel j'examinay étant à Geneve. M. Godi Ministre de S. Gervais a une fille qui a presentement seize ans , laquelle ayant une nourrice qui étoit fort sourde, il arriva qu'à l'âge d'un an ayant appris à dire certains petits mots qu'ont accoustumé de dire les enfans à cet âge, tout d'un coup elle cessa de rien apprendre ; ce qui d'abord ne fust pas remarqué , & ce ne fust qu'à l'âge de deux ans , lors qu'il étoit trop tard , qu'on reconnut qu'elle avoit perdu tellement l'oüie qu'encore qu'on fit du bruit , elle ne pouvoit rien entendre. Apparemment que le lait de la nourrice la premiere année étant abondant , l'enfant en attiroit moins , & ce fut pourquoi pendant ce tems-là , elle ne perdit pas tout à fait l'oüie , mais la

deuxième année le lait de la nourrisse s'étant épuisé, cela fut cause qu'elle devint tout à fait sourde. Cependant en observant le mouvement des levres des autres, elle s'est formée un jargon par lequel elle peut converser des jours entiers avec ceux qui connoissent un peu son langage : J'entendois quelques-unes de ses paroles, mais cela n'alloit point à une période entière, ce qu'elle me disoit se terminoit enfin en un sens confus où je n'entendois rien : de son côté elle n'entend point ce qu'on luy dit, à moins qu'elle ne voye le mouvement des levres de ceux qui lui parlent, & c'est ce qui fait que quand on luy veut dire quelque chose la nuit, il faut allumer de la chandelle. Cela est admirable, cependant voicy ce qui me parut de plus étrange, c'est qu'elle a une sœur avec laquelle elle peut s'entretenir même la nuit, ce quelle fait en mettant ses mains sur sa bouche, par où elle sent les divers mouvements de ses levres, qui luy font connoître ce quelle veut dire ; si la sœur avoir été présente, j'aurois vû la chose, mais comme elle

étoit absente, je ne puis vous en parler que sur le rapport de sa mere, laquelle cependant me dit, que les conversations de nuit entre sa sœur & elle, ne pouvoient pas être longues. Quoy qu'il en soit, vous voyés comment l'intelligence ayant supplée au défaut de la nature, cette jeune fille a trouvé moyen de converser avec le monde, & de diminuer ainsi du chagrin qu'elle peut avoir de sa surdité.

Avant que de quitter Rome il faut encore que je vous dise une conversation que j'eus avec un de ses plus grands personnages; Nous entretenait donc du credit qu'ont les Jesuites par tout, après avoir remarqué comment par un étrange sort, tout le monde qui se défie d'eux dans le fond, leur donne cependant sa confiance, & sur tout comment n'y ayant personne qui ne sçache qu'il n'est point de Jesuite qui ne soit beaucoup plus attaché aux intérêts de son ordre, qu'aux intérêts de l'état & de leur Prince, cependant il arrive que non seulement les Princes permettent qu'ils se viennent mettre espions dans leurs Cours, mais même leur

abandonnent leurs consciences, & bien qu'ils ne les aient pas fort délicates pour l'ordinaire, les Jesuites sçavent les conduire en sorte qu'ils y trouvent prise assés souvent. Il ajouta, pretendant parler en bon Catholique, que dans le Prêtre ils ne consideroyent chés eux que le caractère que l'Eglise lui donne, & nullement sa personne; de sorte que si l'Eglise l'appelloit à faire les fonctions de Prêtre, il se contenteroit de son caractère, sans penser à acquérir des qualités personnelles, parce que ces qualités n'ont rien que de commun, au lieu que ce caractère est divin: ce qu'il poussa jusqu'à soutenir qu'il valloit mieux avoir affaire avec un Prêtre ignorant, qu'avec un habile homme, parce qu'alors comme il ne paroît quasi rien de l'homme dans le Prêtre, il arrive qu'on traite uniquement avec l'Eglise; que c'étoit là si bien son sentiment, que son Confesseur étoit la plus grosse bête qu'on pût trouver, de quoi quelques-uns s'étant étonnez quelque-fois, & lui ayant demandé pourquoi il avoit un si pauvre homme pour son Confesseur,

il avoit toujours répondu que c'étoit parce qu'il n'en trouvoit point de plus ignorant , & que s'il arrivoit qu'un valet de pied , ou un palfrenier se fissent Prêtres , il les lui prefereroit , parce qu'il ne pensoit pas comme faisoient plusieurs à demander advis à son Confesseur , ce qu'il reservoit à faire à ses amis , & qu'ainsi n'attendant de lui que l'absolution , après lui avoir confessé ses pechés , il étoit toujours assés bon pour cela , quel qu'il fût.

Icy je finiray le petit tour que j'ay fait , car il y auroit de la conscience d'appeller si peu de chose du nom de voyage ; les observations que j'ay faites sur ce que j'y ay veu n'ont pas été longues , mais il falloit qu'elles fussent ainsi pour être bien : & comme je n'ay fait que passer par les lieux où j'ai été , il semble qu'il étoit nécessaire , que ce que j'avois à vous dire sur cela fût court , afin qu'il y eût de la proportion entre ce que j'ay veu & le recit que je vous en ferois. J'ai pris peine au reste en ne vous donnant rien de ce qu'on voit dans les autres relations , de ne vous rien donner que je n'aye vû , ou qui ne me vienne de

si bonne main, que je n'aye tout lieu de croire qu'on m'a dit la vérité, & c'est ce qui me fait espérer que ce que je viens de dire ne vous déplaira pas. Quoi qu'il en soit il est certain que je ne vous donne rien icy que je ne le fasse par plusieurs raisons : c'est-à-dire tant à cause de l'estime que j'ay pour votre personne, qu'à cause de la reconnoissance que j'ay pour vos bontés, que je ne sçaurois jamais assez reconnoître, & que j'ay ressenties même dans mon voyage, comme à Venise, à Rome & à Naples, ou j'ay été bien reçu en votre considération, & parce qu'on sçavoit que j'avois l'honneur d'être connu & estimé de vous : De vous, dis-je, dont la personne & les études sont si fort admirées tant en Italie qu'en Angleterre, à cause de tant de belles découvertes de la nature que vous avés faites qui font qu'on vous regarde comme une merveille, & vos découvertes comme des plus grandes bénédictions de ce siècle. De plus en parlant vous eûtes la bonté de desirer de moy, que je vous fisses part de tout ce que je verrois de plus remarquable en

mon voyage ; tout cela fait que non seulement cet ouvrage vous appartient, mais que moy même dois être tout à vous, tant à cause de vôtre mérite, qu'en reconnoissance de vos bontés, & c'est la disposition où je suis aussi & en laquelle je vivray & mouray. Après cela croyés, s'il vous plaît, que je suis.

A Rome ce 8.

Decembre 1685.

L E T T R E V.

M O N S I E U R ,

Je pensois en finissant ma precedente finir le récit de mon voyage, & de vôtre peine: mais voicy de la matiere nouvelle qui se presente qui nous va donner de l'occupation à tous deux; ainsi préparés vous, s'il vous plaît, à deux ou trois heures de lecture. De Civita-vecchia, je vins à Marseille qui seroit une des meilleures places du monde si la rade étoit aussi bonne que le havre est couvert, & si le havre étoit aussi grand qu'il est commode; tout s'y défend si bien soit contrel'ennemi, soit contre la tempeste, que c'est le port le plus seur qui se puisse voir. Cette ville a de si bonnes franchises, (quoi qu'étant commandée comme elle est aujourd'hui par la citadelle elle soit à la discretion de la Cour) & sa situation est si commode pour le

commerce , quel'on croit y remarquer l'abondance beaucoup plus qu'en aucune autre ville de France ; on y a fait bâtir tout nouvellement une rue , laquelle tant pour sa largeur que pour la beauté de ses maisons est la plus magnifique que j'aye jamais veüe. On sent une chaleur perpetuelle dans son port ; la semaine de Noël même le Soleil y donnoit si fort , qu'il me fallut souvent retirer à l'ombre. De Marseille je passay par la Provence , le Languedoc , & le Dauphiné. Je ne vous diray rien de Nîmes , ni de son amphitheatre , ni du pont du Gar , qui n'en est pas éloigné ; car quoi que ce soyent là autant de choses tres-considerables , elles ont été tant décrites , & sont si connues des Anglois & de vous en particulier , qui quoi que vous n'ayés pas été sur les lieux , avés veu au moins une infinité de gens qui y ont été en allant à Montpellier lesquels vous en ont sans doute fait le rapport , que je ne croi pas qu'il soit necessaire de m'y arrêter , non plus qu'à vous parler du terroir , des villes & des autres choses remarquables de ces trois Provinces. Mais

en récompense je me sens extrêmement porté à vous dire quelque chose de la persécution que je vis là dans toute sa force & y exerçant les dernières fureurs, quoi qu'il me faille être sobre sur cette matière, & ne pas rapporter tout ce que j'en sçay, qui est tel assurément qu'il seroit incroyable si l'on n'avoit en main de quoi prouver ce qu'on avance; parce que je ne pourrois rapporter certains faits barbares & inhumains qui ont été commis, sans y faire intervenir diverses circonstances de tems, de lieu & de personnes, ce qui pourroit nuire à quelques-uns qui sont encore au pouvoir de leurs ennemis: mais enfin je ne sçaurois m'empêcher de dire en deux mots, qu'on n'a jamais veu persécution où l'on ait violé plus parfaitement & plus hautement ce qu'il y a de plus sacré dans le monde, c'est-à-dire, les droits divins & humains: ce que je sçay, je le sçay pour l'avoir vû, ou je le sçay de la première main, & ainsi j'en suis bien instruit. Aussi cela étant joint à ce que je sçavois déjà de la cruauté de la Religion Romaine par la lecture des Livres, a

fait une si profonde impression en mon esprit, que j'espere qu'elle n'y finira qu'avec ma vie, pendant laquelle j'auray toujours horreur pour la Religion Romaine, qui porte les hommes à de tels excès; car on ne peut douter que la Religion Romaine ne conduise là naturellement, la voye de rigueur dont on a usé en France ayant été approuvée de tout le Clerge, divers panegiriques ayant été déjà faits en sa faveur (car outre celui de Paris qui est d'un bon auteur, tout en fourmille dans les Provinces, par des Auteurs de basse classe, n'y ayant point de Ville un peu considerable qui ne s'en soit mêlée) & une infinité de Sermons pleins de flatterie, s'étant faits entendre dans les chaires pour la défendre; de sorte que tout ce qui s'est fait, peut-être regardé comme une acte solennel du Clergé de France, lequel au fonds étant ce qu'il y a de plus modéré dans la Communion Romaine, jugez par là du reste. Je sçay qu'il y a par ci par là dans cette Communion quelques personnes moderées qui n'ont pas tellement dépouillé les sentimens

d'humanité, qu'elles voulussent passer
jusques à répandre le sang, ou faire
quelque chose de semblable. Mais pre-
mierement, ne croyés pas que ces gens
osent dire ce qu'ils pensent, c'est un
secrét qui n'est que pour eux, & dont
ils n'oseroient faire part à qui que ce
soit; & secondement ces gens sont ra-
res, & il s'en trouve bien peu, la plû-
part du monde non seulement élevant
bien haut tout ce qui s'est fait : mais
étant même tout prêt de solliciter les
Dragons à faire encore pis. Au
moins étant là on ne parloit, & on ne
s'entretenoit d'autre chose par tout
que du mal qu'on faisoit aux pauvres
Protestans, & ce qu'on en disoit étoit
avec tant de chaleur & d'emporte-
ment, que ceux qui avoyent un peu
pité de leurs maux se retiroient pour
n'être pas témoins des discours qu'on
tenoit contre eux. Quelcun s'imagine-
ra peut être, que toute cette conduite
n'a point été approuvée en Italie, parce
qu'on n'en a point fait de réjouissan-
ces à Rome, où l'on n'a point enten-
du parler non plus d'indulgences, ou
de *Te Deum* qui tendissent à cela. Mais

qu'on n'en juge point par là , puisque le silence de la Cour de Rome n'a été qu'un effet de la faction Espagnole qui prevaut dans cette Cour , & laquelle a eu interêt de dépeindre de toutes ses couleurs une conduite qui est à la vérité sans exemple , sans penser cependant qu'elle se combattoit elle-même , n'étant pas possible que la conversion par les Dragons soit une tache à la Religion Romaine , & que la conversion par l'Inquisition n'en soit pas une autre. Et en effet le Pape même a été d'un autre sentiment , car le Duc d'Estrée , selon qu'il en a parlé , lui ayant fait un ample relation de toute la conduite que le Roy avoit tenuë au sujet des Protestans de France , il l'approuva & témoigna une grande satisfaction de tout ce qu'il avoit fait , ajoûtant qu'il avoit vû quelques Cardinaux (si je ne me trompe le Duc d'Estrée parla de deux) à qui cela n'avoit point plû , & qui avoient pris la liberté de lui en dire leurs avis , mais qu'ils étoient blâmables. Le Duc d'Estrée ne nomma pas les deux Cardinaux , quoi qu'il dit qu'il croioit sçavoir qui ils étoient , mais il

y a bien de l'apparence que le Cardinal Pio étoit l'un deux ; car on ma dit qu'il parloit de ces affaires fort librement. Vous voulés bien après tout cela que je vous dise, que je ne voy pas que le Roy de France soit icy tant à blâmer que sa Religion, puis que c'est cette Religion qui sans difficulté l'oblige à extirper les heretiques & à manquer à la foi qu'il leur avoit donnée, de sorte qu'il semble, qu'au lieu de crier contre lui, il faut plutôt plaindre son sort de ce qu'il a été élevé dans une Religion qui visiblement l'oblige à dépouiller l'humanité & à violer la foi toutes les fois que l'interest de sa Religion & de son Eglise le demande : de sorte qu'il ne fait rien que selon les regles de son Eglise, excepté qu'il ne fait point mourir directement les heretiques : mais au lieu de trouver en cela quelque douceur, on tourmente les gens pour les porter par toutes sortes d'extrémités à signer l'abjuration de leur Religion ; ce qu'il a obtenu de plusieurs qui ne voyant point d'issue à leurs maux, se sont enfin laissés aller à

renoncer à la foi laquelle ils auroient scellée de leur sang, s'ils avoyent été appelés à mourir pour elle : mais qu'ils n'ont peu conserver au milieu de tourmens insupportables dont ils ne voyoient point la fin : ainsi y en a-t'il plusieurs qui ont donné un seing, que toute la terre reconnoit avoir été donné contre leur conscience, d'où il s'ensuit que les persecuteurs dans la douceur qu'ils affectent, & par laquelle ils épargnent la vie, expriment au juste le caractère que donne Salomon des méchans, qui en cela même qu'ils sont misericordieux, sont cruels. Mais je m'arrêteray là, quoi qu'il ne soit pas aisé de se retenir en un sujet si abondant, & sur lequel on prend aisément feu, & je passe à une matière que nous traiterons avec moins d'empportement & de passion.

Je passay l'hyver à Geneve avec autant de plaisir qu'il m'étoit possible d'en prendre hors d'Angleterre, & dans un lieu où arrivoient tous les jours de France quantité de nouvelles tristes & lamentables ; comme il n'y eut point de civilité qu'on ne m'y rendist en
mon

mon particulier, il semble aussi qu'il n'y a point de reconnoissance que je ne dussè en témoigner à cette heure, mais cela ne merite pas de vous être présenté. Il n'en est pas de même de la reconnoissance du bien qui suit, qui fut d'une autre nature & qui regardoit le public. Le nombre des Anglois qui étoient en ville pouvant faire douze ou quatorze personnes, je crus que cela suffisoit pour former une assemblée; de sorte que m'étant adressé au Conseil des 25. pour obtenir la liberté de nous assembler & de faire le service, tant en nôtre langue que selon la Liturgie d'Angleterre, cela nous fut accordé aussi-tôt si obligeamment, que non seulement il n'y eut pas un seul membre du Conseil qui s'y opposât: mais même que le Conseil m'envoya un Deputé de son corps, me dire qu'en cas que le nombre de ceux de ma Nation devint si considerable qu'on eût besoin d'une Eglise pour les contenir, on nous donneroit l'Eglise qui avoit été faite en la 2. année du regne de Marie, & qu'en attendant nous pouvions nous assembler où nous jugerions plus

à propos de le faire. Suivant cela, tout le temps que je demeuray à Geneve, nous nous assemblâmes tous les Dimanches soir & matin pour faire nos devotions & y reciter les communes prieres, qui étoient suivies le soir d'un sermon que je faisois dans une chambre, qui à la verité étoit trop grande pour nôtre petite troupe : mais qui ne laissoit pas d'être remplie par la jonction des étrangers, y ayant un nombre considerable de personnes à Geneve qui entendent l'Anglois, & en particulier quelques Professeurs & quelques Ministres. J'y distribuay même le dernier jour que j'y prêchay le Sacrement à la maniere de l'Eglise d'Angleterre : sur quoi je vous diray que toute la Ville en eut beaucoup de joye ; & on prit cette occasion de parler de nôtre Eglise avec beaucoup de respect, marquant estimer nos constitutions, & témoignant de la douleur de nos malheureuses divisions, & de ce que nous nous estions separés au sujet de quelques parties du gouvernement & de quelques ceremonies qui n'en valoyent pas la peine. Et il ne faut point

que vous vous étonniés de cela, puis qu'ils ont toujourns prié Dieu pour l'Eglise Anglicane & pour notre Roi dans leurs prieres publiques. J'ai connu à Geneve plusieurs personnes dont je vous nommeray seulement deux Professeurs, comme les plus distingués & ceux avec lesquels j'ay le plus conferé, & eu plus de commerce : le premier est M. Turretin qui est une homme d'un grand sçavoir, mais qui lui coûte bon, puis que pour l'acquérir il lui a coûté les forces qu'il a perduës par un travail aussi assidu qu'on en puisse porter; il est né riche, cependant on ne voit rien en sa personne qui sente l'abondance, & autant que son corps est abattu, son cœur est humiliété; il n'y a que sa charité qui fasse voir ses richesses en ce qu'il fait de grandes aumônes. Il a beaucoup de zele pour la Religion, ce qui fait qu'il est fort touché de la conjoncture presente de nos affaires, & sa pitié est si vive, que comme il n'y a personne qui ne la sente dans sa conversation, il n'y a point de conscience & de cœur dans ses auditeurs où elle n'atteigne. L'ac-

tre est M. Tronchin , homme de bonne teste & d'un jugement droit & clair , qui fait bien ce qu'il fait, & dont la conversation a des charmes auxquels il est impossible de résister ; ce n'est pas tout il est d'une vertu extraordinaire , & se porte le plus facilement du monde à obliger & à servir les gens : il prêche d'une telle force, que ses sermons qui sont du genre sublime, entraînent l'auditeur autant qu'ils l'édifient : ses pensées sont nobles , & son éloquence inassée ; il a en chaire beaucoup de majesté laquelle étant mêlée d'une douce persuasion, fait que non seulement il convainc les cœurs , mais qu'il en triomphe , & les range à tout ce qu'il veut. Je vous laisse à penser si en la compagnie de personnes ainsi faites le temps me sembloit aller viste ; en moins de rien je me trouvai arrivé au terme que devoit avoir mon séjour en cette ville , que je quittai avec tout le regret que j'aurois pû avoir en quittant quelques villes d'Angleterre.

De Geneve je vins pour la seconde fois à Basse par la Suisse ; je vis à Avanche les riches fragments d'un grand

ouvrage des anciens Romains qui semble avoir été le portique de quelque Temple ; le haut des piliers est d'environ 4. pieds en quarré , de l'ordre Ionique : le Temple étoit dédié à Neptune ou à quelques Dieux de la Mer , car sur les fragments de l'architrave lesquels sont tres-beaux , se voyent en bas relief des Dauphins & des chevaux marins , & ce qui est considerable , ce temple est dans le voisinage des Lacs d'Iverdun & de Morat. On voit là aussi un pillier élevé dans toute sa hauteur , ou plutôt le coin d'un bâtiment dans lequel on découvre les restes d'une architecture reguliere en deux rangs de piliers , & il ne faut point douter que si l'on creusoit la terre là autour , on n'y trouvât divers restes de cette fabrique. Non loin de là est Morat , & un peu à côté une Chapelle qui renferme les os des Bourguignons que les Suisses tuerent autrefois quand cette place fust assiegée par le fameux Charles Duc de Bourgogne , qui perdit devant cete ville une grande armée , qui fut entierement mise en piece par les assiegez : l'inscription qui s'y voit est fort

extraordinaire principalement par rapport à ce siècle, car les os étant tellement les uns sur les autres que tout la Chapelle en est pleine, cette inscription porte que l'armée de Charles Duc de Bourgogne ayant assiégué Morat, *hoc sui monumentum reliquit*, a laissé ce monument de soy. Celui qui voit Morat ne scauroit assés s'étonner, comment cette ville située comme elle est & mal fortifiée, a pû tenir contre un si puissant Prince & une si grande armée qui avoit du Canon. Entre Morat & Bâle, je ne vis rien de remarquable, si ce n'est que m'étant arrêté quelques jours à Berne, j'appris à mieux connoître ce Canton; Ce fût en cette ville que M. l'Avoyer d'Erlach donna ordre qu'on me montrast l'original du fameux procès des 4. Dominiquains, sur quoi j'ay retouché la lettre que je vous écrivis l'an passé, de sorte que je vous l'envoie presentement avec les corrections & l'augmentation que mon second séjour à Berne me donna occasion de faire.

Bâle est la ville de toute la Suisse qui a le plus d'étendue, mais elle n'est

pas peuplée à proportion, le Rhin passe devant & se courbe en passant; elle est située sur une éminence de terre qui donne une fort belle vue quand on est sur le pont, car il semble qu'on soit sur un theatre. Le petit Basle qui est sur l'autre côté du Rhin fait presque la quatrième partie de la ville, qui est toute enceinte d'une muraille & d'un fossé, mais avec cela si exposée de divers côtés, & elle a un si terrible voisin dans un quartier de sa propre ligue, je veux dire le Fort d'Hunninghen, qu'elle ne peut attendre sa conservation humainement parlant, que de son union avec les autres Cantons. Les maximes de ce Canton sont causées qu'il n'est pas aussi peuplé qu'il le seroit sans cela, car les privileges de la Bourgeoisie sont si grands, que les citoyens ne les veulent point partager avec les étrangers, ce qui fit que dans la dernière guerre en laquelle l'Alsace fût pillée de deux armées, Basle étant neutre, ne fut pas peuplée comme elle l'auroit été sans ces maximes: Mais ils sentiroient bien-tôt combien il leur seroit avantageux s'ils chap-

geoyent un peu ces maximes, en sorte qu'ils eussent divers degrez de Bourgeoisie & que les plus hauts étants réservés aux anciennes familles, les moindres fussent accordés aux Etrangers, pour les encourager à venir peupler leur país. La ville est divisée en seize compagnies, dont chacune fournit quatre personnes pour le petit Conseil, lequel par consequent est de soixante & quatre personnes; deux sont choisies par la compagnie même & sont appellés les Maîtres, & les deux autres par le Conseil, de sorte que comme il y a deux sortes de Conseillers, élus de différentes manieres, il y a aussi deux principaux Magistrats. Il y a deux Bourguemestres, qui reignent par tour, & deux Zunstmaîtres qui ont aussi leur tour, les uns & les autres à vie: ces derniers sont les chefs des compagnies & comme les Tribuns du peuple chés les Romains. La maison de Ville est d'une ancienne fabrique, ayant sur ses murailles quelques pièces de peinture en fresc qui sont assez bonnes; on y en voit une entr'autres qui fait mal au cœur aux Papistes,

quoï qu'ils aient tort d'en vouloir pour elle à la reformation, puisqu'elle la précédée de quelques années, étant de l'an 1510 : c'est une représentation du jour du jugement, en laquelle la sentence étant prononcée, le diable est la present menant devant soy en enfer quelques personnes, entre lesquelles on voit un Pape & divers Ecclesiastiques. On tient que le Concile s'étant tenu long-temps en ce lieu & ayant agi vigoureusement contre le Pape, porta la Ville à une si grande haine contre le Pape, qu'elle s'avisa de faire cette représentation. Les plus sçavants de la Ville rapportent l'origine de cette coutume par laquelle les cloches sonnent une heure d'avance au même Concile, disant qu'on en avoit usé de la sorte pour avancer les affaires du Concile & abreger les sessions. La Cathedrale est un vieil bâtiment Gothique, & la chambre où se tint le Concile n'est qu'une chambre ordinaire qui ne contient pas beaucoup. Le tombeau d'Erasme n'est autre chose qu'une inscription plate sur une gran-

de plaque d'airain. On voit à Basle plusieurs pièces d'Holbens qui en étoit natif, & qui fut reCOMMANDÉ par *E*-*r*asme au Roy Henry VIII. Les deux meilleures sont celles-ci : la première un Christ mort qui est dans la Bibliothèque publique, qui passe pour une des meilleurs pièces du monde : & l'autre qui est en la maison de Ville n'ayant que trois ou quatre pieds en carré, représente en six divers endroits six parties de la Passion du Sauveur, qui y sont tirées avec une beauté qu'on ne scauroit assés admirer. Cette dernière pièce est estimée dix mille écus : elle est sur du bois, cependant elle a toujours conservé cette couleur fraîche qui semble avoir été un des privilèges du pinceau d'Holbens. On voit aussi une dance qu'il peignit sur les murailles d'une maison où il avoit accoutumé de boire, laquelle est si effacée qu'on n'y remarque quasi plus rien que quelques figures & quelques postures, qui ne laissent pas cependant de marquer l'habileté de la main qui y a travaillé. Il y a encore sur le côté du Couvent des Augustins qui

est presentement l'Eglise Françoisse, une autre longue dance d'environ soixante figures de morts tirés de leur long de personnes de tout rang, Papes, Empereurs, Roys, petit peuple, comme aussi de tous âges & de toutes professions, auxquelles la mort se presente en une posture tout à fait surprenante, & qui expriment si bien les diverses passions qui les agitent en la voyant, que l'on peut dire que c'étoit là un tres-grand dessein : le fresc en étant exposé à l'air la piece se trouva il y a quelque temps si effacée, qu'on ordonna au meilleur peintre qu'ils eussent de la racommoder de nouvelles couleurs; mais il le fit si mal, qu'on aimeroit mieux voir les ombres des morts d'Holbens que ce méchant ouvrage.

Il y a à Basle un Armeurier qui fait des armes à vent, il m'en fit voir une qui prend de l'air pour dix coups, & a cela de particulier qu'il dit être de son invention, qu'on peut décharger d'un seul coup tout l'air qui pouvoit servir à dix. Il faut avoüer que ces instruments sont terribles & devroient

ce semble être deffendus, puisque par là on peut assassiner si finement les gens, qu'il est impossible d'appercevoir d'où le coup vient, n'y ayant ny feu, ni bruit. La Biblioteque de Bâle surpasse de beaucoup toutes celles de Suisse; on y voit un grand amas de riches medailles, & une grande quantité de manuscrits en bon état; la chambre en est belle, & bien ordonnée: les manuscrits consistent particulièrement dans les Peres Latins, dans les Traductions des Peres Grecs, dans quelques bonnes Bibles; ils ont les Evangiles en capitales Grecques, mais mal écrits & fautivement en plusieurs endroits; on y voit aussi un nombre infini d'Ecrivains vivans dans les siècles tenebreux; les legendes & les sermons n'y sont pas épargnés non plus. Tous les Livres qui se trouverent en divers Monasteres du temps de la Reformation, furent conservés chèrement à ce qu'on croit, & l'on dit que les Peres du Concile apporterent avec eux divers manuscrits qu'ils ne remporterent point. Entre ces manuscrits je vis quatre lettres de Jean Hus qu'il

écrivit aux Bohémiens le jour qui précéda sa mort : elles sont fort devotes , mais en même temps elles sont fort simples. Les manuscrits de cette bibliothèque sont beaucoup plus nombreux que ceux de la bibliothèque de Berne qui furent assemblés par Bongars & donnés par luy à la bibliothèque publique : en récompense on n'en fait pas grand état , & ils sont aussi mal gardés qu'ils puissent l'être. Cependant on y voit de fort bons manuscrits d'anciens Auteurs Latins écrits en gros caractères ; ce n'est pas même une chose rare d'y en trouver de vieux de sept ou huit cens ans. On voit à Basle une des meilleures collections de médailles que j'aye jamais vûe pour des particuliers , aussi bien qu'une fort belle bibliothèque , enrichie de divers manuscrits de la bonne antiquité , le tout appartenant à la famille de Fesch , & passant toujours d'un homme de Lettre de cette famille à l'autre , car c'est là la fondation de cette Bibliothèque , qu'il n'y aura que les hommes de Lettres de cette famille qui pourront en hériter , lesquels défailant , elle tournera

au profit du public. Comme à Basse les compagnies dont je vous ay parlé perdent leurs privileges en recevant dans leurs corps des personnes d'un autre mestier, il est arrivé que quelques unes en ayant reçu ont perdu leurs privileges, mais au contraire d'autres ayant eu la precaution de n'admettre dans leur corps aucune personne d'une autre mestier, conservent jusques à present leur part du gouvernement : de celles là est la compagnie des bouchers, de sorte qu'il y a toujours quatre bouchers dans le Conseil. Le grand Conseil qui est de deux cens quarante personnes n'a point de pouvoir, parce qu'il ne peut s'assembler que dans des occasions extraordinaires, & quand le petit Conseil juge à propos de lui communiquer quelques affaires.

Basse n'a que six Bailliages de sa dépendance & encore ne sont-ce pas de grands emplois ; car le meilleur n'apporte pas plus de milles livres par an au Bailly. On tient pour assuré que dans Basse il y a trois milles hommes capables de porter les armes, & quatre mille dans le reste du Canton, de sorte que

la ville fait quasi la moitié du Pais, qui consiste en tout en trente paroisses. Il y a 18. Professeurs dans l'université. La longue barbe des Conseillers & des Ministres, aussi bien que leur habit a quelque chose de decent & d'auguste tout ensemble; leurs appointemens y sont petits, car les Conseillers, les Ministres & les Professeurs n'ont chacun que cent écus; il est vrai que plusieurs Ministres sont Professeurs, ce qui augmente leur pension: avec tout cela l'ordre des sçavans en seroit mieux s'il y avoit moins de Professeurs, & que leurs pensions fussent un peu plus fortes.

On n'observe nulle part si bien qu'à Basle la regle de S. Paul touchant les femmes qui doivent porter sur leurs testes les marques de l'autorité de leurs maris, c'est ce qu'ils appellent *puissance*, par une frase qui n'est pas extraordinaire; car toutes les femmes mariées vont à l'Eglise avec une coëse sur leur teste, qui les couvre en sorte qu'on ne leur voit que le nés, & laquelle se retirant en arriere, leur pend jus-

ques au milieu des jambes. Ce voile est toujours blanc , de maniere que ce n'est que testes blanches à l'Eglise. A l'égard des filles elles portent des chapeaux larges d'un pied de bord, retroussés devant & derriere, & les côtés abbattus : c'est là aussi l'équipage des filles & des femmes de Strasbourg. J'ay déjà dit quelque chose du danger de Basle pour le voisinage d'Huningen. Quand on commença ce fort, on fit courir le bruit que le Roy de France ne pretendoit bâtir qu'un petit fort, & tout le monde croit qu'on avoit gagné un Bourguemestre de Basle qui passoit pour le plus advisé non seulement du Canton, mais aussi de toute la Suisse, pour l'obliger à endormir ceux de Basle, & à leur persuader autant qu'il pourroit qu'il ne leur importoit pas que ce fort fust basti si près d'eux. Quoi qu'il en soit ils voient aujourd'hui la faute qu'ils ont faite de souffrir qu'on le bâtist, mais il n'y a plus de remede ; leur faute est visible, car enfin la place est grande, & peut contenir trois ou quatre mille hommes de

Garnison: C'est un pentagone qui seroit pourtant un exagone si le côté qui est sur le Rhin n'étoit resserré par le cours du Rhin; ses bastions ont tous des orillons, & au milieu d'eux est une espace vuide de terre, où se trouve un magasin si fort qu'il est à l'épreuve des bombes; ses remparts ont la face bien revêtuë, son fossé est large, & devant la courtine, au milieu du fossé, tout le long est un ouvrage à corne de dix ou douze pieds de haut, auquel va rendre du fond du rempart une voûte qui sert à y conduire des gens pour le défendre: devant l'ouvrage à corne est une demi-lune de la nouvelle fabrique, c'est à dire qu'il y a un fossé qui coupe la demi-lune en angle & fait une demi-lune dans une demi-lune; outre cela il y a une contrescarpe d'environ 12. pieds de haut sur l'eau, avec un chemin couvert & un Glacis designé, mais qui n'est pas encore fait. Il y a encore un grand ouvrage à corne tirant vers Basle, & un Pont sur le Rhin, soutenu au milieu d'une Isle qui est fortifiée d'un ouvrage à corne. Il y a un aussi

ou deux de ses bastions qui ont un Cavalier precedé de demi-lune. Les bâtimens de ce fort sont fort beaux, & la place peut bien contenir quatre mille hommes; Les fortifications ne sont pas encore achevées, mais quand cela sera, il est certain qu'il n'y aura point de place plus forte dans l'Europe, desorte que les Suisses voyent bien aujourd'hui le danger où ils sont, mais il n'y a plus de remede. Cette place est située dans une grande plaine, en sorte qu'elle n'est commandée d'aucun costé. Je fis un petit tour en Alsace jusqu'à Mont-belliard; le terrain en est bon: mais ce pays a été si long-temps frontiere qu'il en est tout depeuplé, & en plusieurs endroits la terre y est en bois. Ce pais au reste est tout plein de mines de fer, qui y attirent beaucoup d'argent. Je ne vis rien de particulier dans les forges, sinon que les côtés de leur grand soufflet sont, non de cuir, mais de bois, ce qui leur sauve bien des frais, ainsi je ne m'arrêterai point à vous les décrire. Le Rhin de Basle à Spire est si bas, & les deux bords si couverts de bois, qu'en descendant en bateau on

ne voit rien du país. Il coule avec tant de force que ses rivages ne pourroyent pas résister s'ils n'étoient soutenus par ces bois , lesquels même souvent ne les peuvent pas garantir, l'eau étant quelque fois si forte qu'elle déracine les Arbres & les entraîne. On peut dire qu'en quelque sorte ces bois fortifient le Rhin & en rendent le passage dangereux, étant nécessaire de marcher quelque temps dans des défilés avant que d'y aborder.

Nous vinsmes en une nuit de Basle à Brisac qui est une ville tres-chetive , mais bien fortifiée , ayant un Pont, sur le Rhin soutenu d'un Fort regulier de quatre ou cinq Bastions : La Ville est toute élevée sur une montagne qui est d'une hauteur considerable : elle avoit près d'elle deux montagnes , dont l'une a été enfermée dans ses fortifications , & l'autre a été si aplaniée qu'il seroit difficile de dire où elle étoit. Tout le terrain des environs est uni , de sorte que de sa montagne comme d'un Cavalier on peut fort bien découvrir dans un siege , tous les mouvemens de l'ennemi. Les for-

tifications sont de plus d'une Lieuë de France, les bastions presque tous remplis de terre, remparés de briques, & environnés d'un grand & large fossé plein d'eau; la Contrescarpe, & le chemin couvert qui a une Pallissade dans le Parapet & le Glacis sont de tres-beaux ouvrages. Il y a une demi-lune devant chaque courtine; les bastions n'ont point d'orillons, excepté un ou deux, & les courtines sont si bien disposées, qu'une bonne partie défendent le bastion: en temps de guerre la garnison doit être de huit ou dix mille hommes. Depuis quelque-temps on n'a rien fait à cette place, sinon que le fossé a été disposé en sorte qu'il est tout défendu par les flancs des bastions.

La plus belle ville qui soit sur le Rhin est Strasbourg; elle est d'une grande étendue & environnée de double muraille & de double fossé. La muraille intérieure est vieille & de nulle force, & celle de dehors n'est pas fort bonne; elle a une fausse braye, & est remparée de brique douze ou quinze pieds au dessus du fossé. La Contrescarpe est fort mal conditionnée de

forte que la ville n'étoit pas capable de faire une longue résistance : Mais elle est presentement bien fortifiée, car on a basti une Citadelle sur celui de ses côtez qui regarde le Rhin, qui est assés ressemblante au Fort d'Hunningen, & au côté de la Citadelle vers le Pont est un grand ouvrage à corne qui s'avance beaucoup par divers petits ouvrages qui en dépendent. Il y a aussi deux petits Forts aux deux principales portes qui menent en Alsace, par lesquels la ville est si bridée, qu'en cas de revolte on lui pourroit ôter toute communication avec le pais. Le Pont est aussi bien fortifié ; Il y a de même des Forts en quelques Isles du Rhin, & quelques Redoutes, de sorte qu'à regarder Strasbourg par ses dehors, on peut dire que c'est une place où se trouve autant de fortifications qu'en aucune autre de l'Europe.

Jusques icy on y a observé assés bien le Traité au sujet de la Religion, ce qui fait qu'il y a peu de convertis, car on n'en conte que deux cens, ce qui est peu de chose ; de sorte qu'à moins qu'on n'employe la nouvelle metode

de convertir par les Missionnaires Dragons, il n'y a gueres d'apparence qu'on y puisse faire la moisson qu'on s'étoit promise, quoi qu'il y ait cependant des Jesuites. Les Lutheriens de cette Ville haïssent presque également les Papistes & les Calvinistes. Je fus en leur Eglise où si d'un côté la musique de leurs Pseaumes me plût fort, de l'autre fus-je scandalisé du peu de reverence qu'ils ont pour le chant de ces Pseaumes, puisqu'ils ne craignent point tandis qu'on les chante d'avoir le chapeau sur la tête. Les Eglises sont pleines de peintures qui représentent les principales parties de la vie de Nôtre Sauveur, mais on ne leur rend aucun honneur. Ils fléchissent le genou au nom du Saint Esprit, aussi-bien qu'au nom de Jesus. Ils n'usent point des ceremonies dont se servent ceux de Saxe, ce qui est un grand bien, me dit M Bebel Professeur en Theologie, parce que la ressemblance du service extérieur pourroit disposer le peuple à changer de Religion. J'y trouvay des gens de bien tant Ministres, qu'autres, reconnoissant tous que la corru-

option des mœurs avoit été terrible dans toute la Ville , & que comme ils avoient justement attiré sur eux la foudre qui avoit ruiné leur liberté , ils devoient attendre encore quelque chose de pire , vû le peu de sentiment qu'ils avoient de leurs maux. Cependant on voit par cet exemple combien l'orgueil du peuple dans une ville libre est dangereux ; car ses habitans s'imaginant qu'ils pourroient se défendre par eux-mêmes , refusèrent de recevoir dans leur ville une garnison Imperiale, laquelle ayant été seulement de 500 hommes dont ils ne devoient rien craindre pour leur liberté , les François n'auroient pû l'assiéger sans déclarer la guerre à l'Empire, qui est une chose à laquelle ils auroient pensé plus d'une fois : mais ils regardoyent la garnison comme une breche à leur liberté , & ils aimerent mieux entretenir 3000 hommes , qui outre que cela les épuisoit , se trouverent même trop peu de chose pour les défendre quand l'Armée Françoisse parut devant la ville. Le commerce commence à y déperir , nonobstant tout l'argent que les forti-

fications y ont apporté ; tellement que quand ces fortifications seront achevées ce sera bien pire , & véritablement il est impossible que le commerce florisse dans une place où l'on entretient toujours huit ou dix mille hommes de guerre. Il y avoit une grande animosité entre deux des principales familles de la Ville Dietrick & Obrecht , le premier étoit Bourguemestre & fut quasi opprimé une fois par je ne sçay quelle faction que l'autre avoit suscitée contre lui : mais la chance ayant tourné , Dietrick poussa la chose si loin contre l'autre qu'il le fit condamner à perdre la tête , parce que dans quelques écrits qu'il avoit faits pour sa défense il avoit mal parlé du gouvernement : ce qui fut exécuté. Son fils homme sçavant & Professeur en droit Civil , voulant prendre sa revanche , s'en alla à Paris l'été dernier , & pour bien faire sa Cour changea de Religion. De son côté Dietrick ayant toujours été regardé comme le chef de la faction Françoisse , quoi qu'il eût été d'abord Imperialiste , s'attendoit d'être recompensé : mais on lui dit qu'il falloit

falloit pour cela changer de Religion : ce que n'ayant pas voulu faire, parce qu'il ne croioit pas qu'à son âge il dût faire sa Cour à ce prix, tout d'un coup sans en donner de raison, & contre les termes de la Capitulation, il fut confiné dans je ne sçay quelle Province de France, (je croy que c'est le Limosin) sentant le premier l'effet de la puissance sous laquelle il avoit fait tomber sa Ville.

La Bibliotheque est considerable : elle est dans une grande chambre bien prise, separée en divers Cabinets qui la remplissent tout à l'entour en forme de Gallerie, où les livres de chaque profession sont serrez : il y a un cabinet pour les manuscrits qui en renferme quelques-uns assés anciens. Il n'est pas nécessaire de vous rien dire de la hauteur & de l'architecture gottique tant de la Tour, que de la grande Eglise, non plus que de la curieuse Orloge où l'on remarque un si grand nombre de mouvemens : il n'y a personne qui ne sçache cela. Les bas reliefs qui sont sur les Chapiteaux des grands piliers de l'Eglise ne sont pas fort apparens : mais

ils ont cependant quelque chose de considerable ; car quoi que cette fabrique ait bien trois ou quatre cens ans , on ne laisse pas d'y remarquer encore diverses choses qui y sont representées , & entr'autres une procession en laquelle un pourceau emporte le benestier avec l'eau benite, & force pourceaux & asnes suivent en habits Sacerdotaux. On y voit aussi un asne qui assiste à l'Autel comme s'il alloit consacrer ; & un autre emportant une chasse de Reliques dans laquelle est un Renard & tout l'attirail de la procession porté par des Singes. On voit encore sur le Pupitre une Religieuse ayant des souliers de fer , taillée dans le bois & couchée de son long , & un Moine couché près d'elle avec son breviaire ouvert devant lui qui lui met la main sous la jupe. Tout cela paroît avoir été fait par le Clergé seculier en haine des Moines , qui ayant attiré à eux les biens & l'amour des peuples , avoyent traité durement le Clergé en lui reprochant son ignorance ; car ceux-cy à leur tour ayant trouvé prise sur les Moines , les avoyent tour-

nez en ridicule par ces représentations. Je vous avouë cependant que je n'ay rien vû de tout cela, parce que je n'avois pas entendu dire qu'il y eût rien de semblable à Strasbourg. Mais mon bon amy M. d'Ablancourt examina fort toutes ces particularités lors qu'il y étoit Resident pour le Roy de France, étant accompagné par tout d'un des Magistrats, de sorte que c'est sur ce qu'il m'en a dit que je vous fais ce rapport, auquel je m'assure que l'on ajoutera foy, n'y ayant personne qui ne connoisse la sincerité de M. d'Ablancourt.

De Strasbourg nous descendîmes le Rhin, & vinsmes à Philisbourg qui est éloigné de la Riviere d'environ un quart de mille. C'est une petite place avec de petits Bastions, qui a un Ravelin presque devant toutes les courtines & autour est un grand marais qui l'environne presque toute entiere & qui en fait toute la force. Les François avoyent commencé un grand ouvrage à couronne du côté qui regarde le Rhin, au devant duquel ils avoyent etté un ouvrage à corne; par ce qui

en paroît il semble qu'ils avoyent dessein de faire courir l'ouvrage à couronne tout autour de la ville, & de l'environner d'une seconde muraille & d'un fossé ; ce qui auroit bien aggrandi la place & auroit fait une étendue capable de tenir dix mille hommes ; de sorte que comme c'eût été là un terrible voisinage pour le Palatinat & pour toute la Franconie, ce fut assurément un coup d'Etat à Charles Louïs dernier Electeur Palatin d'engager l'Empire à mettre le siege devant ; Et comme il y alloit de son tout que cette place ne tombât pas entre les mains des François, il fit si bien que l'armée du Duc de Lorraine ne manqua d'aucune des choses necessaires pendant le siege.

De Philisbourg nous vinsmes en trois heures à Spire qui est une ville si nuë & si ouverte qu'elle ne pourroit pas faire la moindre resistance si on l'attaquoit ; Elle n'est ni grande, ni riche, & ne subsiste proprement que par la Chambre Imperiale qui y reside, quoi qu'il y ait dispute de long-temps entr'elle & la Chambre touchant quelques privileges ; car ceux du Gouver-

nement de la ville prétendent que les Juges de la Chambre entant qu'ils sont hommes privés, & dans les choses qui ne sont point de la Cour de Judicature, leurs sont sujets, & de là vient il y a un an qu'ils en firent mettre un en prison. D'un autre côté les Juges prétendent que leurs personnes sont sacrées.

Ce fut la considération de la Chambre qui procura à la ville la neutralité dont elle jouïst pendant la dernière guerre. J'avois une grande curiosité pour voir la forme de cette Cour & la manière dont ils usent pour coucher leurs registres & pour les conserver: Mais la Cour n'étoit point pour lors sur pied. Le bâtiment de cette fameuse Cour est peu de chose, ses Salles & ses Chambres sont petites, & semblent plutôt appartenir à quelque petite Compagnie qu'à un aussi grand corps qu'est celui-là. Je ne pûs voir non plus les lieux où ils gardent leurs archives. Le gouvernement de la ville est tout Lutherien, cependant non seulement la Cathedrale est entre les mains de l'Evêque & du Chapitre: mais on y

voit plusieurs Couvens des deux sexes, & un College pour les Jesuites. Il y a peu de chose en la Cathedrale qui soit digne de remarque ; c'est un grand bâtiment à la gottique & tres-mal fait dans son genre. Les tombeaux de plusieurs Empereurs qui y ont été enterrés sont remarquables pour leur simplicité ; Car ce n'est que de grandes pierres soutenues par quelques ballustres d'environ un pied & demi de haut. On y voit aussi quelque chose qui regarde une ridicule fable touchant Saint Bernard, qui ne merite pas trop d'être rapportée. Cependant puis qu'on a pris tant de peine d'en conserver la memoire, je me hazarderai de vous la dire. De la porte de l'Eglise, tout le long de la nef, sur le chemin qui meine au Chœur sont quatre plaques d'airain de forme ronde, environ d'un pied de diametre, distantes de trente pieds les unes des autres & mises en pavé, sur la premiere desquelles est gravé, *ô clemens !* sur la seconde, *ô pia !* sur la troisiéme, *ô felix !* & sur la quatriéme, *Maria !* c'est-à-dire, *ô misericordieuse ! ô pieuse ! ô heureuse ! Marie.* La

derniere est environ trente pieds éloignée d'une statuë de la Vierge. Ils prétendent donc que Saint Bernard ayant été en quatre pas d'un bout de l'Eglise à l'autre, ces quatre plaques furent placées à l'endroit de ses pas, à chacun dequels il avoit prononcé le mot qui est gravé sur la plaque, & qu'au dernier l'image de la Vierge sur ce qu'il avoit dit, *Maria*, lui avoit répondu, *salve Bernardus*, c'est-à-dire, *bon jour Bernard*; surquoy Bernard lui ayant dit, *que la femme se taise dans l'Eglise*, la statuë de la Vierge n'avoit point parlé depuis ce temps-là: & c'est la partie de l'histoire la plus croyable. C'étoit un homme de lettres qui me conduisoit, & il me conta cela si gravement, qu'il falloit qu'il crût l'histoire ou du moins qu'il eût dessein de me la faire croire: ce qui fit que je lui demandai avec la même gravité, si cette histoire étoit regardée dans le pais comme bien veritable? A quoi il me répondit, qu'un Jesuite, si je ne me trompe, avoit tout nouvellement fait un livre pour la défendre, mais que pour lui il ne croioit pas que ce fût un

article de Foy, ce qui me satisfait. Il y a dans le Cloistre une vieille representation Gottique en pierre, de l'agonie de nôtre Sauveur, avec une grande quantité de figures tant de ses Apôtres que de ceux qui le vinrent saisir, lesquelles ne sont pas de mauvaise sculpture pour le temps, car elles sont assés anciennes. Les Calvinistes ont une Eglise dans la ville, quoi que leur nombre soit petit. On ma dit qu'il y avoit quelques anciens manuscrits dans la Bibliotheque qui appartient à la Cathedrale, mais un des Chanoines à qui je m'adressay & qui selon la coûtume d'Allemagne avoit plus de naissance que de sçavoir, me dit qu'il avoit entendu dire à la verité qu'ils en avoyent quelques uns, mais qu'il n'y connoissoit rien, & de plus qu'ils étoient sous la clef qu'avoit le Doyen, qui pour lors étoit absent, & par consequent que je ne les pouvois voir.

Le bas Palatinat est tres-certainement un des plus beaux país de toute l'Allemagne, ce n'est qu'une plaine jusqu'à ce qu'on trouve les montagnes d'Heidelberg. Pour ce qui est d'Hei-

delberg c'est une ville mal située, qui est justement dans un fonds entre deux rangs de montagnes, cependant son air est fort estimé. Je ne vous diray rien ni de son Château, ni de cette prodigieuse cave dans laquelle on voit quantité de tonnes d'une grandeur monstrueuse, & une entr'autres qui a dix-sept pieds de haut & vingt-six de long, & qui est d'une force qui sent bien plus le navire que la Tonne. Le dernier Prince Charles Louïs fit voir ce qu'il valloit lors qu'en quatre ans il repeupla son Etat qui ayant été plusieurs années le siege de la guerre, en avoit été entierement ruiné; car il ne mit que ce temps-là pour le mettre sur un bon pied. Pour cet effet il imposa des Taxes assés fortes sur son peuple: mais en sorte toutes-fois qu'il n'en fût pas accablé, ni poussé à abandonner le país. Ainsi il exigea des habitans cinq pour cent de tous leurs biens: mais l'estimation ne s'en faisoit pas à la rigueur, & l'on en usoit avec la moderation dont on a accoûtumé d'user en Angleterre quand on leve des subsides; & l'on y procedoit

avec si peu de rigueur, que son fils ayant offert de ne prendre que deux pour cent pourvû que les biens fussent estimés ce qu'ils valloient, les peuples demanderent que les choses fussent continuées sur le même pied qu'auparavant.

Il n'y a point de Prince en Allemagne qui soit plus absolu que l'Electeur Palatin, car il met sur ses sujets telle taxe qu'il lui plaît comme ayant un pouvoir illimité. Cependant il relève en quelque sorte de l'Empereur aussi-bien que les autres Princes d'Allemagne ; mais ses sujets ne relevent que de lui, de même que ceux des autres Princes ne relevent que de leurs Seigneurs, & non de l'Empereur ; de-là vient, ainsi que je j'ay vû, que les peuples prêtent un serment simple à l'Electeur & le nomment leur Souverain dans les prieres qu'ils font pour lui ; ce qui n'étant pas bien entendu, fit croire autrefois à quelques uns que Paræus dans son commentaire sur les Romains enseignoit la rebellion, parce qu'on étendoit ce qu'il disoit à tous les sujets à l'égard de leurs Princes : au

lieu qu'il ne parle que des Princes de l'Empire à l'égard de l'Empereur, comme l'a fort bien remarqué le sçavant & judicieux M. Fabrice Professeur d'Heidelberg en exposant les paroles de Paræus. On avoit d'autant plus de tort de croire cela de Paræus, qu'il faut sçavoir qu'il n'y a point de lieu dans toute l'Europe où l'on soit si éloigné d'avoir des sentimens tendans à la rebellion. J'y trouvay quelque chose de tres moderé à l'égard de ces menües controverses qui sont mûës aujourd'hui entre les Protestans, ce qu'il faut attribuër en partie à la prudence du sçavant & du doux M. Fabrice, & de M. Mick, lesquels ayant été long-temps en Angleterre ils y ont pris cette grandeur d'ame qui se fait tant remarquer dans la pluspart des Theologiens Anglois.

Le Prince Charles Louïs voyant que Manheim étant située où le Necre tombe dans le Rhin, étoit par là une de ses places la plus capable d'être fortifiée ; parce qu'elle se trouvoit défendue de deux côtes par deux Rivières, quoi que l'air n'y fût pas estimé sain.

ni l'eau bonne; il y fit une grosse ville & y bâtit une belle Citadelle bien fortifiée: Il y commença aussi un grand Palais, mais sa mort empêcha qu'il ne l'achevât. Ayant remarqué aussi que la liberté de conscience est un grand secret pour peupler un Etat, il permit aux Juifs de venir s'habituër en cette ville, & non seulement résolut de souffrir les trois Religions qui sont tolérées en Allemagne par les loix de l'Empire: mais même leur bâtit une Eglise pour elles trois qu'il appella l'Eglise de la Concorde, & dans laquelle les Calvinistes, les Lutheriens, & les Papistes exercent leur Religion tour à tour; Les Calvinistes d'abord, après les Lutheriens, ensuite les Papistes. Outre plus il entretint si bien la paix entre ceux qui professoient ces trois Religions que de son vivant il n'arriva pas le moindre desordre au sujet de cette tolerance; ce qui le fit regarder par plusieurs personnes comme un homme qui n'avoit pas beaucoup de Religion. Il s'appliquoit extraordinairement aux affaires, étant non seulement le premier, mais son seul ministre.

Mais je serois injuste si après vous avoir parlé du Prince Charles Louis, je ne vous disois rien des grandes vertus & de la probite renommée de l'Electeur d'aujourd'hui, lequel est parvenu à cette dignité au défaut des Princes qui étoient pendant ce siecle en si grand nombre qu'il n'y avoit point dans l'Europe de famille de ce rang qui fut si nombreuse. Ce Prince honore fort sa Religion, cependant ceux qui sont d'une Religion differente de la sienne, ne louent rien tant en lui que sa fidelité sur la parole qu'il leur a donnée touchant leur Religion, à laquelle il n'a pas même manqué dans les plus petites choses; quoi que certain Ordre d'hommes qui bouleversent tout dans le monde depuis quelque-temps aient beaucoup de pouvoir sur son esprit: Mais il ne croit pas qu'un Prince puisse tout promettre d'abord pour tâcher par là d'endormir ses peuples, sauf à lui après cela d'expliquer sa volonté selon qu'il le juge le plus propre pour le bien de ses affaires. Comme il a de la conscience & de l'honneur, c'est par ce principe qu'il donne sa parole, com-

me c'est par ce même principe qu'il l'a garde. Ainsi comme d'un côté ce Prince étoit déjà un modele des grands Princes , il peut-être encore proposé pour exemple aux Princes & aux Rois, pour leur apprendre à être Religieux observateurs de leurs promesses. On m'a communiqué depuis peu une nouvelle qui vous fera voir combien ce Prince tient sa parole: L'Electeur ayant fait faire en sa Cour il y a un an une procession le jour de la Feste-Dieu , un des Ministres d'Heidelberg prit de là occasion de crier contre le Papisme en general , & en particulier contre cette procession, qu'il attaqua peut-être avec plus de zele que de discretion ; ce qui ayant été rapporté aux oreilles de l'Electeur , il envoya aussi-tôt ordre au Senat Ecclesiastique de le suspendre. Ce Senat est composé de seculiers & de gens l'Eglise, auxquels le Prince ayant delegué son autorité, ils ont une maniere de jurisdiction Episcopale sur tout le Clergé. Comme cet ordre étoit une infraction de leurs loix & tendoit à ruiner la liberté de leur Religion , ils deputerent

en Cour pour représenter à l'Electeur les raisons qu'ils avoyent pour ne pas obeir. Il les écouta si favorablement que bien loin de leur témoigner aucun chagrin de ce qu'ils n'avoient point obeï à son ordre, il le revoqua.

Le chemin d'Heidelberg à Francfort est pendant douze ou quinze mille le plus beau morceau de terre qu'on puisse jamais s'imaginer; car on suit toujours de petits Costaux couverts de Vignes, au pied desquels autant que la vûe se peut étendre, on voit une tres-belle plaine de terre labourable & de prairies, le tout séparé par ci par là & ceint de rangées d'arbres où il est séparé; de sorte que je me serois imaginé être encore en Lombardie, si ce n'est qu'elle n'est pas tout à fait si belle que ce pais là; car au lieu que la Lombardie n'a rien de diversifié pour la vûë, icy les montagnes rendant le pais inégal font une agreable diversité qui rejouit les yeux. Il ne faut pas oublier que ces montagnes font que l'air y est bon & le vin agreable.

En approchant de Darmstat sur le chemin de Francfort le terroir devient

sterile & sablonneux. Vis à vis de Francfort, au Midi du Mein, est un bon Fauxbourg qui est ceint d'une double muraille & d'un double fossé, ses fortifications sont regulieres & revestues de brique à une hauteur considerable. La Ville est d'une grande étendue quoi qu'elle soit d'un tiers moindre que Strasbourg; les trois Religions y sont aussi tolerées. Les Papistes quoi qu'en petit nombre y sont maîtres de la grande Eglise qui est un gros bâtiment mal fait: Ils y ont aussi quelques autres Eglises & quelques Couvens. Il y a diverses places découvertes pour les marchés qui sont environnés de maisons qui ont assés bon air. Ils conservent dans leurs archives l'original de la Bulle d'or, qui est écrit en Latin sur du Parchemin. Les Lutheriens y ont nouvellement bâti une Eglise appelée Sainte Catherine, dans laquelle on voit autant d'Images que j'en aye jamais vû dans aucune Eglise Papiste, sur l'autel entr'autres est gravé un grand Crucifix, & plusieurs autres sont peints en divers endroits de l'Eglise. Le Pupitre est fort riche, étant

de marbre de différentes couleurs le tout bien poli & bien joint. Je fus au Sermon où je n'entendis rien , mais je remarquay que là comme à Strasbourg , à la fin des prieres , on demeure quelque-temps dans le silence avant que de finir , pour donner lieu au peuple de faire ses devotions particulieres. Dans la maison de leur Discipline publique ils retiennent toujours l'ancienne coûtume des Romains d'envoyer à la pistrine & au moulin les méchantes femmes , dont la peine est de tourner la roüe qui fait marcher la meulle. Il y a un grand nombre de Juifs : mais leur Synagogue est tres-petite , ce qui fait qu'ils y sont fort pressés ; car on dit qu'en tout ils sont bien 1200. Les femmes y portent autant d'or & d'argent qu'en aucun lieu où j'aye jamais été ; car le haut & le milieu de leurs mantelines , excepté la largeur de la main , est tout bordé. Les fortifications de Francfort sont considerables , le fossé en est large & plein d'eau ; tous les bastions ont une contremine qui court tout le long , joignant

le fossé : Mais la Contrescarpe n'étant point revêtue de brique , comme sont les murailles en plusieurs endroits , elle est en mauvais état. La Ville est riche & de grand trafic ; elle est aussi fort bien située.

Hockam n'est point loin de là où l'on dit qu'on boit le meilleur Vin du pays. Ayant pris par Francfort pour aller à Mayence , je ne pus passer par Wormes , dont je fus fâché : Car j'avois grande envie de voir cette place où Luther avoit comparu autrefois devant l'Empereur & la Diette , & où il avoit marqué tant de zèle pour la défense de la cause dont Dieu l'avoit fait un si heureux instrument. Je souhaitois d'y voir une autre curiosité qui vous paroîtra peut-être ridicule ; c'étoit une peinture qu'on m'a dit être sur un des Autels des Papistes , qu'on croiroit avoir été inventée par les ennemis de la Transsubstantiation pour la tourner en ridicule : On y voit un moulin à vent & la Vierge qui jette Christ dans la tremuye , d'où il sort tout en petits morceaux de pain que quelques Prêtres prennent & distri-

buent au peuple ; Emblême qui a quelque chose de si cru qu'on penseroit d'abord qu'il est trop grossier même pour des Laponnois. Mais quoi ? Il n'y a rien qu'on ne puisse digérer quand on a avallé la transsubstantiation.

Mayence a une fort belle situation , dans un lieu un peu élevé & assés près de la conjonction du Mein & du Rhin qui se fait un peu au dessous ; la ville est d'une trop grande étendue & trop mal peuplée pour être capable d'une grande défense. Sur l'endroit le plus haut de la montagne qui commande la ville , est une Citadelle qui est ceinte d'un fossé fort profond , mais qui est sans eau ; les murailles de la ville sont revestues de briques & fortifiées régulièrement : mais la Contrescarpe n'est point revêtue , ainsi tout y est en mauvais état , sur tout du côté qui donne au Palais de l'Electeur. Il y a un côté du Palais neuf qui est tres-bien basti , & dans les regles de l'architecture , les Allemands ayant retenu seulement quelque chose de gottique en leur maniere de bastir : il est extremement long , & en general il sera magnifi-

que quand il sera achevé, il y aura seulement cecy à dire, c'est que la pierre dont on le bastit est rouge; car toutes les Carrieres qui sont sur le Rhin depuis Basle jusques à Cologne sont de cette couleur, & n'ont rien de beau. L'Electeur de Mayence est absolu dans ses Etats: Il est vray que ses sujets lui presentent une liste des Magistrats qu'on doit élire, mais cela ne l'oblige point, & il peut nommer qui il veut. L'ancien domaine de l'Electorat n'est guere que de quarante mille écus, mais les taxes que l'Electeur met sur ses sujets montent bien à trois cens mille écus; de sorte que les taxes ne sont pas moins grandes en ce pais que dans le Palatinat. On donne tous les ans à l'Electeur pour en faire ce qui lui plaira, douze mille écus, le reste de sa dépense est pris sur l'Etat. Il peut mettre sous les armes dix mille hommes, & il y en a toujours deux mille en Garnison à Mayence. Il a trois Conseils, un comme Chancelier de l'Empire qui est composé de trois personnes; & les deux autres qui sont pour la justice &

la police de sa principauté ; il a avec son Chapitre tour à tour la nomination des prebendes ; par exemple il nomme au mois de Janvier s'il arrive que quelqu'un meure, & au mois de Fevrier c'est le Chapitre, & ainsi toute l'année. Les Chanoines ont environ chacun trois mille écus de rente. Quand l'Electeur meurt, l'Empereur envoie un Deputé pour assister à l'Élection, & pour y recommander quelqu'un de sa part : mais les Chanoines peuvent choisir suivant les Canons qui il leur plaît, comme il arriva dans la dernière élection, laquelle ne se fit point suivant la recommandation de l'Empereur. Outre le Palais que l'Electeur a à Mayence, il en a un proche de Francfort qu'on estime le plus beau qui soit dans tout ce Canton de l'Allemagne. La Cathedrale est un grand bâtiment Gottique, à l'Oüest duquel est un grand Cupulo, & le Chœur. Je ne pûs decourir si cela se fait à cause que la place est plus étendue de ce côté là, que du côté de l'Orient, ou si cela vient de ce que l'on a enterré là quelqu'un qui a donné

cette partie de l'Eglise: Proche la Cathedralle est une grande Chapelle fort ancienne qui est fermée au Nort de deux grandes portes d'airain, sur lesquelles se voit une longue Inscription que je n'eus pas le loisir de mettre sur le papier, mais que je trouvay être du tems de l'Empereur Lothaire. Il y a à Mayence beaucoup de grandes Eglises, mais avec cela c'est un lieu pauvre & mal habité: le Rhin y a presque un demi mille d'Angleterre de large, & un pont de bateaux sur lequel on le passe. De Mayance on va tout le long du Rhin à Bacchara, lequel semble porter ce nom de quelque autel fameux que les Romains aparemment eleverent autrefois à l'honneur de Bacchus, à cause du bon vin qui croît dans le voisinage; car Bacchara doit venir de *Bacchi-ara*. Des deux côtés de la riviere il y a grand nombre de villages tres considerables; là se montre la tour aux rats, à propos de laquelle je vous diray que le peuple croit fermement l'Histoire qu'on fait des rats qui mangerent un Electeur, lequel quoy qu'il se fust enfuy & se

fût retiré dans cette Isle, où il bâtit une petite tour, fut poursuivy par eux à la nage & mangé; si on l'en croit, on peut voir encore de ses os dans la tour. Cette mort extraordinaire me fait souvenir d'une autre sorte de mort bien particuliere dont mourut un pauvre laboureur peu de jours avant que je quittasse Geneve; comme il labouroit, une Bête qui tiroit à la charruë ayant mis le pied dans un nid de guespes, tout l'esscin sortit, s'attacha sur luy & le tua en tres-peu de temps, son corps étant devenu prodigieusement enflé du poison de tant d'éguillons. Mais pour retourner au Rhin, tout le chemin qui meine de Bachara à Coblents n'est autre chose des deux côtés de la riviere que petits côtaux si agreablement façonnés, que vous diriez qu'il y a de l'artifice, & c'est où se prend le bon vin de Rhin, qui y peut être bon en effet, puisque la vigne y est dans une tres belle exposition & autant à couvert de la tempête que cela peut être; d'ailleurs le fonds de ses côtaux, dont quelques uns sont assez élevés, est cultivé en sorte qu'il

n'y a pas un pouce de terre qui ne soit employé ; ce qui rapporte tant de profit dans le pays que vous voyés là tout le long grand nombre de villages considérables.

Coblents est la plus forte place que j'aye veuë de toutes celles qui appartiennent à l'Empire ; la situation en est belle , le Rhin passe devant , & la Moselle la côtoye : elle est bien fortifiée , son fossé est large & sa contrescarpe haute , son chemin couvert est en bon état , ses murailles & sa contrescarpe sont revêtuës de briques , & il y a des ravelins devant les courtines : cependant du côté de la Moselle , elle est assés legerement fortifiée , ny ayant point de fort au bout du pont de pierre qui est sur la Moselle , de sorte qu'elle est presque toute découverte de ce côté là , ce qui doit être regardé comme un grand deffaut dans une place de cette importance. Au reste quoy que les fortifications de Coblents , soient considérables , sa principale défense est le fort d'Hermanstan qui est bâti sur le coupeau d'une tres-haute montagne qui est de l'autre côté du Rhin & qui
com-

commande la ville si absolument, que quiconque est le maître du Chasteau ne peut manquer qu'il ne le soit bientôt de la ville. Ce fort appartient à l'Electeur de Treves dont le Palais est à l'est du Rhin, justement au pied de la montagne d'Hermanstan, & vis à vis l'endroit où la Moselle tombe dans le Rhin, de sorte qu'on ne peut pas s'imaginer rien de mieux situé, seulement la terre qui est derriere la maison commence à prendre tant de penchant qu'il n'y a plus de place pour faire un Jardin, ou pour se promener. La maison a grande apparence, à la regarder de dessus la riviere, mais on nous dit que le dedans ne répondoit pas au dehors, & il fallut nous contenter, de ce qu'on nous disoit, car les Princes d'Allemagne observent ces formalités, c'est qu'à moins qu'on ait bien à faire à eux on n'entre point dans leurs Cours, de sorte qu'il faut attendre qu'ils n'y soyent point, pour voir leurs Palais: cela fut cause que nous ne vinsmes le Palais de Mayence & celui d'Hermanstan que par les dehors. Il n'y a que peu d'heures de ce dernier à Bonne, ou l'Electeur de

Cologne tient sa cour.

Bonne est une place fortifiée régulièrement & dont les murailles sont revêtues de briques, cependant quoi que le fossé qui n'a point d'eau soit tres-large, la contrescarpe est en si mauvais ordre qu'elle n'est pas capable de tenir long-temps. Il n'y a point d'Ecclesiastique dans toute l'Allemagne qui soit d'aussi grande naissance que cet Electeur & qui soit si bien pourvû de benefices; car d'un côté il est Frere du grand Maximilien Duc de Baviere, & de l'autre outre Cologne, il a Liege, Munster, & Hidelsheim qui sont tous grands Evêchés: il a été trente six ans dans l'Electoral. Son Palais est trop petit, n'ayant qu'une Cour, la moitié de laquelle est employée à faire un petit Jardin; le premier étage de son Palais étoit une écurie, mais il en a fait un appartement qu'il a enrichi de peintures entre lesquelles il y en a qui sont de bonnes mains, mais il y en a plusieurs qui ne devroient pas s'y trouver, & qui à peine seroient assés bonnes pour servir d'enseigne à un Cabaret.

L'Electeur a beaucoup de Medailles d'or qui me donneront lieu

de vous parler d'une chose aussi rare qui s'en soit jamais veu en cette matiere, laquelle arriva au dernier siege de Bonne: Vous sçaurés donc que comme on dispoisoit le terrain pour planter une batterie, on découvrit une voûte, où étoit une coffre de fer plein de Medailles d'or qui pouvoient valoir cent mille écus, & pour une partie desquelles on m'a dit que l'Electeur donna trente mille écus; Elle étoient fort épaisses, quelques-unes pesant bien huit cens ducats, & du plus fin or de ducat: mais elles étoient contrefaites, quoi qu'elles fussent marquées au coin des Medailles Romaines, ou plutôt des medaillons; & même on avoit si mal imité les orginaux qu'il auroit fallu être fort ignorant en fait de Medailles pour s'y être laissé tromper: quelques-unes de ces Medailles qui paroissoient être veritables étoient des derniers Empereurs Grecs. De vous dire ce qui a pû induire un homme à faire des Medailles de ce Metal & en si grande quantité, & à les cacher toutes sous terre, principalement dans un temps où l'or étoit tout autrement cher qu'il n'est

aujourd'hui, (car il faut que cela soit du moins de quatre ou cinq cens ans) c'est ce qui ne se peut , puis qu'on ne voit là que de l'extravagance.

Le Prince sortit pour aller à la chasse pendant que nous estions là , accompagné d'une garde fort leste & bien montée d'environ quatre-vingt chevaux , ainsi nous vîmes le Palais , mais on ne nous permit pas de voir l'appartement où il logoit ; il y a une grande Cassiolette de vermeil doré toute garnie d'emeraudes & de rubis, qui jettent un grand éclat & sont de la façon du Prince ; ses officiers nous montrèrent aussi un bassin qu'ils nous dirent être de mercure fixé par le Prince lui-même ; mais en même-temps ils ajoutèrent que depuis quelques années il n'entroît plus dans le laboratoire. Je ne crus pas ce qu'ils nous dirent là-dessus , tant parce que le poids de ce bassin , n'approchoit point de celui du Mercure , que parce que les vertus du Mercure fixé sont si extraordinaires , s'il est vray qu'il puisse être fixé, qu'on ne voit pas comment on voudroit en convertir vingt ou trente livres en

deux pieces d'argent. A un quart de mille de la ville, se voit le plus beau jardin de toute cette partie de l'Allemagne lequel est d'une tres-grande étendue, & tout rempli de fontaines & de belles allées à la Françoisé : mais les statües n'en sont pas considerables, & la maison dont il dépend est toute en ruine ; ce qui paroît fort surprenant qu'un si grand Prince & qui a eu une si longue regence, ait eu si peu de soin de ses bâtimens. Bonne, & Coblents sont deux pauvres petites villes.

Cologne est éloignée de Bonne de trois heures de chemin, c'est une ville d'une grande étendue, mais mal bâtie & tres-mal peuplée dans les quartiers éloignés; ses murailles sont en mauvais ordre, & à la verité pour fortifier une ville d'un si grand tour, il faudroit faire une dépence qui absorberoit tout le revenu de l'Etat. Le quartier des Juifs est dans un petit Faubourg qui est de l'autre côté de la Riviere, duquel ils ne sçauroyent desemparer sans obtenir un congé qui leur coûte bon. L'exercice de la Religion Protestante n'est point souffert en cette ville, mais

seulement les personnes qui la professent, lesquels ont leur exercice à deux milles de là. L'Arcenal est proportionné aux fortifications, c'est-à-dire qu'il est petit & mal fourni. Le Chœur de la grande Eglise est aussi élevé, à l'égard du toit, que j'en aye jamais veu, mais le corps de l'Eglise n'y répond pas, ce qui fait croire que le fonds a manqué pour la construction entière de l'Eglise. Ceux qui ont de la disposition à croire les Legendes, trouvent icy de quoi entretenir leur credulité, tant pour l'Histoire qu'on y fait des trois Rois dont la Chapelle est visitée en grande devotion, laquelle est située à l'Est du grand Chœur; que par la fable des onze mille Vierges, qui remplissent toute l'Eglise de vilains tombeaux & de grands nombres d'ossements qui sont rangés tout autour de ses murailles. Les Papistes ont tant de foi pour ces fables, que la moindre marque qu'on donneroit qu'on ne les croit point, feroit passer un homme pour heretique. Les Jesuites ont là une belle Eglise, & un beau College. J'eus pour l'amour de Thauter à la maison & à l'Eglise des

Dominicains, laquelle est aussi tres-grande: mais on se lasse extremement de se promener dans une si grande ville. L'entretien commun de la ville est à present bien triste, au sujet de la dernière rebellion, laquelle est si bien connue de tout le monde qu'il n'est pas nécessaire de vous en entretenir beaucoup: Je vous diray seulement, que sur un bruit qui s'étoit répandu dans la ville par quelques incendiaires que les Magistrats abusoient des deniers publics, & alloient le grand chemin à la ruine de la ville, (quel fondement ce bruit avoit je n'en sçay rien: mais on ne peut gueres douter qu'il n'y eût quelque apparence, car les bruits universels d'une ville se rapportent pour l'ordinaire à quelque chose) il arriva un grand desordre, & si grand que le Magistrat se trouva bien heureux de se pouvoir sauver de la tempeste, abandonnant la ville à la fureur du peuple, qui en ayant trouvé quelques-uns, les sacrifia à sa rage, laquelle cependant dura assés long-temps: Mais enfin cette dernière année, après environ deux ans de confusion, les députés de l'Em-

pereur, & de la Diete, envoyés pour juger l'affaire, ayant menacé la ville de la mettre sous le ban de l'Empire si elle persistoit plus long-temps dans sa rebellion, elle se rangea à leur volonté; ainsi les Magistrats furent remis en possession de leur autorité, & tous les principaux incendiaires faits prisonniers, desquels plusieurs ont été exécutés, & les autres sont toujours en prison, attendant le même sort. Pendant que nous étions là, on nous dit que la semaine suivante, on en devoit exécuter quelques-uns.

Dusseldorp est la premiere ville considerable qu'on trouve en descendant de Cologne; c'est le siege du Duc de Juliers, qui est Duc de Neubourg & fils aîné de l'Electeur Palatin d'aujourd'hui; le Palais est vieil & gottique, mais les Jesuites y ont un beau College, & une belle Chapelle, quoi qu'il y ait quelques défaut dans l'Architecture. La Religion Protestante y est tolérée, & depuis quelques années même y a une Eglise par l'intercession de l'Electeur de Brandebourg, qui observant exactement ce qu'il a promis au sujet

des Papistes qu'il tolere à Cleves, aussi-bien que l'exercice de leur Religion, a eu raison de requerir que la même chose fût observée dans son voisinage, en faveur de ceux de sa Religion. La fortification en est tres commune, c'est-à-dire que les remparts sont revêtus quelque peu de pieds de briques : Mais Keisersward qui est à quelques heures plus bas, sur le même côté, & qui appartient à l'Electeur de Cologne est assés bien fortifiée, ou du moins beaucoup mieux que Dusseldorp, quoi que ce soit une ville bien moins considerable. Elle a un fossé large & une fortification reguliere ; les murailles sont considerablement hautes, revêtues de briques, aussi-bien que la Contrescarpe qui est aussi fort bien conditionnée. Les fortifications d'Orsoy sont toutes bas par la démolition qu'on en a faite. Rhinberg est toujours ce qu'il étoit, mais la fortification est peu de chose, car elle n'est que de terre, de sorte qu'elle ne pourroit pas faire une longue resistance. Vesel de même est mal fortifiée, quoi que ce soit une ville riche, & qui plus est, il est

assés difficile de la bien fortifier sans faire une grande dépence ; car tout le terrain des environs étant sablonneux , on n'y peut rien faire qui dure , à moins qu'on ne fasse de grands fondemens , ou qu'on ne travaille sur pilotis. Dans toutes ces Villes on voit un autre air d'abondance qu'en beaucoup de pais plus riches , que les taxes ruinent. Rées & Emmerick sont deux bonnes Villes , mais dont les fortifications sont presque ruinées , de sorte que l'on peut dire , que tout ce riche pais n'a de défense que celle qu'il tire de sa propre situation. Cleves est une place délicieuse , la situation & la vue en sont admirables , & l'air en est tres-pur. De là nous vinsmes icy en trois heures.

Je ne vous diray rien du pais où je suis présentement , j'en ay plusieurs raisons , mais entr'autres ce sera parce qu'une peinture que je voy ici dans la maison de Ville , me fait souvenir du plus excellent livre qu'on puisse jamais composer en cette matiere , c'est le livre du Chevalier Temple , dont le portrait pend ici en haut le premier des Plenipotentiaires qui firent le fa-

meux traité de Nimegue; Livre qui d'un côté pourroit servir de modele aux autres Ecrivains, & de l'autre est écrit avec tant de force, qu'il n'y a point d'Autheur qui ne doive craindre d'écrire après cela; car il nous donne une description si exacte d'un des plus petits, mais en même temps d'un des plus importans endroits de la terre, que si nous avions une description semblable des autres lieux du monde, il est certain que nous n'aurions plus à voyager que pour nous divertir, puisqu'il n'y a point de curiosité pour ce pais qui ne soit remplie par ce que le Chevalier Temple nous en a dit dans cet ouvrage. Cependant je ne sçaurois passer sans faire reflexion sur la grande resistance que cette place fit, lors que tant d'autres se rendoyent honteusement, cela est d'autant plus digne de remarque, que si vous jugés de ses fortifications par les ruines qui s'en voyent, elle ne devoit pas durer long-temps. Au reste ce fut elle qui arresta le cours de ces Conquestes dont toute la terre à été si étonnée, donnant le loisir aux Hollandois de revenir de la consterna-

tion où tant de pertes les unes sur les autres les avoyent mis, lesquels étant revenus à eux, on vit aussi-tôt arriver aux affaires du païs un changement qui sera regardé assûrement par la postérité, comme un des plus grands evenemens qui ait jamais été, & comme un evenement comparable au recouvrement que les Romains firent autrefois de leurs pertes après la bataille de Canne. On n'a pas donné tant de loüanges au Prince qui a operé ce changement, que le bonheur d'un autre lui en a attiré, auquel on a encensé avec tant d'excès, que la flatterie semble avoir été par là épuisée. Il faut avoüer pourtant que c'étoit une chose tout à fait extraordinaire de voir un jeune Prince qui n'avoit point encore porté les armes, ni fait de campagne, qui n'étoit conduit que par un tres-petit Conseil, & qui n'avoit point été élevé dans les lettres ou dans les affaires, être mis tout d'un coup à la tête d'un Etat, qui avoit perdu beaucoup de ses Provinces & de son terrain, aussi-bien qu'à la tête d'une armée accablée par je ne sçay combien de pertes tres-considerables.

Cela paroîtra sur tout extraordinaire si l'on pense que le plus redoutable ennemi qui fût au monde, soutenu d'une armée victorieuse, & commandée par les plus habiles généraux du siècle étoit présent en personne & avoit posé sa Cour dans une de ses meilleures villes; que les deux plus puissants Princes de l'Europe avoyent joint toutes leurs forces tant par mer que par terre pour sa ruine; que l'extrémité où se trouvoient réduits les habitans du pais les avoit obligés de mettre sous les eaux une partie de l'Etat, pour pouvoir conserver l'autre & se dérober à la fureur de l'ennemi; que les divisions du dedans se joignant à tous les maux du dehors, sembloient les menacer d'une ruine inévitable; que le peu de discipline des troupes qui sembloient avoir oublié le métier depuis trente ans qu'on n'avoit point eu de guerre par terre, étoit tel qu'on ne pouvoit faire aucun fonds sur elles; que rien n'approchoit de la faiblesse de leurs principaux Alliés & particulièrement de ceux qui avoient le plus d'intérêt en leur conservation, qui étoient comme un grand corps paralitique,

plus propre à faire tomber ceux qui s'appuyoient sur lui qu'à les soutenir ; Car sur cela je croy que chacun tombera d'accord que rien ne peut-être comparé à ce jeune Prince, qui tel que je viens de vous le représenter fit changer aussi-tôt la face des affaires, dont un autre que lui auroit apprehendé seulement de se mêler. Par où il commença se fût de rassurer le Conseil même & de tâcher à lui faire prendre courage : On écoutoit des propositions de paix qui n'étoient pas moins désavantageuses au bien de l'Etat, que honteuses à sa gloire : il empêcha qu'on ne les écoutast davantage, & disposa les membres du Conseil à hazarder plutôt tout, que de recevoir un parti si infâme. Pour ce qui est du peuple, le nom seul du Prince fit qu'il devint tout d'un coup tout autre qu'il n'étoit avant son élection, s'étant laissé persuader aisement, que comme un Guillaume Prince d'Orange avoit formé leur Etat, un autre Prince du même nom étoit destiné à le rétablir, en quoi il y eut assurément quelque chose de surnaturel & de divin. Mais sans entrer là dedans, il est cer-

rain que cet esprit de courage que le Prince inspira , tant aux Magistrats , qu'au peuple , fut le salut du Pais. En effet dès ce temps-là les choses reprirent leur train , les Conseils se rassemblèrent , & le peuple voyant le Prince revêtu d'une pleine autorité pour cette fois , & pour la paix & pour la guerre , commença à se reposer & à dormir en repos. On ne tarda gueres cependant qu'on ne remarquast combien fidèlement le Prince recherchoit le bien du pais , au prejudice du sien propre ; car il rejetta toutes les propositions de paix qu'on lui fit , par ce qu'elles étoient contre le bien de la Patrie , quoi qu'elles lui fussent fort avantageuses. (Vous sçavés si j'ay de bons mémoires de cela.) Il refusa entr'autres la souveraineté de la principale ville qui lui fut offerte par une deputation solennelle , se contentant de l'autorité que ses Ancestres avoyent si long-temps possédée avec tant de gloire , parce , disoit-il , qu'il sçavoit qu'il y a furieusement à risquer pour ceux qui pensent à avancer leur autorité en changeant les loix & les privi-

leges établis depuis long-temps dans un pais, & qu'agir selon ces maximes est une chose également injuste & dangereuse; Ce fut par où il commença à paroître dans le monde, c'est-à-dire avec tous les desavantages qu'un Prince aspirant à la veritable gloire pouvoit avoir, puisqu'il n'avoit rien où il pût prendre confiance qu'en la bonne cause qu'il défendoit, au secours de la providence qu'il attendoit, & à sa sincerité & à son courage. La suite répondit à de si beaux commencemens, & en tres-peu de temps usant d'une conduite & d'une force qui n'ont jamais rien eu qui les egallât, il scût remettre cet Etat de son desordre & de sa ruine, en reprenant à main armée quelques places, & en obligeant l'ennemi d'abandonner toutes celles qu'il avoit conquises avec tant de facilité. Il est vray qu'il ne vainquit pas toujours, mais outre que son armée étoit inferieure en toute maniere à celle de l'ennemi, & que les Alliés chés qui la guerre se faisoit avoyent si peu de soin d'entretenir de bons magazins & de fournir son armée de provisions, qu'il n'étoit pas maître

de se poster comme il auroit voulu, ce qui étoit cause qu'il ne pouvoit pas bien prendre ses avantages, & que souvent ce qui le menoit étoit la seule nécessité : quand il n'auroit fait autre chose, que d'arracher une victoire des mains du plus grand Capitaine de ce siècle, de se présenter à la veüe d'un grand Monarque avec une armée beaucoup inferieure à la sienne, quand l'autre ne se vouloit pas risquer, & de conduire toutes choses en sorte que l'armée des Hollandois devint visiblement plus forte que celle des François, qui sembloit n'avoir été nourrie que de conquestes, & enfin de continuer la guerre, tant qu'un Prince qui avoit sacrifié le repos de l'Europe à sa gloire, se trouva tres-heureux de pouvoir venir à un traité de paix à faire sur les terres de l'ennemi, je veux dire icy, puis qu'il n'y a point de machines qu'ils ne fîst remuër pour l'obtenir, se servant pour cela de la Mediation de quelques Princes & de la jalousie de quelques autres ; Je suis persuadé que la posterité aura de la peine à le croire, & doutera entendant parler de tant de

grandes choses, qu'on ait voulu donner en sa personne l'idée d'un heros, sans se mettre en peine de dire la verité. Quoi que c'en soit toutes les places de dessus le Rhin, qui appartenoient à cet Etat, & à leurs voisins, avec plusieurs autres en Flandres, étant renduës, ces Provinces se voyent presentement revenueës par son heureuse conduite à leur premier état de paix & de seureté, étant regardées outre cela, malgré quelques cicatrices qui leur restent encore de leurs playes, comme le boulevard de la Chrétienté contre les frayeurs qu'on pourroit avoir d'une Monarchie universelle, & comme les dépositaires de la paix & de la liberté de l'Europe.

Icy se trouveroit un champ admirable de parler, & cela en demeurant toujours dans les termes d'un sincere historien, & sans donner dans le fatras d'une fausse éloquence, ou d'une Rhetorique forcée, & par consequent icy se trouveroit de quoi faire un ouvrage qui surpasseroit de bien loin tous les Panegiriques mercenaires qui sont aujourd'hui si fort en usage, & qu'on ne

sçauroit excuser qu'en ce qu'il est ne-
 cessaire que de petits Diamants, ou des
 Diamants faux soyent mis en œuvre
 pour avoir un peu de prix ; Au lieu que
 les grands & veritables s'estiment par
 eux-mêmes & sans l'aide de qui que ce
 soit. Je finirai par là, tant parce que je
 ne saurois finir par un plus bel endroit,
 que parce qu'il me feroit mal de passer
 à un autre sujet, qui, si grand qu'il fût,
 ne pourroit qu'être infiniment au des-
 sous de celui que je viens de traiter ;
 d'ailleurs il y auroit de la temerité à
 m'arrêter trop long-temps sur un sujet
 qui m'échauffe peut-être un peu trop..
 Ainsi sans autre façon, je suis.

A Nimegue ce 20.

May 1686.

*Comme on achevoit l'impression de ce
 Voyage, j'ay reçu une lettre en laquelle
 j'ay trouvé une Critique qui m'a paru di-
 gne de voir le jour ; elle regarde quelques
 caracteres dont j'ay parlé dans ma qua-
 trième lettre, que j'ay dit avoir vûës au-
 tour d'une Croix dans les Catacombes de
 Naples, & est d'un Milord non moins con-*

siderable par son sçavoir & par sa pieté, que par sa naissance; elle auroit été mieux dans le corps de l'ouvrage par bien des raisons, mais comme cela n'a pû se faire, j'ay cru qu'il valoit mieux le mettre en cet endroit que de ne la point mettre du tout. Au reste je n'y changerai rien, & ce sont les termes de l'Auteur: Pour ce qui est, dit-il, de vôtre quatrième lettre où vous parlés de quelques caractères qui sont à l'entour d'une Croix dans les Catacombes de Naples, je prendrai la liberté de vous dire ce que j'en pense qui est tel. Comme l'Eglise Greque a eu cette coûtume qui dure jusqu'à ce jour, d'imprimer sur le pain de la Sainte Cene, avant qu'il soit consacré, quasi les mêmes lettres qui se lisent autour de la Croix en commemoration de la victoire de N. Sauveur Jesus Christ & peut-être de la vision du grand Constantin, sçavoir ceux-ci

IC XC

que nous entendons NI KH

pour dire, Ἰησοῦς Χρῆς Xpl̄s & Νικητὴς Ἰατρ̄ Ktés Hpt̄, ou plutôt, Ἰησοῦς Χρῆς Xpl̄s & Νικητὴς Nkt̄.

Je ne doute point que les lettres Ca-

pitales que vous avez remarquées autour de la Croix ne doivent s'entendre par rapport à ce point de la doctrine Chrétienne si consolant qui regarde la victoire que nôtre Sauveur a remportée sur la mort, & qu'elles ne doivent être ainsi lûës : *Inrēs Cerni Xēto Thū ou, Thū Nixā.* Car les premiers Chrêtiens ont bien estimé autrement que les Chrêtiens d'aujourd'hui cette devise, *Deus vincit, Christus Imperat, Servator regnat.* L'usage de tels caractères en l'honneur du tres-saint IHS. étant fort ancien chés les Chrêtiens, comme cela paroît par cette inscription *IXTH* qui se voit sur une medaille de l'Enfant Jesus qui se trouve parmi les raretés du Roy de France, au rapport de *Jean Rutgens var. Lect. lib. primo cap. primo* aussi-bien que par l'emblematique *IXTHVS*, qui fit soupçonner autrefois les Orthodoxes de ressembler aux Idolâtres Babyloniens & d'adorer un poisson, quoi qu'ils n'adorassent que le vray Dieu, mais qui pour lors étoit inconnu.

R E M A R Q U E S

Faites par un Homme de qualité sur
la Suisse & l'Italie.

P R E F A C E.

UNe personne qui tient un rang considerable dans le monde , Italien d'origine , qui doit bien connoître l'Italie pour y avoir demeuré long-temps , ayant entendu dire que je donnois au public quelques reflexions que j'avois faites sur l'état present de ce Pais , envoya il y a quelques jours à un de ses amis le memoire qui suit , le priant de me le communiquer , parce que je n'ay aucun commerce avec lui : Et je n'ay garde de manquer à vous en faire part, car ses observations étant entierement conformes aux miennes , ce ne m'est pas un petit avantage de me trouver appuyé dans ce que j'ay mis en avant , de l'autorité d'une personne , dont le merite est si universellement reconnu ; que s'il m'étoit permis de le nommer , son nom seul donneroit du credit à mes observations , & les feroit recevoir par tout, les trouvant

conformes aux siennes. Mais parce que je n'ose dire son nom sans sa permission, & qu'il est dans un lieu éloigné, d'où son ordre ne pourroit venir que tard, voici son memoire tel qu'il l'a envoyé & en la même langue en laquelle il l'a écrit. Cependant en me piquant d'une grande conformité avec l'Auteur de ce memoire, je veux bien vous avertir que nous differons lui & moi en deux choses, premierement quand il fait mention de la taxe que le Pape a mis sur le bled, il ne dit rien d'une chose que j'ay remarquée, c'est que la mesure du Pape pour vendre est la cinquième partie plus petite que celle qu'il a pour acheter. Secondement ce qui est plus considerable, est sur ce qu'il dit du changement que le Pape d'aujourd'hui apporte a l'argent de la Banque, qui quoi qu'il ne differe pas beaucoup de ce que j'en ay dit, n'est pas pourtant justement la même chose, en ce qui regarde sur tout la maniere de faire la chose, que nous avons diversement representée : mais comme nous differons en cela, je peux dire aussi que ce sont là les deux seuls endroits dans lesquels nous ne nous rencontrons point ; & sur le dornier, je vous diray que j'avois d'abord

conçu la transaction de la même manière que l'a représenté l'auteur du mémoire, mais j'ay changé de sentiment & l'entretien que j'eus dans la suite avec une personne qui a vécu long-temps dans les pays de la domination du Pape, & qui a eu beaucoup de part à ces sortes d'affaires, qui m'ayant dit la chose autrement, j'ay crû devoir suivre plutôt ce qu'il m'en a dit, que le bruit commun de Rome où se peut arrester jusqu'ici les Etrangers. Au reste ce mémoire auroit été plus ample si l'auteur n'avoit été retenu à parler du gouvernement de Venise par quelque considération.

F I N.

REMAR-

R E M A R Q U E S

Sur la

S U I S S E.

ON est fort surpris quand on sort de France, qui est un fort bon pays, & qu'on entre en Suisse qui n'est pas à beaucoup près si fertile, de voir cependant une si grande difference entre le peuple de France & celui de Suisse. Le peuple en France, & sur tout les paisans, sont assez pauvres, & la plus part reduits à une grande misere. Le peuple en Suisse n'est pas à la verité fort riche, mais il n'y en a guere, non pas même les paisans, qui soyent miserables; la plûpart ont de quoi vivre de leur travail, & des fruits que la terre produit. On voit en France par tout, même dans les meilleures villes, une infinité de Mendians, & l'on n'en voit presque point du tout dans toute la Suisse. Les maisons des paisans en France sont tres-chesives, & l'on n'y trouve pour tous meubles

que quelques méchans liëts, des chaises de paille, des écuëlls de bois & de terre. En Suisse les païsans ont dans leurs maisons de bons liëts de plume, de bonnes chaises, & des meubles non seulement pour leur nécessité, mais encore pour la commodité, des vitres dans leurs fenestres, dont il n'y en a pas une de cassée & du linge fort propre & fort blanc tant pour les draps de liët que pour l'usage de la table.

Touchant le païs des GRISONS.

LE païs des Grisons est un païs beaucoup plus sterile que la Suisse, parce qu'il est presque tout entier dans des montagnes qui ne produisent rien du tout. Cependant comme le luxe en est entierement banni, & que les habitans sont tous extremement laborieux, on n'y voit point de miserables, & ils sont tous fort à leur aise, & il y a un bon nombre de Gentilhommes qui possèdent de grands biens. Le Gouvernement y est entierement populaire. Il n'y a dans tout le païs que trois ou quatre Terres No-

bles. Tout le reste sont des Domaines qu'on peut bien appeller Terres Nobles, parce qu'elles ne doivent & ne payent quoi que ce soit. On ne paye absolument rien pour l'entrée dans le pais d'aucune sorte de denrée ni de marchandise, non plus que pour la sortie du pais. Chacun y jouit pleinement du fruit de son travail & des revenus de sa terre. Le Vin, quoi que porté sur des chevaux de bâts pendant 4 ou 5 journées, ne coûte pas tant que dans la plûpart des endroits d'Italie ou de France, où il croit en abondance. Il y a des villages dans les hautes montagnes de 150 ou 200 maisons, où il ne croit aucun grain : mais seulement fort peu d'herbe, où il y a plus de trois ou quatre cent chevaux de charge que les païsans employent à porter les marchandises, dont il tirent un si grand profit qu'ils vivent fort à leur aise, & ne manquent d'aucune chose pour la necessité & la commodité de la vie. Les Hostelleries de ces Montagnes y sont tres bonnes. On y trouve toujours outre de tres-bon Pain & Vin, grande quantité de Gibier ou Venaïson, sui-

vant la saison , de bonnes Truites , de fort bonnes Chambres & de bons Liets, suivant la coûtume du pais. Dès qu'on sort du pais des Grisons , & qu'on entre dans le Comté de Chiavenne , on commence à parler Italien corrompu. Quoi que le pais soit beaucoup plus fertile , le peuple & les paisans n'y sont pas si à leur aise que dans le pais des Grisons , parce que les habitans sont plus paresseux , & l'on commence à y voir des pauvres qui ne vous abandonnent jamais dans toute l'Italie.

Touchant le Bailliage de LUGAN.

IL y a au de là des monts quatre Bailliages qui étoient autrefois partie du Duché de Milan. Louis XII. en perdant ce Duché, donna ces Baillages à quelques Cantons Suisses. Ces Bailliages sont Lugan , Lucarno , Mendris & Belintson. Je ne parleray à présent que du seul Bailliage de Lugan qui comprend quatre vingt & dix-neuf Villages. Il s'en faut beaucoup que le Terroir de ce Bailliage non plus que des autres , soit si bon que celui du Mi-

lanois auquel il touche. Cependant tous les Villages de ce Bailliage sont fort peuplés. La terre y produit beaucoup, parce qu'elle est cultivée, & tous les habitants y sont fort à leur aise. On n'y voit aucun Mendiant, ni aucune marque de misere. Toutes les maisons sont bonnes, bien basties & bien entretenues. Le Terroir du Milanois est assurément un des meilleurs de toute l'Italie, il produit, en abondance du vin, du bled, de l'huile, une tres-grande quantité de soye, & generalement parlant toutes sortes de fruits. Il y a même d'excellents pasturages pour le Bestail. Cependant il s'en faut beaucoup que les paisans ne soyent si fort à leur aise que dans le Bailliage de Lugan, & on y voit en plusieurs endroits des terres incultes, & le pais n'est pas à beaucoup près si peuplé que l'est celui du Bailliage de Lugan. On ne peut alleguer autre raison de cette difference sinon, que le Milanois est sous la domination d'Espagne, que le peuple y est chargé d'impôts, de subsides & de tailles qui le rendent miserable, au lieu que le peuple de Lugan est sous

la domination des Suiffes, qui ne leur imposent aucune taille ni subfide.

Remarque touchant les L A C S.

JE ne fçay fi dans tout le Royaume de France, tel qu'il étoit il y a trente ans, il se trouvoit aucun Lac, finon peut-être quelqu'un dans les montagnes du Dauphiné. Depuis le Lac de Jour jusques au Lac de Garde, qui est à Defenesan, entre Bresse & Veronne dans l'Etat de Venise il y a un tres-grand nombre de Lacs: un des plus confiderables de tous, c'est le Lac de Geneve, après le Lac de Neuchastel, le Lac d'Yverdun, le Lac de Morat, le Lac de Bienne, le Lac de Zurich, le Lac de Lucerne, le Lac de Constance, le Lac de Valestat, & un grand nombre d'autres dans les montagnes de Suisse. Il y a au delà des monts le Lac de Come fort grand & confiderable: le Lac de Lugan, le Lac Major qui a plus de 60 mille de long, & enfin le Lac de Garde. Tous ces Lacs sont remplis de tres-bon poisson & sur tout de Truite. Mais dans le

Lac de Garde il se trouve un poisson excellent qu'on nomme Carpion, incomparablement plus delicat que la Truite & que le Saumon : mais ils ne sont pas si grands, les plus grands qu'il y a ne passent pas quinze livres. Je ne sçay s'il y a aucun endroit de l'Europe où dans une si petite espace il se trouve un si grand nombre de beaux Lacs que ceux que je viens de marquer.

Touchant le Duché de FERRARE.

LE Duc de Ferrare n'a jamais été qu'un petit Prince, parce que son Etat n'est pas fort grand. Cependant il y a eu plusieurs Ducs qui regnoient il y a 150 ans & depuis, qui faisoient belle figure & tenoyent un rang considerable parmi les Princes d'Italie. Leur Etat étoit extrêmement peuplé. Et comme le Terroir est fort fertile & bien cultivé, le Prince tiroit des revenus considerables de son Pais & avoit une fort belle Cour. Depuis que ce Duché est devolu au Saint Siege par la mort du dernier Duc de Ferrare qui ne laissa point d'enfans

masses , cet Etat est entierement dépeuplé. La pluspart des terres sont en friche , & les maladies regnent toutes les années dans ce Duché faute d'habitans. Il y avoit autrefois dans Ferrare du temps de leurs Ducs plus de cent mille habitans. Il n'y en a pas à present quinze mille. L'herbe croit dans les ruës & la plus grande partie des maisons sont vuides. Le Polesino est un des meilleurs terroirs d'Italie. Ce que les Venitiens en possèdent est tres-bien cultivé & fort peuplé , & c'est une de leurs meilleures petites Provinces. Dèsque vous avez passé le grand bras du Po , qu'on appelle le Lagoscouro qui fait la separation de la partie du Polesini qui appartient aux Venitiens d'avec celle qui appartient au Pape , quoi que le terroir de l'une & de l'autre partie soit entierement semblable , vous voyez en friche la plus grande partie des terres du Polesini de l'Etat Ecclesiastique. Vous voyez l'herbe secher & pourrir sur les prez parce que personne ne prend le soin de les faucher , & vous passez dans de grands villages dont les maisons sont

épaves desertes, & où il n'y a pas un seul habitant. On a de la peine à croire comment il est possible qu'en moins de 80 ans un Etat si peuplé & si fleurissant soit entièrement ruiné & presque dépeuplé. Ce qui fait voir qu'il n'y a point de domination plus malheureuse pour les sujets que celle des Prestres.

Touchant l'Etat de BOULOGNE.

SI les Papes avoyent pû se rendre maîtres de Boulogne, comme ils ont fait de Ferrare, ils l'auroyent reduite dans le même état de misere; mais Boulogne a conservé toujours ses Privileges & son gouvernement civil par les Gonfalonniers qui la gouvernent. Ils ont le droit d'envoyer des Ambassadeurs au Pape qui jouissent des mêmes prerogatives des autres Ambassadeurs des Etats & Princes libres. Le Pape ne peut confisquer les biens d'aucun sujet de l'Etat de Boulogne, pour quelque crime que ce soit. Il en arrive ce grand mal par accident qu'il n'y a point de Pais ou les assassi-

nats soyent plus frequens. Ceux qui en font les auteurs se sauvent dans une Eglise après les avoir commis, comme dans un asyle inviolable, d'où les Legats ne sçauroyent les tirer pour les faire punir : ou bien ils se retirent à la Campagne dans quelque lieu fort, ou sur les terres de quelqu'autre Prince où ils sont dans une entiere seureté : ils y demeurent jusqu'à la fin de la Legation du Cardinal, & puis ils s'accommodent avec le Successeur, qui pour une piece d'argent leur fait grace, comme il en a le pouvoir, de tous les crimes & assassinats qu'ils ont commis. D'ailleurs tout le peuple de l'Etat de Boulogne est fort heureux & vit dans une grande abondance, parce que le terroir en est extremement fertile & qu'il ne paye rien au Prince.

*Remarques sur l'Etat du Grand
Duché de T O S C A N E.*

IL y a dans ce grand Duché trois Villes considerables, Florence, Pise & Sienne. Tous ceux qui ont lû l'Histoire d'Italie sçavent, que Pise étoit autrefois une Republique tres-puif-

sante, que le Commerce y étoit tres-florissant, & qu'il y avoit un tres-grand nombre de Citoyens tres-riches. Il n'en faut point d'autre preuve que ce qu'on lit, que dans une certaine occasion cent Citoyens armèrent chacun une Galere à leurs dépens qu'ils entretenrent durant toute la guerre. On sçait les grands exploits qu'ils ont faits dans le Levant par leurs flotes & qu'ils ont résisté long-temps au Duc de Florence qui enfin les subjuga avec le secours des armes d'Espagne. La ville de Pise est une des grandes & belles Villes d'Italie. Les bâtimens en sont beaux & superbes, aussi-bien qu'une de ses Eglises avec toutes ses dépendances, qui est une des plus belles de toute l'Italie. Elle est bastie sur la Riviere d'Arne qui la separe par le milieu, qui porte de grands bateaux & qui va de là se décharger à Ligorne dans la mer qui n'en est éloignée que de douze mille. C'est assurément une des Villes de toute l'Italie la mieux située pour le Commerce. Aussi il y fleurissoit extrêmement lors qu'elle étoit en Republique. A present non

seulement la Ville, mais tout le Terroir est entierement depeuplé. Il y avoit dans la Ville, à ce que disent ceux qui en ont écrit plus de cent cinquante mille habitans, il n'y en a pas à present douze mille. L'herbe croit dans la pluspart des ruës & des places. La plus grande partie des maisons sont vuides & desertes. J'ay été dans un beau & grand Palais qui ne coûtoit que six pistoles l'année de louïage. La plus grande partie des terres sont en friche, & l'air presque par tout y est fort mal sain à cause du petit nombre d'habitans. Le Duc de Florence a crû qu'il ne pouvoit s'assurer la domination de cette grande Ville qu'en la dépeuplant & en ruinant entierement le Commerce qui l'avoit renduë si puissante, au lieu qu'à present il n'y en a absolument point du tout. La ville de Sienne étoit aussi autrefois une belle Republique, remplie d'un grand nombre de maisons nobles, riches & puissantes, depuis que le Duc de Florence l'a reduite sous sa domination il a ruiné la plus grande partie des maisons des Gentilhommes

dont plusieurs se sont retirez en France, ou dans les Etats de quelques Princes d'Italie. Quant à la ville de Florence elle est aussi extrêmement décheüe depuis qu'elle est sous la domination de la maison de Medecis. On voit par l'Histoire de Machiavel & d'autres Autheurs Italiens, qu'il y avoit, lors qu'elle étoit en Republique, trois fois plus d'habitans qu'il n'y en a à present. Quoi que le séjour du grand Duc & de sa Cour devroit la faire fleurir, il s'en faut beaucoup qu'elle n'ait le lustre & la splendeur qu'elle avoit du temps qu'elle étoit Republique.

*Remarque touchant le Gouvernement
temporel du P A P E.*

IL n'y a assurément guere de Peuples qui soyent plus misérables que ceux qui vivent sous la domination du Pape. La plupart des Etats de ceux-là même où il y a le plus de subsides & d'impositions n'en ont point mis sur le bled & sur les grains dont on fait le pain, parce que personne ne

s'en peut passer, non pas même les plus misérables. On a cette humanité pour le bien de tous le peuples de ne mettre aucune subside sur le pain, parce que c'est une nourriture commune & absolument nécessaire, même aux plus misérables; au lieu qu'on ne fait point de scrupule de mettre des impositions sur le Vin & sur les autres denrées, parce qu'elles ne sont pas si nécessaires que le pain. Le Pape ne fait point de scrupule de mettre une imposition fort grande sur le Bled & sur le pain dans tous ses Etats, à la reserve de ceux qui ont conservé leurs Privileges. Ce fut Dona Olympia qui durant le Pontificat d'Innocent X. commença à mettre une imposition sur le Bled, & à faire une Ordonnance qui a ruiné la plus grande partie des Grands Seigneurs & des Gentils-hommes de l'Etat Ecclesiastique dont les revenus sont en Bled. Tous les Papes qui ont régné depuis le Pape Innocent ont trouvé un si grand avantage de cette ordonnance de Dona Olympia, qu'ils l'ont toujours continuée depuis, & qu'encore à present elle fait une grande partie des re-

venus de la Chambre Ecclesiastique. Voici en quoi consiste cette Ordonnance. Il n'est permis à qui que ce soit de vendre du Bled aux Etrangers ; il faut que tous ceux qui en ont le vendent à un certain prix à la Chambre Ecclesiastique : C'est - à - dire tout au plus à la moitié du juste prix , & la Chambre Ecclesiastique le revend au double. Comme en Italie il n'y a personne ni dans les villes , ni même à la campagne qui fasse cuire du pain pour son propre usage , chacun est obligé de l'acheter des Boulangers établis par la Chambre. Dans les villages ou dans les bourgs il n'y a qu'un seul Boulanger établi par la Chambre pour faire & vendre le pain. Ce Boulanger est obligé de prendre le Bled de la Chambre à un certain prix & de faire le pain d'une certaine qualité & poids & de le donner pour un certain prix. Dans les grandes villes comme à Rome il y a un grand nombre de Boulangers qui sont tous obligez d'acheter de la Chambre Ecclesiastique une certaine quantité de bled pendant une année qu'ils payent , par exemple , à dix écus la salme,

lors que la Chambre l'a acheté à cinq des particuliers. Au commencement de l'année on oblige tous les Boulangers, de prendre la même quantité de bled pour l'année courante, quoi qu'ils en aient encore de reste beaucoup de celui de l'année passée. Ils le rendent à la Chambre qui ne leur en donne que cinq écus & on leur revend encore le même bled à dix écus la Salme. Je ne crois pas qu'il y ait aucun état au monde qui tire un si grand profit du bled sur les sujets que le Pape en tire de tous ses Etats. C'est ce qui a causé en partie la ruïne de l'Etat Ecclesiastique depuis environ trente années que cette ordonnance est établie. L'Etat s'est dépeuplé, on laisse la plus part des terres en friche parce qu'il ne vaut pas la peine de cultiver les terres dont la plus grande partie du profit revient au Pape. En voyageant sur les terres de l'Etat Ecclesiastique dans la Romagne & entre Rome & Naples, on void de grandes campagnes toutes incultes. Un voyageur passant par les terres d'un Prince Romain lui dit au retour de Naples que s'il vouloit il lui feroit

venir des païsans pour cultiver ses terres, s'imaginant que c'étoit faute de laboureurs qu'on les laissât en friche. Ce Prince répondit qu'il ne manqueroit pas de gens pour cultiver ses terres; Mais que comme l'on étoit obligé de vendre tous les grains à la Chambre pour un prix fort bas, on n'en tiroit pas la dépense qu'il falloit faire pour la culture.

*Touchant la Réduction des Interests
dûs par les MONTS
de ROME
de 4 à 3 pour cent.*

CHacun sçait assez ce qu'on appelle en Italie & sur tout à Rome les Monts, c'est à peu près comme les rentes de la maison de Ville de Paris. Des Papes ayant besoin d'argent ont pris des grandes sommes des particuliers par emprunt avec promesse de leur donner quatre pour cent d'Interest. C'est ce qu'on appelle à Rome l'établissement du Mont, c'est-à-dire la creation de certains Officiers & l'assignation de certaines rentes pour

le payement de ceux qui avoyent presté de l'argent au Pape. Le Pape à present regnant voyant la Chambre engagée à payer toutes les années je ne sçay combien de millions d'écus Romains d'intérêt à ceux qui avoient presté de l'argent sur ces Monts, résolut de tacher de la dégager en partie d'un si gros Intérêt, & ayant pour cet effet amassé quelques millions d'écus Romains, il fit dire à ceux qui avoyent de l'argent sur ces Monts qu'ils devoient venir prendre leur capital, à moins qu'ils ne voulussent se contenter du trois pour cent pour l'Intérêt, au lieu de quatre qu'ils en avoyent auparavant. Comme il n'y a absolument point de Commerce dans tout l'Etat Ecclesiastique, que les terres n'y rendent presque rien, & que les Terres Nobles se vendent jusqu'au dernier 50 ou 60 tous ceux qui avoyent de l'argent sur ces Monts ne sçachant où l'employer, ni comment le faire valoir, l'ont laissé sur ces mêmes Monts & se sont contentez de trois au lieu de quatre pour cent qu'ils avoyent auparavant. Ainsi tout le monde a perdu le

quart de son revenu, & la Chambre a gagné tout d'un coup je ne sçay combien de millions d'écus tous les ans par le retranchement d'un pour cent.

Il n'est pas croyable les sommes immenses que le Pape a recueillies par le retranchement de je ne sçay combien de dépense superfluë & par l'extinction de plusieurs charges qui avoyent de gros appointemens de la Chambre Ecclesiastique & par d'autres moiens. Ceux qui en sont informés assurent que tous les subsides que le Pape a donnés à l'Empereur & au Roy de Pologne pour la guerre contre le Turc, ne font pas la trentième partie de l'argent qu'il a amassé. Outre qu'il a payé beaucoup de dettes de la Chambre qui n'étoient point assignées sur des Monts. Il ne faut pas oublier de parler de la vilenie & de l'incommodité des hostelleries, sur tout dans la Toscane, dans la Romagne, & entre Rome & Naples.

On peut faire un bon article de la prodigieuse quantité des biens des Ecclesiastiques dans le Royaume de Naples, de la grande quantité de Vases, de

Vaisseaux, de Statuës d'argent qu'il y a dans les Eglises, de la somptuosité des richesses, des paremens d'hostels & de tous les habits des Prestres. On peut faire là-dessus une remarque fort importante, que si le Roy d'Espagne ne trouve moyen d'empêcher que les Ecclesiastiques ne continuent à faire de grandes acquisitions de terres, ils seront bien-tôt maîtres de la plus grande partie du Royaume de Naples, comme dès à present ils ont plus de la moitié des fonds de terres sans conter ce qu'ils tirent d'ailleurs pour le service des Eglises, pour les Messës, pour les Bâtemes, pour les Enterremens, pour les Mariages, pour les Confessions, pour les Indulgences, & pour les Legs qu'on leur fait par Testament.

On a fait des Remarques fort à la hâte dont l'Autheur pourra peut-être faire quelque usage. Je sçay des contes fort plaisans des Jesuites de Naples à qui un Prince de Salerne ayant donné la moitié d'une grande Maison qu'il avoit à Naples, on avoit gravé en grosses Lettres sur le frontispice de cette Maison qu'elle avoit été donnée à ces

Jesuites par ce Prince. Depuis peu d'années les Jesuites ont depossédé les heritiers du Prince de Salerne , (qui leur avoit donné la moitié de cette maison) de l'autre moitié dont ils jouissoient , & ont effacé l'inscription qui étoit au dessus de ladite maison : Le tout par bon arrest de Justice. Dans le commencement de l'établissement de la Compagnie des Jesuites, les Chartreux de Naples , qui sont fort riches leur assignerent une pension annuelle de plusieurs milliers de Ducats. Depuis quelques années les Chartreux ayant vû que les Jesuites s'étoient fort enrichis ont voulu retirer leur pension. Les Jesuites en ont plaidé , & ils ont obtenu par arrest de Justice qu'elle leur seroit continuée. Les Jesuites ont une tres-grande quantité de Terres Nobles dans le Royaume de Naples. Tout les Religieux de quelque ordre qu'ils soient qui ont des maisons à Naples on le droit d'acheter à droit & à gauche toutes les maisons qui touchent les leurs jusques au bout de la rue , afin de faire de leur maison une Isle. Ils n'ont pour cet effet qu'à

payer le prix de la maison au propriétaire , non pas selon sa valeur , mais suivant le prix du dernier Contrat de vente qui aura été fait de quelques maisons il y a 50. 60. jusqu'à cent ans , qui est venuë de Pere en Fils par succession jusqu'au dernier possesseur.

On pourroit faire plusieurs remarques fort considerables sur les diverses manieres dont les Ecclesiastiques de ce Royaume se servent pour attraper le bien des Seculiers.

A D D I T I O N.

DE puis que la premiere Edition de cet ouvrage a paru, un Abbé a écrit une lettre de Rome à l'Illustre M. Baile , où il reproche à M. Burnet en termes durs & pleins de fiel , qu'il a fait une description magnifique des *Catacombes* de Naples qui ne furent jamais , & qu'il a pris pour des *Catacombes* un certain passage creusé dans le Roc qui conduit de Naples à Pouzol , & au *Lac de Diane*. Voila , dit-il , cette belle découverte qui est échapée à tant d'autres , au grand étonnement de M. Burnet. Il le reprend aussi sur ce qu'il a soutenu que les *Catacombes* de Rome étoient destinées pour la sepulture des payens , & que les Chrétiens s'en approprierent l'usage dans le 5. siecle. Sa raison est , que ces *Catacombes* n'étoient autre chose que (*Arenaria*) des lieux d'où l'on tiroit le sable

pour les édifices, & que les Chrestiens s'assembloient & inhumoiert leurs morts dans ces lieux souterrains pendant la persecution. Les tombeaux, selon luy, y sont dans un si bel ordre, que les os n'y sont pas même confondus, comme on l'a fait voir dans un livre intitulé, *Roma subterranea*, & les corps des Martyrs y sont distinguez des autres Chrestiens par des palmes, des phioles de sang & d'autres marques de leur martyre. D'où il conclud que M. Burnet n'a pas dû affirmer, que l'on distribue par tout l'Univers comme de saintes reliques, les os des esclaves Romains & de la plus vile populace, qui s'y sont confondus avec ceux des Chrestiens.

Quoy que M. Burnet ait été maltraité dans la lettre qu'on a écrite contre luy, il se contente, sans marquer ses ressentimens, de dire que l'Auteur de la lettre n'est pas tres-bien instruit de ce pays là, puisqu'il écrit le *Lac de Diane*, au lieu d'*Aviane*: qu'il n'a pû confondre la route de Naples à Pouzol avec de prétendues Catacombes, puisqu'il a donné une description particuliere de ce chemin de Pouzol, differente de ces Catacombes: qu'à l'égard de celles de Rome, ce ne pouvoient estre les *Arenaria* des Romains, puis qu'elles sont creusées dans les Rochers, d'où le sable ne se tire point: que d'ailleurs les Chrestiens n'auroient pû ranger leurs tombeaux dans un si bel ordre pendant le feu de la persecution, puis qu'on les pouvoit si aisement découvrir dans des lieux qui servoient à l'usage public: que ces Catacombes sont comme une grande ville souterraine qui occupe trop de terrain, pour s'imaginer que les Chrestiens eussent eu le temps & la liberté de les creuler: que c'estoient sans doute les sepulchres

publics des Romains, où chaque famille Romaine avoit sa niche ou son tombeau. Enfin pour tout éclaircissement, on adjoute la réponce qui suit écrite de Rome le 3. Avril dernier.

PUIS que vous serez bien aise d'apprendre tout ce que j'ay observé au sujet des Catacombes, je vous diray, Monsieur, que vous auriez esté satisfait là-dessus dès le precedent ordinaire, sans qu'ayant appris qu'on en avoit découvert depuis peu qu'on disoit avoir quelque chose de singulier, je pris ce delai pour tascher de les voir, afin de vous en informer tout d'un temps. Mais Mr. Auxout que nous menâmes malheureusement avec nous, en dissuada l'Abbé Fabretti, avec qui il étoit dans un autre carrosse, & luy fit prendre à mon insceu la route de celles qui sont à deux milles hors de Rome par delà la porte de Saint Sebastien, où il avoit la curiosité de voir quelques nouveaux labyrintes qu'il n'avoit point encore vûs, & où il y avoit quelques voûtes & quelques Chapelles assez bien faites. Cependant nous n'en vismes qu'une partie, l'Abbé n'osant pas nous mener jusqu'à d'autres, qu'il dit être pleines de peintures, parce qu'il apprehendoit de s'égarer, n'ayant point amené de guides, à cause qu'il n'avoit pas prévu que Mr. Auxout le persuaderoit de venir à celles-cy, dont le terrain paroist un peu plus solide que de celles de Sainte Agnès. La hauteur des galeries en est d'environ quinze pieds, & j'y ay compté jusqu'à sept rangs de niches l'un sur l'autre. Les allées n'ont que deux pieds jusqu'à deux pieds & demy de large, tant pour épargner le terrain, que parce qu'étant assez peu solides, les voutes tomberoient toutes infailliblement, si leurs jambages étoient plus éloignez: ce qui n'a pas laissé d'arriver en beaucoup d'endroits, parce que la
pluye

pluie y pénétre aisément : & cela a confondu les divers estages de toutes ces Catacombes-là. Nous ne comptâmes que deux de ces estages dans celles-cy ; mais nous ne descendîmes pas dans celles de dessous , parce que les endroits où elles estoient ouvertes estoient trop embarrassés des ruines de celles de dessus , où nous vîmes beaucoup de niches qu'on appelle *bi-corpi* , parce qu'apparemment on y enterroit ensemble le mary & la femme. Au reste nous vîmes beaucoup de ces niches dont l'entrée est taillée en feuillures , pour y maçonner plus aisément les grandes briques & morceaux de marbre dont ils fermoient la niche quand ils avoient mis le corps dedans. Nous en démaçonnâmes deux , & nous ne trouvâmes dedans que des os qui s'en alloient en poudre. Nous voulûmes aussi lever à une autre niche , (qui ne paroissoit contenir qu'un enfant de dix ou douze ans) un carreau de marbre qui la fermoit : mais l'Abbé n'y voulut pas consentir , disant que c'étoit un Martyr , qu'il faloit laisser reposer , jusqu'à ce que l'Eglise en eût autrement ordonné. On voyoit sur ce marbre une très-mauvaise gravure , qui representoit un oiseau buvant dans un vase , & tout auprès une maniere de palme , qui est le caractère du Martyre , à ce que l'on prétend. Nous y trouvâmes aussi des fragments d'inscriptions Payennes , qui ont servi à boucher ces niches : mais on les a rompues pour les rendre de mesure convenable à cette ouverture , & d'ordinaire ils mettoient le côté écrit en dedans vers le cadavre ; & quelquefois de l'autre côté ils faisoient des inscriptions pour eux , comme j'en ay vu quelques-unes chez Mr. Fabretti qui étoient de fort mauvais goust , de pire Latinité , & accompagnées de figures qui marquoient la profession du défunt , comme des filets , de serpes , & autres instrumens de pêche & d'agriculture.

ture. J'en ay vû une dans l'Eglise de Sainte Agnès qui a une scie. & les noms des Consuls de cette année-là : & toutes ces inscriptions sont assurément de Chrétiens , & selon toutes les apparences , bien plus modernes qu'on ne voudroit faire croire , comme il ne seroit pas malaisé à un bon Antiquaire de le prouver. Mais je n'ay garde d'entrer dans ce vaste champ avec vous , Monsieur , qui avez tant de lumieres & de discernement. Tout ce que je peux vous dire là-dessus , c'est que les gens qui ont tant d'intérêt à sanctifier la plus-part de ces cadavres , s'appuyent principalement sur le fameux passage de Saint Ferôme , qui dit que dans son séjour à Rome il ne prenoit point de plus solide plaisir que de s'assembler aux jours de dévotion dans les cimetières des Martyrs , &c. Ils prétendent encore , que certaine figure de palme (qui ressemble plutôt à une arbrisse de sole ; qu'à cet arbre) est un fort argument. Enfin quand ils trouvent un petit vase maçonné dans le mur , & ayant au fond une espèce de sédiment rougeâtre , ils soutiennent qu'on ne peut plus douter de la vérité de ce qu'ils avancent ; parce que ce vase , disent-ils , est celui dans lequel les Fidèles recueilloient le sang des Martyrs : & avec ces trois preuves ils ne craignent point de mettre ces os sur les autels. Pour le passage de Saint Ferôme , je laisse le soin aux Sçavans de l'expliquer. Pour la palme , supposant que c'en soit une véritable , on ne peut pas trop la produire comme une marque de Martyre. Car outre que ce caractère se trouve en mille monuments des Payens , sur des medailles & sur des lampes Payennes , les Chrétiens ne pouvoient-ils pas la mettre aussi sur leurs tombeaux en signe de victoire contre la mort seule indépendamment du Martyre , & comme venant de dépouiller tout ce qu'ils avoient de mortel ? Enfin pour le vase

qu'ils prétendent avoir contenu le sang du Martyr, ma pensée est qu'il serroit de lampe, dont on avoit tant de besoin, lors qu'on portoit des corps dans un lieu si obscur. Il est vray qu'on trouve dans ces lieux beaucoup de lampes de terre, qu'on ne peut pas douter n'avoir été de véritables lampes : mais ne pourroient-ils pas employer aussi à cet usage de petits vases de verre, comme on fait encore aujourd'buy si communément ? J'y en ay moy-même trouvé une ou deux ; & Mr. de W... en a acheté beaucoup, trouvés dans les mêmes lieux, où il y a dessus des marques de Divinité Payennes : ce qui marque qu'elles n'ont pas été mises là par les premiers Chrétiens. Mr. Tronchin Professeur en Théologie me mande, qu'un sçavant Anglois luy a dit que toutes les marques qu'on trouve sur les niches des prétendus Martyrs, & qui servent de preuve pour en établir la sainteté, sont mises là par les Moines dans ces derniers temps. Mais outre qu'elles ne paroissent pas nouvelles, je croy que si c'étoit une invention tendante à cette fin-là, on auroit mis des caractères moins équivoques que ceux-cy, & même qu'on trouveroit bien plus de corps saints qu'on ne fait, n'y en ayant quelqu'un qu'un ou deux en plus d'un mille de chemin. Du reste à l'égard du sediment rougeâtre qui est au fond, & qu'ils prennent pour du sang, ne sçait-on pas que la pouzzolane qu'on tire de là est rougeâtre ? Quand j'ay objecté sur tout cela, que les premiers Chrétiens étoient trop pauvres, trop peu, & trop persécutez, pour faire de si grands ouvrages : on m'a répondu, qu'ils étoient tous caveurs de pouzzolane, arenarii ; & qu'ainsi en faisant leur mestier ils travailloient & à leur sepulture : & à se faire des lieux cachez pour les assemblées. Cecy me paroît assez suspect. J'ajouté-
ray seulement, que dans peu vous verrez toutes ces

belles raisons étalées dans un Ouvrage que l'Abbé Fabretti donnera bien-tôt au jour, dans lequel il tâchera peut-être de détruire ce qu'on dit que vous avez écrit sur cette matiere dans vôtre Voyage d'Italie. Je ne croy pas que cet Auteur soit le plus redoutable de vos ennemis. Il n'est pas assez instruit sur les Catacombes, n'ayant pas vû seulement celles de Naples, qui sont bien autrement magnifiques que celles d'icy. Vous avez vû, Monsieur, combien les galeries sont larges & hautes, & comment on a taillé de belles voutes dans le roc, dont le parterre, & souvent les côtes sont remplis de niches. Je n'ay point mesuré toutes ces dimensions; & comme vous marquez avoir envie de les sçavoir, nous avons écrit à Naples pour cela, & pour faire copier les caractères Grecs. Tout cela sera exact. Mais pour vous satisfaire un peu en attendant la mesure juste, je vous diray que la largeur des galeries est à peu près à la vue de six à sept pieds, la hauteur en quelques endroits de vingt à vingt-deux: que ces voutes qui me paroissent avoir été des sepultures de familles, ont la largeur d'environ dix ou onze pieds, & la plus grande hauteur de quinze ou seize. Je n'ay point observé de feuillares ni à l'entrée de ces voutes, ni à l'entrée de leurs niches. On n'y voit aucuns vestiges de cadavres, si vous en exceptez tous ceux qu'on y mit à la dernière contagion qui ravagea si cruellement la ville de Naples. Les peintures qui y sont ne sont pas fort antiques, & je croy que personne ne disputera sur cela. J'ay vû seulement quelques feuillages, & quelques branches de mandragores chargées de leurs fruits, le tout paroissant fort antique, & veint dans quelques-unes de ces voutes que j'ay dit être des sepultures de familles, & dont vous sçavez bien qu'il y en a de bien plus grandes les unes que les autres. A Messine on ne parle

point de Catacombes, soit qu'on ne les ait pas encore découvertes, soit qu'il n'y en ait jamais eu. A Catane on dit qu'il y en a; mais on en a fait murer les entrées. Il se couve peut-être là quelque formiliere de Saints qui éclorront dans leur temps. A Syracuse il y en a de si superbes, qu'elles surpassent de beaucoup celles de Naples. La tradition est, qu'elles vont jusqu'à Catane. J'ay peine à le croire, vu le grand espace qu'il y a entre ces deux villes. La symmetrie y est bien mieux observée qu'à Naples. Il y en a trois estages l'un sur l'autre. Nous en avons beaucoup vu; mais on en a fait beaucoup murer, parce qu'un gouverneur de jeunes Seigneurs qui prétendoit en sçavoir toutes les routes, s'egara malheureusement, & s'y perdit luy & ses disciples, sans qu'on en ait jamais rien pû trouver, quelque diligence qu'on ait faite pour cela. Je n'ay remarqué dans toutes ces Catacombes aucune apparence d'ossements; & il paroît si peu qu'il y en ait eu, que les gens du païs croient fermement que tout cela n'étoit fait que pour habiter, & ils l'appellent la ville sous terre: quoy que toutes les niches marquent bien que cela étoit destiné pour être l'habitation des morts. Le rocher dans lequel toutes ces belles voutes, chambres & corridors sont cavez, paroît presque aussi beau, aussi blanc & aussi dur que du marbre. Ainsi il n'y a rien qui marque plus la puissance, la grandeur, & l'innombrable quantité du peuple de Syracuse, que ces beaux restes. Je ne remarquay ni aux ouvertures des voutes, ni à celles des niches, aucune fêlure. Je ne vû point non plus de plaques de marbre pour les fermer, comme à Rome; & à mon sens, ce qui est cause qu'on n'y voit à present nuls vestiges mortuaires, c'est que cette superbe ville ayant presque été entièrement détruite, comme on sçait, par Marcellus, elle ne se

rétablit point depuis dans son ancienne splendeur. Ainsi ils ont eu fort peu de besoin de grandes sépultures : sans compter l'éloignement de cette pointe-là jusqu'aux Catacombes. Par conséquent tous les cadavres qui y ont été mis avant ces temps-là de destruction, ont eu le moyen de devenir invisibles. Ce qui seroit encore une preuve pour persuader que les corps de Rome ne sont pas si anciens qu'on veut faire croire. A propos de quoy vous pouvez vous souvenir, que tous les cadavres qui furent mis dans les Catacombes de Naples dans la dernière peste il y a 32. ans. sont déjà bien vieux ; & je croy que dans cent ans d'icy on auroit de la peine à dire lesquels seroient les plus vieux de ceux de Rome, ou de ceux-là. Ce qui m'a fait souvent penser, que les Payens Romains devenant Chrétiens, souvent autant par politique depuis l'Empereur Constantin, que par dévotion, ne changeoient pas pour cela leur costume de mettre dans ces tombeaux leurs esclaves & leur menu peuple ; & quand les niches étoient pleines, ils les vuidoient apparemment de temps en temps, & mettoient les os dans de grandes fosses, qu'on trouve par cy par là dans les Catacombes. Car Rome a été presque toujours fort peuplée, & par conséquent obligée d'avoir de grands lieux pour les morts : ce qui ne pouvoit pas se rencontrer plus commodement que là. Mais aussi l'humidité qui y regne toujours est bien propre à amollir & à réduire bientôt en terre tous les os qu'on y met. Par conséquent ceux qui sont encore durs & entiers étant de gens bien proches des derniers temps, je les tiens d'une sainteté fort suspecte. Je n'ay plus, Monsieur, qu'une remarque à faire sur les Catacombes de Syracuse : c'est que toute leur étendue & leurs portes sont au dehors de l'enceinte des murailles anciennes de cette superbe

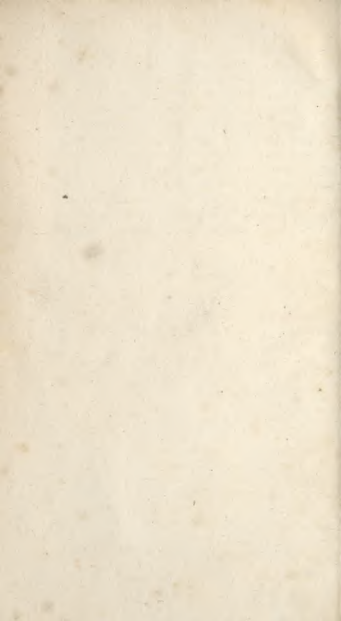
ville, desquelles murailles on voit encore de magnifiques restes, qui ne renferment qu'une étendue prodigieuse de mesures. Cela sent bien le Paganisme. Mais voicy une demonstration que c'est là un ouvrage de Payens: c'est que depuis qu'il a commencé à paroître un Chrétien en ce pays-là jusqu'à présent, toutes les richesses de cette misérable bicoque n'auroient pas suffi pour faire la centieme partie de tout cela, ne s'étant jamais tout-à-fait relevés de la desolation où les mit Marcellus. Concluons donc que toutes ces belles & grandes sepultures-là se sont faites avant la ruine de cette grande ville, & par conséquent devant la venue de Nostre Seigneur: ce qui étant par cette preuve une chose pratiquée des Payens, pourquoy veut-on à Rome en donner l'invention aux Chrétiens, pendant qu'on trouve tant de conformité entre celles-cy & celles de Syracuse, à la magnificence près, qui ne pouvoit pas avoir lieu dans un terrain aussi tendre qu'est tout celuy de la campagne Romaine? A Malte dans ce qu'on appelle la vieille ville, nous vîmes aussi des Catacombes, dont l'architecture & l'ordre sont en petit ce que sont celles de Syracuse en grand. A l'entrée il y a des figures de croix & de Saints autour des armes d'Arragon. On ne trouve point de cadavres dedans, ni rien qui puisse instruire. Mais huit jours après nôtre depart on en a ouvert d'autres, où le Grand Maître alla luy-même, quoy qu'âgé de 75. ans, & qu'il y ait six milles de la Città Valetta jusqu'à la vieille Malte. Des Chevaliers qui y assistèrent, & que j'ay vûs depuis à Naples, m'ont dit qu'on y a trouvé toutes les niches pleines & fermées avec des plaques de pierre, ou avec des tuiles; qu'on y a trouvé des croix Greques, quelques medailles qu'ils ne connoissoient pas, & même des os de geants.

J'eusse bien voulu me trouver à cette ouverture, j'aurois peut-être bien découvert des choses qui auroient beaucoup éclaircy la matiere. Mais nous ayons écrit à un Chanoine de nos amis, curieux & assez intelligent, qui nous donnera une grande et exacte information de tout cela, pourvu qu'il n'y fourre point quelques prejugsés de reliques. J'oublion à vous dire au sujet de Syracuse, que Mirabel Auteur connu et exact de ce pays-là en a fort bien écrit toutes les antiquitez, et s'est attaché sur tout aux Catacombes, dont il donne toutes les dimensions fort au juste: ce que n'ayant pû faire si bien que luy, je m'en rapporte à ce qu'il en a dit. Je suis, etc.

F I N.







589B.7.





